N° 577 33e Année. Tome CLVII 1er Juillet 1922

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

***France** .... 3 fr. 50 | **Etranger** ...... 4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE-SEPTIÈME

1er Juillet - 1er Août 1922

1er Juillet - 1er Août 1922 Tome CLVII

MERCVRE
DE
FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXII

PIERRE LASSERRE

PHILOSOPHE ET CRITIQUE

—

Il y a trente ans, Pierre Lasserre, à ses débuts, reçut les encouragements d'E.-M. de Vogüé. Il est permis de croire que l'auteur des *Romanciers Russes* avait lu un peu vite avant d'approuver et de louer. S'il s'était renseigné sur le nouveau venu, il n'aurait pas commis la plaisante erreur de croire que les cigognes pouvaient s'acclimater au pays d'Henri IV.

Dès ses premiers écrits, Pierre Lasserre se révélait comme un disciple de Taine et surtout de Renan. Ses incursions dans les milieux néo-chrétiens, vers 1890, s'expliquent par cette recherche des buts d'action dont souffraient les jeunes gens à une époque où la confusion était maîtresse des intelligences. L'attitude de Pierre Lasserre, vis-à-vis des gens de *l'Action Morale,* rappelle celle de Sainte-Beuve pénétrant dans les Cénacles romantiques le temps de voir ce qui s'y faisait et en sortant plus riche d'expérience. De son passage dans ces milieux Lasserre nous a rapporté, entre autres choses, la réjouissante silhouette de ce pasteur Oswald Paccoz, qui égaye une des meilleures pages du *Crime de Biodos* (1).

(1) Il ne sera pas possible, dans ces notes rapides, d'étudier l'œuvre de Pierre Lasserre, romancier. *Henri de Sauvelade, Le Crime de Biodos* surtout, et cette délicieuse *Promenade insolite,* publiée l'autre année par la « Revue universelle », mériteraient une étude à part. Avec une grande richesse de notations morales et des caractères d'un relief puissant, on y trouve une peinture admirable des paysages et des mœurs béarnaises. Une étude un peu complète de l'œuvre de

A vingt-cinq ans, Pierre Lasserre partit pour l'Allemagne où il devait faire un séjour de deux ans. Ce fut un événement capital, car il doit beaucoup à l'Allemagne. Au contact de ses philosophes, et par réaction, il sentit ce qui le liait à cet esprit méditerranéen que lui recommandaient, d'autre part, Nietzsche et Gœthe. Les œuvres de Nietzsche agirent sur lui à la façon d'un révulsif ; il ne le prit certes pas pour un professeur de morale, mais il fut reconnaissant à ce déniaiseur d'âmes des vues de psychologie très fine dont ses livres fourmillent. Le contact de Nietzsche éveilla une intelligence qui était déjà en possession de ses plus fortes notions et que l'influence de Gœthe amena rapidement à la virilité. Le *Faust*, en particulier, que Lasserre nous avoue avoir lu et relu à Heidelberg, lui découvrit le pathétique du « travail incessant de l'homme sur sa propre intelligence » et l'associa à ce qu'il a appelé, plus tard, « cette découverte progressive de l'ordre classique par un barbare ».

A son retour en France, vers 1898, Lasserre en était arrivé à des conclusions très voisines de celles que Charles Maurras venait d'atteindre en suivant un chemin différent. Si nous ne nous trompons, c'est la brochure de Maurras : *Trois Idées Politiques*, qui leur fournit l'occasion de connaître et de vérifier l'accord de leur pensée.

En 1900, lorsqu'il rédigeait la *Note sur la hiérarchie*, « correctif attique et français », à ce que les idées de Nietzsche ont de trop tendu et d'inassimilable à nos cerveaux français, Lasserre est maître de son esprit. Le

Lasserre se devrait d'insister sur ce côté béarnais de son âme auquel il est redevable, pour une grande part, de ce précieux élément d'équilibre intellectuel : la bonne humeur, la fantaisie narquoise. Le cadre de cet article ne permettra pas non plus d'aborder l'œuvre musicale de Lasserre. La musique tient une très grande place dans sa vie, et il lui a consacré des études d'une pénétration et d'une ampleur sans égale. Lui-même a composé des *Chants de la Guerre* et divers autres morceaux qui lui ont valu des suffrages que beaucoup de professionnels s'honoreraient d'avoir mérités.

temps des expériences est fini, la voie est libre et sa pensée n'aura plus qu'à se développer harmonieusement. La seule influence ultérieure qui mérite d'être notée est celle de Mistral, son « Baruch », suivant ses propres termes, dans l'œuvre duquel il retrouvera un écho fidèle de la poésie des anciens.

Comme Bossuet prit texte de l'exposé des *Variations des Eglises protestantes* pour établir la doctrine catholique, Lasserre est parti de la critique de l'idée d'anarchie dans l'esprit, dans la philosophie, la littérature et les arts, dans la cité enfin, pour nous montrer les conditions de toute réussite et de tout progrès ; et, avant tout cela même, les conditions de l'existence.

La prodigieuse abondance des notions que le XIX[e] siècle a apportées dans tous les domaines de la science a failli étouffer l'intelligence sous un amas de connaissances qu'elle n'avait plus le temps ni la force de vérifier. L'encyclopédisme est cette théorie qui prétend, sous prétexte de meubler l'esprit, lui faire assimiler les éléments de toutes les sciences : c'est une insurrection de spécialistes. Avant Lasserre, Auguste Comte avait déjà écrit une de ses plus fortes pages pour souligner la vanité d'un « scientisme » qui méconnaissait les lois de la pensée. Mais, après avoir montré, à son tour, la barbarie de l'encyclopédisme, il appartenait à Pierre Lasserre de définir le bon esprit et d'établir les conditions auxquelles on le peut devenir. Ces discussions occupent de nombreuses pages de *Romantisme Français* et de la *Doctrine Officielle de l'Université*. Nous ne pourrons en donner ici qu'un aperçu très général.

Un bon esprit, dit-il, c'est celui qui existe complètement sans son érudition ; celui qui, avant de composer des livres sur telle ou telle partie de la civilisation, a l'intelligence de la nature humaine et des réactions sociales élémentaires, je veux dire de celles que chacun, pour peu qu'il ait les yeux ouverts, a lieu d'observer par rapport à soi et autour de soi.

Si une qualité aussi précieuse ne donne pas tout son prix à une intelligence, on peut bien dire, cependant, que, sans elle, on n'atteint la maîtrise à aucun degré de l'art ou de la science. Les plus grands génies ont été, d'abord, de grands esprits ; Aristote, Bossuet, Mistral ne seraient pas des intelligences souveraines si, chez eux, l'esprit n'était accordé au rythme même de l'univers.

Comment se forme donc un bon esprit ? Lasserre consacre à la question tout son volume de la *Doctrine officielle* : c'est tout le problème de l'éducation qui se pose de la sorte. A la tendance barbare de présenter à l'enfant les éléments de toutes les sciences sous lesquels il ne peut manquer d'être abruti et entre lesquels il lui est interdit de discerner tout lien de hiérarchie Pierre Lasserre oppose ce principe : que la maîtrise en une seule branche du savoir humain est autrement éducative et rapproche infiniment plus de la science universelle. L'esprit humain est un à ce point de vue ; et, s'il nous était permis d'essayer d'interpréter la pensée de Lasserre, nous dirions que la science ressemble assez à une pyramide où il y aurait infiniment plus profit à monter le long d'un des plans plutôt que de s'astreindre à les parcourir tous à la base, car, en s'élevant, on approche du point idéal où tous se rejoignent. Cependant, si nous devons borner le champ de nos investigations, il serait faux de croire que toutes les disciplines sont également bonnes ; nous devons préférer celles dont la valeur a été particulièrement éprouvée. Ces vues sont résumées avec une force incomparable dans le chapitre de la *Doctrine Officielle* consacré à la Définition et à la théorie des humanités classiques.

Cette hiérarchie à établir, entre les matières sur lesquelles travaille l'intelligence, n'est pas moins nécessaire pour assurer le jeu des facultés de notre esprit. Sous le prétexte que Lasserre a montré combien était ruineuse la conception roussienne et romantique de

la sensibilité déchaînée et seule maîtresse de l'âme des poètes, on lui a reproché de vouloir la bannir du domaine de l'art. Est-ce sérieux ? Et n'a-t-on pas songé que Racine, à qui personne ne refuse la qualité de classique, fut en proie aux transports de la passion à un point que n'a pas connu Rousseau et que Victor Hugo aurait été, peut-être, impuissant à imaginer ? Hermione, Phèdre sont des bêtes frémissantes; seulement, Racine s'est gardé de nous les donner pour des déesses ou des parangons de vertu. Au surplus, la querelle que l'on cherche à Lasserre s'inspire d'une singulière façon de raisonner. Le vin, certes, est une bonne chose. Mais tout de même, si quelqu'un s'avisait de soutenir qu'il doit suffire à l'alimentation des hommes, ne serait-il pas permis de dire, sous peine de passer pour un buveur d'eau, que le pain et la viande sont nécessaires, eux aussi, pour entretenir la santé ?

Et c'est encore une querelle de ce genre que l'on a cherchée à l'intelligence quand, à propos du renanisme, fils illégitime de l'esprit de Renan, on a voulu la condamner au profit de la volonté. Il y a eu des intelligences fermes et il y en a eu de faibles. Des esprits mâles et des esprits femelles. Qu'on maintienne entre eux toutes les différences qu'on voudra, on le peut, on le doit; mais est-ce une raison pour demander à des Français de « vouloir », sans s'inquiéter du reste ? Cette « américanisation » de l'intelligence française n'irait pas sans tuer chez nous le goût et la civilisation elle-même. En face de ces folies, Lasserre montre que si l'intelligence est la plus noble de nos facultés et celle sans laquelle nous ne mériterions pas le nom d'homme, elle tire son rayonnement de la richesse de la sensibilité. L'esprit humain ne saurait atteindre ses triomphes véritables si les réactions du sang et si la volonté ne venaient lui offrir la matière à ordonner et les moyens de vaincre.

L'art classique est fils de cet esprit. On a beaucoup écrit sur le classicisme et le romantisme, et souvent en pure perte, il faut bien le reconnaître. Lasserre, après avoir étudié le romantisme dans un gros volume, arrive, en somme, à cette conclusion que le romantisme ne s'oppose pas au classicisme comme une force s'oppose à une autre force, comme un idéal artistique s'oppose à un idéal artistique, mais que le romantisme se définirait plutôt une déficience, un classicisme à bon marché, une barbarie mal dégrossie. On pourrait trouver de la sorte, dans les époques classiques, et même au XVII[e] siècle, des écrivains romantiques, tandis que l'époque romantique a connu, de son côté, des esprits tout classiques : Sainte-Beuve, Auguste Comte, Fustel de Coulanges, et même Lamartine dans une bonne partie de ses œuvres. L'épithète classique ou romantique s'applique donc bien plus à une époque qu'à un principe d'art, car l'art, lui, est immortel ; et, quand il réussit, il est classique, par définition. C'est, en somme, éclairée par une critique générale des principes de l'activité humaine et élargie au domaine entier de nos connaissances, le développement de la pensée profonde de Gœthe : « Le classicisme est santé ; le romantisme, maladie. »

Le romantisme, nous l'avons déjà dit, c'est l'art au rabais, c'est le fait d'un esprit qui ne se sentant pas capable de se plier aux règles établies, prétend transformer son impuissance en génie en proclamant l'inutilité, la nocivité des règles. Comme la lumière du soleil n'incommode pas les aigles, les lois de la création intellectuelle n'ont jamais gêné les tempéraments vigoureux ; elles ne donnent que plus de prix aux réussites du génie qui les observe. Les créations littéraires et artistiques dignes de la mémoire de l'humanité sont des victoires que l'artiste a remportées sur lui-même et sur les éléments qu'il se soumet. Après avoir mis de l'ordre dans sa tête, il doit projeter cet

ordre sur les matières d'où il prétend tirer son chef-d'œuvre.

C'est une vue bien superficielle des conditions de l'œuvre d'art qui a fait opposer la passion à la raison comme exclusive l'une de l'autre. Leur conflit, au contraire, est la matière même de la littérature ; et il serait aussi fou de s'abandonner à la première que décevant de ne connaître que la seconde. Toutes deux ont leur place dans la vie et ne tirent leur valeur que de leur contraste. Certes, rien de grand ne se fait sans passion, mais la passion toute pure est anarchie. Pour emprunter le langage d'Aristote, elle est la matière, tandis que la raison, elle, est la forme. C'est de leur combinaison, de leur équilibre que naissent les chefs-d'œuvre.

Lasserre a débarrassé le champ de la discussion de bien des malentendus accrédités par des écrivains sans finesse. C'est ainsi que Brunetière, ce manœuvre des travaux de l'esprit, avait prétendu identifier romantisme et littérature personnelle. D'autres ont voulu voir, dans l'antithèse un procédé romantique que l'art classique aurait ignoré. Toutes assertions qui ne font qu'embrouiller les idées. Lasserre, lui, a élevé le débat et ses conclusions ne sont pas contre telle ou telle des théories en présence, mais au-dessus d'elles. C'est ainsi que procèdent les maîtres. De la hauteur de ses conceptions, une simple phrase permettra de juger : « Né de l'énergie et de la hardiesse expérimentale de Prométhée, dit-il, le véritable esprit classique, c'est de plier infatigablement, aux lois de l'ordre, la matière, de siècle en siècle accrue, ou du moins variée, de l'expérience et de l'action humaine. » Le classicisme, triomphe et épanouissement de l'humanité. Mais non pas d'une humanité appauvrie ou d'une humanité bigarrée à laquelle on ne saurait plus rien reconnaître d'humain. Si la littérature ne vit que de nouveauté, cette nou-

veauté n'acquiert de valeur que du jour où elle a pris sa place dans le cadre de la tradition. L'aisance dans l'esprit, l'aisance dans l'expression des sentiments ne s'obtient qu'à ce prix, et il n'est pas, sans elle, de véritable chef-d'œuvre. Lasserre a fait cette remarque que les grands créateurs classiques ne sont pas des auteurs difficiles. Pour les entendre, il n'est besoin que de goût et de bon sens. L'initiation, cérémonie religieuse, n'a rien à faire ici ; car ces auteurs nous ont livré des œuvres si imprégnées d'humanité que le commun des hommes y respire un air familier. Plus que de tous les autres modernes cela est vrai de nos écrivains. L'étude de l'homme fait le fond de notre littérature classique et c'est par là qu'elle se rapproche le plus des grandes œuvres de l'antiquité grecque.

Mais, dans ces éléments nouveaux, indispensables à la littérature, comment faire le départ ? C'est ici qu'intervient le goût. Le goût, cette plante précieuse que des génies brutaux, un Hugo, un Wagner peuvent flétrir. Le goût, condition de toute floraison de la littérature et des arts. Le goût, à vrai dire, est un héritage imparti à une élite. Qu'il ait des principes, c'est certain; mais il faudrait bien se garder de procéder en cette matière par voie de déduction. Dans les jugements du goût, tout est en nuances et, au surplus, préférence n'est pas exclusion. Au passage, Lasserre bouscule cette opinion qui voudrait que, sous prétexte de les faire penser, les œuvres d'imagination donnent mal de tête aux lecteurs. Comme si le plaisir, l'amusement de l'esprit n'était pas leur raison d'être. Et cela ne veut pas dire que les auteurs doivent être superficiels ; mais ils doivent rendre agréables, entraînants même, les sujets dont ils traitent, en s'abstenant de toute discussion théorique dont ce n'est pas la place. C'est tout l'art du conteur qui ne se confond pas avec celui de l'historien ou du philosophe.

—

Pierre Lasserre, en préparant l'agrégation de philosophie, eut à étudier les métaphysiciens allemands. Nous avons indiqué plus haut l'importance que cette étude avait eue sur le développement de sa pensée. Nous allons toucher au cœur de ses préoccupations. Combien il serait instructif de reprendre, pour les comparer, les pages que Lasserre a consacrées à l'Esprit germanique, depuis cet article, paru vers 1900, dans le *Mercure de France*! Lorsque les fortes têtes philosophiques ont, pendant longtemps, médité sur un même sujet et en ont envisagé tous les aspects, il arrive qu'elles ramassent leur pensée en quelques pages gravées dans l'airain. C'est à une préoccupation et à un effort semblables que nous devons le *Discours sur la méthode*, la *Monadologie* ; et, tout près de nous, *Trois Idées Politiques*, *le Germanisme et l'Esprit humain* (1). Maurras ni Lasserre n'ont rien écrit de plus fort. Lasserre définit le panthéisme germanique issu de Kant. Il montre que les systèmes allemands constituent une « rupture » dans la tradition philosophique. Le panthéisme brouille toutes les notions et prétend faire prendre un entassement pour une explication. Il attente gravement à l'intégrité de la pensée qu'il compromet dans les entreprises de l'humeur la plus trouble. En face de ce chaos, Lasserre montre que le caractère de la philosophie, d'Aristote à Auguste Comte en passant par Leibnitz et Descartes, est d'être une méthode pour l'esprit, une méthode générale et non plus une synthèse subjective dont les prétentions n'ont d'égale que l'insuffisance doctrinale. Fichte et, après lui, Schelling et Hegel ont divinisé l'indéterminé, l'infini. En face de cette barbarie, Lasserre

(1) Le *Germanisme et l'Esprit humain*, lorsqu'il parut dans la *Revue Bleue*, en 1915, faillit faire passer son auteur pour un germanophile ! Édouard Champion le publia en brochure la même année. Lasserre l'a recueilli dans le volume : *Cinquante ans de Pensée française*, paru il y a quelques semaines, où il a rassemblé six études importantes. C'est trop peu. Il serait à désirer qu'il se montrât moins sévère pour lui-même et qu'il consentît à publier en volume les nombreux articles de revues et de journaux où, à propos d'œuvres très variées, il a souvent abordé les plus hauts problèmes de philosophie; de littérature et de critique.

rétablit la notion du fini, qui, dans le domaine de la littérature et des beaux-arts, devient la notion même de la perfection.

Après avoir montré les faiblesses et les lacunes de la philosophie allemande, Lasserre recherche la raison de son influence au XIXe siècle. En France, rares sont les esprits qui ne l'ont pas subie à un degré quelconque. Quand on a cité Comte, Sainte-Beuve, Fustel et Mistral, on a désigné les intelligences de premier plan qui se sont gardées hors de l'atteinte du germanisme. Mais une aussi bonne tête que Renan n'y a pas échappé. Pourquoi ? Touchant ici aux plus hautes préoccupations de l'âme humaine, Lasserre répond que la philosophie allemande a dû sa fortune à sa tentative de concilier la raison et la foi. La tradition du paganisme éternel qui, de Grèce, passa à Rome où Lucrèce l'orchestra d'inoubliable façon, avait toujours persisté sur cette terre de France où la bonhomie des mœurs lui permit de coexister avec la religion catholique. A des degrés divers, Montaigne, Rabelais, Ronsard, Gassendi, Molière, La Fontaine nous en offrent des exemples illustres. Il s'était créé de la sorte, sous le signe de la discrétion, un modus vivendi parfaitement acceptable. Et nul n'aurait songé sérieusement à changer d'attitude si les critiques de Hume et de Voltaire, en ce qu'elles parurent avoir de ruineux et d'agressif, n'étaient venues rendre impossible pour les esprits honnêtes le maintien d'une convention séculaire.

Il s'ensuivit un déchirement des âmes, même pour ceux qui ne suivaient pas Voltaire dans ses sarcasmes. La philosophie allemande, essayant de concilier les deux partis, devait séduire les intelligences généreuses qui, moins attentives aux moyens employés qu'au but apparemment poursuivi par la pensée germanique, crurent trouver en elle une solution satisfaisante. En réalité, la solution de Kant et de son école est une régres-

sion et consiste à brouiller les termes du problème. Auguste Comte, plus tard, revenant à l'honnêteté intellectuelle, renonça à concilier ce qui lui paraissait inconciliable, mais formula du moins les règles d'une éducation du cœur qui semblent bien être, avec la politique, la partie la plus durable de son positivisme.

Devant l'esprit germanique, quelle doit être l'attitude de l'intelligence française ? Lasserre condamne aussi bien l'ignorance que la timidité. Il est bon, il est indispensable de connaître les manifestations de cet esprit; mais la solution est à chercher plus haut et par d'autres voies, les voies d'une pensée qui ne serait pas souillée par des préoccupations inavouables, et inacceptables pour tous ceux qui ont le souci de la dignité de l'esprit humain.

§

Dans la cité, l'anarchie est apportée par les principes révolutionnaires. Lasserre se plaça donc résolument parmi les contre-révolutionnaires. La critique qu'il apporta des théories politiques de Rousseau est la plus forte et la plus profonde que nous ayons sur l'auteur du *Contrat social.* L'individualisme est le pire dissolvant du composé humain; il est, à proprement parler, « la ruine de l'individu », qui ne peut vivre et se soutenir que par les ressources inestimables qu'il tire de la société. Et c'est ce qui donne son sens profond à la remarque de Bourget que les époques où triomphe l'individualisme étaient aussi celles qui se montraient le plus pauvres en individus. Les critiques que Lasserre apporta firent scandale en Sorbonne lorsque l'auteur du *Romantisme Français* y soutint sa thèse de doctorat ès-lettres. C'est que ces critiques montraient la malfaisance du principe de Liberté, autorisant toutes les révoltes et ne garantissant, en fait, la liberté de personne dans une société où l'individu avait perdu tous ses

appuis ; et du principe d'Égalité, au nom duquel on supprimait les aristocraties traditionnelles du sang, de l'esprit et du travail, lourdes souvent, injustes aussi parfois, mais avouées, mais responsables, pour y substituer l'aristocratie occulte de la finance, d'autant plus redoutable que l'action en était moins visible. Car, et c'est là un des points le plus fort de la doctrine contre-révolutionnaire, la démocratie n'existe pas. Elle n'est qu'un prétexte pour renverser les régimes établis et un paravent pour les oligarchies qui, à la faveur du désordre, se sont emparées du pouvoir. Le pouvoir, pour être exercé, réclamant un minimum de continuité, on voit se reformer, par le mécanisme de l'hérédité, de nouvelles aristocraties autrement avides et autrement dures à supporter que leurs devancières. Il ne sert donc de rien de vouloir violenter la nature, mais s'y confier aveuglément nous ramènerait à l'âge des cavernes et au règne sans partage de la force brutale. Il s'agit, en conséquence, d'organiser la nature, et c'est proprement la tâche de l'homme d'Etat. L'homme d'Etat n'est pas tout dans une société, mais, en définitive, c'est lui qui rend tout le reste possible. Vigny s'est trompé lourdement en voulant rabaisser l'homme d'Etat au profit du poète et de l'homme de lettres qui donnent, sans doute, un agrément incomparable à la société ; mais la société elle-même n'existerait pas si l'art de l'homme d'Etat n'en assurait pas le maintien et le développement. Cet art du gouvernement a ses principes que le bon sens et la raison, éclairés et nourris par une saine philosophie de l'humanité, tire des enseignements et des vérifications de l'histoire. C'est ce que Charles Maurras a appelé « l'Empirisme organisateur ». Car l'histoire renferme des leçons ; elle nous découvre les raisons du succès en politique, les conditions auxquelles la nature humaine a réussi au cours des âges. Dans un petit volume intitulé : *M. Alfred Croiset, historien de la démocratie athénienne,*

Lasserre a essayé cette vérification dans l'histoire d'Athènes. Sous des dehors polémiques, cette brochure contient une vue de la véritable histoire de l'Antiquité qui reste encore à écrire.

Il n'est pas possible, ici, de s'étendre davantage sur le côté politique de l'œuvre de Lasserre. Ses pages si fortes consacrées à la critique de l'idée d'un progrès fatal, depuis 1914, nous sommes, certes, payés pour savoir qu'il n'en est rien,—sur le jacobinisme centralisateur ou encore sur l'attitude de l'intelligence en face de la civilisation industrielle, mériteraient une étude à part, tant elles sont riches en aperçus.

Au surplus, Lasserre n'a touché à la politique que parce que les événements l'y contraignirent. Ses goûts naturels ne l'y portaient pas. Mais c'est parce qu'il a vu le grave péril qu'une politique insensée faisait courir aux Lettres et aux Arts qu'il a dû prendre part à des discussions que des temps plus heureux lui auraient épargnées.

§

Ce rapide aperçu d'ensemble de l'œuvre de Lasserre ne saurait être que provisoire, car sa magnifique intelligence autorise à fonder les plus belles promesses sur une pensée qui ne cesse de se développer. Elle ne cesse de se développer en même temps qu'elle recule tous les jours les bornes de son horizon ; mais, pour les sujets déjà étudiés, peu d'auteurs donnent, au même titre que Lasserre, l'impression d'épuiser leur matière. Quand une question a été traitée par lui, on se rend compte que si des éléments nouveaux permettent un jour de reprendre certains détails, le fond même de la critique restera. C'est le propre des grandes œuvres. *L'Histoire des Variations*, *Port-Royal*, les *Institutions politiques de l'ancienne France*, peuvent recevoir des éclaircissements sur des points secondaires, être enrichis d'appendices, mais on ne re-

commence pas l'œuvre de Bossuet, pas plus que celle de Sainte-Beuve ou de Fustel.

Il est clair que la critique, ainsi pratiquée, passe de très haut ce que l'on est convenu d'appeler la critique littéraire, pour devenir la critique des idées, celle-là même dont Charles Maurras établissait la dignité dans un célèbre article de la *Revue Encyclopédique*. Cette critique n'est si compréhensive que parce qu'elle se soumet à l'objet qu'elle étudie. La déduction, méthode légitime dans les sciences mathématiques, n'a semé que des ruines lorsqu'on a voulu en faire le procédé d'étude des sciences morales et politiques. Elle fausse les idées, ouvre à l'esprit des perspectives décevantes et risque de donner la dangereuse habitude d'asséner la critique comme on donne un coup de poing. Lasserre remarque très justement le tort que Taine et Brunetière ont fait à la critique en lui communiquant ce caractère de brutalité qui n'a rien de la méthode persuasive et tout inductive de Sainte-Beuve, du Sainte-Beuve de la troisième manière surtout.

La critique, comme la comprend Lasserre, a une fonction éminente. Elle ne se borne pas à enseigner aux gens comment il faut lire et juger, elle fraye un chemin aux générations à venir en maintenant toujours présente à l'esprit ce que, dans un raccourci admirable, Lasserre a appelé « la notion de perfection ». A ces hauteurs, la prétendue incompatibilité entre l'esprit dogmatique et l'esprit critique se résout dans la conception d'une critique éminemment organisatrice. Par sa vertu, elle contribue à créer un public, qui ne sera plus un public de « chapelles », mais un public apte à concevoir la beauté et à la goûter comme il s'en est trouvé à Athènes, sous Périclès ; et, en France, sous Louis XIV. Là ne se borne pas, d'ailleurs, son bienfait, car ce public constitue lui-même un terrain d'où sortiront les individualités fortes, les grands créateurs. Et nous en avons besoin. Lasserre,

dans ses *Chapelles littéraires*, a montré combien le goût public avait tendance à faire place à un sectarisme, à un fanatisme mortels à l'épanouissement des productions du génie humain. Pour lutter contre cette tendance, dont le succès marquerait la fin de l'influence intellectuelle de la France, Lasserre entend combattre le laid et montrer le beau ou, plus exactement, « placer les esprits sous l'influence de la beauté ».

Une méthode très sûre le lui permet. Il mûrit un ouvrage pendant de longues saisons avant de le livrer au public. C'est ainsi qu'il a consacré sept ans à son romantisme ; cinq ans, au moins, à la *Doctrine* et au *Mistral*. Quant à son étude sur Renan, qui le préoccupe plus particulièrement depuis 1912, il ne serait peut-être pas téméraire de dire que le projet en est contemporain de sa vie intellectuelle. Ce travail est poursuivi avec une sympathie profonde à l'égard des hommes et des idées qui en sont l'objet. Ceux qui représentent Lasserre comme insensible aux beautés, aux prestiges du romantisme, le connaissent bien mal ou veulent tromper leurs lecteurs. Mais cette sympathie ne saurait en aucune façon exclure la liberté d'allure dans l'expression des idées. Et voilà ce qu'on ne pardonne pas à Lasserre. C'est son courage. On le lui a fait bien voir, dernièrement encore. A propos des *Chapelles littéraires*, des contradicteurs ont voulu lui contester le droit de juger, lui contester toute compétence à saisir la poésie de Claudel, sous le prétexte qu'il ne pouvait pas montrer son billet de confession. Si l'on y réfléchit, cette querelle est le symptôme d'un état alarmant de l'intelligence contemporaine, car elle révèle les mœurs détestables que certains voudraient introduire dans les jugements de l'esprit; entreprise, au surplus, manifestement contraire à la tradition de toute notre littérature. Lasserre, dans sa réponse, n'a pas manqué de faire ressortir que des païens aussi avérés que Voltaire ou Sainte-Beuve ne

s'étaient jamais vu contester le droit de parler et même de comprendre les auteurs les moins profanes, et qu'ils n'en avaient pas, en somme, plus mal parlé que d'autres, puisque leurs jugements ont été bien souvent ratifiés par la postérité. Pour expliquer son indépendance de caractère, Lasserre aime à dire qu'il est « mal élevé dans la critique ». On ne l'en croira pas, d'ailleurs, car il ne perd jamais sa bonne humeur ; et de nombreuses pages de la *Doctrine* ou d'*Alfred Croiset* nous sont un témoignage que les plus solides raisonnements peuvent être présentés autrement qu'avec une mine compassée ou un visage furieux.

La critique de Lasserre, en effet, n'est nullement autoritaire. Elle n'impose rien avec fracas et ne s'en impose que mieux aux esprits libres. Peu d'écrivains prennent la peine de résumer la thèse adverse avec la même conscience que Lasserre. Dans sa générosité, il fait la partie belle à ses adversaires dont il présente les arguments avec une force qu'ils n'ont pas toujours dans l'original. Mais cette méthode lui permet d'exploiter l'erreur au profit de la vérité. Il n'est pas téméraire de voir là l'influence de Gœthe. Non que Gœthe ait été, certes, le seul à professer que le mal même pouvait servir au bien, mais parce que cette idée le possédait au point qu'elle lui a inspiré *Faust*, la plus belle démonstration de la puissance de l'esprit humain. Ce discernement du vrai jusque dans l'erreur réclame une science des nuances qui permet à Lasserre de s'emparer de son lecteur au point que ce dernier lui est reconnaissant d'exprimer les conclusions auxquelles lui-même était arrivé en le lisant.

Dans toute sa critique, Lasserre obéit à sa très haute conception de l'ordre qui aurait moins de prix, à ses yeux, s'il n'était élargi par la liberté. Aussi est-il l'adversaire irréductible de toutes les tentatives de nationaliser la pensée. Ces tentatives n'ont, d'ailleurs,

pas de raison d'être en France où le nationalisme est une nécessité qu'il faut considérer comme un moindre mal. Il nous permet de conserver une France, mais quand cette France sera revenue à elle-même, une mentalité de temps de crise ne sera plus de circonstance. L'essence même de l'esprit français, c'est l'universalité, et le caporalisme intellectuel répugne à nos mœurs. Dans une France forte, les Français n'auront plus à être inquiets et ils devront toujours être Français, mais « sans le faire exprès », suivant la très fine remarque de Lasserre. Et qu'on n'aille pas croire, au moins, qu'il est un dilettante de la patrie. Il y a peu de pages d'un patriotisme aussi profond que le *Virgile et la guerre*, recueilli dans son dernier volume : *Cinquante ans de Pensée française.* S'il ne veut pas que les Français soient inquiets, il ne les désire pas non plus timides. Il entend bien que nous connaissions les Allemands et soyons familiarisés avec leur pensée, non pour y puiser une inspiration, mais pour la vaincre.

§

Lasserre est un des maîtres, très rares, de notre Renaissance. Si nous n'avons pas trop affaibli l'expression de sa pensée, on voit tout ce que la génération actuelle peut tirer de l'œuvre d'un aîné dont la vie nous réserve encore les plus beaux fruits. Cette créance sur lui, nous ne la toucherons qu'à la condition de forcer sa modestie. Il faut surtout qu'on donne à Lasserre l'occasion de se faire entendre d'une façon moins intermittente que par ses livres. On voudrait lui voir offrir, on voudrait qu'il lui soit imposé de monter dans une chaire, — nous pensons au *Constitutionnel* de Sainte-Beuve, — d'où il dispenserait les trésors de son expérience intellectuelle à cette magnifique jeunesse de la victoire, dont on peut tout attendre si la fermeté de l'esprit vient doubler chez elle la générosité incomparable du cœur.

HENRI LEBRE.

PERCY BYSSHE SHELLEY

—

Les dépouilles de ceux que nous perdions étaient rejetées sur le rivage; mais par les lois de quarantaine en vigueur sur la côte, il ne nous était point permis d'en prendre possession. Ces lois, en ce qui concerne toutes choses rejetées par la mer sur la terre, ordonnaient qu'elles seraient brûlées, pour éviter la possibilité qu'un débris apportât la peste en Italie. Et aucune requête, aucune représentation ne pouvait faire fléchir la loi. Enfin, grâce aux efforts infatigables de M. Dawkins, notre chargé d'affaires à Florence, nous reçûmes la permission de recueillir les cendres après que les corps seraient consumés. Rien ne saurait égaler le zèle de Trelawny pour faire aboutir nos vœux à leur réalisation. Il fut inlassable dans ses efforts, plein de prévoyance et de sagacité dans les dispositions qu'il prit. C'était une tâche effrayante ; quand finalement il se plaça auprès de nous, ses mains roussies étaient couvertes d'ampoules par les flammes du bûcher funèbre, pour avoir touché aux restes brûlés afin de les mettre dans les réceptables préparés à cet effet. Et là, entre les planches de cette petite boîte, fut rassemblé tout ce qui sur terre demeurait de celui dont le génie et la vertu étaient une couronne sur le monde, dont l'amour avait été une source de bonheur, de paix et de bien, — afin d'être enterré avec lui !

La tradition et la légende confirment que les corps de Shelley et de son ami Williams, avec qui il périt en mer le 8 juillet 1822, recueillis quelques jours plus tard sur le rivage, y furent solennellement brûlés selon les rites des funérailles helléniques en présence de Lord Byron et d'Edward-John Trelawny. La veuve du poète, au bout de dix-sept années, semble avoir ignoré la nature et les motifs de

cet hommage auquel, selon toutes apparences, elle avait été associée.

Sans doute eût-il été plus significatif que la légende prévalût. Ne peut-on admettre que le gouvernement du Grand-duc Ferdinand III en eût préparé et ordonné la nécessité symbolique, car, en dehors de ce cas d'urgence et de préservation sanitaire, l'usage de l'incinération n'était guère, au début du xixe siècle, admis ni toléré dans les Etats chrétiens.

La vérité, il faut s'en tenir là, c'est que Shelley, victime d'un accident de mer, noyé et rejeté par le flot sur le rivage, fut brûlé, avec ou sans les rites des antiques funérailles, et que les cendres, remises à sa veuve et à leurs amis, furent, par leurs soins, déposées à Rome, sous la pyramide de Cestius, à côté de la Porte Saint-Paul, au cimetière protestant, où déjà reposaient, depuis trois ans, son fils bien-aimé William, et le poète John Keats, mort l'année précédente.

L'œuvre de Shelley, inachevée en grande partie, se formait de plusieurs longs poèmes, composés studieusement, élaborés selon un vouloir concerté, dans toutes leurs correspondances, et d'un nombre infini de petits poèmes, de courtes improvisations, de notations rythmiques, d'élans lyriques comme précipités et en suspens, qui sont, peut-être, à nos yeux désormais le plus rare, le plus précieux de son apport. On y peut ajouter encore quelques dissertations en prose dont la plus importante est son morceau célèbre sur *la Défense de la poésie*.

Il avait, lorsqu'il périt, accompli, à un mois près, la trentième année de son âge, étant né, le 4 août 1792, à Field Place, dans le Sussex. C'était la résidence de son père, issu d'une famille distinguée, et qui, plus tard, héritait du titre de Baronet pour le transmettre à son tour au seul des enfants du poète qui lui ait survécu, Sir Percy Florence Shelley, né en Italie au mois de novembre 1819, mort en 1889.

Très jeune, Shelley avait donné les marques violentes

ou tout au moins véhémentes d'un caractère indépendant. Au milieu de la grossièreté des jeux enfantins, qui le blessaient, dès l'école de village où il fréquenta tout d'abord, par leur turbulence et leur brutalité, il avait pris en lui-même la résolution de toujours vivre « sage, juste, libre et doux » :

...Je me rappelle bien l'heure qui creva
Le sommeil de mon esprit ; c'était une fraîche aurore de mai
Et j'allais de l'avant sur le gazon scintillant
Et je pleurais, sans savoir pourquoi ; jusqu'à ce que s'élevèrent
De la salle d'école proche des voix, qui, hélas !
N'étaient qu'un seul écho d'un monde de douleur,
L'âpre et discordante lutte de tyrans et d'ennemis.

Et alors je serrai les mains et regardai aux alentours ;
Mais personne n'était proche pour railler mes yeux ruisselants
Qui versaient leurs gouttes chaudes sur le sol ensoleillé ;
Ainsi, sans honte, je parlai : — Je veux être sage,
Et juste et libre, et doux, si en moi se trouve
Un tel pouvoir, car je me sens las de voir
Les égoïstes et les forts toujours tyranniser
Sans blâme et sans obstacle ! Alors je maîtrisai
Mes larmes, mon cœur devint calme, et je fus paisible et hardi.

Et depuis cette heure d'une ardente décision
J'entassai la connaissance des mines interdites du savoir,
Et rien que mes tyrans sussent ou enseignassent.
Je ne me souciais d'apprendre, mais de ce fonds secret
J'ouvrageai une armure à mailles pour mon âme, avant
Qu'elle pût s'avancer et guerroyer parmi le genre humain ;
Ainsi la puissance et l'espoir se fortifiaient de plus en plus
En moi-même, jusqu'à ce que s'étendit sur mon esprit
Un sentiment de solitude, une soif par laquelle je languis.

Hélas, que l'amour puisse être une rouille et un piège
Pour ceux qui recherchent toutes les sympathies en une seule !
Telle je la cherchai jadis en vain ; alors le noir désespoir,
L'ombre d'une nuit sans étoiles, fut jeté
Au-dessus du monde où seul je me mouvais.
Pourtant jamais je n'ai trouvé qui ne m'ait pas été faux,
Cœurs durs, et froids, tels des poids de pierre glacée
Qui écrasaient, desséchaient le mien...

Si la *Dédicace à Mary* du trop long poème *Laon et Cythna ou la Révolution de la Cité Dorée, vision du XIX*e *siècle* (généralement appelé *la Révolte de l'Islam*), ne révèle pas la valeur essentielle, ailée, immatérielle et chantante de la poésie de Shelley, elle résume le sentiment profond d'amour et d'indignation dont il l'a tout entière imprégnée. L'ample stance spensérienne, quand, plus tard, il en usera magistralement pour un de ses derniers poèmes, la splendide symphonie funèbre *Adonais*, où il pleure la mort de John Keats, ne se développe pas encore dans l'opulence formidable de ses ressources regorgeantes et sans cesse renouvelées. Elle est obstruée par quelque chose d'hésitant, d'incomplet, par un défaut de souplesse peut-être, un manque de parti pris entre l'expression sensible de la réalité qui se contrôle elle-même et la pure effusion d'un élan lyrique et éthéré.

N'importe. Ce que, à vingt-cinq ans, le poète affirme s'être promis dans le secret de son cœur avant l'âge plus clairvoyant de l'adolescence, il y est demeuré fidèle tout au long de sa courte vie, et, comme plus tard, il s'est plu à témoigner de sa propre constance dans le culte exclusif de la Beauté Intellectuelle, s'il eût fait un retour sur son attitude et sur son caractère au milieu des orages accablants de son existence, il lui eût été loisible de s'écrier avec une égale fierté : « N'ai-je pas tenu le serment ? »

Ce double serment, oui, il l'a tenu, fidèle à son idéal généreux de sincérité vis-à-vis des autres et de lui-même, fidèle farouchement à son culte de la Beauté Intellectuelle. Aux débuts de sa brève carrière, en élans de mystique indignation il multipliait les invectives, les menaces aux pouvoirs qui accablaient du poids de leur tyrannie la libre expression des volontés humaines et de l'amour. Le Gouvernement de Castlereagh, l'oppression des idées par le haut clergé anglican lui inspiraient d'ardents mouvements de colère. A peine immatriculé de quelques mois à Oxford University College, au mois de février 1811, il avait, en colla-

boration avec un ami, fait paraître un pamphlet intitulé : *De la nécessité de l'athéisme*. Tous deux furent immédiatement expulsés.

Shelley connut des temps difficiles; son père se refusait à le recevoir. Au reste, il ne semble pas qu'il y eût, entre eux, des sentiments de tendresse ou seulement de sympathie bien profonds. Les sœurs du poète s'ingéniaient à lui passer quelques secours par l'intermédiaire d'une amie, miss Harriet Westbrook, fille d'un cabaretier enrichi. Shelley s'intéressa à elle, la vint souvent visiter, et elle parut curieuse des théories philosophiques, des tendances littéraires du jeune homme. Si dénué qu'il fût en ce temps-là, il était beau, grand, bien fait, aimable, formé pour de hautes destinées, héritier dans l'avenir d'une pairie créée pour son grand-père encore vivant, — et d'une fortune assurée. En fallait-il davantage pour que la sœur aînée de Harriett, miss Eliza Westbrook, conçût de vastes et immédiats projets, et persuadât à une enfant de seize ans que Shelley l'aimait et qu'il fallait qu'elle l'aimât également ? La malheureuse ne suivit que trop l'impulsion ainsi donnée. Du Pays de Galles ou de Londres elle écrivit à son jeune ami des lettres touchantes et éplorées, où elle se confiait à lui tout entière, se plaignant du traitement que lui faisait subir son père et lui faisant entendre qu'elle était prête à fuir avec lui. Shelley avait alors dix-neuf ans. Très influencé par son admiration pour les idées françaises de la Révolution, par les systèmes de quelques philosophes du XVIIIe siècle, et, en particulier, du baron d'Holbach, le mariage lui apparaissait une institution surannée et d'autant plus ridicule qu'elle impliquait, au moins en Grande-Bretagne, une acceptation de certains rites religieux, une soumission à des formalités imposées par l'Eglise.

Néanmoins il n'hésita pas devant la détresse de la jeune fille. Il l'enleva, il s'enfuit avec elle en Ecosse et, à Edimbourg, il l'épousa, non sans lui avoir confessé qu'il agissait de la sorte moins par amour que par un sentiment

étroit de son devoir envers elle, et établissant au surplus que si de cette union ne résultait pas une entente parfaite, un bonheur bien établi pour l'un ou pour l'autre, chacun demeurait libre de répudier des liens auxquels ils n'attachaient aucune valeur mystique. Or, bien que Harriett lui ait donné deux enfants, leurs voies et leurs vues demeurèrent dès le premier jour divergentes. Eliza s'était imposée au ménage ; elle en avait assumé la direction matérielle ; elle était autoritaire et très peu disposée à admettre ce qu'elle regardait comme la dissipation et l'oisiveté de son beau-frère. Harriett, qui eût aimé le confort, la dépense, les jouissances immédiates d'une existence aisée ne comprenait guère davantage son mari. Une séparation à l'amiable parut mettre un terme à cette situation. Shelley venait d'entrer en possession d'une part d'héritage, ou du moins son père lui assurait des moyens de subsistance ; il en délégua une bonne part à Harriett.

Il ne semble pas qu'il ait jamais aimé, c'est-à-dire admiré Harriett avec la force de passion qu'allumait si facilement en son cœur et en son esprit une présence délicieuse de femme jeune et cultivée. Tant que durait l'illusion bienfaisante, elle était pour lui la source de son courage et de ses inspirations. Enfant, il avait, avec une de ses cousines, publié un volume de vers aussitôt retiré de la circulation, au point qu'on n'en connaît pas actuellement un seul exemplaire, *Poésie originale de Victor et de Cazire* (septembre 1810). A l'époque où il avait cédé aux instances de Harriett, ses relations avec une institutrice du Sussex, Miss Hitchener, n'avaient point pris fin : il l'idéalisa dans le type de sa Cythna de *La révolte de l'Islam* ; après quoi il s'avisa de sa vulgarité, et ne put plus en supporter le souvenir.

Vers le même temps, d'ailleurs, il avait été, à Londres, présenté à William Godwin, l'auteur de *Caleb Williams* et de *Recherches sur la justice politique*, alors très en vogue parmi les révolutionnaires et les libéraux. C'est là que, en mai ou juin 1814, il aperçut pour la première fois la fille

qu'avait donnée en mourant, en 1797, à Godwin, la célèbre Mary Wollstonecraft, agitatrice, ancienne amie de Madame Roland, regardée à juste titre comme l'ancêtre des féministes actuelles. Godwin s'était remarié ; la jeune Mary, qui n'avait pas achevé sa dix-septième année, n'était pas heureuse. Sa belle chevelure d'or, son visage pâle et pur au vaste front, aux ardents yeux couleur de noisette, avait produit sur le poète la plus pénétrante impression. Ils se revirent, ils s'aimèrent.

La femme de Shelley, malgré des tentatives réitérées et toujours malheureuses, s'était dérobée à une suprême demande de réconciliation ; même elle avait quitté Londres, et habitait Bath.

Alors la fatalité s'accomplit. Mary Wollstonecraft Godwin et Percy Bysshe Shelley s'embarquèrent, à l'insu de leurs familles, pour le Continent, accompagnés néanmoins par la fille que Mrs Godwin avait eue d'un premier mariage, Claire Clairmont, que ses relations avec Byron ont, dans la suite, rendue notoire. Le nouvel attachement de Shelley était durable et définitif. Un fils, William, ne tarda pas à naître, qui mourut peu d'années après, en Italie. Lorsque la misérable Harriett eut dans un accès de désespérance mis fin brusquement à ses jours, Mary devint la femme légitime de Shelley ; ils ne s'étaient pas quittés au jour de sa mort. Pourtant l'imagination ardente du poète le portait constamment à se figurer dans des visages nouvellement apparus l'idéal divin de la grandeur féminine par la grâce du corps jointe à la séduction de l'esprit. Et ainsi il place si haut, dans les poèmes qu'il leur dédie successivement durant les derniers mois qu'il ait vécu, la Comtesse Emilia Viviani, très belle et intelligente personne, que son père avait enfermée dans un couvent pour avoir refusé d'accepter un mari de son choix, et Jane, — (*Jane, avec une Guitare*, comme il dit), — la femme de son ami Williams, qui périt avec lui en mer.

Les amitiés d'hommes ne lui étaient pas moins chères. Il

se fût rapproché volontiers des poètes de son temps, il eût aimé rendre hommage à ses aînés. « Poète de la Nature », Wordsworth, il l'admirait, enfant, tel « une étoile voilée dont la lumière brillait sur quelque barque dans le fracas des minuits d'hiver », quand « dans une pauvreté honorée, *sa* voix tissait des chants consacrés à la vérité et à la liberté ». Hélas, cela, « refuge bâti sur le roc... au-dessus de la multitude aveugle et bataillante », Wordsworth l'avait été, et il avait cessé de l'être. Qu'était-il, à présent, le Lauréat, de plus qu'un poète de cour, indulgent aux puissances, fêté par elles, et enrichi? Coleridge, « aigle encapuchonné parmi les hiboux clignotants », — δακρυσι διοισω ποτμον αποτμον, — ravalé à la misère et, de peur d'éblouir, se tenant dans l'obscurité et le quasi renoncement, au milieu du rayonnement que sa parole intelligente suscitait. En 1811, Shelley avait séjourné un temps à Keswick afin d'y être reçu par Robert Southey ; il ne trouva pas en lui le métaphysicien qu'il eût désiré; Southey se désintéressait des pensées spéculatives et hasardeuses; déjà il n'affectait que dédain pour les idées d'un renouveau social, et surtout, je suppose, dans cet homme qui, jeune, ayant balancé, — comme il écrit lui-même, — « entre le déisme et l'athéisme », avait par prudence adopté à jamais le parti le moins dangereux, il avait dépisté, sous une amabilité de surface, le rhétoricien, habile, éloquent, abondant, qui, au dire de ses amis de plus tard, n'éprouvait « aucun plaisir à l'émotion poétique ». C'était en vérité un champion, par ses études, ses louanges, sa critique avisée et enthousiaste, son succès considérable à l'époque, du mouvement romantique. Ce n'était, en aucun sens, selon Sir Edmund Gosse, un poète, et voilà ce qui, inconsciemment sans doute, éloigna de lui Shelley en dépit de l'accueil confiant et cordial qu'il lui avait réservé. Ni poète, ni métaphysicien, ni partisan de réforme dans les mœurs, les institutions politiques et religieuses, en quoi eût-il servi au développement, en quoi eût-il affermi les convictions, guidé les recherches, les

aspirations d'un jeune enthousiaste, d'un lyrique éperdu ?

Leigh Hunt, s'il n'était point non plus un poète, aimait ardemment la poésie, encourageait, soutenait, comprenait les poètes. Il les connaissait, qu'ils fussent de Grande-Bretagne ou d'Italie, à merveille, et savait les analyser souvent, il est vrai, avec plus d'enthousiasme que de goût très éclairé. Au jugement de Shelley, Hunt fut « une de ces âmes heureuses qui sont le sel de la terre, et sans qui le monde aurait l'odeur de ce qu'il est, un tombeau ». — Sa générosité de cœur égalait sa générosité d'esprit. Son affection s'était manifestée courageusement à l'heure la plus sombre de l'existence de Shelley, au moment du suicide de Harriett, au moment où la sœur de Mary Wollstonecraft venait également de se tuer, au moment où tout lui apparaissait ténébreux, désastreux, tragique et désespéré. Il lui demeura fidèle au delà de la mort et ne cessa jamais d'exalter la mémoire du grand poète disparu. De plus, à l'égal de Godwin, Hunt était un libéral; il avait subi, à l'occasion de pamphlets publiés contre le Prince Régent, un emprisonnement assez rigoureux, dont l'effet n'avait point été de refroidir ses opinions.

Durant le premier tour qu'il fit sur le Continent avec Mary et avec Claire Clairmont, Shelley avait rencontré sur les bords du lac Léman Lord Byron, à peine son aîné de quatre ans. Il avait été fasciné par le prestige orgueilleux de ce grand seigneur, frondeur, méprisant, prompt aux élans de l'âme, aux plus vives envolées de l'esprit, libre de cœur et taxant d'absurdes préjugés les croyances, la foi, les habitudes convenues de ses pairs, de ses compatriotes, de ses contemporains. Sa gloire de poète éclatait sur le monde, et sa rupture bruyante avec la tyrannie des oppressions religieuses et familiales n'en paraissait que plus significative.

Plus tard Shelley le retrouva en Italie; il habita quelque mois dans la villa des Monts Euganéens, que Byron avait mise à sa disposition ; il le vit souvent à Venise, plus tard à Lerici et à Livourne. C'est avec Byron et Hunt qu'il venait

de passer une semaine, dans le but de fonder avec eux une publication périodique, quand, le fatal huitième jour de Juillet 1822, il mit à la voile, non vers le port de San Terenzo, où l'attendait sa femme, mais vers la mer éternelle et sans rivages... Comme il s'était dévoué à Lord Byron, Lord Byron, dans les limites où son égoïsme personnel lui permettait d'être sensible, témoignait à Shelley une réelle amitié et une admiration réelle. Chez Shelley subsistait, étrangement, nous semble-t-il, aujourd'hui que sa renommée surpasse l'autre et s'illumine d'un rayonnement plus pur, une sorte de déférence, moins, certes, à cause de l'insignifiante différence d'âge, moins en raison de la valeur poétique de Byron qu'il estimait très haut, que par le respect invétéré où le tenait, en dépit de toutes théories d'indépendance, la vieille noblesse du lord, son ami. Dans leur correspondance cette distinction se marque, et peut-être la saisira-t-on dans le portrait des deux interlocuteurs placé en guise d'introduction au poème *Julian and Maddalo, a conversation*, où Julian est Shelley, où Maddalo est Byron :

Le comte Maddalo est un gentilhomme de Venise d'une famille ancienne et de grande fortune, qui, sans se mêler beaucoup à la société de ses concitoyens, réside principalement dans son magnifique palais de cette ville. C'est un personnage du génie le plus achevé, et capable, s'il voulait diriger son énergie sur un tel dessein, de devenir le rédempteur de son pays dégradé. Mais sa faiblesse est d'être orgueilleux : il tire d'une comparaison entre sa propre et extraordinaire intelligence et les intellects de nains qui l'environnent, une très forte conception du néant de la vie humaine. Ses passions et ses facultés sont incomparablement plus grandes que celles des autres hommes ; et, au lieu que les dernières se soient employées à refréner les premières, elles se sont mutuellement prêté de la force. Son ambition se repaît d'elle-même, faute d'objets qu'il regarde comme dignes d'être mis en œuvre. Je dis que Maddalo est orgueilleux, parce que je ne puis trouver d'autre mot pour exprimer les sentiments concentrés et impatients qui le consument ; seulement, ce ne sont que ses propres espérances, ses affections qu'il semble piétiner, car, dans la vie

de société, nul être humain ne pourrait être plus aimable, plus patient, et moins présomptueux que Maddalo. Il est gai, franc et spirituel. Sa conversation plus sérieuse est une sorte d'enivrement; on en est saisi comme d'un sortilège.

Julian est un Anglais de bonne famille, attaché passionnément à ces notions philosophiques qui affirment la puissance de l'homme sur son propre esprit, et les progrès immenses dont, par l'exclusion de certaines superstitions morales, la société humaine pourrait encore être susceptible. Sans dissimuler le mal qui est dans le monde, il songe toujours à quel point le bien pourrait être rendu supérieur. C'est un incroyant absolu, et un railleur des choses réputées saintes; et Maddalo prend un malin plaisir à provoquer ses sarcasmes contre la religion. Ce que Maddalo pense sur ces matières, on ne le sait pas au juste. Julian, en dépit de ses opinions hétérodoxes, passe auprès de ses amis pour posséder quelques bonnes qualités...

Par ces éclats, par l'importance prépondérante qu'il réservait aux mouvements de révolte contre la bassesse et la vilenie des croyances ou des coutumes humaines, Shelley déplaisait à John Keats. Les deux merveilleux poètes avaient fréquenté en Angleterre les mêmes milieux. Shelley spontanément avait accordé à Keats le tribut de sa ferveur et de sa sympathie entière. A plusieurs reprises il affirma qu'il y avait là quelqu'un qui, tous tant qu'ils étaient, ferait oublier les autres poètes contemporains. Quand, en Italie, il sut Keats malade, il lui écrivit spontanément qu'un climat doux améliorerait sa santé, qu'il lui offrait fraternellement l'hospitalité. Plus tard, Keats est malade à Rome; Shelley réitère son offre, insiste, mais en vain. Keats redoute son influence, et, malgré l'estime qu'il garde à son génie lorsque la déclamation politique ne le fourvoie pas, se dérobe avec prudence. Subitement il meurt; Shelley en est instruit assez tard; un grand trouble le confond; il se répète, selon la légende qui court, que Keats a été tué par l'effet d'une critique acerbe et inique autant que stupide de l'*Edinburg Review*; il se rend compte qu'une lumière prodigieuse s'est éteinte; il conçoit son *Adonais*, cette symphonie funèbre aussi pro-

fondément retentissante, aussi sombre et regorgeante de somptuosités entraînantes et de deuil magnifique que les élégies célèbres de Bion et de Moskhos. Il y déplore, sous le voile d'allusions aisément lisibles et de symboles universels qui s'y mêlent avec aisance, la perte du jeune génie dont, à l'égal de Chaucer, de Shakespeare, de Milton, se doit à jamais enorgueillir l'ingrate, la cruelle Albion sa patrie. Il a suffi de la méchanceté calculée d'un homme que le siècle et le pays écoutent avec une faveur complice : hélas ! le trop jeune héros n'avait point assumé la hardiesse sage de s'arracher à l'emprise des souvenirs et des milieux familiers ; d'autres, que sa mort à jamais a désolés, avaient, par force de caractère, par nécessité, montré plus de prudence : « Le Pythien de cet âge », qui n'avait eu à décocher qu'une flèche pour décourager toute nouvelle entreprise, — Byron, et, d'entre les autres ombres humaines, une forme frêle, un fantôme sans compagnon, par qui le poète se désigne suffisamment soi-même. Mais à quoi bon lamenter ? Le mort, celui qui gît désormais au pied des murs témoins derniers de la grandeur romaine, n'est point mort en vérité. Les poètes éternels, les poètes sortis jeunes de la vie terrestre lui font accueil dans les sphères magnanimes, lui réservant un trône d'honneur, où il siégera au milieu d'eux dans la lumière et la beauté sereine de l'univers céleste. Chatterton, Sidney l'y invitent à prendre place. Ainsi il vit où tout autre voudrait vivre. C'est la mort qui seule est morte, et ceux-là qui, soumis à ses décrets redoutables, sont morts déjà de la craindre et de la subir :

Le souffle dont j'ai invoqué en chantant la puissance
Descend sur moi ; la barque de mon esprit est poussée,
Loin du rivage, loin de la multitude tremblante
Dont les voiles ne furent jamais à la tempête livrées ;
La terre massive et les sphères des astres sont fendues !
Je suis porté, ténébreusement, terriblement, au loin ;
Tandis que brûlant au fond du voile des Cieux,
L'âme d'Adonais, telle un astre,
S'allume en la demeure où sont les Eternels.

A peine dix-sept mois s'étaient-ils écoulés, 23 février 1821, 8 juillet 1822, Shelley avait définitivement rejoint Keats, — Adonais dans les demeures éternelles, le premier âgé de 26, le second de 30 ans, — tandis que, à son tour, Byron allait succomber bientôt, leur aîné, à l'âge de 36 ans. Rares les périodes où d'aussi grandes gloires sont accordées à à plusieurs hommes en même temps d'un génie aussi sûr et aussi précoce !

Les courts séjours de Shelley à Oxford, à Londres, à Edimbourg, à Rome, à Venise, à Naples le rapprochaient de sociétés lettrées, lui assuraient de suffisantes relations avec les philosophes, les écrivains, les journalistes. Mais, c'est à la campagne, au bord de la mer qu'il a vécu principalement. Son enfance s'est écoulée dans un village du Sussex, puis à Eton. Une singulière inquiétude d'esprit l'empêcha de demeurer longtemps dans une même résidence. De 1811 à 1822, la liste de ses déplacements est très longue. Le voici dans le Pays de Galles, et, presque aussitôt après son premier mariage, à York, à Keswick, en Irlande où il prend ardemment parti pour le peuple opprimé ; il retourne dans le Pays de Galles, passe dans le Devonshire où il s'établit, un temps, à Lynmouth, ensuite à Tremadoc, dans le comté de Carnavon, où il livre son temps et son argent à l'entreprise de la digue colossale qu'on y construit ; il prodigue également ses soins aux pauvres du pays ; il se plonge dans l'étude des historiens et des théoriciens de la Révolution. Soudain, dans la persuasion qu'on a cherché à attenter à ses jours, il traverse encore la Mer d'Irlande, puis revient à Londres, où naît en juin 1813 sa fille Ianthe, s'arrête un temps dans le Berckshire auprès d'amis raffinés et érudits avec lesquels il se plaît à lire les poètes d'Italie, ensuite dans la région des lacs anglais, et à Windsor, et à Londres enfin où se déroulent les péripéties de la mésentente avec Harriett, de l'intimité naissante avec Mary et la famille Godwin.

De 1815 au début de 1818, Shelley avec son amie, sou-

vent avec Claire Clairmont, puis avec son jeune fils William, né en janvier 1816, outre deux excursions sur le Continent, en Suisse, séjourne aux abords de la forêt de Windsor, la plupart du temps, puis à Marlow, au bord de la Tamise. Il tente, après la mort de Harriett, de se faire restituer la garde et l'éducation des enfants qu'elle lui a donnés. Leur aïeul Westbrook insiste sur l'immoralité, l'athéïsme de Shelley. Après que les tribunaux ont conclu que les enfants de son premier mariage seront soustraits à son influence pernicieuse, tant qu'il n'aura pas fait sa soumission à l'Eglise et aux lois de l'Angleterre, il redoute encore, tant l'animosité du Chancelier à son égard est impitoyable, qu'on lui enlève même son fils William, le fils de Mary, qu'il adore, sous le prétexte qu'il n'en est pas le père légitime. Alors son parti, et le parti de Mary, en est pris résolument. Déjà la santé de Shelley, l'effet sur lui du climat froid et humide leur avait fait envisager la possibilité d'aller vivre en Italie. Le 4 avril 1818 ils atteignent Milan, courent le lac de Côme, Pise, Livourne, à la quête d'une habitation convenable, qu'ils ne découvrent pas, passent l'été aux Bains-de-Lucques, rejoignent Lord Byron qui leur cède sa villa à Este. Mais leur petite fille y tombe soudain malade; elle était née en septembre 1817; pour consulter un médecin ils se ruent vers Venise; elle expire en y arrivant.

Ils émigrent alors vers le sud, visitent Rome, Naples, Rome encore, où William, leur fils bien-aimé, après une agonie de soixante heures, s'éteint entre les bras de son père et de sa mère. Près de Livourne ils reçoivent l'hospitalité de leur amie, Mrs Gisborne, s'arrêtent presque toute l'année 1819 à Florence, où naît le seul des enfants, le fils, qui devait survivre à son père, regagnent Pise, puis Livourne, Bagni di San Giuliano, Pise derechef, où ils se lient d'amitié avec des Anglais qui y vivent : Trelawny, les Madwin, Edward Williams, officier en demi-solde, et sa femme Jane, dont la grâce sur-le-champ avait conquis le poète. C'est en ce temps aussi qu'ils firent leur société de la pau-

vre Emilia Viviani et du prince Mavrocordato, fils de l'ex-hospodar de Valachie, destiné à prendre une haute part dans la Révolution grecque.

Au retour d'une pénible excursion à Ravenne, où Lord Byron les avait mis au fait d'abominables calomnies sur la vie privée de Shelley répandues en Angleterre et parmi la société anglaise de la Péninsule,— « Que mon aimé Shelley» écrivait Mary, « puisse être ainsi sali dans vos esprits,lui le plus doux, le plus humain des êtres créés! cela m'est bien plus douloureux, oh! beaucoup plus douloureux que les mots ne peuvent le dire! »— d'autant plus résolus à se retirer dans la solitude, et, à part la société de quelques amis choisis et sûrs, à fuir désormais la présence empoisonnée des humains, ils parvinrent enfin à dénicher l'habitation de leur rêve, *Casa magni*, près du village pêcheur de San Terenzo, sur la rive orientale de la baie de Spezia, tout au bord de la mer et sous une plantation de houx et de noyers. Ils s'y étaient fixés en janvier 1822...

Le prodige, au milieu de ce tourbillon incessant d'allées et venues, de déplacements, de départs, souvent précipités, d'exodes, de retours, de recherches, et de randonnées inexplicables et de courses errantes, d'étapes provisoires en étapes toujours incertaines, c'est l'œuvre de Shelley formidable tant en nombre qu'en valeur. Comment a-t-elle pu s'édifier? Ellecomporte,sans tenir compte des essais en prose, préfaces, introductions, dédicaces, de la correspondance,des traductions, des poésies de jeunesse, même si l'on classe dans cette catégorie l'interminable et trop célèbre *Reine Mab*, de 1816 à 1822, une vingtaine de longs poèmes, dont le moindre se compose de plus de cent vers, dont le plus étendu (*la Révolte de l'Islam*) se compose de plus de trois mille vers, quatre drames ou tragédies lyriques, quantité de poèmes courts, inachevés, notes ou fragments. Si on évalue cette masse à près de vingt-cinq mille vers, on ne doit pas être loin du chiffre exact.

Cette abondance, cette facilité ont parfois fait écrire que

le style de Shelley était négligé. Erreur évidente, pour peu qu'on examine l'imputation. Non, le style de Shelley, aisé, spontané, vivace, mouvant, s'il se ressent parfois de certains caractères de l'improvisation, en ce sens qu'il ne se concentre point toujours sur son objet, mais avec une hardiesse juvénile s'élance de soi-même, au gré des palpitations soudaines de l'idée multiforme, infinie, qui le soutient et le soulève, ne s'embarrasse en aucun cas de lourdeurs, de maladresses, d'insuffisances ou d'imprécisions de l'expression. La phrase ailée partout frémit, musicale, aérée, nuancée, vibrante de clartés ou d'ombres qui se jouent, et se fond en un appareil original, éthéré, de métaphores successives et promptes, jaillies incessamment d'une âme généreuse, attentive aux mille prestiges des grâces et beautés de la Nature, enthousiaste et toute mêlée à la brise passagère, aux écumes de la mer heureuse, au parfum pénétrant des corolles, aux chants mélodieux des oiseaux et des feuillages.

C'est lorsque Shelley est le plus pur, qu'il est uniquement et complètement ainsi. Par cette raison, il nous ravit, quand, d'une note inattendue, souvent brisée avant d'être éclose, d'un trait comme inconscient, léger, fugitif, mais puissant, il dessine les contours d'une odeur qui se fane, il suggère la secrète ondulation de l'océan de musique où flotte son âme comme une barque sur la rivière. Tous ces fragments, ces ébauches, ces projets de poèmes, ces morceaux inachevés, interrompus, semés de lacunes justifient à l'esprit des hommes d'aujourd'hui et éterniseront la gloire inégalable de Shelley.

Les diatribes souvent violentes, les explosions d'espérances fraternelles ou de haines vigoureuses dans le domaine de l'illusion politique, les affirmations ardentes d'un idéal d'une largeur à son insu panthéistique plutôt qu'il ne portait, comme il l'a cru, une signification de morne athéisme ou de matérialisme résigné, ont longtemps assuré au poète, bien mieux que ses prodigieuses qualités de lyrisme, l'intérêt de ses contemporains, la notoriété entre tant d'autres poètes anglais, et peut-être, au moins en son

pays, n'a-t-on pas renoncé à reconnaître, chez lui, par-dessus tout, le vigoureux et actif partisan qui fut l'implacable dénonciateur des despotes tories de son temps, l'excitateur d'énergies libérales, le railleur des formules religieuses, le tenant héroïque de la culture hellénique, le prôneur sans emphase d'un renouvellement de la société et des mœurs.

Ces aspects de l'âme de Shelley fomentent de brandons à demi consumés à présent, désuets et déjà poudreux, une part considérable de son œuvre. Si des sursauts évocateurs ne l'entraînaient, durant des périodes, à travers ses plus longs poèmes, à des déroulements impressionnants d'images plus sensibles d'où l'intellectualité préconcertée d'une époque est bannie par la sincérité de l'émotion, pour le goût d'aujourd'hui et de plus tard, les poèmes dont les titres restent les plus connus, *la Révolte de l'Islam*, *Alastor*, *Rosalinde et Hélène*, *Julian et Maddalo*, *la Sorcière de l'Atlas*, apparaîtraient aussi insupportables au lecteur patient que lui semblent déjà négligeables les *Vers écrits à la nouvelle de la mort de Napoléon*, les *Sensations d'un Républicain sur la Chute de Bonaparte*, l'anathème *Au Lord Chancelier*, les *Vers écrits durant le gouvernement de Castlereagh*, ou le *Chant National*, après le scandaleux procès de la reine Caroline-Amélie.

Shelley, à tort, poursuivait de grands projets et prétendait construire de vastes monuments. C'est en cela qu'il nous apparaît le plus faible, ou, du moins, est-il nécessaire pour qu'il réussisse que l'idée soit si intimement chez lui pénétrée par le sentiment, s'y confonde et même s'y subordonne, que son imagination, à cette occasion, débarrassée de ses fantaisies rayonnantes et dispersives, le porte impérieusement de hauteur en hauteur à la cime éclatante où, par la réflexion et la volonté, il avait prétendu atteindre. Les *Cenci*, la tragédie unique qu'il ait composée, se développe, mue par son ressort intime, sans qu'il soit besoin de l'étayer par une invention quelconque de péripéties ou d'actions incidentes. De même il peut déplorer dans *Adonais* la gran-

deur ou la déchéance littéraire d'Albion, y faire intervenir les grandes figures, comme en exil, des poètes d'autrefois ou des contemporains, s'y emporter contre l'auteur du libelle qui, on le croyait alors et il partageait l'erreur commune, avait brisé l'âme et la vie du pauvre Keats, ces évocations studieuses, intentionnelles, satiriques, louangeuses ou désespérées contribuent à maintenir, dans sa prodigieuse couleur d'amertume et d'hyperbolique éclat céleste mêlé de ténèbres tragiques ou douloureuses, le thrène de longue, fraternelle et funèbre dévotion qu'il mène, comme un chœur de grandiose symphonie, sur le corps étendu et la tombe du jeune dieu chanteur.

Sensitif, inquiet, troublé des plus futiles grâces non moins que d'éphémères mécomptes, l'esprit du grand Shelley nous émeut quand les occultes frissons qui agissent sur ses nerfs passent dans ses vers et impressionnent vivement notre esprit. C'est un poète qu'il faut sentir avant de songer à le comprendre. Il invite plutôt à partager le mirage de ses sensations qu'à se plonger dans une atmosphère calme de méditations. Il s'est cru, on l'a cru philosophe ; non plus qu'historien, en vérité, mais il s'est forgé une philosophie, il a imaginé à son usage une conception historique, valables, l'une et l'autre, ou fallacieuses, qu'importe ? Il ne s'y est nullement adapté ; elles ne lui sont pas essentielles.

Alors que reste-t-il ? Ah ! un merveilleux artiste du verbe, de la langue, du rythme, de l'image ; un inspiré magicien des sentiments les plus subtils et de leurs correspondances impondérables dans le prestige le plus inouï des expressions les plus rares et les plus délicates. Négligeons les grands poèmes, sinon ceux qui, à l'égal d'*Adonais*, supportent, *la Sensitive*, *Epipsychidion*, *l'Ode au Vent d'Ouest*, *la Nuée*, de lui être égalés ; laissons même *Hellas* où le souci de l'actualité nuit à la verve de l'érudit, et *Prométhée déchaîné*, confus et inférieur par sa structure mal ordonnée au haut dessein qu'il vise ; laissons surtout la *Reine Mab*, ouvrage de jeunesse qu'on a publié contre son gré, et où s'en-

tassent à l'abandon les pauvretés les plus saugrenues puisées au fatras des pseudo-philosophes et des emphatiques politiciens de la Révolution ; grisons-nous, ce sera un délice suprême, aux trilles éperdus de l'ode *à l'Alouette*, au charme de *la Sérénade Indienne*, aux scintillations miroitantes et fascinantes des poèmes à Jane, d'*Aréthuse*, de tant et tant de chansons, à la tristesse pure des pièces adressées à la mémoire de William Shelley ou à Mary ; goûtons la sobre et mâle gravité de l'*Hymne d'Apollon* ou de l'*Hymne à la Beauté Intellectuelle*.

Si, de son époque, le seul John Keats dispute à Shelley la prépondérance poétique, alors que, à l'étranger, Lamartine allait à peine débuter et Chénier être révélé, alors que seul Gœthe sur le Continent triomphait, à côté du divin chantre de *Psyché* et d'*Endymion*, plus raffiné, plus minutieusement artiste que lui, du moins cet aîné figure un frère digne de lui, un puissant, original, magnifique et généreux poète, son égal.

S'il ne l'occupe pas seul, le culte de la Beauté, s'il admet dans son art des échos de discussions, d'opinions, de croyances actuelles ou transitoires, du moins l'œuvre qu'il exalte, traînant ce poids de poussière hostile, n'en est amoindrie, ni exténuée. Il faut porter ses regards ailleurs qu'où les portaient les contemporains. Il domine la production poétique de l'Angleterre, si féconde et opulente soit-elle ; uni à Keats, il est admis en l'Empyrée où rêvent et vivent, non loin du vieux Geoffrey Chaucer, Edmond Spenser, Sir Philip Sidney, — les dramatistes : avec Shakespeare, Christopher Marlow, Francis Baumont, John Fletcher, Webster, Ford, — et John Milton, plus récemment, et Robert Burns. Lequel des poètes anglais qui vivaient en même temps que Keats et Shelley leur pourrait être comparé? Burns avait conquis une renommée personnelle, universelle, que ni l'un ni l'autre n'a jamais connue, mais son œuvre est inconsistante, molle et parfois prétentieuse, souvent artificielle. Qu'est-ce, à côté de ces émules, que le classicisme de ro-

mantisme bourgeois qui a fait apprécier si haut le nom de Wordsworth, la capricieuse et haletante érudition de Coleridge? Qu'est-ce encore que Southey, Campbell, et Walter Scott, lorsqu'il écrit en vers, et Procter et Leigh Hunt, et Landor et Thomas Moore et George Crabbe? Ceux-là ne surpassent pas les naturistes du XVIIIe siècle, James Thomson, Thomas Gray, sont moindres par le savoir et la sagesse qu'un Dryden ou qu'un Pope. Et quelle a été, après eux, leur influence ? Nulle.

De Keats, de Shelley, différemment, se sont nourris les plus beaux poètes de l'ère victorienne, moins, sans doute, — du moins de Shelley,— Elisabeth Barrett ou Robert Browning, plus tard Dante-Gabriel Rossetti, Christina Rossetti, William Morris, que Lord Alfred Tennyson, surtout dans la première partie de sa longue carrière, et Algernon Charles Swinburne, leur héritier le plus direct, le plus abondant, le plus conscient et le plus fervent.

Et pourquoi ne souscrire enfin au jugement si clairvoyant et complet que porte Edgar Poe sur le magistral poète qu'il savait déjà mettre en sa vraie valeur ?

Si jamais poète laissa se faire le naufrage de ses pensées dans l'expression, ce fut Shelley. Si jamais poète chanta, comme l'oiseau chante, impulsivement, ardemment, dans un complet abandon, pour lui-même seulement, et pour la pure joie de chanter, ce poète fut l'auteur de *la Sensitive*. De l'art, — au-dessus de ce qui est l'instinct inaliénable du génie, ou il avait peu, ou il dédaignait tout. Il dédaignait *effectivement* cette règle qui est l'émanation de la loi, parce que son âme était la loi même. Ses rapsodies ne sont que les notes toutes crues, les memoranda sténographiques de poèmes, — memoranda que, parce qu'ils étaient suffisants pour sa propre intelligence, il ne se souciait pas de prendre la peine de transcrire plus amplement pour l'humanité. Dans toutes ses œuvres nous ne trouvons pas une conception entièrement achevée. Pour cette raison il est le plus fatigant des poètes. Cependant il lasse pour avoir fait trop peu plutôt que trop. Ce qui semble chez lui la diffusion d'une seule idée, est la concision accumulée d'un grand nombre d'idées.

Cette concision, c'est ce qui le rend obscur. Imiter un tel homme ne répondrait à aucun but, puisqu'il ne parlait qu'à son seul esprit, lequel n'aurait compris aucun langage différent. Par là il fut profondément original. Sa singularité provenait de la perception intuitive de cette vérité à laquelle lord Verulam seul a donné une voix distincte : « Il n'y a pas de beauté exquise qui n'ait quelque étrangeté dans sa proportion. » Mais qu'il fût obscur, original ou bizarre, il était en tout temps *sincère*. Il n'eut pas *d'affectations*.

Des ruines de Shelley jaillit dans l'existence, affrontant les cieux, une pagode branlante et fantastique dans laquelle les angles saillants, garnis de grelots fous, étaient les fautes *idiosyncrasiques* de ce grand original, fautes qu'on ne peut appeler fautes, eu égard à ses desseins, mais qui sont monstrueuses, si nous regardons ses œuvres comme adressées à l'humanité. « Une école » s'éleva, si ce terme absurde doit toujours s'employer, — une école, un système de règles, sur l'exemple de ce Shelley, qui n'en avait point. D'innombrables jeunes gens aveuglés par l'éclat et affolés par la *bizarrerie* de l'éclair divin, qui battaient de l'aile à travers les nuages du *Prométhée*, n'éprouvèrent aucune gêne à entasser des vapeurs imitatrices, mais, au lieu de l'éclair, se contentèrent, par force, d'un *spectre* où la bizarrerie se montrait sans le feu.

Des esprits grands et mûrs ne s'empêchaient pas d'être impressionnés par la contemplation d'une nature plus grande et plus mûre ; et ainsi graduellement en cette école de nulle loi, d'obscurité, de bizarrerie, d'exagération, se mêlait le didactisme déplacé de Wordsworth, et, encore bien plus à rebours, bien plus anormale, la métaphysique de Coleridge. Les choses tournèrent alors au pis et, à la longue, dans Tennyson, l'inconsistance poétique atteignit son extrême. Mais cet extrême, par réaction... le conduisit bientôt au vrai, au plus pur des styles poétiques.

C'est par ce détour que le studieux, attentif, volontaire Tennyson rejoint en réalité, quand il croit s'en écarter davantage, et continue le spontané lyrique, le fulgurant improvisateur que fut Shelley.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA ROSE ROUGE

La confession perce sous l'invention dans l'œuvre de beaucoup de littérateurs. Ils se complaisent aux péripéties des romans qu'ils auraient voulu vivre, honorent les vertus qui leur paraissent essentielles, décrivent les passions et les vices dont leur sensibilité professionnelle a pu percevoir l'aiguillon faible et amolli, — enfin de leurs petites joies et de leurs médiocres souffrances composent des contes légers, pour endormir ou distraire des inconnus. Ils croient inventer, ils se racontent. N'importe quel esprit un peu pénétrant n'a qu'à feuilleter leurs ouvrages pour y découvrir les éléments les plus intimes de leur biographie.

Il fallut bien songer à cette source d'information, le soir où la feuille Havas annonça aux journaux la mort, survenue près de Menton, du romancier Vincent Harvel. Personne ne connaissait Harvel dans les salles de rédaction, ni dans les cafés qui en dépendent. On savait vaguement que le mauvais état de sa santé l'avait obligé à quitter la marine (ou l'aviation ?) et le retenait depuis près de cinq ans aux rivages méditerranéens. Les critiques littéraires se souvinrent d'avoir prédit le succès ascendant des quatre romans publiés par lui depuis lors : *Opale*, en 1917, *Le Fleuve*, en 1919, *Lointains*, en 1920, l'*Ile*, au commencement de 1921. Mais de sa vie, de ses méthodes de travail, on ignorait tout. Les secrétaires de rédaction téléphonèrent aux éditeurs, les éditeurs envoyèrent des paquets de livres. On se partagea *Opale*, *le Fleuve*, *Lointains*, *l'Ile*, et ce fut un désastre. Si les vrais imaginatifs sont rares, plus rares peut-être parmi les écrivains et les artistes que dans le reste de l'humanité (car il faut bien

compter les rêveurs qui ne rêvent que pour leur propre plaisir) Vincent Harvel se trouvait être réellement et exclusivement, du moins en tant que romancier, un imaginatif. Ses œuvres, dont l'attrait, le mouvement, le charme nostalgique avaient du premier coup séduit et retenu cette clientèle de choix qui marque son approbation par de sobres épithètes (17e mille, 21e mille), ses œuvres douces, poétiques, non seulement vraisemblables, mais convaincantes, ne pouvaient se réclamer que de la fiction la plus libre et de la fantaisie la plus indépendante. La morale et les conventions elles-mêmes y étaient inventées, tout aussi bien que la documentation historique et géographique. Il fallut donc se contenter d'une allusion émue au contraste que présentaient « ces brillants mirages » avec l'existence retirée du « jeune maître prématurément disparu ». Et la personnalité de Vincent Harvel se trouva rejetée au second plan dans les articles nécrologiques où son œuvre était au contraire analysée et commentée avec des éloges à peu près unanimes.

Ces notices ont pourtant valu à l'œuvre de mon ami un regain de succès et lui ont attiré, depuis qu'il a quitté ce monde, un grand nombre de sympathies nouvelles. Or, si la curiosité n'est pas toujours sympathique, la sympathie est toujours curieuse. Un esprit intéressé par un autre esprit, comme c'est assez souvent le cas de lecteur à auteur, s'efforce sans cesse de surprendre ses confidences et de le mieux pénétrer. J'ai donc des raisons de croire qu'en attendant l'étude d'ensemble qui sera écrite un jour ou l'autre sur le romancier Harvel et ses ouvrages, la publication du récit de sa mort et des circonstances qui l'ont précédée s'impose comme une sorte de devoir à celui qui en fut le témoin. Voici donc ce récit que, désormais, je ne veux alourdir d'aucun commentaire.



Après une minutieuse exploration de la côte de Provence,

Vincent Harvel avait fixé son destin entre Menton et Bordighera, tout près de la frontière italienne. Un ancien douanier, veuf et retraité, lui louait là deux chambres dans une assez médiocre habitation, vieille, incommode et sans caractère, mais entourée de vastes jardins militairement cultivés et ratissés. Le propriétaire s'occupait de la cuisine et du ménage. A part les fournisseurs, il ne venait personne à la villa ; les deux habitants, sans manquer cependant de bienveillance, ni de sociabilité, partageaient les mêmes goûts de solitude et de silence. Mon ami se levait tard, déjeunait chez lui, faisait un tour de jardin et s'enfermait dans son cabinet de travail, où il écrivait souvent quatre ou cinq heures de suite. Après quoi il posait la plume, prenait son chapeau, sa canne, et montait au vieux cimetière.

Aucun site de la Côte d'Azur n'avait pour lui le charme et la douceur de cette retraite : c'est là, d'ailleurs, une opinion que j'ai entendu souvent exprimer, tant dans le pays même que parfois très loin, et par des gens que rien ne semblait prédisposer à la mélancolie. Etabli sur un roc au pied duquel retentit éternellement le chant monotone et rythmé des vagues, le vieux cimetière de Menton est un parc aux allées sinueuses où le mimosa et l'eucalyptus mêlent aux cyprès sombres et compacts leur claire et odorante ramure. Il n'est pas très vaste, mais la mer en prolonge les perspectives de la manière la plus saisissante. Assis sur les pierres du mur bas qui le limite vers l'orient, vous pouvez, au point d'en oublier la vie et l'humanité, vous abîmer dans la contemplation de l'eau mouvante et de la lumière en leurs jeux sans fin, harmonieusement renouvelés. Et quand vous vous retournez du côté des morts qui peuplent ce séjour agreste, ce n'est point le décor habituel des nécropoles qui s'offre à vous dans sa froide banalité, si offensante pour l'esprit et pour le goût. Les tombes sont anciennes pour la plupart, les croix et les colonnes dressées parmi le lierre et les arbustes fleuris ont le charme profond et discret des vieux chagrins que le temps apaisa.

Ce n'est donc pas sans raison que Vincent Harvel avait pris cette retraite en affection. Il ne se passait guère de jour qu'il n'y vînt rêver un long moment. Il en connaissait toutes les pierres et tous les arbres, et quand il en avait fait le tour, il revenait fidèlement à l'observatoire qu'il s'y était choisi. C'était, à l'ombre de trois cyprès probablement très vieux, un endroit du mur où la chute d'un moellon avait creusé un siège assez rugueux, mais large et commode. Tout à côté, une lourde pierre tombale aux assises un peu affaissées dans le sol herbu portait seulement trois prénoms féminins et trois millésimes doubles :

CECILIA
1888-1908
ELISABETH
1886-1911
MAUD
1901-1914

Le mystère de cette sépulture fermée sur le sommeil éternel de trois jeunes filles avait souvent intrigué Harvel. Mais, chez ce créateur, le souci de savoir et d'exactitude était aussi nul que la discrétion de l'esprit était extrême, et je ne crois pas qu'il ait jamais cherché à connaître le nom patronymique des trois mortes, ni qu'il ait jamais posé au gardien la moindre question à leur sujet. Pourtant, leur tombeau paraissant abandonné, il s'était fait une sorte de devoir tendre et charitable d'y apporter des fleurs qu'il cueillait lui-même dans le jardin de la villa. Mais, ce pieux hommage rendu aux inconnues, il les laissait à leur mystère et à leur solitude pour s'abandonner lui-même à la rêverie contemplative qui était son passe-temps le plus cher et le plus habituel. Commodément installé dans la brèche du mur, il laissait vagabonder ses regards avec sa pensée dans l'infini, si puissamment dominé par l'admirable et tutélaire nature qu'il en arrivait à oublier la tristesse de son état, le mal toujours menaçant, la rigueur de son existence solitaire. Vers la fin du crépuscule, il lui fallait un effort pour s'ar-

racher à ce bienheureux engourdissement. On le voyait alors cheminer quelques instants encore sur les avenues voisines, ou bien, par le boulevard de Garavan, gagner les rues animées de Menton, à la recherche d'une revue ou d'un livre. Mais il ne s'attardait point à la ville, et au dernier coup de sept heures son hôte attentif et taciturne saluait son retour.

Cette existence sans heurts, la vivifiante influence du climat, une hygiène sévère observée sans relâche de longs mois durant, peut-être aussi ces satisfactions de l'amour-propre auxquelles peu d'esprits, même parmi les plus élevés, demeurent insensibles, avaient fini par apporter à l'état de Vincent Harvel une sérieuse amélioration. Il songeait à venir passer à Paris le printemps de 1921, afin de revoir ses amis et d'étudier avec son éditeur un nouveau traité motivé par le succès de l'*Ile*, lorsqu'un événement assez surprenant le détourna de ce projet. Un après-midi qu'il rêvait à son habitude, installé dans son creux de mur au vieux cimetière, un bruit de pas tout proches l'arracha à sa contemplation. Il aperçut bientôt, à demi cachée par les trois cyprès, une silhouette de jeune femme ou de jeune fille, penchée sur la tombe des trois sœurs. Elle ne priait pas, seulement occupée à disposer dans la corbeille de faïence qui se trouvait là une gerbe de roses qu'elle avait apportée. Puis, elle se recula un peu, et Vincent put distinguer ses traits. Il vit de grands yeux bruns pleins de langueur, un front bas ombré de lourds cheveux châtains, une bouche dont le dessin idéal contredisait l'expression passionnée : un visage en somme plus expressif que régulier, plus intéressant que séduisant, et qui semblait éclairé par le reflet d'une âme. Mais le teint fiévreux des joues, la pâleur sillonnée de veines bleues de la main dégantée renseignaient en même temps l'esprit averti de Vincent : c'était là une malade comme lui.

Au bout de quelques instants, le murmure de la mer attira son attention. Elle fit quelques pas dans la direction du mur et aperçut mon ami, que les trois cyprès lui avaient

jusque-là dissimulé. Ils étaient face à face. Il sentit son beau regard glisser sur lui, l'espace d'une seconde : puis, contrariée sans doute par cette présence inattendue, elle revint sur ses pas, et, après une nouvelle station très courte près de la tombe, elle se retira lentement.

*

Elle revint désormais chaque jour à la même heure, et ces visites quotidiennes, dès le commencement, troublèrent la quiétude de Vincent. Il craignait d'importuner par sa présence la visiteuse inconnue ; et pourtant, il ne trouvait pas la force de renoncer à son cher observatoire ; ses pas l'y ramenaient sans qu'il en prît conscience, et la pensée de choisir un autre but de promenade lui était insupportable. Tous les après-midi, il entendait donc le même pas régulier et lent sur l'allée sablée, et bientôt une silhouette lui apparaissait entre les cyprès. Pas une seule fois, cependant, elle ne vint comme au premier jour contempler un moment la mer. Elle s'éloignait bientôt, rendant à sa solitude le témoin invisible, mais soupçonné, de ce pèlerinage quotidien. Les bienfaits de la solitude, Vincent avait d'ailleurs cessé de les goûter. Sans qu'il éprouvât le moindre désir conscient de revoir cette jeune femme, l'attente de son arrivée, le bruit de ses pas, sa présence toute proche, puis son départ, l'emplissaient d'un trouble singulier et lui ôtaient toute possibilité de rêverie ou de méditation. Il connut de nouveau l'insomnie et perdit du même coup la sérénité qui avait été si favorable au relèvement de ses forces. Une semaine après la première rencontre, il eut un accès de toux si pénible qu'au lieu de gagner son cabinet de travail après le déjeuner, il s'étendit en plein air sur sa chaise longue et s'assoupit bientôt. Quand il se réveilla plus dispos, l'après-midi touchait à sa fin. Il éprouva une sorte de plaisir étrange et mal défini à penser que l'inconnue serait partie, et que, ce soir-là, sa promenade et sa rêverie seraient, *comme avant*, calmes, paisibles et délivrées de toute

contrainte. Si vague et si furtif que fût ce sentiment égoïste, il ne manqua point cependant de l'analyser; et, plusieurs mois après, il en avait gardé un souvenir assez net, pour m'avouer que, dans cette minute, la notion était apparue à son esprit d'une terreur vague et irréfléchie que lui inspirait celle dont l'apparition avait coïncidé avec une recrudescence inexplicable de son mal. Toutefois, sur le moment, il ne s'attarda point à cette pensée et s'en alla presque joyeux, emportant pour la première fois de la semaine une ample brassée de lilas et de glaïeuls destinés à la tombe des trois sœurs. Comme il l'avait prévu, il trouva le vieux cimetière vide de tout être vivant, s'arrêta devant la lourde pierre grise et se prépara à la fleurir comme il avait pris l'habitude de le faire, avant qu'un sentiment de réserve tout naturel, dû à la présence de l'étrangère, l'en eût détourné. Les roses de la semaine précédente n'avaient point été renouvelées. En se préparant à les ôter du vase, il fut soudain frappé de leur couleur, d'un vermeil alangui où la corruption glissait des reflets jaunâtres. Il ne se souvenait pas d'en avoir aperçu de semblables chez les fleuristes de Menton, ni ailleurs, et chercha sans succès dans sa mémoire le nom de cette espèce magnifiquement sinistre. Finalement, et non sans répulsion, il saisit la gerbe et se retourna pour la jeter dans la mer. C'est à ce moment qu'il aperçut celle qu'il avait espéré ne pas rencontrer ce jour-là. Assise à sa place dans la brèche du mur, elle le regardait. Il s'inclina gauchement, car les roses fanées le gênaient, et il ressentait un désagrément insupportable à se voir surpris dans l'attitude assez romantique et un peu ridicule de courtisan des mortes mystérieuses. Mais elle se leva et lui tendit la main. Avec un accent étranger qui faisait son langage hésitant et lent, elle le remercia des soins qu'il prenait de la tombe de ses sœurs, et s'excusa d'être venue s'asseoir à une place qu'il semblait affectionner beaucoup. Déjà remis de sa surprise et de son trouble, Vincent expliqua qu'ayant adopté depuis quelque temps ce coin du cimetière pour sa

rêverie quotidienne, il était devenu un peu l'ami des défunts qui le peuplaient. Aussi la triple inscription, si émouvante en sa concision, avait-elle attiré son attention et sa sympathie. Il ajouta que le siège grossier taillé dans le mur lui était devenu si cher qu'il ne pouvait se résoudre à laisser un seul jour d'y venir au moins quelques instants. Tandis qu'il parlait, Harvel sentait sur lui le regard chaleureux de l'inconnue. Il se tut, et elle détourna un moment les yeux. Mais bientôt, en s'excusant, elle lui prit des mains le bouquet flétri et commença de le défaire lentement, jetant les fleurs une à une dans l'espace. Plusieurs s'éparpillèrent dans le vent, d'autres demeurèrent accrochées aux aspérités du roc, quelques-unes, dans leur chute pesante et verticale, semblèrent s'égoutter dans la mer. A leur sujet, Vincent retint sur ses lèvres une remarque et une comparaison banales. Elle le regarda comme si la même idée lui était venue et sourit tristement. Ils revinrent à la tombe, disposèrent dans les vases les lilas et les glaïeuls du jardin de Vincent, et s'en allèrent vers Menton. Comme on apercevait de loin les lumières des hôtels, elle s'arrêta, se tourna vers mon ami et lui dit simplement :

— A demain.

Ils se rencontrèrent, en effet, le lendemain, et tous les jours qui suivirent, durant deux mois. Puis, des intérêts devenus impérieux obligèrent mon ami à partir pour Paris, et c'est là que je le revis trois mois plus tard, vers la fin de septembre, dans une clinique d'Auteuil où on l'avait transporté quelques jours auparavant. Il commençait à se remettre d'une crise très grave, causée, pensait le médecin, par les fatigues de ses démarches, beaucoup plus compliquées et plus longues qu'il ne l'avait d'abord prévu ; et il attendait que sa guérison fût suffisamment avancée pour lui permettre de regagner Menton. Comme il était sans famille et à peu près seul dans la grande ville dépeuplée par les vacances, il me demanda de terminer pour lui quelques arrangements, ce qui me donna l'occasion d'aller le retrou-

ver presque chaque jour et d'avoir avec lui de longues conversations. Il supportait son oisiveté forcée avec patience. Le succès de son dernier roman, qui avait dépassé de beaucoup celui des précédents, le maintenait dans une heureuse disposition d'esprit et je le voyais avec plaisir enclin à l'optimisme. La même cause avait toutefois développé chez lui une certaine fatuité littéraire à laquelle aurait dû échapper un homme de sa qualité morale, et que je ne pus découvrir sans une véritable stupeur. Il revenait avec une insistance assez déplaisante sur l'élévation poétique de son art, sur la place qu'il comptait bientôt occuper de droit dans les lettres, et sur les sujets de ses œuvres en préparation. A deux ou trois reprises, il me choqua en se comparant d'une manière avantageuse à d'Annunzio, à Maeterlinck, et même une fois à Gœthe, à propos de la métaphysique répandue dans ses romans. Heureusement, et surtout vers la fin du jour, il lui arrivait aussi de parler d'autre chose. C'est ainsi que je recueillis ses confidences et en particulier le récit, tel que je l'ai relaté plus haut, de ce qui s'était passé dans le vieux cimetière de Menton depuis l'apparition de l'inconnue jusqu'au soir de leur premier entretien. Sur la période qui suivit, je veux dire sur les deux mois qui s'écoulèrent entre ce premier entretien et le départ de Vincent pour Paris, je n'appris absolument rien, sinon qu'ils se virent chaque après-midi. Et je dois dire qu'au commencement je n'imaginai rien d'autre qu'une sorte d'idylle mélancolique entre deux intellectuels, deux isolés, deux malades, tel qu'il en peut naître dans le décor triste et somptueux où ils s'étaient connus, avec des alternatives d'enthousiasme et de désespérance, de lyrique aveuglement et de résignation lucide. Mais plus tard, à des détails moins avoués que devinés, je compris qu'une passion dévastatrice brûlait littéralement la vie de ces deux êtres réunis par la fatalité. De cette passion elle-même, je répète que Vincent ne me confia rien. Tout au plus pourrais-je dire qu'il ne sut pas dissimuler la terreur qu'elle lui inspirait et la tragique

intervention du destin qu'il lui attribuait pour origine.

Depuis leur séparation, chaque jour mon ami recevait une lettre de la Côte d'Azur, une lettre bleue signée Milly, tracée d'une grosse écriture de stylo, régulière, avec de larges espaces entre les lignes. Et la complaisance avec laquelle Vincent me parla bientôt de Milly, de son étrange et doux regard, de son cœur ardent, de son savoir ample et varié, me le montrait épris autant qu'un homme peut l'être. Pourtant, bien mieux que de ces demi-aveux, j'ai souvenir aujourd'hui de petits faits que je remarquai à peine sur le moment et qui maintenant me paraissent parfois éclairer de je ne sais quelle trouble lumière les événements qui devaient bientôt se précipiter. Je n'en citerai qu'un exemple. Un soir, dans le jardin de la maison de santé, un domestique apporta devant moi à Vincent la quotidienne lettre bleue. Il la prit d'une main tremblante, ferma les yeux et resta ainsi un long moment, comme s'il hésitait à déchirer l'enveloppe. Je saisis alors un prétexte quelconque pour m'éloigner, mais il sourit avec amertume, et, m'obligeant à me rasseoir, il m'avoua qu'une appréhension inexplicable pour lui-même s'emparait de son esprit chaque fois qu'il avait à ouvrir une lettre de Milly, de même que, naguère, chaque fois qu'il s'en allait à sa rencontre en longeant les vergers de la côte de Garavan.

*

Le commencement d'octobre fut cette année-là d'une douceur et d'une pureté adorables, et les arbres étaient déjà presque entièrement dépouillés de leurs feuilles que nous nous attardions encore jusqu'au crépuscule dans le parc de la maison de santé. L'état de Vincent s'était assez visiblement amélioré, et le médecin lui avait permis de fixer son départ au 20 dû mois. Mais le 15 mon ami ne reçut pas sa lettre quotidienne de Menton. Je le trouvai l'après-midi très nerveux. Le lendemain et le surlendemain, son état d'abattement devint extrême : la poste n'avait encore rien

apporté. Le 16, je fis part au médecin de ce qui se passait, et après avoir réfléchi un moment, il vint lui-même annoncer au malade qu'il pouvait maintenant retenir son sleeping pour ce soir-là sans inconvénient. Vincent me paraissait sous l'empire d'une tristesse si accablante que je lui offris de partir avec lui, ce qu'il accepta avec un élan affectueux qui me toucha. Cependant, diverses circonstances nous retinrent jusqu'au lendemain. Au moment où l'automobile se mettait en route, un petit télégraphiste arriva avec une dépêche pour Vincent. Elle était datée de Menton, 17 octobre, et ne contenait que quatre mots :

Maintenant, ami, revenez.

MILLY.

Vincent, qui l'avait ouverte avec cette appréhension que j'avais déjà plusieurs fois remarquée, la lut à haute voix puis la garda longtemps serrée dans ses mains jointes. Comme nous arrivions à la gare de Lyon, je vis qu'il la glissait dans la poche de gauche de son veston, sur son cœur.

Le train eut six heures de retard et ne nous déposa à la gare de Menton que le lendemain vers le soir. Le douanier était là, avec une limousine de louage. Vincent, las, fiévreux, grelottant, se blottit dans un coin et se laissa emmener sans un mot. Pourtant, la voiture roulait depuis un quart d'heure peut-être qu'il ouvrit les yeux, baissa la vitre de la portière, et, me désignant un point vague pour moi dans la demi-obscurité :

— Le cimetière, dit-il.

Couché sur un lit de fortune dans le cabinet de travail contigu à sa chambre, je l'entendis toute la nuit s'agiter et délirer. Aussi fus-je agréablement surpris, au petit matin, de le trouver sur pied, encore pâle et fiévreux, mais beaucoup mieux que je n'aurais osé l'espérer.

Nous restâmes à flâner jusque vers midi devant les parterres où la gloire des roses connaissait son déclin. Les plus pâles effeuillaient déjà leurs pétales flétris qui, par en-

droits, couvraient le sol, tandis que d'autres érigeaient encore des corolles pourpres et vermeilles. Vincent montrait l'impatience et l'allégresse d'un enfant qui attend une joie depuis longtemps promise. Son esprit de ce matin-là, sa conversation, ses attitudes, je me les rappelle avec une précision douloureuse, ils étaient réellement d'un enfant. Et soudain, je le vis s'arrêter devant un groupe de rosiers nains, presque au fond du jardin. Il m'appela auprès de lui, et je reconnus les fleurs qu'il m'avait décrites en me parlant de sa première rencontre avec Milly, des roses qui avaient la couleur du sang pâle.

— On a dû planter ces rosiers en mon absence, dit-il. Je ne les avais jamais vus. Ce soir, quand le douanier sera couché, il faudra que nous les arrachions.

Toute son animation était tombée. Il déjeuna sans appétit et me laissa en quittant la table pour aller s'enfermer dans sa chambre. Je l'en vis sortir vers trois heures, pâle et comme affaissé. Il me prit le bras et m'entraîna aussitôt.

— Venez, me dit-il. Vous la connaîtrez dès aujourd'hui. Cela vaut mieux ainsi... Et puis, j'ai peur, j'ai peur de je ne sais quoi...

Puis il se tut jusqu'à l'entrée du cimetière, et là, sembla encore hésiter, murmurant entre ses lèvres : « Comment vais-je la retrouver? »

Il m'avait si souvent décrit son coin de prédilection que je le reconnus de loin. Je vis les trois cyprès, la brèche du mur, et une pierre grise, tout à côté. Mais alors que nos regards cherchaient déjà, doucement profilée sur l'horizon doré, la silhouette de Milly, un affreux pressentiment, mieux qu'un pressentiment, une certitude s'empara de mon esprit. Je serrai sous mon bras le bras tremblant de Vincent.

— Attendez, dis-je, attendez un peu. Il me semble que...

Mais il était déjà avec moi dans l'ombre funèbre des trois cyprès. Ce que j'avais deviné de loin à de vagues indices, la terre fraîchement remuée, le gazon enlevé par places, une corde au bord du chemin, devenait maintenant

réalité sous nos yeux. Sur la pierre grise, un nouveau prénom était gravé de la veille:

MILLY
1896-1921

Ce qui se passa ensuite est très simple. Vincent, avec un calme inconcevable, m'entraîna hors du cimetière. Nous regagnâmes presque en courant la villa, et, munis chacun d'un sécateur, nous nous mîmes à cueillir les plus belles roses.

— Les rouges, ne prends que les rouges, celles qui lui ressemblent, criait Vincent, me tutoyant pour la première fois de sa vie. Et il répétait avec un sourire navrant, qui avait l'air d'une grimace:

— Ma belle rose rouge! Ma belle rose rouge! Ma belle rose rouge!

Son exaltation m'inquiétait, mais comme elle semblait lui ôter toute conscience de sa douleur, je ne tentai point de le calmer. Il continua encore un moment de fourrager parmi les arbustes, à quelques pas devant moi. Et tout à coup je le vis s'arrêter, devenir plus pâle et porter les mains à sa poitrine. Il tomba à genoux, puis s'affaissa sur le côté. Un flot de sang jaillit de ses lèvres. Quand nous l'eûmes étendu sur le lit, le douanier et moi, nous comprîmes que tout était fini. Ses mains et son visage étaient couverts d'une sueur glacée. J'arrachai son col, j'écartai ses vêtements, et une petite chose ronde tinta en glissant sur le sol, tandis que, posant l'oreille à la place du cœur, j'essayais en vain d'y surprendre encore un indice de vie. Comme je me relevais, le douanier me passa la petite chose ronde, une miniature cerclée d'or, qu'une étoile de sang couvrait presque tout entière.

Ainsi est mort Vincent Harvel. Il repose au vieux cimetière de Menton, dans le coin qu'il affectionnait, au pied des trois cyprès où le rencontra la déléguée du Destin. J'ai laissé sur son cœur, sous l'étoile de sang qui la couvre, l'image à jamais mystérieuse de la Rose rouge.

ÉMILE SEDEYN.

UNE PAGE SUR LE PRINTEMPS

—

POÈME A DEUX VOIX

— Du fond des pourritures de la Terre,
Voici donc encore un printemps qui s'éploie... !
— Des oiseaux naissent — à la face du sol,
Des blancheurs des vieux os...
— Des sourires sont sortis,
Errant sur des bouches très bleues,
Des chairs décomposées
Des Morts qu'on a le plus aimés!
— Des forêts d'émeraude ont grimpé du sol! On sent
Qu'on va devoir entrer dans la forêt...!
Nous qui, comme toute la terre,
Avons l'âme, vraiment,
Composée
D'une pourriture infinie..!
— Des bras bleus, aux bracelets de nuées, se posent
(Douceurs d'oiseaux immatériels ! et non encore formés)
Sur l'ossuaire d'un jour qu'était mon cœur couché...!
— ... Les émeraudes vives, que sont
Sur le sol alourdi,
Les bois ensoleillés,
Jettent en moi — hélas!
Des graines infinies d'un oubli dont la fleur
Est une joie!...
— Et les bois disparaissent au sein du bleu de l'air
Comme en des bagues immenses!
— Un oiseau suit,
D'une aile rapide,

L'élargissement qui n'a de cesse,
Des forêts soulevées et ailées par leur cime !
— Des bouquets de fleurs jaunes
Crèvent dans l'eau du ciel,
Tandis
Qu'un homme,
Le cœur dans la poussière,
Tombe... pour n'avoir pas su
Ainsi sur son cœur,
Porter l'anneau des ciels...
— Pour moi,
Sortant d'un geste brusque du fond de ma poitrine
L'image ensevelie de ma mère passée,
Je la mêle d'un geste
Inconsidéré et fatal
Aux fleurs qui naissent dans le sol du ciel...
Puis (oh ! pâles écheveaux embrouillés...!) j'entrerai
Parmi les soies de la forêt.
Et d'une main forcée, mais tout à coup magnifiée !
Je marquerai leur place — puisqu'on le veut !
Aux mousses sur les arbres,
Et aux blocs de rayons qui tombent
Bouleverser la terre...
J'ouvrirai,
Dans l'émeraude opaque
Où les arbres se crispent
Dans les doigts des lumières
Des places pour
Les carrousels d'azur !
Je vais,
Sous la résille forestière
Où des oiseaux sont pris, mais chantent
Et sous l'œil virginal et sanglant de ces midis nouveaux,
Fouiller le sol,
Pour ouvrir, aux sommeils de ces ciels,
Des nids d'eaux et d'argiles...!

Je vais, puisqu'on le veut!
Dire aux vents d'accourir déchirer les fleurs...!
Enfoncer dans la gorge, mal née
Encore,
Des oiseaux,
(Même s'ils en meurent entre mes mains...!)
De ces chants qui seront
Comme une pierre allant crever les horizons...!
Et brisé
Des retours de l'été, plus brisé
Qu'un autre, d'avoir dû
— Sur le sol encore nu
Créer, — bâtir, — dresser des printemps qui sont comme
Le contraire de moi,
Je m'étendrai,
— Pour sentir à mon cœur, qui n'est qu'auge de lune!
De blancs chevaux baiser l'image de leurs soifs.

FRANÇOIS BERTHAULT.

LES SOURCES ANGLAISES DE LECONTE DE LISLE

—

Dès que, de la terre informe et rude, le pas d'un être vivant eût chassé la triste solitude, tu fus, Pensée.

Ta clarté charmait les paupières du vaste serpent Eternité qui gardait l'arbre du Bien et du Mal.

SHELLEY.

I

Ce n'est point diminuer la valeur de l'œuvre admirable autant que mal comprise, d'ailleurs, de Leconte de Lisle que de rechercher les sources de ses poèmes, à condition de ne point méconnaître le rôle de l'individualité créatrice comme les critiques sont trop souvent enclins à le faire.

Loin de réduire la part du génie poétique, on lui confère toute son ampleur en montrant d'où viennent les idées que l'on considérait jusque-là comme les plus personnelles à l'écrivain, et comment il a su utiliser, dans l'édifice qu'il a élevé, l'héritage des penseurs, des savants ou des autres poètes.

Ce travail a été exécuté en partie, il y a quelques années (1). Le consciencieux auteur de ces études examine tour à tour les poèmes indiens, égyptiens, scandinaves, finnois, celtiques, espagnols, bibliques, grecs et latins en apportant de précieux renseignements sur leur origine.

Par malheur, le sens critique lui fait parfois défaut,et il lui arrive, en opposant de verbeux passages d'Hugo aux incorruptibles bas-reliefs de Leconte de Lisle, de s'exta-

(1) Joseph Vianey : *Les sources de Leconte de Lisle.*

sier devant les premiers au détriment des seconds. De plus, il a considéré sa tâche en spécialiste absorbé par le détail et qui ne voit point l'ensemble. De sorte que l'imitation d'une chanson écossaise de Burns est placée sur le même plan que *Qaïn*, dont les sources sont traitées négligemment et insuffisamment.

§

Les poèmes des quatre recueils où se trouve réunie l'œuvre de Leconte de Lisle peuvent, si l'on en excepte les pièces de pure imitation ou les exercices poétiques, être rangés dans quatre groupes selon qu'ils correspondent à l'un des angles de vision suivants :

La contemplation du monde engendrant un poème descriptif où l'âme s'oublie, sans regrets, ni désirs, dans un rêve aussi éphémère que le monde flottant dans les abîmes infinis (ataraxie hindoue) ;

La contemplation du monde qui provoque une révolte générale contre la vie lâchement servile, prostrée dans la boue, et un hymne à l'Idéal, c'est-à-dire à la Beauté des Idées, considérées en elles-mêmes, sans application sociale (pessimisme idéaliste) ;

La contemplation du monde suscitant un poème descriptif qui flagelle les puissances de ténèbres œuvrant par les mains des hommes, et tout spécialement l'Eglise chrétienne, la « goule » romaine. Le *Talion*, les *Siècles maudits, l'Agonie d'un Saint*, la *Mort du Moine, l'Holocauste, la Bête Ecarlate, les Raisons du Saint-Père, Cozza et Borgia*... (révolte sociale) :

Enfin, la contemplation du monde amenant la vision d'un Paradis perdu et celle d'un Paradis futur auquel l'humanité doit arriver par l'effort de son désir vers le mieux, c'est-à-dire la vie dans la justice et l'amour, comme elle est prédite dans *Qaïn* (optimisme social symbolique).

La première conception n'est pas personnelle au poète

il l'a empruntée à la philosophie hindoue. Elle se réduit à une exaltation du nirvana qui supprime la souffrance en supprimant le désir,

> Par qui l'âme, d'un bond, brise le noir tombeau.

Sa jeunesse, passée à Bourbon et son atavisme celtique, le prédisposaient à cette forme du rêve.

La seconde lui vient de l'hellénisme. Le monde ayant connu une fois le divin rythme des idées parfaites, il ne reste à l'homme de notre temps qu'à l'évoquer et à se perdre dans un rêve sublime de beauté pour oublier les laideurs de la vie quotidienne. Mais ce n'est encore que la rébellion d'un platonicien égaré au XIXe siècle.

Mais la troisième nous plonge en pleine vie sociale. L'individu se révolte contre l'atrocité des religions qu'il sait toutes également vides, et le poète devient le flagellateur des crimes humains.

Cette conception, avec la quatrième, à laquelle elle est étroitement liée, est l'expression la plus parfaite des idées du poète. C'est la révolte contre les crimes divins qui entraînent les crimes humains, et l'espoir de voir fleurir, par la volonté du mieux qui bouillonne au cœur de l'homme, une humanité heureuse, sans dieux, c'est-à-dire sans mal (1) et toute d'amour.

Voilà le point central, le point culminant du système social de Leconte de Lisle, l'affirmation raisonnée, la formule épurée et définitive de sa croyance philosophique et civique, la synthèse de sa foi humaine en une ascension des peuples vers un foyer de lumière et de fraternité. On ne trempe pas impunément pendant dix ans dans le fouriérisme et, comme l'ont fort justement montré MM. Marius et Ary-Leblond (2), vouloir expliquer Leconte de Lisle en faisant abstraction de ses convictions politiques,— qui se manifestèrent encore, après la parution de

(1) Car Dieu est le principe même du mal. Cf. *La Fin de Satan*.
(2) *Leconte de Lisle*, d'après des documents nouveaux.

Qaïn, dans le *Catéchisme Républicain* et l'*Histoire populaire du Christianisme*, — c'est se heurter à une insurmontable difficulté. En vérité, *Qaïn* est l'aboutissant de toute la doctrine philosophique et sociale du poète, l'affirmation reconstructrice après le doute, le nihilisme, la lente dérive sur les fleuves sacrés de l'Orient devant le panorama changeant des religions :

O très Saint Orient qui conçus tous les Dieux...
Le vivant souvenir de la Patrie antique
Fait toujours, dans notre ombre et nos rêves sans fin,
Resplendir ta lumière à l'horizon divin.

Tout ce qui appartient en propre à l'écrivain, la perfection de sa technique poétique aussi bien que le grand cri de révolte et d'espoir poussé à travers les âges par l'humanité, auquel il a donné une intonation inoubliable, est réuni dans ces cinq cents vers : hymne révolutionnaire, hymne social magnifique — et incompris — qui s'élève au-dessus de l'œuvre entière du Maître, si belle pourtant, comme le plus haut sommet d'une vaste chaîne.

Que ce soit là le meilleur de ses idées, on n'en saurait douter. Quoi donc sauva du désespoir le jeune étudiant de Rennes, romantique et pauvre ? Sa foi sociale, son attente de l'avènement prochain d'une société mieux ordonnée et plus équitable, vue à travers les théories de Saint-Simon et de Fourier. Dans une pièce de 1846, *La Recherche de Dieu*, il replace déjà l'homme futur dans l'*Eden*,

O roi prédestiné d'un monde harmonieux,

et annonce que, dans un temps prochain,

La justice et l'amour transfigurent le monde.

Dans *Tantale*, il dit :

Vulgaire ! un jour viendra que tout grand cœur devine,

[où]

Tu renaîtras au monde, ivre de ton bonheur...

Dans l'*Aurore* :

Le temps approche

Où le divin Amour, fils de la foi nouvelle,
De l'Eden oublié nous rendra les beaux jours...
Et les premiers rayons de l'aube qui se lève
Eclairent devant nous un nouvel âge d'or...

Et il écrivait en 1846 : « Le christianisme a fait une œuvre immense et admirable, recueillie et développée de siècle en siècle par les grands hérésiarques... »

Il a suivi, en effet, dans les mythologies et l'histoire, avec une sympathie sans cesse accrue, les figures symboliques ou réelles des grands révoltés : Niobé, Khirôn (évocation des géants),— et sous une forme atténuée l'opposition des religions antiques au christianisme (le *Runoïa*, le *Massacre de Mona*, le *Barde de Temrah*, *Hypatie*).

Pourquoi donc Leconte de Lisle n'a-t-il jamais traité le mythe de Prométhée ? Evidemment parce qu'il estimait avoir fait de *Qaïn* le symbole définitif de la révolte humaine contre l'injustice divine. La seule allusion à Prométhée se trouve dans la bouche de Niobé :

Le Ravisseur du Feu, cher aux mortels sublimes...
Qui sera délivré par des mains immortelles,
Et qui fera jaillir de son sein indompté
Le jour de la justice et de la liberté...

Comment ? Zeus s'évanouira dans la nuit inconnue ; un autre Dieu enveloppé d'un éternel concert

Et d'un songe inutile entretenant la terre
Refusera la coupe aux lèvres qu'il altère...

mais lui-même sera vaincu par les mortels

... Et *les dieux humains*, apaisant nos sanglots,
Réuniront la terre à l'antique Ouranos.

Cela ressemble beaucoup, déjà, au finale de *Qaïn* (et il y a eu au moins deux versions de *Niobé*). Quant aux invectives de Niobé contre Zeus, elles annoncent, de très près, celles de *Qaïn* contre Iaveh :

O stupide vainqueur du divin Prométhée...
O Zeus ! toi que je hais ! Dieu jaloux, Dieu pervers,
Implacable fardeau de l'immense univers !...

Mais Niobé, Hypatie, Uheldéda, sont des victimes passives : elles sont vaincues, écrasées, annihilées. Un échelon plus haut, voici une autre image de la révolte humaine. Elle nous est donnée dans une version du déluge, par la bouche du Corbeau séculaire. L'oiseau envolé de l'arche regarde la ville énorme, aux murs de terre rouge étagés en terrasses, où gisent les cadavres géants des Rois, enfants des anges.

Et j'en vis deux, Seigneur abbé, debout encor...
Lui, le cou ferme et droit, *dompté, mais non vaincu,*
Et sans peur dans la mort comme il avait vécu,
Avait tout préservé de ce commun naufrage,
Sa beauté, son orgueil, sa force et son courage !...

Quant à Magnus il rejette comme Qaïn ses fautes sur Dieu :

— Magnus, Magnus ! le feu dévorateur est prêt !
Oh ! repens-toi ! Préviens l'irrévocable arrêt !
— Non, dit Magnus. Pourquoi Dieu m'a-t-il forgé l'âme
De façon qu'elle rompe et ne puisse ployer ?
Puisqu'il l'a faite ainsi, *qu'il en porte le blâme !*

La vision de la douleur, la symphonie de la souffrance si admirablement orchestrée dans *Baghavat,* Leconte de Lisle en est hanté.

Qaïn, perdu au faîte de la plus haute tour d'Hénokkia, entend hurler dans son cœur l'angoisse du monde ; Khirôn lui aussi voit le mal triomphant et plaint les géants frappés, ce qui le prive de son immortalité ; Niobé chante et invoque les Titans glorieux, les dieux justes, *les dieux humains, les hommes dont l'esprit escalade les cieux* ; le Corbeau se remémore le terrifiant spectacle offert, après le déluge, par l'humanité rénovée :

Les femmes, les vieillards, sanglants dans la poussière,
Et les petits enfants écrasés sur la pierre,
Attestaient que les flots du déluge récent,
Avaient purifié le monde renaissant.

Cette vision d'épouvante, on la retrouve, colorée et atrocement pittoresque dans *Les Paraboles de Dom Guy*, dans le *Talion* avec l'apostrophe d'une haine convulsive :

... O loups affamés et hurlants,
Princes de l'Aquilon, ivres du sang des justes...

dans l'*Holocauste*, où le juste, c'est-à-dire celui qui lutte pour la raison, est brûlé vif ; dans *les Siècles maudits*, où le moyen âge tout entier est voué à l'exécration ; dans *Hiéronymus, la Bête écarlate, la Fin de l'Homme*, où Adam, arrivé au dernier de ses jours, s'écrie, le poing au ciel :

Et maintenant, Seigneur, vous par qui j'ai dû naître,
Grâce ! je me repens du *crime d'être né...*

cependant qu'un sanglot sans fin, le chœur immense de la race humaine arrive jusqu'à lui du fond des siècles à venir, comme une promesse de vengeance :

Nous sommes ton péché, ton supplice et ta race..
Meurs, nous vivrons !...

Dans la *Paix des Dieux* l'Homme dit :

... Dieux déchus de vos Empires,
O spectres, ô Splendeurs éteintes, ô Bourreaux
Et Rédempteurs, vous tous, les meilleurs et les pires,
Ne revivrez-vous plus pour des siècles nouveaux ?...
A qui demander compte, ô Rois des jours antiques,
De l'angoisse infligée aux morts comme aux vivants ?
Vous en qui j'avais mis l'espérance féconde,
Contre qui je luttais, fier de ma liberté,
Si vous êtes tous morts, qu'ai-je à faire en ce monde,
Moi, le premier croyant et le vieux révolté ?

Et voici que l'homme, ainsi compris, s'identifie avec Satan, à qui presque autant que l'amour la haine a menti.

Lui, *le premier rêveur, la plus vieille victime...*
Il entendait monter les *hosannas serviles*,
Le *cri des égorgeurs*, le *Te Deum des Rois*,
L'appel désespéré des nations en croix
Et des justes râlant sur le fumier des villes,
Ce lugubre concert du mal universel
Aussi vieux que le monde et que la race humaine...

Et il aspire à son tour au sommeil sacré, à la mort, pour anéantir l'œuvre des six journées, qui a pour base le mal et non le bien.

§

Ainsi, c'est un vaste et effrayant poème de désolation que Leconte de Lisle a écrit dans les quatre volumes si denses de pensées, si sonores de rythmes qui composent son œuvre ; mais ce n'est pas que cela. Aux heures de découragement, le Néant l'attire, lui semble le but désirable et unique ; il y aspire en poussant le cri désabusé de l'Ecclésiaste et des sages de l'Inde. Mais aux jours de foi et de courage, il exalte la force indomptable de l'humanité, il avive la flamme qui brûle au cœur de l'homme, il espère, il sait, il proclame que l'homme trouvera en soi la force de maîtriser les puissances mauvaises des religions ; qu'il s'élèvera vers l'idée divine de justice et de beauté ; que Prométhée sera délivré de ses chaînes ; que la raison l'emportera sur la violence ; que la fatalité, confiée à l'arbitraire des dieux sanguinaires, fera place à la grande, à la seule logique des forces naturelles ; que l'Eden premier, l'Eden des Chaldéens et des Hébreux renaîtra, grâce à la révolte des esprits d'élite ; que le mal disparaîtra, et qu'Abel et Caïn, la Terre et l'antique Ouranos, le monde matériel et le monde spirituel, celui d'en haut et celui d'en bas fusionneront dans une harmonie cosmique.

II

Ces idées, je le répète, appartiennent bien à Leconte de Lisle. Elles inspirent ses écrits depuis sa jeunesse, elles influencent sa vie, elles le guident dans son action politique, elles font de lui un communiste ne voulant point supporter le joug de l'autorité, et si le contact avec la réalité révolutionnaire le fait se replier sur soi-même, il ne renonce point pour cela à son idéal humanitaire où se

fondent les aspirations à la perfectibilité indéfinie de la raison (dans une de ses lettres de 1843 il parle de « l'intelligence divine de l'homme ») et ce mysticisme social dont la Révolution avait laissé le germe derrière elle. Que l'on compare ces quelques vers du *Voile d'Isis* à certaine strophe de *Qaïn* ; on verra que l'angle sous lequel il regarde le monde n'a point varié :

O champs de l'infini, souffles originels!
Univers enlacés en groupes fraternels !
Astres de l'amitié, divinités charmantes !
Etoiles de l'amour, ô sereines amantes !

Du reste, ces idées étaient dans l'air pendant la grande période de préparation et de création de Leconte de Lisle. L'*Ahasvérus* et le *Prométhée* de Quinet paraissent respectivement en 1833 et en 1838, et la *Bible de l'Humanité* de Michelet est de 1864. Sous le poids de la fatalité, la révolte couve chez Vigny. Et Lamartine n'a-t-il point chanté superbement, non seulement dans la *Chute d'un Ange*, mais ailleurs, l'esprit d'indépendance !

La liberté que j'aime est née avec notre âme,
Le jour où *le plus juste a bravé le plus fort,*
Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme :
Choisis, des fers ou de la mort...

Et ne doit-on pas signaler aussi le poème de la *Légende des siècles* intitulé : *Tout le passé et tout l'avenir*, daté de 1854 ? Hugo, sensible aux idées ambiantes, flirte avec Swedenborg et y proclame (mais dans un esprit si différent) :

Nous allons à l'amour, au bien, à l'harmonie

et il ajoute :

On entendra chanter sous le feuillage sombre
Les édens enivrés, et l'on verra dans l'ombre
Resplendir les bleus paradis.

Et sans doute on est en droit de croire, a priori, que l'influence de la littérature anglaise des débuts du XIXe siècle n'a pas été étrangère à ce développement.

M. Vianey a signalé, assez brièvement et superficiellement, d'ailleurs, les analogies existant entre le *Caïn* de Byron, *mystère* paru en 1819, et le *Qaïn* de Leconte de Lisle. Les biographes du poète nous ont dit qu'il adorait Shakespeare, et qu'il nourrissait la plus profonde admiration pour Byron. Ils ont tous omis de signaler un autre de ses inspirateurs et le principal : Shelley.

§

Le point de départ, Byron le fournit (1) : « La science est bonne et la vie est bonne. Comment toutes deux pourraient-elles être le mal ? Rien ne peut calmer la soif de l'esprit, si l'esprit veut être lui-même et rester le centre des choses qui l'entourent : il est fait pour dominer. » Et l'énigme du bien et du mal, de la vie et de la mort : « Je n'étais pas né, je n'aspirais pas à naître et je n'aime pas l'état où ma naissance me force à vivre... » Caïn regrette le paradis, gardé par les esprits qu'il voit chaque jour agiter leurs épées enflammées devant les portes autour desquelles, dit-il, « je viens errer souvent à l'heure du crépuscule, pour entrevoir les jardins qui sont mon légitime héritage, avant que la nuit ne tombe sur les murs interdits et les arbres immortels dont la cime dépasse les remparts défendus par les Chérubins ». Et la torture de l'inexplicable, dont les termes sont posés par Lucifer : « L'arbre était planté, pourquoi ne l'était-il pas pour lui ? Et s'il ne l'était pas, pourquoi fut-il placé près de lui, là où il poussa, le plus beau, au centre du jardin ?... N'était-ce pas l'arbre, l'arbre de science ? Et n'était-ce pas l'arbre de vie, fécond en fruits ? Est-ce moi qui lui commandai de ne pas les cueillir ? Est-ce moi qui mis des choses défendues à portée de la main d'êtres innocents et curieux par le fait de leur propre innocence ? »

La révolte contre le fait d'être né soulève Caïn : « Plutôt que de laisser vivre (l'enfant), il vaudrait mieux que

(1) Cf. Vianey, *op. cit.*, page 288 et suiv.

je le saisisse dans son sommeil et que je l'écrase contre les rocs. »

Et voici les reproches à la bestialité de la conception religieuse primitive : « Trouve-t-il donc son plaisir dans l'odeur des viandes grillées et du sang fumant, dans les gémissements douloureux des mères, ou dans l'angoisse de la triste et ignorante victime sous son pieux couteau (1) ? »

Quand l'irréparable est advenu, les reproches : *Celui que tu as tué était aussi doux que les troupeaux qu'il gardait, éternel témoin dont l'indestructible sang assombrit le ciel et la terre...*

Enfin, le conflit entre les deux forces qu'il est convenu d'appeler le mal et le bien est exposé dans une magnifique envolée lyrique : « A travers l'éternité et les insondables gouffres du Hadès et les interminables royaumes de l'espace, et l'infinité des âges infinis, je lui disputerai toutes choses ! *Et monde par monde, étoile par étoile, univers par univers* trembleront dans la balance jusqu'à ce que cesse le grand conflit, — si jamais il doit cesser ! Et il ne cessera, en vérité, que si lui ou moi sommes apaisés. Mais qu'est-ce qui peut apaiser notre immortalité, notre haine mutuelle et irrévocable ? Lui, le conquérant, donne le nom de mal à tout ce qui fut vaincu. Si j'avais été vainqueur, c'est son œuvre qui aurait été l'œuvre mauvaise... »

Sur ce point, Leconte de Lisle va plus loin et prophétise :

Dieu qui mentais, disant que ton œuvre était bon
Mon souffle, ô Pétrisseur de l'antique limon
Un jour redressera ta victime vivace...

Mais cela n'est possible que si ce qui est fait ne peut plus être défait, que si les forces de la raison doivent fatalement résister à tous les coups d'en haut ; l'homme, — c'est-à-dire la raison, — étant aussi immortel que Pro-

(1) Cf. aussi Jérémie, *Lamentations*, II, 70 et IV, 10.

méthée. Cette idée de l'impuissance du démiurge à annihiler son ouvrage a une valeur capitale dans le poème de Leconte de Lisle (1) ; mais déjà elle est exprimée par Byron : « S'il nous a créés, comme il le dit, — ce que je ne sais pas et ne crois pas, — *il ne peut pas nous détruire. Nous sommes immortels et il faut bien qu'il en soit ainsi pour qu'il puisse nous torturer...* »

Ainsi Caïn est l'*éternel ennemi* d'Iaveh et l'homme échappe au déluge contre la volonté divine de destruction. Ayant consulté M. Alfred Loisy au sujet de l'origine de cette idée, j'en ai reçu la lettre suivante :

Je ne sache pas, dit-il, qu'il y ait quelque part une tradition sur l'immortalité de Caïn. Il portait, dit l'Ecriture, un signe qui empêchait qu'on ne le tuât ; mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne l'ait pas laissé mourir de sa belle mort. La Bible ne dit rien de cette mort, parce que sa descendance ne compte pas pour la généalogie qui marque les années de Sem et de sa postérité. Le *Livre des Jubilés*, apocryphe juif, écrit vers le commencement de l'ère chrétienne, dit que Caïn *mourut* l'an du monde 951, quelques années après Adam, écrasé par la chute de sa maison: il était juste, dit le narrateur, qu'ayant tué Abel à coups de pierres, lui-même pérît sous les pierres.

En partant de la Bible on ne pouvait guère supposer que Caïn n'était pas mort avant le déluge. Et l'idée de voir en lui le symbole de la révolte humaine contre Dieu a une apparence toute moderne. Je serais fort surpris qu'il y en eût trace dans l'antiquité.

III

Mais avant Byron, qui l'avait entrevue, l'idée avait été beaucoup plus nettement exprimée par Shelley. Dans son poème de *Queen Mab*, composé en 1812, publié hors commerce au printemps de 1813, et qui porte en épigraphe: « Ecrasez l'infâme! », l'évocation du Juif Errant amène cette apostrophe :

Mais mon âme a depuis longtemps appris à préférer *la liberté de l'enfer à la servitude du ciel.* C'est pourquoi je me dressai et commençai sans crainte mon pèlerinage solitaire et sans fin,

(1) Cf. Jules Lemaitre, *les Contemporains.*

résolu à mener une guerre inlassable contre mon tout-puissant Tyran, *et à défier son impuissance de me faire du mal au delà de la malédiction que je portais...* C'est ainsi que je me suis dressé, à travers un terrible désert d'années, luttant avec des tourbillons de folle agonie... bafouant l'horrible malédiction de mon tyran avec une volonté ferme et inaltérable...

C'est l'apparition d'Ahasverus, épreuve pâlie du premier révolté (1) qui paraît avoir fourni à Leconte de Lisle l'impressionnante image de Caïn : « Son port et son aspect accusaient la marque de multiples années, et on lisait dans ses yeux sans rayons des chroniques d'une antiquité jamais dite... »

Sa barbe et ses cheveux dérobaient son visage
Mais sous l'épais sourcil et luisant au travers,
Ses yeux hantés d'un songe unique et grands ouverts,
Contemplaient par delà l'horizon, d'âge en âge,
Les jours évanouis et le jeune univers.

Ce n'est pas tout. Cette même *Queen Mab*, poème profondément révolutionnaire, iconoclaste et anarchiste, contient un certain nombre d'idées, de thèmes et d'images qui sont précisément ceux que Leconte de Lisle a le plus souvent répétés et développés.

La religion est infâme, crie Shelley, et Dieu est un monstre horrible :

Le nom de Dieu a entouré de sainteté tous les crimes... Les innombrables partenaires de son pouvoir morcellent sa tyrannie jusqu'à ce qu'elle devienne faiblesse ; ou bien *la fumée des villes incendiées, les cris des femmes abandonnées, des vieillards sans armes, des jeunes gens, des enfants horriblement massacrés* montent vers le Ciel en l'honneur de son nom ; ou enfin, ce qui est la pire des choses, la terre gémit sous l'âge de fer de la religion et les prêtres osent nous parler d'un Dieu de paix, tandis que leurs mains sont rouges encore du sang innocent, tandis qu'ils tuent, qu'ils extirpent tout germe de vérité, qu'ils exterminent et dévastent toute chose et font de la terre un abattoir !...

(1) La figure du révolté est dans l'Ecriture Sainte un type à répétition. Caïn en est la première et la plus forte image. Nemrod vient ensuite. Comme Caïn Nemrod est un constructeur de villes. Son nom même signifie « rebelle ». Il appartient également à la race maudite, et, comme Caïn, à la haine des privilégiés de Dieu. Esaü est lui aussi une reproduction atténuée de Caïn. Le Juif Errant, enfin, en est une autre.

Il insiste sur cette idée :

Et les cris de millions d'êtres massacrés tandis qu'ils reposaient dans leur douce confiance et la paix sans soupçons, alors même que les garanties de sécurité étaient confirmées par des serments verbaux faits en son terrible nom, résonnaient par toute la terre ; *tandis que d'innocents enfants se tordaient de douleur sur ton inflexible lance, et que tu riais d'une joie démoniaque, en entendant les hurlements des mères, lorsque l'acier sacré et froid pénétrait dans leurs entrailles déchirées* (1)...

Ainsi Leconte de Lisle écrit :

Dieu de la foudre, dieu du vent, dieu des armées...
Qui te plais aux sanglots d'agonie, et défends
La pitié,

Et encore :

Ployés sous le fardeau des misères accrues...
Ils revoyaient leurs murs écroulés et noircis
... le saint temple où priaient les aïeux
Souillé, vide, fumant, effondré par les pieux,
Et les vierges en pleurs sous le fouet de l'eunuque
Et le sombre Iaveh muet au fond des cieux (2)...

Iaveh :

...l'implacable Maître
Le Jaloux, tourmenteur du monde et des vivants.

Shelley appuie encore sur cette idée : Ahsavérus, le révolté, parle :

Il y a un Dieu tout-puissant, et vengeur autant que tout-puissant... On entendit jadis sa voix sur la terre... *et le tombeau de la nature s'entr'ouvrit pour engloutir tout ce qu'il y avait de hardi et de bon qui osât lancer un défi contre son trône* (3)... *Il ne survécut que des esclaves, des esclaves au sang froid, qui firent le travail voulu par la tyrannie omnipotente et dont aucune honnête indignation ne poussa jamais les âmes à des entreprises élevées...*

(1) Torquemada, cet insensé féroce qui puisait la haine de l'humanité dans l'imbécillité d'une foi monstrueuse (Leconte de Lisle, *Discours sur Victor Hugo*).

(2) Cf. aussi Jérémie, *Lamentations*.

(3) Cf. *Histoire du christianisme*, de Leconte de Lisle, p. 114. « On brûla, en 1315, quelques centaines d'Allemands qui soutenaient que Satan et les autres démons avaient été injustement dépossédés du ciel et qu'ils y seraient rétablis un jour. Ils témoignèrent tous une grande joie de mourir pour une cause aussi juste. »

Ces esclaves bâtirent des temples pour le démon omnipotent (Iaveh), des temples somptueux et vastes ; les coûteux autels fumèrent de sang humain, et de hideux péans résonnèrent tout au long des bas-côtés...

Dieu, dont l'effrayant ouvrage, l'Enfer, toujours béant pour les misérables esclaves du Destin qu'*il créa par jeu*, pour triompher dans leurs tourments quand ils tomberaient...

Des millions d'hommes jugeront que c'est (la rédemption par le Christ) un conte de vieille femme *comme ceux dont se servent les nourrices pour faire peur aux bébés. Ceux-là expieront éternellement leur réprobation dans un gouffre d'angoisse et de flammes, et des souffrances décuplées les forceront à confesser même sur leur lit de torture,* où ils hurlent, mon honneur et la justice de leur châtiment...

Quand le combat fut achevé il ne restait rien de la foi exterminée pour dire sa ruine, *si ce n'est la chair qui pourrissait sur les bûchers à demi éteints, empoisonnant l'atmosphère d'une fumée putride.*

Rapprochez-en ces fragments : *(Qaïn)*.

Afin d'exterminer le monde qui te nie,
Tu feras ruisseler le sang comme une mer,
Tu feras s'acharner les tenailles de fer,
Tu feras flamboyer, dans l'horreur infinie,
Près des bûchers hurlants le gouffre de l'Enfer ;
Mais quand tes prêtres, loups aux mâchoires robustes,
Repus de graisse humaine, et de rage amaigris,
De l'holocauste offert demanderont le prix...
Et les petits enfants des nations vengées,
Ne sachant plus ton nom riront dans leurs berceaux...

Et ces vers : *(La bête écarlate)*.

Et les bûchers flambaient, multipliés, dans l'air
Fétide...
Gorgés, mais non repus, de vivante pâture,
Ils se ruaient, hideux, sur cette pourriture...
(L'Homme)
Vit s'élargir un gouffre où, sur des grils ardents,
Les générations se tordaient, enflammées,
Toujours vives, cuisant et jamais consumées,
... vieux
Et jeunes, et petits enfants frais et joyeux
A peine ayant déclos leurs naïves paupières...

Et l'Homme en un beau lieu d'ineffables délices
Vit de rares Elus penchés sur ces supplices...

Jouissant d'autant plus de leur bonheur sublime
Que plus d'horreur montait de l'exécrable abîme !...

Après Shelley, voici comment Leconte de Lisle représente l'homme survivant au déluge !

De l'abîme entr'ouvert tu le verras sortir.
Non plus géant, semblable aux Esprits, fier et libre,
Et toujours indompté sinon victorieux ;
Mais servile, rampant, rusé, lâche, envieux,
Chair glacée où plus rien ne fermente et ne vibre,
L'homme pullulera de nouveau sous les cieux.
Emportant dans son cœur la fange du Déluge
Hors la haine et la peur ayant tout oublié...

Et ailleurs :

Le lâche peut ramper sous le pied qui le dompte,
Glorifier l'opprobre, adorer le tourment,
Et payer le repos par l'avilissement,
Iaveh peut bénir dans leur fange et leur honte
L'épouvante qui flatte et la haine qui ment...

Toutes les chaînes, dit encore Shelley, sont forgées longtemps avant sa naissance : toute liberté; tout amour, toute paix lui sont enlevés alors qu'il est sans défense ; *maudit dès sa naissance, voué dès le berceau à l'abjection et à l'esclavage...*

Comparez à cela ces paroles :

Qaïn ! Qaïn ! Qaïn ! dans la nuit sans aurore,
Dès le ventre d'Héva maudit et condamné
Malheur à toi...

§

N'est-ce pas devant cette même conception de la religion et de la Société que blêmissait le poète des *Siècles maudits,* pièce où se trouvent énumérées les tortures et les douleurs infligées au nom « du démon prolifique qui peuple la terre de démons, l'Enfer d'hommes et le ciel d'esclaves (1) » et qu'illumine le reflet sanglant des bûchers

où la Goule romaine,
... Ce vampire ivre de sang humain,
L'écume de la rage aux dents, la torche en main,

(1) Shelley, *ibid.*

Soufflant dans toute chair, dans toute âme vivante,
L'angoisse d'être au monde autant que l'épouvante
De la mort, voue au feu stupide de l'Enfer
L'holocauste fumant sur son autel de fer !

Après le bûcher, l'abattoir. Dans le *Talion*, Leconte de Lisle a poussé, contre les rois et leur sanglante tyrannie, le plus furieux hurlement de haine :

Je ferai cela, moi, le Talion vivant,
Puisque, ceignant vos reins pour l'exécrable tâche,
Au milieu des sanglots qui roulent dans le vent,
Vous avez égorgé dès le soleil levant,
Sans merci ni relâche.

Oui ! puisque vous avez, en un même morceau,
Comme sur un étal public les viandes crues
Du mouton éventré, du bœuf et du pourceau,
Entassé jeune et vieux, femme, enfant au berceau,
Sur le pavé des rues...

Mais là encore, il suit Shelley, il en suit l'inspiration et presque les mots (cf. plus haut le passage déjà cité : « Et les cris de millions d'êtres... »). Shelley, déjà, avait poussé un cri d'une belle énergie : « La nature mauvaise de l'homme (1), cette excuse que les rois qui gouvernent et les lâches qui rampent mettent en avant pour justifier leurs innombrables crimes, ne verse pas le sang qui désole la terre épuisée par la discorde. *La guerre, ce sont les rois, les prêtres et les hommes d'Etat qui la font naître, leur sécurité étant dans le malheur de l'homme, malheur profond et ne pouvant être amélioré, leur grandeur dans sa dégradation... Que la hache frappe les racines, l'arbre empoisonné tombera*, et à l'endroit où ses exhalaisons empoisonnées sèment la ruine, la mort et l'affliction, où gisent les millions d'êtres dévorés par la faim du serpent et dont les os blanchissent sans sépulture sous les souffles putrides, un *jardin naîtra surpassant en charme le fabuleux Eden...* »

(1) Je tiens les hommes de tous les siècles pour ce qu'ils sont, faibles, fourbes et méchants. (D'Alembert.)

La vision se précise :

Toutes choses sont recréées, *et la flamme de l'amour mutuel inspire toute vie. Le sein fertile de la terre donne ses sucs à des myriades d'êtres... Le lion oublie maintenant d'être assoiffé de sang...*

Et de la sorte :

L'homme est maintenant immortel sur la terre... Pure clémence des plus purs Esprits... O terre heureuse, réalité du Ciel (*O happy Earth, reality of Heaven*) !

Ainsi s'annonce la formule du bonheur que réalise l'épilogue du *Prométhée délivré.*

C'est ce même Eden que Caïn, personnification de la raison humaine, de la libre volonté, de l'énergie constructrice du bonheur, voit refleurir dans l'avenir après l'avoir contemplé dans les jours évanouis.

Incomparable tableau :

> Silence ! Je revois l'innocence du monde...
> Le soir tranquille unit aux soupirs des colombes
> Le doux rugissement des lions familiers...
> L'inépuisable joie émane de la Vie ;
> L'embrassement profond de la terre et du ciel
> Emplit d'un même amour le cœur universel ;
> Et la Femme, à jamais vénérée et ravie,
> Multiplie en un long baiser l'Homme immortel.
> Compagnon des Esprits Célestes, origine
> De glorieux enfants créateurs à leur tour...

Il a pour pendant l'Eden futur, l'âge d'or que les siècles préparent :

> Je ferai bouillonner les mondes dans leur gloire
> Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas...
> Et ce sera mon jour ! Et, d'étoile en étoile,
> Le bienheureux Eden longuement regretté
> Verra renaître Abel sur mon cœur abrité...

Voilà le stable et le certain réclamés par la douleur humaine :

> *A lighthouse o'er the wild of dreary waves.*

Enfin, s'il fallait ajouter une preuve plus convaincante

encore à ces rapprochements significatifs, il suffirait de lire ce fragment de *Queen Mab*, formant comme une scène détachée :

J'étais enfant quand ma mère alla voir brûler un athée. Elle m'y emmena. Les prêtres, vêtus de noires robes, étaient massés autour du bûcher ; la foule regardait silencieusement ; et lorsque le coupable passa, l'air intrépide, une expression de mépris tempéré alliée à un calme sourire éclaira son regard sans trouble. Le feu avide s'éleva autour de ses membres ; ses yeux résolus furent bientôt brûlés et aveuglés ; les affres de son agonie déchirèrent mon cœur : la foule insensée poussa un cri de triomphe et je me mis à pleurer. « Ne pleure pas, enfant, s'écria ma mère, car cet homme a dit que Dieu n'existe pas... »

Confrontez maintenant cette version avec l'*Holocauste* des *Poèmes tragiques*, que je ne reporte pas ici, car il est trop connu. Vous y verrez que Leconte de Lisle a trouvé son sujet dans *Queen Mab*. Vous y verrez en même temps tout ce qu'il y a ajouté, au point de transformer ce simple canevas en une pièce achevée, équilibrée, en un tableau dont l'ampleur ne nuit pas à la précision, dont le coloris parfait l'exactitude ; ce qu'il y a ajouté quant à la forme et quant au fond, en en faisant ainsi une œuvre personnelle et haute.

§

Ainsi, l'identité de mainte idée existant chez Shelley et chez Leconte de Lisle n'enlève rien à ce dernier de sa grandeur, de son autorité, de son originalité.

On pourrait, du reste, faire remarquer que les théories religieuses et sociales de Shelley ne lui appartenaient point en propre et qu'il les avait empruntées lui-même au XVIII[e] siècle français. En faisant un détour, elles reviennent avec Leconte de Lisle à leur lieu d'origine (1).

(1) Quant à son esprit et à sa pensée, il procède de la philosophie du XVIII[e] siècle et de la Révolution ; mais le matérialisme initial de d'Holbach atteint en lui par les spirales du système de Spinoza à un panthéisme qui s'élève de degré en degré, illuminé par un rayon de pureté divine ; de la révolution, beaucoup plus que le sentiment de la haine, il a celui de l'amour, l'amour pour la liberté des

Dans les notes abondantes dont il a corroboré *Queen Mab*, il nous indique lui-même les sources où il a puisé : Rousseau, Laplace, Cabanis, Bailly, Condorcet, Cuvier, d'Holbach. Il donne des citations du *Système de la nature* et des *Rapports du physique et du moral.* Sans doute aurait-il pu en donner aussi du *Christianisme dévoilé* et de la *Théologie portative.*

Ces écrivains, d'ailleurs, Leconte de Lisle s'en était nourri lui-même. Son discours sur Victor Hugo, à l'Académie, leur rend hommage : « Les grands écrivains du XVIII[e] siècle... avaient surtout préparé et amené ce soulèvement magnifique des âmes, ce *combat héroïque et terrible de l'esprit de justice et de liberté contre le vieux despotisme et le vieux fanatisme*; ils avaient précipité l'heure de la Révolution française dont un célèbre philosophe étranger a dit : « ... L'enthousiasme fit vibrer le monde, *comme si l'on eût vu pour la première fois la réconciliation du Ciel et de la terre...* » Il est donc, jusqu'au bout, pleinement plongé dans la mystique révolutionnaire.

Quant à la façon dont Leconte de Lisle a pu entrer en contact avec l'œuvre de révolte de Shelley, qui correspondait si peu aux idées de la société anglaise contemporaine, nous en sommes réduits aux hypothèses. S'il est vrai que *Queen Mab* fut le livre de chevet, l'Evangile des disciples de Robert Owen, la voie de transmission est toute trouvée : de Owen à Fourier il n'y a qu'un pas.

Cette fois encore, c'est le fouriérisme qui, en provoquant cette rencontre, aura aidé Leconte de Lisle à formuler son credo philosophique et social.

RAOUL DE NOLVA.

nations, pour la société humaine, pour la vie des pauvres et des opprimés. Son socialisme occupe le faite de sa haute idéalité... Sa poésie n'est pas romantique. Il est classique, ai-je dit, mais je dis maintenant qu'il rappelle Eschyle, Pindare et Sophocle, en ce qu'ils ont de plus oriental...

(Giosuè Carducci, préface de la traduction du *Prometeo Liberato*.)

ESSAI
DE
LINGUISTIQUE INDUSTRIELLE

—

> Pourveu qu'ils se gorgiassent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace : pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire souvent plus fort et plus nerveux.
>
> Montaigne, III, 5.

Les phénomènes les plus courants sont toujours les moins observés : l'esprit se plaît aux difficultés et s'en laisse imposer par le prestige de l'éloignement dans l'espace et dans le temps.

Que d'efforts pour reconstituer la lente gestation de la langue française ! les premiers documents sont rares et seulement sur la langue écrite : la langue parlée des VIIe et VIIIe siècles a disparu sans laisser de traces certaines. Seule une patiente ingéniosité a pu reconstituer l'aventure inouïe de notre langage quotidien.

Pourtant, nous vivons en pleine histoire. La langue se modifie chaque jour un peu, suivant les mêmes lois qu'au temps de Charlemagne, à peine retardées ou amplifiées par l'influence de l'imprimerie, de l'école, de la caserne et des chemins de fer.

C'est hier seulement qu'on s'est avisé d'étudier à fond l'évolution actuelle des langues et plus spécialement celle des patois, des argots et du parler populaire, méthode féconde dont les résultats appliqués à tout le cours de l'histoire fortifient les hypothèses et nous permettent, par comparaison, de vivre véritablement l'histoire du langage.

Toutefois l'attention a été rarement attirée sur un nou-

veau sédiment, qui se dépose peu à peu dans le langage : le lexique industriel, composé des mots qui désignent des marques, des produits, des machines ou des sociétés.

Cependant, rien de ce qui touche au langage ne doit nous laisser indifférents. Comme linguistes, nous devons observer le phénomène, né de la nécessité de nommer une foule d'objets nouveaux. Comme Français, nous devons nous opposer à l'invasion de la barbarie linguistique, qui indignait si fort Remy de Gourmont. Mais nous devons aussi indiquer la bonne voie — et, plus encore, signaler les mauvaises — à ceux qui, par profession, sont amenés à créer de nouveaux mots et qui sont souvent si mal préparés à cette mission.

§

Et d'abord, la création de nouveaux mots est-elle nécessaire ?

Ne pourrait-on dire, au souvenir de La Bruyère : « Que dites-vous ? je n'y suis pas : vous plairait-il de recommencer ? vous êtes un « asingpariste » ? J'y suis moins encore ! je devine enfin : vous êtes membre de l'association des ingénieurs parisiens ! que ne dites-vous : je suis membre de l'association des ingénieurs parisiens... »

Eh bien ! non, il ne faut pas toujours tenir ce langage,— sauf contre l'abus et contre la barbarie...

La concision et la précision exigent qu'à toute notion réponde un mot et un seul.

Un exemple. Qui n'a pas confondu les innombrables sociétés de construction : société générale d'entreprises, société de construction industrielle, société d'entreprises industrielles ; société industrielle de constructions, etc. Chaque jour augmente la confusion. Elle serait évitée si chaque société adoptait un nom distinctif bien net.

Soyez néanmoins persuadé que le problème est ardu. Proposez-vous de trouver un nouveau nom pour un parfum, un cirage, une bétonnière, et vous verrez vite que, si la critique est aisée, l'art du néologiste est périlleux.

Les industriels ne s'y trompent pas : ils savent que le succès d'un produit dépend souvent de son nom, comme le succès d'un roman dépend de son titre,— leurs initiatives linguistiques dénotent fréquemment un réel effort, souvent mal récompensé, mais qui a parfois donné des créations de belle venue.

Certains mêmes, plus riches ou plus prudents, ont mis au concours public la création d'un nouveau mot. Ce fut un médecin pince-sans-rire, qui, récemment, remporta le premier prix pour avoir baptisé un parfum du vieux nom d'un coquillage créé par Lamark !

§

Un des moyens les plus simples est d'appeler le nouveau produit tout bonnement d'un nom français, propre ou commun. C'est le vieux système de l'enseigne : le *fil au de d'argent,* les compagnies d'assurances l'*Abeille*, la *Fourmi*.

Il n'y a pas néologisme, mais c'est bien ce souci d'avoir pour soi seul une marque distinctive qui est l'origine du néologisme industriel.

Une première extension du procédé consiste à prendre un titre de plusieurs mots ; ainsi, les parfums *gage d'amour, parlez-lui de moi, l'amour dans le cœur* (sic).

Une société s'appelle impérativement *Exportons*.

Un timide essai de composition par juxtaposition se manifeste dans le *fraisœuf*, produit pour conserver les œufs. Les produits *Dusol* signifient tout simplement les produits *du sol...*

Les noms propres — mythologiques, historiques ou géographiques, — ont désigné les produits les plus divers. La compagnie d'assurances le *Phénix* fait renaître de leurs cendres les bâtiments incendiés. Les « produits *Attila* » sont ingénieusement le fléau des rats. On ne compte plus les corsets *Thétis, Calypso, Perséphone*; les joints *Hercule;* les courroies *Titan*; les fours *Vésuvio*; les rasoirs *Apollo;*

les écrémeuses *Diabolo*. On a même vu le chapeau en castor marque *Pollux* !

Certains préfèrent le latin : les cycles *Gladiator*, les machines-outils *Perla*. *Gallia* désigne des porte-plume, du lait, des engrais, que sais-je encore ? On ne peut citer les innombrables *Lutetia*, *Pax*, *Rex* et *Regina*.

Saluons enfin au passage le vénérable *omnibus*.

Certaines appellations sont heureuses. Au palmarès, la Société agricole *Arator*, le lattis *Bacula*, la mort au rat *Mortis*, l'agence de publicité *Vox*, le blanc de zinc *Nix*, la Société d'électricité *Luceat*, la fabrique de clichés galvaniques à la fière devise *Acriter*, l'entreprise d'eau et de lumière *Aqualux*, le chauffage *Quies*. Le grec nomme les tours de précision *Micron* ; l'alphabet grec nous vaut l'écrémeuse *Alpha*, le métal *Delta*, les plaques photographiques *Sigma*, la dynamo *Phi*, les montres *Oméga*.

Le déclancheur automatique pour photographie, le *Cunctator*, temporise jusqu'à ce que l'opérateur soit venu se mettre dans le champ de l'objectif ! Doit-on croire que les automobiles *Mors* ont voulu se vanter d'être redoutables pour les piétons ?

Des novateurs hardis inaugurent une sorte de néo-latin imprévu : Les plantations *Palmador*, le compteur *Comptator* ; les agences *Publicitas* et *Indicatum* !

Dans le clan barbare, nous reconnaissons le vieux *Nilmelior*, qui, depuis trente ans, brave les ironies ; le lait concentré *lacta* dédaigne le classique *lac* trop court, mais qui eût fourni un génitif harmonieux *lactis* ; l'ingénu *Vaincor* se croit savamment le vainqueur de la concurrence ; une compagnie d'affrètement *Neptos* se place sous l'égide d'un Neptune naïvement grécisé. Enfin, les braves combustibles *Xilos* n'ont aucune prétention...

§

Jusqu'ici, nous n'avons vu que des mots existants, — à

peine déformés de-ci de-là par un barbarisme bon enfant.

Mais voici le moment où nous devons blinder notre courage d'un triple acier pour pénétrer dans l'enfer, où sont torturés les mots.

PREMIER CERCLE DE L'ENFER : L'AMPUTATION

Les dernières lettres des infortunés sont retranchées sans le moindre souci de l'étymologie.

La société *Edifi* ; la tétine *Mamel* ; l'*Invulner* qui rend les pneus invulnérables ; les produits *Restorr* pour restaurer les objets endommagés ; le *Trical*, à base de phosphate tricalcique ; la société de vacances à bon marché *Villégia*; le *Duralumin*, alliage d'aluminium durci.

Des inventeurs courageux amputent leurs propres noms de leurs propres mains ! Les pieux *Franki* de M. Frankignoul, le chronomètre *Lip* de M. Lippmann.

En regard, dans le français populaire, nous avons le *métro* ; l'argot des écoles n'hésite pas devant « exam » ou « prof ».

DEUXIÈME CERCLE DE L'ENFER : LA DÉFIGURATION

Les mots ou groupes de mots sont orthographiés selon la fantaisie plus ou moins sadique de leurs bourreaux.

Dans l'ordre croissant de cruauté, nous trouvons :

les produits *Utilatous*, l'agence *Publitout*, le ciment étanche *Couvraneuf*, le corset *Corpsouple*,

le *brillacier*, le *brillargent*, *l'agrip'pan* et *l'agripp'linge*,

le jouet mécanique le *meccano*, le passe-thé *lympid*,

les trois frères *faineuf*, *faitout* et *faivite*,

le trousseau *kilosa*, le cirage *sayet*, la semelle *smeldur*;

enfin, trinité d'horreur, le nettoyeur *Kirékure*, le soutient-col *pikpa* et l'agrafe qui ne *sperpa* !

TROISIÈME CERCLE DE L'ENFER : L'EXTIRPATION

Le supplice précédent est complété par l'ablation d'une syllabe.

L'*autobus*, omnibus automobile, ouvre la marche ; le

compressol (compresse-sol, procédé pour affermir la fondation des bâtiments); le *phosphados* (phosphate d'os); la *Disticoke*, société pour la distillation de la houille et la fabrication du coke.

Hélas, faut-il rappeler en français classique le mot *contrôle*, syncope de *contrerôle* ?

QUATRIÈME CERCLE DE L'ENFER : LE RETOURNEMENT

Supplice heureusement peu usité. M. Robert fonde la Société mécanique *Trébor* ; M. Roux invente la lotion capillaire *Xour*.

CINQUIÈME CERCLE DE L'ENFER : LE HACHIS

Nous atteignons ici au summum de la cruauté : le nom du produit ou de la société est déchiqueté ; ses *disjecta membra* sont malaxés en un magma informe, d'où s'échappent des hurlements qui n'ont plus rien d'humain.

Voici d'abord l'agence *Publiciné*. Le laboratoire Pasteur, le *Labpasteur*, rend jaloux le *Labusine* ou Laboratoire-usine.

Le cacao phosphaté, d'abord syncopé en *phosphocacao*, est pulvérisé en *Phoscao*. Le café sans caféine, le *Sanka*, concurrence le café de figue *Alcaf*.

Plaignons rapidement quelques suppliciés :

le vénérable *Maillechort* des inventeurs Maillot et Chorier, orthographié souvent Melchior ou Mailshort ;

la pâte *Brialu* qui fait briller l'aluminium ;

les comptoirs frigorifiques Lebossé ou *Cofril* ;

la société industrielle des textiles *Sintex* ;

le comptoir luxembourgeois des métaux *Columéta* ;

la manufacture d'objets en bois, la *Manubois* ;

les produits de chimie technique de la *Prochitec* ;

la soudure fixe pour l'aluminium, l'*Alufixe*.

C'est dans ce cercle que nous rencontrons le doyen des suppliciés, le vénérable *aldéhyde*, l'alcool déshydrogéné,

désarticulé par les chimistes de la première moitié du siècle dernier (1).

SIXIÈME CERCLE DE L'ENFER : LA DÉCAPITATION

C'est le paroxysme de la manie de l'abréviation par initiale (2) chère aux Latins (S.P.Q.R.) et aux Anglais (M. Watson, K.M. B.U.R.N., W.S.P.). Le malheur a voulu que la guerre de 1914 nous habituât rapidement à de pareils procédés (R. V. F. ; G.Q.G. ; P. C. D. F.), qui sont rapidement passés dans l'administration civile (C.D.R., et S.D.N.).

L'industrie, séduite, s'est aussitôt emparée de la méthode, et voici toute une floraison épineuse et barbare. Heureusement, un souci presque constant a porté les industriels à ne former que des groupes de lettres prononçables.

Ainsi : la *Sudos* (Société d'Utilisation Des Os); la *Somua* (Société d'Outillage Mécanique et d'Usinage d'Artillerie), la *Scémia* (Société de Construction et d'Entretien de Matériel Industriel et Agricole), et l'harmonieuse *Diméa* (Décoration Intérieure Moderne et Ancienne). Enfin la *Scof* est, au prix d'un léger accroc à l'orthographe, la Société des Cokes de *hauts* Fourneaux.

Certains ont poussé la coquetterie jusqu'à l'acrostiche. Parmi les plus amusants :

le Syndicat Pour l'Exportation Suisse : SPES ;

la Société Electrique Lumière et Force : SELF ;

la Compagnie Anonyme De Marchandises Usuelles et Spéciales : CADMUS ;

la Société d'Entreprises Pour l'Industrie et l'Agriculture : SEPIA.

Terminons évidemment par la Société Anonyme La Vie Economique : SALVE...

§

Jusqu'ici nous n'avons rencontré que des mots surtout

(1) Peut-on citer, à ce propos, l'étymologie fantaisiste de *cadaver, caro data vermibus*, donnée de bonne foi par les Anciens ?

(2) Le plus ancien exemple paraît être le fameux Ἰχθυς chrétien (Ιησου Χριστος Θεου ὑιος σωτηρ).

français plus ou moins maltraités selon des procédés nouveaux ou, du moins, peu usités avant le développement de l'industrie.

Mais la frénésie néologique ne rejette cependant pas les procédés traditionnels de dérivation ou de composition, appliqués avec plus ou moins de bonheur et parfois compliqués de déformations de types déjà décrits.

§

La dérivation industrielle emploie non seulement les suffixes français — ordinaires ou d'origine scientifique, — mais aussi des suffixes d'aspect latin ou grec : elle s'applique à des mots de toute nationalité.

Le diminutif *-ette* est malheureusement peu usité. Il donne des noms charmants : *l'aviette*, petit avion, la *camionnette*, la *wagonnette*, la *juponnette*, la pilonneuse *allurette*.

Le suffixe *-ène* se voit dans l'*Avébène*, invention de MM. A.V.B. et Cie.

-in donne le joli *frottin*, liniment pour les meubles ; le *strobin* (dérivé français de l'allemand *stroh*), produit pour nettoyer les chapeaux de paille.

-ine résonne agréablement : Remy de Gourmont a déjà signalé la *nettine*, la *lampaline*, la *luciline*. Ajoutons-y *l'adulcine*, graisse qui adoucit les frottements, l'aliment à base de blé la *blédine*, la *frumine*, pâte de légumes ; la *lactéine*, lait concentré.

De moins belle sonorité, la *pondine*, qui veut obliger les poules à pondre, la *dufourine*, ou pâte à rasoir Dufour, la *cocoline*, graisse de noix de coco. Horrible, la *boisine* ou sciure de bois moulée !... Passons les innombrables produits pharmaceutiques, intentionnellement compliqués : *pyranine*, *linine*, *zénéine*, *oréanine*, *vamianine*, *ovugine*....

Le suffixe *ite* donne *l'ardoisite*, *l'éternite* et sa traduction anglicisée *l'éverite*, qui tous trois couvrent nos toits pour l'éternité. A quand la « sempérite », l'« immérite » et même

la « toujourite »? La *saponite* remplace le savon. *L'occite* occit... certains insectes. Enfin M. R. Houben n'hésite pas à nommer son pavage la *Rhoubénite*.

-al nous vaut le tracteur *agricultural* et l'engrais néo-latin l'*excitor agral*. *L'oréal* rendra vos cheveux dorés ; le *Robéral* est peut-être dû à M. Robert.

La langue scientifique, — et plus particulièrement chimique, — nous vaut quelques suffixes spéciaux (*-yl*,*-yle*, *-ol*,*-ase*,) ou renouvelés du latin (*-ose*, qui, calqué sur le latin *-osus*, est de formation savante et se retrouve surtout en chimie dans les mots du type *glucose*).

-yl et*-yle* viennent du grec ὕλη, la substance : ils désignent en chimie des « radicaux », comme le cacodyle, l'hydroxyle. En pharmacie, son succès est éclatant : *régyl*,*tolényl*, *tivanyl*, *stannyl*, *stannoxyl*...

- *ol*, d'après la nomenclature chimique internationale de Genève, désigne les alcools. La publicité pharmaceutique l'applique à n'importe quoi : *siléol*, *abronéol*, *lianol*, *pagéol*, *lysol*, *odol*, *dentol*... L'industrie nous donne le vernis *éternol* et aussi le *vernirol*, le *peinturol*, le *ratinol* (contre les rats), et *l'occysol*, terreur des limaces. Le *Naol* est un produit à base de soude (en chimie *Na* signifie le sodium). Enfin seul Rabelais oserait traduire le fier *Caudaltol*, remède contre certaines faiblesses.

-ose est le générateur de la *gyraldose*, du vernis pour radiateur la *radiose*, et de la graisse de coco la *cocose*.

-ase nous vaut maintes drogues, doublets faciles des drogues en *-ose*, et même l'humouristique *lapinase*, qui guérit les maladies des lapins.

-eau, trop peu distingué, n'a rien donné. Sous sa forme excentrique *-o* (calquée sur *métro*), nous avons le fromage *Crémo*, le savon *Rinso*.

Le suffixe fantaisiste *-of*, teinté d'un petit air russe, le savon *Hygiénof*.

La terminaison latine *-a* exerce un grand prestige sur les lexicologues de l'industrie qui n'hésitent pas à créer le latin

le plus saugrenu : la boisson *Fruita*, les boutons d'acier *Acia*, le remède *Obécita*, le lait concentré *Milka*, la Société *Constructa*, les pastilles *Valda*.

-ia se voit dans la cuiseuse alsacienne *Alsatia*, et la pâte *épilia*, ô Pétrone!

-ex et *-ix* : le papier translucide *Vitrex*, l'accumulateur *Ferrix*, les pâtes *Dentix* et *Polix*, le réchauffeur *Thermix*. Il y a même des doublets : la lessive *Sodex* et la soudure *Soudex*.

-or a tenté beaucoup d'inventeurs par sa large sonorité : le *Vernior*, *l'Oléor*, le *Miror*, l'*Ovidor*.

-is et *-ys* nomment les parfums *Arys*, la société d'optique *Optis*.

-um se reconnaît dans le savon *Cadum*, tandis que la finale *-ium* sonne longuement dans l'alliage *Bronzium*.

Enfin la finale grecque-*os* se retrouve dans les sels photographiques *Crystallos*.

§

La composition est quelquefois régulière.

Les mots *Stucpeint* et *Mortherbe* sont clairs et bien français. Rien d'irrégulier ne dépare les noms de l'*antigrippine*, de la ouate *thermogène* et du *pulmosérum*.

La vieille opposition française du type *hôtel-dieu* est toutefois modifiée par l'influence anglaise qui intervertit la signification de l'ordre traditionnel des mots, dans les titres des Sociétés comme *Sac-Union*, *Paris-transports*, *Ouest-métaux*.

L'anglicisme est encore plus sensible dans le jargon hôtelier : *Elysées Palace Hotel* et autres abominations.

Que de fois nous devrons encore boucher nos oreilles, en entendant les hybrides extravagants et les barbarismes échevelés.

Les latinistes savoureront le remède vétérinaire *cabalcanis*, la *motonaphta* et le pétrin *Panifix*, formé sur le modèle de *crucifix* (qui vient assez irrégulièrement de *crucifixus*), alors que le composé classique eût été *panifex*.

Les hellénistes n'ont rien à leur envier. Voici le journal *Cinéopse*, qui, en un seul mot, associe avec un rare bonheur le solécisme, le barbarisme et la cacophonie.

Tous les lettrés se réjouiront de connaître les dialectes industriels récents :

le franco-latin, dans le *raticide*, le naïf *lapinfuge*, l'*ovomaltine*, le sel *cérébos* (dont le phosphate fortifie le cerveau et les os);

le franco-grec dans le *curogène* et dans les doctes *sidérofours*, *philofer* et *philoferrine!*

le gréco-latin, dialecte très savant, le *vérascope*, véridique appareil photographique, *l'auto-omnia* (accessoires pour... *automobile!*) et le délicieux *sudorphile!*

D'autres dialectes sont encore plus curieux :

Le franco-arabe, avec *l'hennextré* (extrait de henné),

le franco-anglais (1), où brille l'or pur des bijoux *goldtubés* (oserais-je citer aussi la... *pouxkilline*, pour les chiens et les chats ?)

Remy de Gourmont a déjà signalé comme « chef-d'œuvre de la sauvagerie linguistique » l'anglo-latin le *vacuum cleaner*. Je lui opposerai les dernières trouvailles : le franco-argot, qui nous vaut les peignes coupe-cheveux, le *Kouptif* et le *Tailtif* et aussi le *Panam's Rider's*, le chapelier en vogue des élégants du quartier de Charonne.

§

Voici passés en revue à peu près tous les modes de formation des mots dans le lexique Industriel.

Que faut-il en penser ? Quelles conclusions pratiques tirer de cette étude ?

N'hésitons pas d'abord à faire la part du feu : le déchet est fatal. Des milliers d'industriels et de commerçants, — plus ou moins grammairiens et d'oreille plus ou moins sensible, — sont contraints de créer chaque jour de nouveaux mots. Or, le répertoire des marques déposées est si volu-

(1) Cf. la poudre de bœuf que Rabelais appelle « poudrebif ».

mineux qu'il est extrêmement difficile d'inventer un mot qui ne soit déjà pris. J'ai connu un pharmacien qui a pâli des mois pour nommer un composé iodé de son invention. Tout était retenu, déposé, breveté : iodine, iodol, iodinol, iodose, iodase, iodonal, iodonose, iodex, iodix, iodisine, iodisinol, iodorol, iodyl, iodylose, etc. Ce fut vraiment l'invention du produit qui fut la partie la moins difficile du problème !

Rien d'étonnant donc que les néologistes de l'industrie aient recours aux inventions les plus saugrenues. Mais soyez persuadé qu'il y a une justice immanente dans ces choses et qu'en matière de langue, — en cette seule matière peut-être, — la *vox populi* est vraiment la *vox rationis*. Voyez-vous une cuisinière acheter un cirage « chaussurophile » ou une pâte à fourneaux « Reluira » ? Non : les mots extravagants deviennent vite des épaves, comme disait Rabelais, et vouent les objets qu'ils désignent à l'insuccès et à l'oubli.

Pourquoi alors certains noms, barbares au dire des puristes de l'étymologie, ont-ils survécu ? C'est que les seuls criteriums sont la pureté du son et l'harmonie du mot.

C'est la phonétique qui est la loi éternelle et première du langage. C'est elle qui fait la fortune d'un mot, en le déformant même, sans souci de l'étymologie.

Aussi je n'hésiterais pas une seconde à recommander un nom de belle sonorité, — et surtout dans la note de la langue, — qu'il ait été soumis à n'importe quel traitement barbare ou qu'il n'ait même pas d'étymologie du tout.

Raisonner autrement serait d'ailleurs renier notre langue française. Devons-nous abandonner les mots dont nous ignorons l'origine, c'est-à-dire plus de six cents mots, dont certains aussi usuels que caillou, camion ou ciseau ? rejetons-nous les étymologies populaires comme choucroûte ? les déformations comme paquebot pour parketboat ou redingote pour riding-coat ? les fautes de prononciation comme abreuver (pour abeuvrer) et brebis (pour berbis) ? les syncopes qu'ont subies tous les mots populaires d'origine latine

ou grecque comme semaine (de *septimania*), hôtel (de *hospitalem*) et évêque (d'*episcopos*) ?

§

Fort de cette véritable tradition de la langue, je dirai sans hésiter aux fabricants de mots :

D'abord fais-en le moins possible. Puise dans le réservoir de la langue, adopte des noms mythologiques (1), historiques, géographiques ; démarque au besoin les innombrables néologismes, souvent harmonieux, de l'histoire naturelle (2).

Si tu ne trouves rien de satisfaisant, forge hardiment un mot nouveau. Qu'il soit simple : plutôt dérivé que composé. Qu'il allège la mémoire en rappelant, — si possible, — son origine par une allusion étymologique.

Surtout qu'il soit harmonieux, souple, limpide, facile à prononcer, aisé à retenir, et d'une belle sonorité française.

Mais rejette avec mépris et horreur les noms pédants, barbares, métèques, affublés d'un masque de faux savants barbouillés de grec ou de latin, où ne se voit qu'« une misérable affectation d'estrangeté, de déguisement, froids et absurdes, qui au lieu d'élever, abattent la matière ».

R. HUMERY.

(1) Au hasard du dictionnaire : Hesperis, Pelias, Thétis, Toison d'or, Tagès, Ligia, Apollonis, Apollonia, Néreis...

(2) Quelques noms de coquilles : Créseis, Janthina, Daphnella, Triton, Zeuxis, Tritea, Erato, Cyprea, Atys, Tellina, Cyrena, Corbis, Asaphis, Cyprina.

LE FICHIER NATIONAL

ET LE CONTROLE DES TIRAGES PAR LES AUTEURS

—

Dans le projet de loi sur le Dépôt légal actuellement pendant devant la Chambre, on a remplacé par vingt-deux articles les deux ou trois articles de la loi actuelle. C'est dire que ce projet contient beaucoup de choses nouvelles. Le dépôt ne serait plus fait seulement par l'imprimeur, mais à la fois par l'imprimeur et par l'éditeur ; chacun indiquerait, comme le fait l'imprimeur actuellement, le chiffre du tirage, et les auteurs auraient le droit de confronter les déclarations de l'éditeur et de l'imprimeur, qui seraient rassemblées à la Bibliothèque nationale ou dans un *Office du Dépôt légal* à créer. Les auteurs pourraient prendre connaissance de ces fiches sur place et s'en faire délivrer des copies.

La loi sanctionnerait ainsi un accord établi, peut-être sans une étude suffisante, entre les auteurs et les éditeurs, les premiers représentés surtout par la Société des Gens de Lettres. Le but serait de mettre fin aux suspicions dont les éditeurs sont l'objet de la part de certains auteurs. Il est humain qu'un auteur, surtout s'il est inexpérimenté, s'étonne que son œuvre n'ait pas plus de diffusion. Les imprimeurs reçoivent à ce sujet des lettres étranges, même invraisemblables. Tel auteur, par exemple, ne peut pas croire qu'il ne se vende pas en France au moins un exemplaire de son livre, en moyenne, par commune.

En plein Congrès du Livre, l'an dernier, M. Jules Lévy, ancien éditeur, membre de la Société des Gens de lettres, a dit que les éditeurs étaient honnêtes en général et qu'on ne pouvait pas évaluer à plus de trois pour cent ceux qui trompaient les auteurs. Les éditeurs, sans nier qu'il ait pu y avoir parmi eux, dans la suite des temps, des brebis galeuses, ne croient pas à une corruption pareille. Un faux pas est toujours possible ; il

doit être excessivement rare. Mais puisque M. Jules Lévy a le privilège de posséder une statistique si curieuse, pourquoi ne fait-il pas poursuivre les délinquants, pour en purger la corporation ?

Quoi qu'il en soit, le malaise existe, et il est bon de chercher à l'atténuer.

Les éditeurs reçoivent des lettres comme celle-ci, qui me parvient fort à propos :

Toulon, 18 mai 1922.

Monsieur, je viens vous accuser réception de la somme de 378 fr. 75 reçue ce jour pour les droits d'auteur de l'ouvrage de M.... En comparant les deux années 20 et 21, je constate, à regret, une forte diminution sur la vente, car l'an passé je reçus plus de 900 fr. Je vous serais obligée de me faire connaître le motif de cette baisse excessive.

Il est à remarquer que lorsque le phénomène inverse se produit, l'auteur ou l'ayant droit trouve toujours la chose naturelle. Il s'agit en l'espèce d'un ouvrage de mathématiques spéciales dont l'auteur est mort depuis longtemps, mais qui a toujours un peu de vente parmi les candidats à l'École Polytechnique et à l'École Centrale. La vente des deux années qui ont suivi la guerre était relativement forte, parce que le nombre des candidats à ces écoles était considérable, du fait de la suppression des concours d'admission pendant quatre ans. C'est facile à expliquer quand on vous interroge ; mais pour un auteur qui écrit, il y en a vingt, dans des cas analogues, qui ruminent en silence sans qu'on sache ce qu'ils pensent.

Ce serait déjà beaucoup de pouvoir donner aux auteurs une garantie quant aux chiffres des tirages, et c'est à quoi vise le projet de loi. L'intention est louable ; mais le projet prête à bien des critiques.

D'abord, est-ce le rôle de l'Etat d'intervenir dans l'exécution des contrats entre particuliers ? En général, non. Sans doute les écrivains dans leur ensemble se confondent un peu avec le quatrième pouvoir et, ayant la puissance, sont tentés d'obtenir des droits spéciaux. Mais il faut voir où, de proche en proche, cela conduirait. On n'imprime pas que sur papier d'édition des choses artistiques, on en imprime sur toutes sor-

tes de matières, sur des étoffes notamment, et l'on ne voit pas pourquoi les garanties qui seraient accordées aux uns ne le seraient pas aux autres. Pourquoi ce qui se ferait pour les arts graphiques ne se ferait-il pas pour les arts plastiques ? Là aussi l'artiste est souvent rémunéré d'après le nombre des exemplaires fabriqués. Et enfin pourquoi n'étendrait-on pas la protection de l'État à toutes les formes, variant à l'infini, de la propriété intellectuelle, quand la rémunération de l'inventeur est fonction de la production et son fabricant tributaire d'un autre industriel à même de compter les objets fabriqués ? On ne sait pas où l'on pourrait être conduit en s'engageant dans une voie pareille, ni dans quelle proportion on grossirait l'armée des fonctionnaires. Si l'Etat devait créer des organismes partout où les rapports entre les hommes peuvent donner lieu à des abus, il aurait fort à faire. Il lui arriverait souvent, en cherchant à pallier un mal, d'en créer un pire.

En admettant que la question de principe n'arrête pas le législateur, il faut voir ce que pourrait donner la loi projetée et de quel ordre seraient les charges qu'elle entraînerait.

Le nombre des éditeurs qui sont leur propre imprimeur est très élevé et me semble avoir une tendance à s'accroître. Naturellement, la sincérité de leurs déclarations sera la même que celle de leurs confrères non éditeurs ; mais, au point de vue spécial où l'on se place, il faut bien reconnaître que la garantie devient nulle. Donc voilà le rendement de la loi diminué dans une très forte proportion. Ce résultat négatif sera grossi de toutes les impressions faites à l'étranger.

Restent les impressions faites en France par les imprimeurs ne travaillant pas pour eux-mêmes comme éditeurs. Les auteurs auront de ce côté une garantie à la triple condition : 1° que le dépôt légal soit fait par l'imprimeur ; 2° qu'une des deux fiches remises par l'imprimeur parvienne à la Bibliothèque nationale ; 3° qu'elle y soit bien classée.

1° Avec la loi actuelle, malgré le trop court délai de prescription (trois mois), le dépôt légal serait fait convenablement si l'administration le voulait. Son indolence est telle, qu'elle n'a jamais fait donner une seule amende, même de seize francs. Elle ne sait que se lamenter. M. Eugène Morel, chef du service du Dépôt légal à la Bibliothèque nationale, nous dit, dans sa

brochure (1) : « En 1911, quarante-deux départements n'ont déposé aucune affiche. » S'il en avait besoin, il n'était pas difficile de les obtenir : les affiches ne se cachent pas, et l'on n'attend pas trois mois pour les poser. Il ajoute : « Quant au département de la Seine, le nombre des affiches déposées, qui est de 150, 52 et 77 pendant ces trois années (trois des années 1910 à 1913), *doit être* inférieur à la réalité. » On n'a pas de peine à le croire. C'est plutôt là, numériquement, l'affichage d'une journée !

Cet exemple montre ce qu'est l'inertie administrative. Dans l'exposé des motifs du projet de loi on parle de l'« absence de sanctions » de la loi de 1881 comme si c'était une réalité. On continuera donc de sommeiller en attendant le vote du projet actuel, amendé, espérons-le. La loi nouvelle apportera une grande amélioration au dépôt légal par le dépôt d'éditeur. Mais quelle action aura-t-elle sur le dépôt d'imprimeur ? Jusqu'ici, dans les rares cas où un imprimeur était recherché pour un dépôt non parvenu à la Bibliothèque, il produisait son reçu et prouvait ainsi qu'il était en règle. A l'avenir, dans les grandes villes surtout, tous les imprimeurs éloignés du lieu du dépôt se serviront de la poste recommandée, qui sera gratuite, et ils n'auront plus de reçu à produire, si ce n'est un vague reçu prouvant seulement qu'ils ont déposé un paquet. Ce paquet, si l'imprimeur ne veut pas s'avouer en défaut, sera censé avoir contenu tout ce qu'il voudra. On voit donc que si, avec le régime actuel, le dépôt d'imprimeur offre des garanties, il n'en sera plus de même avec le régime nouveau.

2° Les deux déclarations faites par l'imprimeur seront remises ou envoyées à la préfecture, à la sous-préfecture ou à la mairie. Si elles « accompagnent » (art. 7) des livres ou autres productions, elles ne les accompagneront pas longtemps, et ce n'est pas une des moindres bizarreries du projet de loi. La séparation se fera sitôt le dépôt effectué, ou au moins dès que le dépositaire se séparera des livres pour les envoyer à la Bibliothèque nationale. Il aura un mois pour cela, pendant lequel on pourra autour de lui succomber à la tentation de jeter un coup d'œil sur les livres. J'ai connu une sous-préfecture où la femme du sous-préfet voulait voir tous les romans ; elle réser-

(1) *Le Dépôt légal. Etude et projet de loi*, 1917. Editions Bossard.

vait le même privilège à son amie la femme du procureur de la République. Qu'un des livres s'égare, il est probable que les deux fiches correspondantes ne continueront pas de cheminer. Actuellement, le nombre des livres déposés par les imprimeurs, dont ils ont le reçu, et qui ne parviennent pas à destination, est considérable. Je pourrais citer un éditeur de livres de choix dont les ouvrages ne figurent jamais à la *Bibliographie de la France*, ce qui veut dire qu'ils ne parviennent jamais au ministère de l'Intérieur. Les imprimeurs, interrogés, ont pourtant produit dans la majorité des cas les reçus du dépôt.

Avec la loi nouvelle, on sera tranquille dans les préfectures, sous-préfectures et mairies sur le bon rendement du dépôt légal dans ce qu'il a d'essentiel : la réception à la Nationale d'un exemplaire fourni par l'éditeur et suffisant pour assurer l'inscription à la *Bibliographie de la France*. On ne sera donc pas incité à faire un meilleur usage que par le passé du dépôt d'imprimeur.

Parlons des fiches qui continueront leur chemin. Le projet de loi prévoit de nombreuses transmissions, même (art. 14) la transmission à la Bibliothèque nationale de productions reçues directement par la Bibliothèque nationale (art. 9). Il dit bien que les fiches des imprimeurs vont au Ministère de l'Intérieur (art. 15), mais il ne dit pas comment. Il est probable que c'est par l'intermédiaire des préfectures. On n'indique pas le délai de transmission de la sous-préfecture ou de la mairie à la préfecture, ni de celle-ci au ministère de l'Intérieur. Les fiches des livres et de tout ce qui est important seront noyées au milieu de monceaux de fiches relatives à des imprimés sans aucun intérêt, puisqu'on veut maintenant recevoir des centaines de milliers d'imprimés de plus.

Le ministère de l'Intérieur aura un important travail à faire pour dédoubler les fiches et en envoyer une à la Nationale, travail irritant, car il se demandera pourquoi on le lui impose. Ce tri fait, il restera au ministère plusieurs centaines de milliers de fiches, qui iront probablement, comme les fiches d'éditeurs reçues de la Nationale, tout droit au panier, puisque, étant déchargé de la réception des livres, le ministère sera déchargé du soin de préparer la *Bibliographie de la France*.

Mais alors pourquoi avoir fait cheminer les imprimés d'un

côté et les fiches correspondantes d'un autre ? Faire la séparation à l'origine pour faire le rapprochement à la Nationale, obliger à conserver là en souffrance, par roulement, en permanence, peut-être cent mille imprimés dans l'attente de leur fiche, c'est une conception invraisemblable et une très grosse source de dépenses.

Il est acquis qu'avec le régime actuel d'innombrables livres ou autres articles déposés ne parviennent pas, les fiches correspondantes non plus ; que sera-ce avec le régime nouveau, qui provoquera l'envoi d'un nombre de fiches centuplé !

3° Le classement des fiches à la Bibliothèque nationale ou dans un *Office du Dépôt légal* que l'instigateur du projet de loi voudrait voir créer, et qui deviendrait d'ailleurs indispensable, tellement seraient énormes les proportions du nouveau service (1), ce classement serait quelque chose d'excessivement délicat. Il me semble que l'on ne pourrait pas songer à classer toutes les fiches, à cause du trop grand nombre d'imprimés ou autres productions insignifiantes. Et pourtant, le projet de loi met sur le même rang que les autres les auteurs anonymes. On ne pourra jamais savoir si, pour tel imprimé semblant complètement dépourvu d'intérêt, quelqu'un ne se révélera pas un jour comme étant l'auteur, en en fournissant la preuve, et ne demandera pas à connaître le chiffre du tirage. Pour tout garder et classer, il faudrait un mobilier considérable et un nombreux personnel. On rapprocherait sans doute dans une même chemise les fiches des éditeurs et celles des imprimeurs, chose peut-être faisable si l'on se limitait par exemple à ce qui porte un nom d'auteur, mais qui cesse de l'être si on l'étend aux centaines de milliers d'imprimés non signés.

Le ministère de l'Instruction publique, malgré les puissants moyens dont il disposait, n'a jamais pu arriver à tenir son fichier de 114. 000 noms d'instituteurs et d'institutrices ; il a dû y renoncer ; que serait-ce pour un fichier qui porterait vite sur des millions de dossiers, dont un grand nombre avec des titres dans presque toutes les langues du monde ! Et imagine-t-on ce que serait la dépense d'établissement d'un fichier pareil et la dépense courante de tout ce qui serait nécessaire à son fonctionnement !

(1) Certaines maisons enverraient un million de mètres de films tout faits plutôt que d'avoir à fabriquer les films réduits prévus au projet de loi.



La Commission des Finances de la Chambre, dans son rapport, se demandait pourquoi on l'avait consultée au sujet du projet de loi. Elle n'y voyait qu'un acte de courtoisie. Pourtant, il s'agissait de créer quelque chose qui aurait pu devenir plus coûteux à la longue que la Bibliothèque nationale elle-même, il s'agissait de créer tout un monde nouveau, d'un pullulement inouï.

Comme, d'autre part, cet immense fichier national ne pourrait pas fonctionner, parce que quantité de fiches manqueraient, soit qu'elles n'aient pas été fournies par les imprimeurs, soit qu'elles se soient égarées pendant les transmissions, soit qu'elles aient été mal triées à l'Intérieur, mal classées à la Nationale, on ne voit pas pourquoi l'État s'engagerait dans une entreprise si gigantesque en vue d'un intérêt si minime. Il lui faudrait une armée nouvelle de fonctionnaires qui n'arriveraient qu'à faire plus de mécontents qu'actuellement. Pourquoi d'ailleurs traiterait-on les écrivains en demi-dieux et gaspillerait-on tant d'argent pour les mettre au-dessus de la loi commune ? N'est-il pas infiniment plus simple et plus naturel de les laisser faire leurs affaires eux-mêmes, sans y mêler l'État? Puisque c'est d'accord avec les éditeurs qu'ils ont imaginé le régime du projet de loi, pourquoi ne transformeraient-ils pas leur accord en décidant que les contrats d'édition porteront une clause en vertu de laquelle l'imprimeur avisera directement l'auteur ou l'ayant droit du chiffre de chaque tirage ? Les auteurs auraient ainsi une satisfaction plus complète sans empêtrer l'État et sans lui fournir une occasion de plus de manifester son impuissance. C'est ma conclusion, mais j'ai encore deux points un peu particuliers à traiter.

Le « droit moral » de l'auteur. — L'article 19 du projet de loi, dont nous nous occupons, est libellé ainsi :

Les déclarations prévues aux articles 7 et 9 peuvent être librement consultées par les déposants eux-mêmes, les auteurs, les producteurs ou leurs ayants droit respectifs. Ils ont le droit d'obtenir la délivrance de copies certifiées conformes de ces déclarations.

A la place de « auteurs » j'estimais qu'il aurait fallu mettre « propriétaires des droits d'auteurs », ou quelque chose d'équivalent. Il me semblait inadmissible que quelqu'un qui a cédé

ses droits puisse encore en jouir. M. Morel traduit « les auteurs *ou* leurs ayants droit » par « les auteurs *et* leurs ayants droit ». « Les auteurs n'admettent pas du tout, dit-il, que le droit d'auteur puisse ainsi se réincarner. Ils estiment que, même si tous les profits matériels et droits d'exploitation sont cédés par eux, ils conservent un droit moral inaliénable, et que, tout au moins pour leurs traités futurs, ils ont intérêt à connaître le succès de leurs œuvres abandonnées. » Le seul droit qu'ait conservé l'auteur, c'est de faire respecter son œuvre. Il peut avoir intérêt à connaître le succès de ses œuvres abandonnées ; mais si l'État ne peut lui donner la satisfaction qu'il demande qu'à un prix exorbitant et au mépris d'intérêts analogues, il doit la lui refuser. Pourquoi un écrivain qui n'est plus propriétaire de son œuvre conserverait-il un droit que n'aurait pas un graveur en médailles, un artiste en bronzes d'art, un inventeur breveté, etc., qui ont traité dans les mêmes conditions que lui ? D'ailleurs, chez les écrivains, le mode de rémunération forfaitaire pour des œuvres méritant vraiment ce nom est de moins en moins pratiqué. La plupart des impressions pour lesquelles il n'y a pas d'auteur propriétaire des droits ne sont pas à proprement parler des œuvres, et si l'on devait reconnaître à ceux qui en ont fourni le texte le droit de connaître les tirages, on serait conduit à de graves abus.

Déjà l'État reconnaît aux auteurs d'œuvres anonymes les mêmes droits qu'aux autres ; ils n'auront qu'à faire la preuve qu'ils sont les auteurs. Mais n'importe quelle impression, au regard de la loi, est aussi bien une œuvre. On ne peut cependant pas admettre que tous ceux qui ont été payés pour écrire quelque chose, même de l'ordre le plus infime, aient le droit de connaître le chiffre des tirages. Et que se passerait-il pour les travaux collectifs, si nombreux, où chacun fournit son article ? Voici tel almanach tiré à un nombre considérable d'exemplaires et rédigé par un très grand nombre de personnes. L'idée que chacun de ses auteurs, qu'il ait signé de son nom, d'un pseudonyme ou qu'il n'ait pas signé, puisse exiger de l'État la connaissance du chiffre du tirage est inacceptable. Le travail est tellement émietté, d'ailleurs, qu'aucun de ces auteurs n'oserait prétendre que son labeur a eu une réelle influence sur le succès de l'œuvre. Au contraire, celui qui n'a pas écrit, l'or-

donnateur du tout, peut avoir contribué beaucoup plus au succès. Dans ce genre d'entreprises, le plus souvent l'éditeur joue le rôle capital. Il en est de même pour quantité de livres.

D'ailleurs, pour certaines œuvres, il serait impossible de savoir qui a droit au titre d'auteur, ou comment ce titre doit se partager. Ce sera le cas pour bien des reproductions d'œuvres artistiques. Quel est l'auteur d'une photographie, d'une carte postale illustrée représentant un site ? Est-ce l'ouvrier qui photographiait ce jour-là pour l'éditeur ? Une œuvre phonographique a pu être mise en grande valeur par son interprète, mais s'il a préféré toucher des honoraires fixes qu'un pourcentage, est-il admissible que l'État intervienne entre les parties qui ont librement contracté et prétende qu'en vertu d'un droit moral l'artiste peut connaître le nombre des disques vendus ? Quel est l'auteur d'une œuvre cinématographique ? Ici les cas varient à l'infini, les intérêts en jeu sont considérables ; on a acheté une œuvre littéraire jusqu'à cent mille francs. L'éditeur a dépensé des millions pour la mettre sur pied. Inique serait une loi qui voudrait l'obliger à dire combien il a tiré de films pour le monde entier ; cela ne regarde personne : il a traité à forfait et couru des risques énormes.

Quand, après les auteurs restés propriétaires de leurs œuvres, on passera à leurs ayants droit, les complications augmenteront ; elles seront suffisantes ; l'État serait déjà assuré, si la loi était votée, d'avoir de ce chef un très gros service de contentieux ; il n'aurait vraiment pas besoin de s'occuper de droits autres que ceux résultant des contrats.

Un procès récent a appris au public qu'un nom d'auteur très répandu (Pierre Maël) était un nom de fantaisie, exploité par deux associés. L'un d'eux est mort et ses héritiers ne s'entendent plus avec le survivant. Pour les œuvres en collaboration, sans remonter jusqu'à Erckmann-Chatrian, le cas est très fréquent. Alors que les gens ayant des contrats ne peuvent déjà pas s'entendre sur leur interprétation, on se demande dans quelle galère s'embarquerait l'État s'il voulait, comme planant au-dessus des parties, leur distribuer une justice supérieure en s'attachant à découvrir et à faire respecter des droits moraux.

Œuvres phonographiques. — J'ai parlé des œuvres phonographiques parce qu'elles sont mentionnées dans la loi, qui,

naturellement, a entendu viser les disques. Pour eux, cependant, je me demande si la loi est opérante. Voici, en effet, quel est le texte de l'article 1er : « Les œuvres... phonographiques et généralement toutes les productions des arts graphiques reproduites en nombre sont l'objet d'un double dépôt... » Il est bien spécifié que le dépôt porte sur les œuvres phonographiques *qui sont des productions des arts graphiques*. Or, seule la matrice est une telle production ; elle n'est reproduite *en nombre* qu'avec le concours de la galvanoplastie, qui n'est pas un art graphique, mais plastique, comme son nom l'indique. Si je ne savais pas, par M. Morel (*Mercure*, 15 avril), que le projet a été étudié par des jurisconsultes spécialisés, je penserais que les disques phonographiques échappent à la loi.

Sans doute il y a un intérêt de premier ordre à conserver, pour les générations futures, certains de ces disques ; mais il ne semble pas utile de les conserver tous. Beaucoup d'entre eux n'ajoutent rien à ce qui figure déjà aux archives musicales. Au contraire, quand il s'agit de certaines voix humaines, on doit les conserver pieusement ; mais n'y aurait-il pas pour cela de meilleur sanctuaire que la Bibliothèque nationale ? Nous avons déjà les *Archives de la Parole*. On comprendrait que des objets si précieux fussent mis sous la sauvegarde de savants spécialisés, dans des sortes de temples où l'on en ait le culte et où l'on sache les mettre en valeur à l'occasion.

A Paris, une seule maison a 20. 000 disques. Elle devrait donc, comme « producteur », en déposer 20.000 au ministère de l'Intérieur, et comme « éditeur » 20. 000 à la Bibliothèque nationale, en attendant que le Palais du Dépôt légal soit construit. L'Intérieur devant retourner les siens à la Nationale, on pourrait peut-être éviter à cette maison de remplir 80. 000 fiches alors que 40. 000 peuvent suffire. Et même, comme l'Intérieur mettra immédiatement à la corbeille, sur ces 40. 000 fiches, les 20. 000 qu'il recevra de la Nationale, on pourrait peut-être aller plus loin encore et, par faveur spéciale, en raison du sacrifice de 400. 000 francs que cette maison aura à faire pour les disques, la dispenser de remplir les 20. 000 fiches destinées au pilon (1).

(1) Il est à remarquer qu'avec ces belles étourderies administratives (dont le projet de loi fourmille), la Nationale aurait, de son côté, 20.000 fiches à remplir, comme reçus, et l'Intérieur 20.000.

J'ai demandé ce qu'elle pensait du projet de loi à la maison à laquelle je fais allusion. Elle n'en avait jamais entendu parler. La question se pose alors de savoir comment on a bien pu choisir les nombreux syndicats professionnels auxquels on a soumis la proposition de loi qui est devenue le projet actuel, puisque nous savons aussi (*Mercure*, 15 mai) que l'Union des Maîtres Imprimeurs de France non plus n'a pas été saisie de ce projet. Ce sont pourtant, je crois, les deux syndicats les plus atteints par lui.

HENRY VUIBERT.

MONSIEUR DE CANCAVAL

—

I

Le premier janvier 1902, le comte Léon de Sathonay et ses trois fils, Xavier, François et Gaston, trouvèrent chacun dans leur courrier une carte de visite, grossièrement imprimée, libellée comme suit :

BARON DE CANCAVAL
Cocher de fiacre
Hôtel Jules (Levallois-Perret)

La plaisanterie, si plaisanterie il y avait, réveilla le jeune Gaston qui s'était couché parfaitement gris à une heure avancée. Le dernier des Cancaval s'exhiber sous le chapeau de cuir bouilli, quelle bonne histoire ! A l'idée de héler sur le boulevard un sapin conduit par son oncle, le fêtard dégoûté se réconcilia avec l'existence. Et, songeant que son père avait probablement reçu le même carton, une douce gaîté l'envahit. Le comte de Sathonay devait « fumer » ! Brûlant de s'en assurer, l'irrespectueux Gaston répara d'un coup de peigne le désordre de sa chevelure et courut, en pyjama, porter ses vœux à qui de droit.

Ventripotent, chauve du front à l'occiput, son visage bourgeonnant encadré de côtelettes argentées, M. de Sathonay ressemblait à un maître d'hôtel de grand restaurant. Rien ne rappelait plus en lui le sémillant André Léon, vendeur de frivolités, qui, l'année de Magenta, avait tourné la tête à Mlle de Cancaval et conquis trois cent mille francs de rentes à la pointe de ses moustaches.

Secondé par la connivence de la société parisienne,

M. de Sathonay aurait oublié ses débuts dans la vie s'il n'avait dû, de temps à autre, se rappeler un homme qui, lui, ne les oubliait pas... Le baron de Cancaval s'était mortellement brouillé avec sa sœur à l'occasion de cette mésalliance, et, depuis lors, n'avait cessé de déchirer à belles dents celui qu'il s'obstinait à appeler « le calicot Léon ». Les médisances du baron n'avaient nullement contrarié la carrière mondaine de son beau-frère, car elles venaient d'un personnage qui, même dans ses beaux jours, jouissait de peu de crédit. M. de Sathonay n'en nourrissait pas moins une haine féroce contre ce témoin du passé.

En proie aux élancements de la goutte, à laquelle il était sujet, il enrageait déjà de commencer l'année, cloué à la chambre. La trouvaille qu'il fit dans son courrier l'exaspéra. Aussi coupa-t-il court aux souhaits que, d'un ton badin, lui présentait Gaston, lorsqu'il reconnut aux doigts de ce dernier la carte dont il venait de déchirer en mille morceaux la semblable.

— Ah ! vous l'avez reçue vous aussi ! s'écria-t-il en sursautant sur son fauteuil. C'est, paraît-il, une circulaire. Il ne manquait plus à votre oncle que de tourner au maître-chanteur... Reste à savoir si je chanterai... Vous trouvez cela drôle ?

— Ma foi ! cocher de fiacre... Il faut avouer... dit le jeune homme, secoué par le rire.

— Je vous reconnais bien là !... Je gagerais que, dans le fond, vous approuvez ce beau monsieur... Ah ! vous êtes un vrai Cancaval, soit dit sans offenser la mémoire de votre sainte mère.

Et M. de Sathonay, ayant trouvé quelqu'un sur qui passer sa colère, administra à son fils une volée de reproches. L'inconduite et les prodigalités de Gaston le blessaient en deux points sensibles ; il était moral et avare.

Le jeune homme écoutait la semonce, l'œil vague, un sifflotement muet aux lèvres.

— Voyons, papa, dit-il enfin, ce n'est tout de même pas ma faute si le baron vous taquine.

— Fichez-moi la paix avec votre baron ! hurla M. de Sathonay hors de lui. Allez au diable ! Je ne vous retiens pas !

Gaston n'en demandait pas davantage. Tout guilleret il prit la porte.

Chanterai-je ? se demanda le podagre, le jour durant. Lorsqu'il songeait au ridicule dont son beau-frère risquait de le couvrir, il inclinait à délier les cordons de sa bourse. Il savait le baron capable de venir le narguer du haut de son siège devant la grille de l'hôtel. Mais se sentait-il prêt à une concession, l'idée que son ennemi aurait eu raison de lui le rejetait dans l'intransigeance. La haine finit par l'emporter. « Pas un sou ! conclut-il. Je suis au-dessus de ces menaces. »

Dans la soirée, ses deux fils aînés, fort émus pour leur propre compte, vinrent sonder ses dispositions et ne les trouvèrent pas telles qu'ils les souhaitaient. François, lieutenant de dragons, visait un beau parti et redoutait tout scandale susceptible de contrarier ses plans. Xavier se montrait plus inquiet encore sans possibilité d'avouer pourquoi. Affligé de goûts qu'il se flattait en son for intérieur de partager avec nombre de personnages historiques, il tremblait d'en être jamais accusé. En vain s'était-il marié, et dans le plus strict Faubourg, afin de sauver la face, en vain se comportait-il avec une prudence étudiée, il vivait dans les transes. On ne pouvait lui reprocher, à lui, le sang des Cancaval. Les Cancaval se sont toujours montrés fanfarons de leurs vices, et celui qui, sous le Grand Roi, fut le favori de Monsieur, ne prenait pas de sa réputation autant de soin que ce rejeton de sa race. Xavier, prompt aux alarmes, s'imagina en recevant la carte du baron que celui-ci, informé de son cas, prétendait lui donner un avertissement.

Les deux frères ne se permirent pas de combattre la

résolution de M. de Sathonay. Ils se concertèrent, et, bien qu'ils tinssent de leur père peu de propension à la libéralité, ils convinrent d'opérer à frais communs le sauvetage du baron. Ils prièrent Me Picoux, notaire de la famille, de convoquer le pensionnaire de l'Hôtel Jules et d'agir au mieux de leurs intérêts.

Alors qu'il mangeait ses derniers sous, M. de Cancaval répétait volontiers :

— Quand je serai au bout du rouleau, je me mettrai cocher de fiacre. Les chevaux, ça me connaît, j'en ai assez eu.

En dépit de cette boutade, il n'avait aucune idée de ce qu'il deviendrait. On verrait bien ! Mais sa facétie lui suggéra, le moment critique venu, d'arracher à la vanité de son beau-frère ce qu'il ne pouvait obtenir de sa commisération.

Son aversion pour l'aventurier aux mains duquel étaient passés les millions de sa sœur avait crû au fur et à mesure qu'il le voyait s'élever dans la société dont lui-même descendait les échelons. Acculé aux actions désespérées, il estimait que vis-à-vis de pareil homme tout lui était permis. La carte de visite servirait d'entrée en matière ; s'il le fallait, il entrerait demain au service de l'*Urbaine* sur la recommandation d'un cocher dont il avait fait la connaissance chez le marchand de vins. Et l'on rirait dans Paris !

Ce ne fut point un quémandeur qui pénétra dans le cabinet de Me Picoux. A soixante-deux ans, le baron de Cancaval, grand et fort, haut en couleurs, portait encore beau. Noirs comme jais, ses cheveux en brosse, ses sourcils en broussaille, les grosses moustaches qui gagnaient sur ses bajoues dénotaient la prétention de tromper sur l'âge. Cette coquetterie semblait ridicule chez un personnage dont le pardessus élimé, le haut-de-forme

verdissant, les chaussures avachies proclamaient la misère.

Le baron salua le notaire d'un signe de tête protecteur, et, se carrant dans un fauteuil, attacha sur lui des yeux brillants de malice.

Armé d'une imperturbable aménité, Me Picoux, le plus mondain des officiers ministériels, se garda de montrer combien ces façons le choquaient.

— Permettez-moi, dit-il, de vous exposer en deux mots l'objet de ma convocation. Mes clients, MM. François et Xavier de Sathonay, ont eu vent de votre situation difficile et m'ont fait part de leur émotion. Ils se proposent de vous mettre, dans la mesure de leurs moyens, bien entendu, à l'abri de toute inquiétude.

— Puis-je placer un mot ? interrompit M. de Cancaval. Comme j'ai pour habitude d'appeler un chat un chat, disons que mes neveux, qui ne me portent aucun intérêt, se proposent de m'acheter.

— Oh ! baron, protesta le notaire.

— Laissez donc, Maître Picoux. Vous-même, je n'en doute pas, me tenez pour un coquin, parce que je me suis amusé à jeter la terreur dans une taupinière de parvenus. Mais je ne crois pas ce tour plus répréhensible que les agissements de prétendus honnêtes gens. Il n'appartient pas au calicot, qui vit des écus de ma sœur, de m'enseigner la morale.

— Permettez, permettez, le comte est mon client et, l'ajouterai-je, mon ami... Au reste, ajouta Me Picoux, qui d'impatience tambourinait sur son bureau, M. de Sathonay n'a rien à voir ici. Je ne suis pas son mandataire auprès de vous, mais celui de ses fils.

— Et je m'en félicite ! J'aurai l'inappréciable satisfaction de ne rien lui devoir. Quant à mes neveux, s'ils jugent qu'il y va de leur intérêt de me venir en aide, libre à eux !

« Ah ! tu le fais au grand seigneur, je te tiens, mon bonhomme ! » pensa Me Picoux. Xavier et François lui

avaient laissé toute latitude pour déterminer, dans des limites modestes, le chiffre de la pension. La bouche en cœur, il offrit au baron une mensualité de deux cents francs.

M. de Cancaval ne sourcilla pas.

— Je ne m'abaisserai point à discuter le montant d'une aumône, dit-il en se levant avec une dignité qui déconcerta le notaire.

— Il va de soi, baron, que vous abandonnez tout projet qui ne serait pas digne du nom que vous portez.

— Pour qui me prenez-vous, Maître Picoux ?... Que les fils Léon se rassurent... Je vous salue.

Et M. de Cancaval, riche de deux mille quatre cents francs de rentes, traversa l'étude, la tête haute.

II

Hector de Cancaval, avec qui devait s'éteindre un nom porté par l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, était le digne représentant d'une race fertile en originaux. Brillants, infatués d'eux-mêmes, frondeurs, insouciants, prodigues, tels furent les Cancaval dont l'histoire a conservé le souvenir. On en rencontre partout où l'on se singularise, de quelque façon que ce soit. Aux uns les aventures héroïques, aux autres les esclandres retentissants. Mêlés aux désordres civils, jamais domestiqués, ils ont connu l'exil, la Bastille, voire même le billot. Hyacinthe de Cancaval, grand-oncle du baron, finit dans la peau d'un régicide, conduit par cet esprit d'opposition qui l'avait porté sur les bancs de la Montagne.

En 1840, Arthur de Cancaval, s'étant fait tuer en duel, peu après la naissance de son fils Hector, celui-ci et sa sœur aînée Claire furent élevés par une veuve inconsolable, qui sut joindre à de grandes ver us une entente peu commune du maniement des biens terrestres. Ses habiles spéculations doublèrent un patrimoine déjà considérable.

La mort lui épargna de voir à quel usage son fils, qui venait de prendre sa majorité, destinait le fruit de ses travaux.

Elevé avec une sévérité dont son caractère difficile justifiait la rigueur, Hector promettait de devenir un sujet remarquable, mais, à peine lâché dans la vie, il tourna le dos aux belles perspectives d'avenir qui s'ouvraient devant lui et embrassa la carrière du plaisir. Ses folies alimentèrent la chronique scandaleuse de la fin du Second Empire.

Viveur fanfaron, Hector cherchait à étonner la galerie autant qu'à se divertir ; il allait parfois un peu loin. Au lendemain de la guerre, où, fidèle aux traditions d'une famille de soldats, il avait su se distinguer, il continua de forcer la note. Mais à force de braver l'opinion, il perdit peu à peu l'indulgence que le monde garde aux coryphées de la grande vie. Il avait mangé la plus grande partie de sa fortune, quand, à quarante-cinq ans, il tomba sur une aventurière polonaise qui lui fit perdre la tête, comme il arrive souvent en fin de compte à ceux qui se sont trop vanté de l'avoir solide. D'une beauté rare, et,qui mieux est, charmeuse née, la comtesse Waroska tenait de capitale en capitale état de courtisane avec toutes les apparences d'une femme de la meilleure société. Pour satisfaire son appétit de luxe, elle jouait les grandes amoureuses avec une âme d'usurier. Elle ajouta le baron à la liste de ses victimes et en quatre ans le pluma.

Ruiné, Hector de Cancaval n'avait à attendre de ses pairs aucune commisération. Outre ces désordres, il ne s'était jamais trouvé dans un salon sans y railler les opinions reçues et n'avait jamais résisté à l'envie de faire un mot, fût-ce au nez de la personne qu'il brocardait. Il ne comptait plus ses ennemis. Quand pareil homme est à terre, chacun lui donne le coup de pied de l'âne. En ce qui le concernait, le comte de Sathonay prit sa revanche des mépris de son beau-frère.

Tous deux de forte tête, Hector et sa sœur avaient passé leur jeune âge à se chamailler, sans cesser pour cela de se porter de l'affection. Les choses se gâtèrent le jour où un tiers se mit entre eux. Claire de Cancaval paraissait pourtant destinée au célibat. Elle ressemblait étonnamment à son cadet, mais une fille peut ressembler à un beau garçon et ne pas s'en trouver bien. Elle avait la physionomie d'un dragon. Persuadée non sans raison que les soupirants n'en avaient qu'à ses millions, elle ne voulait pas entendre parler de mariage. Mais, comme la nature protestait en elle contre le bon sens, il arriva qu'à vingt-huit ans elle se toqua d'un joli cœur qui vendait des châles à la Compagnie des Indes, et l'épousa envers et contre tous. Le baron, outré, ayant fait à sa sœur de véhémentes représentations, elle le renvoya vertement à ses propres bêtises. Ils se brouillèrent. Devenu le tyran de sa femme, l'ancien employé se mit à la traverse de leurs tentatives de réconciliation.

Le mariage de Mlle de Cancaval fut la risée des salons. Point sotte, la nouvelle épouse cacha pendant quelques années son bonheur. Elle savait que Paris a la mémoire courte quand il s'agit de grosses fortunes. Laissant le temps travailler pour elle, elle ne parut occupée que de bonnes œuvres. La charité la réhabilita. Elle entre-bâilla les portes de l'hôtel qu'elle avait acquis dans le Faubourg Saint-Honoré, et nombre de gens commencèrent à trouver qu'on l'avait calomniée. Survint la guerre. Les défaites, le drame de la Commune, l'avènement de la République rejetèrent le passé dans l'ombre. Devenu comte du pape, « le calicot Léon » emprunta le nom de son village natal et du sien se fit un prénom. Bientôt il y eut foule aux réceptions du comte et de la comtesse Léon de Sathonay. Personne ne se souvenait de rien.

Traqué par ses créanciers, ses derniers meubles vendus, Hector de Cancaval ne songea pas à chercher des res-

sources dans le travail. Il se terra, résolu à se montrer ménager des quelques billets de mille qu'il avait sauvés. Mais l'apprentissage de la pauvreté étant aussi dur pour le vaniteux que pour le prodigue, il pâtit doublement. Encore supportait-il les privations mieux qu'il ne l'eût supposé ; il se résigna à manger dans des gargotes et à loger dans d'infâmes garnis. Il souffrit davantage de ne pouvoir sauver certaines apparences. Longtemps il vécut, à force de soins, sur les débris d'une garde-robe nombreuse ; démodé, mais toujours correct, il ne redoutait pas de rencontrer les anciennes connaissances qui ne le saluaient plus. Et, comme ses cheveux blanchissaient, il se teignit pour rester pareil à lui-même.

Accusant ciel et terre de sa déchéance, le baron ne se reprochait rien, sinon une trop grande bonté qui l'avait rendu la dupe de faux amis et de maîtresses perfides. Il versa d'autant plus aisément dans une noire misanthropie que jamais, en dépit de sa bonté prétendue, il n'avait témoigné de bienveillance envers ses semblables.

La conversation demeurait sa dernière ressource, mais les occasions de bavarder devenaient rares. Quelques compagnons de plaisir, parmi les moins recommandables, lui étaient restés fidèles. Ils se lassèrent de l'entendre déblatérer à jet continu, et, comme dans sa mauvaise humeur constante il ne les épargnait pas eux-mêmes, ils s'éclipsèrent successivement.

III

Chaque jeudi, le baron de Cancaval mettait sa meilleure chemise, nouait une cravate blanche, chaussait des souliers qu'il avait vernis au pinceau et endossait l'habit de soirée, avachi et lustré, qui faisait triste figure à son porte manteau. Il dînait chez Mme Lerebour, la seule personne amie qui lui restât.

En 1862, Mlle Félicité Rouchon, débutant au Théâtre Lyrique sous le nom de Rosita, créa un bout de rôle dans

la Chatte Merveilleuse. Elle était ronde et fraîche comme une pomme, et ses vingt ans fleuraient santé et bonne humeur. Plutôt appétissante que jolie, le nez drôlement retroussé, l'œil effronté, elle avait cet air un peu peuple qui convient pour jouer les soubrettes. Le banquier Lerebour, d'âge à être son père, s'enticha d'elle, la prit pour maîtresse et, l'ayant par la suite épousée, lui fit quitter le théâtre.

Félicité faisait un beau rêve, mais le rêve avait son envers. La vie auprès de M. Lerebour ressemblait à une journée de pluie fine sans espoir d'éclaircie. Cet homme qui, même amoureux, bâillait partout, sauf à son bureau, répandait autour de lui le spleen dont il était possédé. Morne et silencieux, il avait bien pu, comme on le disait en plaisantant, causer par la seule vertu de sa présence la maladie de langueur dont sa première femme était morte. Félicité n'y tint pas. Trop bonne fille pour rendre malheureux un mari à qui elle devait tout, elle se contenta de le tromper à cuisse-que-veux-tu, sans qu'il en sût rien.

Au décès du banquier, Mme Lerebour allait vers la cinquantaine. La charmante Rosita était devenue une matrone débordante dont flamboyait la chevelure teinte au henné. Comme si le veuvage eût enlevé toute raison d'être à ses fredaines, elle se rangea et fut aussi fidèle à la mémoire de son mari qu'elle l'avait été peu à sa personne.

Sans enfants, sans famille, sans position bien assise dans le monde, elle envisagea l'utilité d'un but, si elle tenait à vieillir agréablement. Ni la dévotion, ni les bonnes œuvres n'étaient son fort. Elle ambitionna de tenir maison de bel esprit. Son mari, « économiste distingué », comme ils le sont tous, ayant décroché un fauteuil à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, réunissait de temps à autre à sa table des membres de l'Institut, et le bagoût de la maîtresse de maison sauvait ces repas

de l'influence soporifique du banquier. Elle sembla perpétuer une tradition en donnant des dîners hebdomadaires où furent conviées les personnalités du monde littéraire. Elle occupait, boulevard Malesherbes, un magnifique appartement ; son chef sortait du *Café Anglais*. Les invités ne se firent pas tirer l'oreille.

Mme Lerebour se vit au comble de ses vœux quand son salon fut classé parmi les quatre ou cinq salons de Paris où se mijotent les élections académiques, mais elle ne fût pas arrivée à ce résultat toute seule. Elle avait trop présumé de ses capacités. Son esprit naturel ne compensait pas son ignorance, et ses bourdes amenaient sur les lèvres des sourires qu'elle surprenait. Elle avait affaire à des convives susceptibles, pour la plupart enclins à la tourner en ridicule. Mal informée de leur existence, de leurs manies, de leurs rivalités, elle s'exposait à de fâcheux impairs. Sans le baron de Cancaval, sa carrière d'amphitryon eût été fort compromise.

Leur connaissance remontait à l'époque où Rosita, du Théâtre Lyrique, était la maîtresse de son futur mari. Depuis lors ils avaient évolué dans des milieux différents, mais se retrouvaient-ils, c'était avec le plaisir de gens qui, ayant eu du goût l'un pour l'autre, ne se sont point passé, Dieu sait pourquoi ! leur fantaisie. Lorsque la ruine eut achevé de déclasser le baron, l'excellente Félicité s'abstint de lui jeter la pierre. L'ayant rencontré dans la rue, peu reluisant, quelques années après son plongeon, elle se montra gracieuse au possible et insista pour l'avoir chez elle. Touché par l'élégance du geste, il excepta désormais quelqu'un de son exécration universelle. Des relations suivies s'établirent entre eux.

Mme Lerebour se loua grandement d'avoir repêché cette épave. Etant donné ses visées, elle avait un atout en la personne d'un homme qui, au cours d'une vie assez sotte, n'avait jamais perdu sa coquetterie d'intelligence et qui savait son Paris sur le bout du doigt. Le baron

la pilota parmi les écueils et l'empêcha de naufrager.

Une reconnaissance mutuelle transforma en amitié leur sympathie de vieille date. Le baron se prodiguait, heureux de pouvoir jouer encore un rôle dans la comédie parisienne et d'avoir à sa disposition un toit sous lequel oublier sa solitude et sa misère. Les dîners du jeudi, où son couvert figurait de fondation, étaient pour lui l'événement de la semaine. Il avait toujours aimé la société des artistes et des écrivains ; son penchant pour eux s'augmentait d'autant que croissait son aversion pour les gens du monde, et il retrouvait en leur compagnie toute la verve des beaux jours.

Sa familiarité dans la place prêtait aux plaisanteries des habitués, qu'amusaient ses anecdotes et ses sarcasmes, mais qui le trouvaient encombrant. Cet ancien beau, fort sur la teinture, leur semblait merveilleusement apparié avec la grosse Félicité. Mme Lerebour devinait ce qu'on murmurait dans les coins, mais ne s'offusquait nullement qu'on lui donnât cet amant-là après tant d'autres. Plût au ciel qu'il n'y eût rien de pis à dire de M. de Cancaval !

Mise en garde contre son protégé, elle prit chaudement sa défense et l'imposa avec un entêtement où l'intérêt et l'affection avaient part égale. Et lui, qui n'ignorait pas combien il était visé, poussa la gratitude jusqu'à l'héroïsme. Aux prises avec des difficultés pécuniaires croissantes, il se trouvait fort tenté de recourir à la bourse d'une femme riche, son amie et dans une certaine mesure son obligée. Mettant un point d'honneur à s'en abstenir, il lui laissa si bien ignorer sa détresse que jamais elle ne pensa en le voyant dévorer son dîner qu'il avait dû faire l'économie du déjeuner. Il ne reprocha même pas à Mme Lerebour l'égoïsme et la légèreté avec lesquels elle se désintéressait de son sort. « Sa bonne Félicité » lui était sacrée. Il fallait bien qu'elle le fût pour que, ni sa vulgarité, ni ses balourdises ne lui arrachassent point,

même dans son dos, quelqu'un de ces mots à l'emporte-pièce, dont il était si prodigue.

IV

— Ma bonne Félicité, demanda un jour le baron, voulez-vous faire une action méritoire ? Un vieux bonhomme auquel je m'intéresse vient d'hériter d'une petite rente. Le pauvre diable, qui vit à l'hôtel, rêve d'un chez lui, mais, comme bien vous pensez, n'a pas les moyens de se meubler. Si vous aviez dans vos débarras de quoi garnir une chambre, vous le rendriez heureux à bon compte.

Mme Lerebour frissonna. L'évocation de la misère, qu'elle avait connue dans son enfance, lui était insupportable.

Elle ne l'avait pourtant pas connue longtemps. Enfant de la balle, elle avait eu la chance, orpheline à dix ans, d'être recueillie par une ancienne danseuse, prise sur le tard d'un besoin de maternité. Sa mère adoptive, riche d'une pension viagère, léguée par un amant princier, lui assura une jeunesse d'enfant gâtée et la fit entrer au Conservatoire, présumant que sa jolie voix et sa gentillesse la mettraient un jour à l'abri du besoin. Rosita s'y trouva en effet dès ses débuts.

Habituée aux sourires de la fortune, Mme Lerebour détournait les yeux des spectacles susceptibles de démentir son optimisme. C'est ainsi qu'avec un fond de bonté elle se comportait comme une créature au cœur sec.

Elle s'empressa de faire droit à la requête du baron, lequel, incapable de solliciter pour lui-même, avait imaginé ce subterfuge. Il entra en possession d'un lit au sommier fatigué, de deux fauteuils voltaire, mangés des mites, d'une commode au marbre fendu, d'une toilette bancale et de divers objets de rebut. Un papier peint bien choisi, quelques gravures encadrées, d'innombrables photographies disséminées un peu partout mas-

quèrent l'indigence de son mobilier et donnèrent une physionomie plaisante au rez-de-chaussée qu'il avait découvert rue Nollet, aux Batignolles.

Dix années d'épreuves avaient rendu M. de Cancaval plus philosophe. Il ne protestait maintenant contre la destinée que par la force de l'habitude. L'homme de jadis en lui ressemblait si peu à l'homme d'aujourd'hui qu'il en arrivait à considérer le premier comme un personnage historique. Ayant touché le fond de la misère, il pouvait être sensible à la moindre amélioration de son sort. La pension dérisoire qui le sauvait de la faim lui paraissait une petite fortune, et, au sortir des taudis qu'il avait habités, posséder un domicile décent, c'était presque le paradis.

Son rez-de-chaussée, d'un loyer de cinq cents francs, se composait d'une pièce assez vaste, dont les deux fenêtres donnaient sur la rue et d'un cabinet de débarras. Quand il s'y fut installé, il découvrit maintes raisons pour s'y trouver mieux que partout ailleurs.

— Paris me dégoûte, déclarait-il à tout venant. Dans mon petit coin tranquille on se croirait en province. Je suis entouré de petites gens, qui valent mille fois les faiseurs d'embarras qui tiennent le haut pavé.

Il fut bientôt populaire dans le quartier. En vrai gentilhomme, il n'avait jamais montré de morgue vis-à-vis de ses inférieurs ; réduit à leur compagnie, il inclinait à la familiarité. Le matin, chaussé de savates, coiffé d'une casquette anglaise, affublé d'un manteau de voyage à carreaux, il sortait pour se faire raser et acheter du tabac, le *Figaro* et le mou destiné à son chat. En cours de route, il entrait chez la crémière ou la blanchisseuse, s'informait ici des enfants, là de la vieille mère infirme. La marchande de journaux lui contait ses malheurs, la buraliste des ragots. Au début, les boutiquiers plaisantaient sa tournure et ses moustaches d'ébène, mais on ne pouvait rire longtemps d'un baron si bon enfant. Toutefois, pour que

la familiarité des grands soit flatteuse, faut-il qu'ils se maintiennent à certain niveau. Chacun éprouvait du plaisir à voir passer M. de Cancaval, en tenue de soirée, les jours où il dînait en ville.

Théophile, le coiffeur de la rue des Dames, lui donnait, comme les autres, du « Monsieur le baron » à pleine bouche. C'était pourtant un socialiste à tous crins qui portait ses convictions aussi ostensiblement que sa rosette d'officier d'Académie. Tout en accommodant les clients, il n'arrêtait pas de parler politique avec de grands éclats de voix.

En politique, M. de Cancaval n'avait jamais eu d'opinion bien arrêtée, sinon que tous les gouvernements le dégoûtaient. Mais, à n'écouter que ses sentiments actuels, il trouvait la société mal bâtie et ne voyait aucun inconvénient à ce qu'on fît rendre gorge aux riches, à commencer par son beau-frère.

— On a toujours été révolutionnaire dans ma famille, déclarait-il, emporté par son éloquence. Vous savez, Théo, que mon grand-oncle a voté la mort de ce couillon de Louis XVI.

Sur l'article de la religion, il s'entendait tout aussi bien avec son coiffeur. Comme beaucoup d'hommes qu'en leur enfance ont excédés les pratiques pieuses et la surveillance des prêtres, il avait pris le catholicisme en grippe. C'était un de ses plus lointains travers de se livrer à des plaisanteries tirées pour la plupart du *Dictionnaire Philosophique*. Ses malheurs ayant accru sa propension à se répandre en blasphèmes, il s'en prenait à Dieu des conséquences de ses fautes. Il fallait l'entendre, renversé sur le fauteuil à bascule, le menton savonneux, lancer au plafond des imprécations.

— Oui, Théo, quand je serai mort et que le Père Eternel et moi serons face à face, je lui camperai son fait à ce malfaiteur. Ah ! mon gaillard, lui dirai-je, t'es-tu assez moqué de moi, t'es-tu assez amusé à me tourmen-

ter !... A nous deux maintenant ! Tu sauras ce que je pense.

— Bravo, monsieur le baron ! s'écriait le coiffeur enthousiasmé.

L'admirable, c'est qu'ils se vantaient tous deux d'être athées.

V

Son loyer payé, M. de Cancaval disposait d'environ cent cinquante francs par mois. Cette somme se trouvait lourdement grevée par son entretien, le fait de dîner en ville impliquant certaines dépenses peu compatibles avec ses ressources.

Tard levé, il faisait à jeun son ménage et ses commissions. Vers une heure, il prenait une tasse de chocolat accompagnée de tartines, puis, allumant la pipe qui ne devait plus quitter ses dents, il s'établissait dans un fauteuil et se livrait jusqu'à la tombée de la nuit à une débauche de lectures. Il commençait par déguster les échos mondains du *Figaro*. Malgré son mépris pour la société parisienne, il n'eût pas manqué un seul jour de se tenir au courant de ses faits et gestes. Grâce à une mémoire prodigieuse, où s'enregistraient naissances, décès, mariages, il connaissait les tenants et les aboutissants de chacun, au point de pouvoir en remontrer aux intéressés eux-mêmes. Souvent, en découvrant dans le journal un nom qui n'avait pas l'heur de lui plaire, il jetait à haute voix quelque virulente épithète, et comme son chat Baâl, réveillé en sursaut, le fixait de ses yeux jaunes, il saisissait l'occasion pour le féliciter de n'être qu'une bête, c'est-à-dire cent fois meilleur qu'un homme.

Les lectures qu'il faisait ensuite lui servaient à tuer le temps, mais il ne les faisait pas toutes pour son plaisir. Mme Lerebour, qui, comme toutes les femmes inoccupées, avait peu de loisirs, lui commettait le soin de dépouiller les livres et les revues qu'elle recevait à la douzaine.

Il lui signalait ce dont il importait qu'elle prît connaissance. Ainsi Félicité et son ami se trouvaient-ils, elle en état de tenir son rôle, et lui mieux qu'homme de France au courant du mouvement intellectuel.

Sur le tard, M. de Cancaval retirait la robe de chambre en lambeaux qui lui permettait d'économiser ses vêtements, et procédait à sa toilette. Ses cheveux, ses sourcils, sa moustache réclamaient des soins minutieux, et il avait pour ses mains une coquetterie de petite-maîtresse.

L'appétit se faisant sentir, le dîner n'était pas aussi facile à escamoter que le déjeuner. Le baron avait bien découvert, rue Legendre, un marchand de vins, à clientèle ouvrière, chez qui, selon lui, on mangeait mieux pour quarante sous que dans les grands restaurants. Mais quarante sous par jour forment au bout du mois un certaine dépense. Heureusement la réduisait-il en dînant deux fois par semaine chez Mme Lerebour, le jeudi en cérémonie, le dimanche dans l'intimité. Ils adoraient tous deux ces tête-à-tête dominicaux où ils s'en donnaient à cœur joie de gloser sur les moindres incidents qui avaient marqué la précédente réception.

Outre la question d'économie, M. de Cancaval eût souhaité dîner tous les soirs en ville, car il éprouvait le besoin, après ses journées de claustration, de fuir sa chambre enfumée et de se dérouiller la langue. Il avait une indigestion d'imprimé et ne savait que faire en attendant le sommeil, toujours lent à venir.

Hélas ! les gens hospitaliers ne courent pas les rues, et M. de Cancaval manquait de la souplesse indispensable au parasite. Faisait-il par hasard une connaissance, il laisait vite passer le bout de l'oreille, et, à peine formées, ses nouvelles relations se dénouaient bruyamment. Rue Nollet, il eut plus de chance. Baâl le mit en rapports avec les locataires du premier dont il courtisait la chatte. Mme Remoulin ne rencontrait pas son voisin sans échanger avec lui des propos touchant leurs bêtes. Flattée

d'approcher un personnage d'illustre souche, car son mari, professeur d'histoire, n'ignorait pas les Cancaval, elle s'enhardit, après bien des conversations sur le pas de la porte, à le prier à dîner, se confondant par avance en excuses au sujet de son intérieur.

L'intérieur était, en effet, des plus modestes, mais on avait mis les petits plats dans les grands. Le baron feignit de se fâcher et déclara « qu'il viendrait volontiers manger la soupe de temps en temps, à condition que l'on ne changeât rien à l'ordinaire ». La simplicité de ses goûts facilita les choses et, de fil en aiguille, il eut son couvert mis tous les mardis.

Certes, il ne s'amusait guère chez « ses braves Remoulin », mais tout valait mieux qu'une soirée de rêvasserie dans la pénombre et le silence. Sanglé dans son éternelle redingote comme une momie en ses bandelettes, M. Remoulin, sexagénaire parcheminé, alimentait peu la conversation. Très dur d'oreilles, il était méfiant et taciturne, sans compter abruti par la vie de café, passant le plus clair de son temps à jouer aux échecs dans une brasserie du boulevard des Batignolles. Sa femme se répandait en frais pour deux. Elle avait une carrure de portefaix, le teint couperosé, un soupçon de moustache, mais sous ses apparences de virago c'était la meilleure des créatures. On pouvait même trouver que chez elle le cœur tenait trop de place et qu'elle abusait des histoires de chiens perdus et de chevaux martyrs. Elle montrait toutefois tant d'égards à son hôte, buvait ses paroles, avec une telle extase, qu'il ne laissait pas d'y être sensible. Au reste, quand Mme Remoulin l'agaçait par trop avec ses ignorances de petite bourgeoise, il ne se gênait pas pour la rudoyer :

— Voyons, ma bonne dame, d'où sortez-vous ? s'écriait-il... Vous ne savez donc rien ? Vous n'avez donc rien vu ?

— Hélas ! à qui le dites-vous ? soupirait Mme Remoulin, dont l'humilité désarmait l'irascible convive.

M. de Cancaval profitait rarement des billets de faveur et des cartes d'entrée aux expositions de peinture que lui donnait Mme Lerebour, car, à l'en croire, il s'estimait le plus souvent volé et « en était pour ses frais d'omnibus ». Le théâtre, dont il avait abusé, ne l'amusait plus. Dumas fils, affirmait-il, ne serait jamais remplacé. Il avait aussi la manie, commune aux gens de son âge, de comparer les acteurs d'aujourd'hui à ceux de jadis et de les écraser sous la comparaison. Quant aux peintres, il les exécutait en trois mots : « Tous des cochons ! » Billets et cartes lui servaient à faire des politesses. Sa concierge lui dut de trôner au balcon du Vaudeville, Mme Remoulin de se mêler pour la première fois à la cohue du Vernissage, et Théo d'oublier la question sociale dans un fauteuil des Variétés.

Lorsqu'il réglait sommairement leur compte aux peintres, le baron songeait aux portraits que des membres éminents de l'Académie des Beaux-Arts avaient faits de Mme Lerebour. Celle-ci, qui ambitionnait de léguer ses traits à la postérité, courait depuis des années à la poursuite d'une image où elle pût se reconnaître avec satisfaction, comme un joueur malheureux court après son argent. Elle s'adressait successivement aux portraitistes les plus en renom sans avoir jamais lieu de se louer de son choix. Chaque panneau de ses salons offrait à ses regards navrés une toile désobligeante qu'elle n'osait mettre au rancart par respect pour la signature. Ici, tel maître, qui avait cru devoir représenter parmi des livres l'amie des écrivains, laissait supposer que cette dame endimanchée s'était enrichie dans le commerce de la librairie. Ici, tel autre l'avait peinte, dans le goût anglais, en grande toilette, parmi les verdures d'un parc, mais semblait avoir pris plaisir à souligner sa vulgarité par un excès d'élégance. Un troisième avait tant insisté sur l'œil

émerillonné, l'acajou de la perruque et l'opulence des chairs que le modèle semblait issu d'une maison Tellier.

Mme Lerebour découvrit enfin le portraitiste de ses rêves en la personne d'un débutant, subitement consacré par la mode. Il avait, comme on dit, une vision « bien personnelle ». Vieilles ou laiderons, toutes, sous son pinceau, devenaient des houris. Ayant subi le sort commun, Mme Lerebour se réjouissait d'assister au vernissage de la Société des Pastellistes, mais une grippe malencontreuse la retint à la chambre. Impatiente du jugement de M. de Cancaval, elle le délégua à la *Galerie Petit*.

Après avoir fait le tour de la salle sans dénicher le portrait de son amie, le baron dut recourir au catalogue. Ah ! combien Félicité avait-elle raison de proclamer magiques les crayons de l'artiste ! Sur cette éblouissante créature dont les lèvres humides, entr'ouvertes sur une double rangée de perles, dispensaient des promesses d'amour, jamais il n'eût de son propre chef mis le nom de sa quasi contemporaine.

Il souriait encore de la métamorphose de Mme Lerebour en promenant un œil distrait sur la série de nus, d'une aimable indécence, qu'exposait un nommé Mauvieux. L'auteur, petit homme à mine de faune, en quête de compliments, crut ce sourire destiné à ses œuvres. Interpellant M. de Cancaval, il se mit en devoir de lui démontrer qu'il entendait continuer la tradition des Boucher et des Fragonard. Le baron répondait d'autant plus volontiers aux avances qu'on lui en faisait rarement, et, comme il aimait à prouver que sous ses dehors d'homme du monde, il avait des connaissances et du goût, il trancha de l'amateur, le verbe haut, s'efforçant d'éblouir à la fois son interlocuteur et la foule qui les pressait. Les deux bavards furent si satisfaits l'un de l'autre qu'après une longue conversation, ils échangèrent leurs cartes. Le peintre obtint la promesse d'une visite à son atelier.

VI

Même parmi ses confrères, Mauvieux ne comptait que des amis. Doué d'un heureux caractère, ne voyant que le beau côté des choses et des gens, toujours prêt à rendre service, il avait dépassé la cinquantaine sans avoir rien perdu de son entrain et de ses illusions. Les petites rentes qu'il possédait suffisaient à ses besoins. Resté à mi-chemin entre l'oubli et la notoriété, il ne prenait aucun ombrage de la réussite du voisin. Le moindre compliment le contentait, et lorsqu'il lui arrivait par hasard de vendre une toile, il était aux anges.

Il avait passé pour l'un des mieux doués parmi ses camarades d'atelier, et si toutes les promesses alors données ne s'étaient pas réalisées, cela tenait à la confusion opérée en lui de l'amour des femmes et de l'amour de la peinture. Lorsqu'il errait par les rues, ouvrant un œil de chasseur, il poursuivait de front l'aventure et le modèle. L'histoire de ses tableaux était celle de ses bonnes fortunes, mais d'ainsi déchoir le travail pâtissait.

Ces bonnes fortunes, dont Mauvieux ne faisait pas mystère, semblaient inconcevables à qui ignorait le fond des choses. Que tant de belles, dont l'huile ou le pastel dévoilaient les charmes secrets, eussent été les maîtresses de ce bohême au front dépouillé, à la barbe en torchon, mal lavé et mal vêtu, cela donnait fort à penser sur la perversité féminine. Mais les amis du peintre, ne lui ayant jamais connu de liaisons qu'avec des trottins fanés ou de vulgaires donzelles, savaient à quoi s'en tenir. Il voyait les femmes avec les yeux d'un collégien.

Provincial d'origine, il s'était naturalisé montmartrois au sortir de l'Ecole des Beaux-Arts. Il habitait depuis trente ans les hauteurs de la rue Lepic. Son logis, deux pièces et un atelier, ressemblait à la boutique d'un brocanteur; c'était le royaume de la poussière et du fouillis. Mauvieux conservait religieusement tout ce qui lui rap-

pelait un souvenir, et dans cette accumulation d'objets hétéroclites, il n'y avait chose qui ne lui fût prétexte à conter une historiette. De la plinthe au plafond, cadres, moulages, armes, faïences, lambeaux d'étoffe, couvraient les murs. Des guirlandes de photographies décoraient le pourtour des glaces. Des bibelots sans valeur chargeaient les meubles et les étagères. Une paire de gants ou un éventail oubliés par une ancienne maîtresse, un accessoire de cotillon, un lot gagné au tourniquet d'une fête foraine avaient leur place dans cette étrange collection.

Dès sa première visite, M. de Cancaval constata, non sans regret, que la maison n'était pas de celles où l'on mange. Le peintre, servi par une femme de ménage, déjeunait sur un guéridon. Comme il détestait la solitude et que ses conversations avec les modèles n'épuisaient point sa loquacité, il dînait toujours en ville. Il avait pied dans les mondes les plus divers, et chaque soir lui fournissait deux invitations plutôt qu'une. S'adaptant à tous les milieux, il se faisait bienvenir partout. Il s'amusait chez le pauvre comme chez le riche, chez l'artiste comme chez le bourgeois. Liant et fidèle, il comptait dans ses relations depuis des camarades de collège jusqu'à des voisins de table d'hôte.

Valentine Corbigny, dont la connaissance pour lui datait de la vente d'un pastel, était au nombre des personnes qui l'invitaient. Cette ancienne célébrité du monde de la galanterie achevait dans le calme une existence mouvementée. A l'âge où, après avoir gaspillé des fortunes, elle pouvait redouter une fin difficile, elle avait mis la main sur un amant de tout repos. Sans doute le vieux Jacob Silverstein, Jaja comme elle l'appelait, n'offrait pas mine appétissante, mais ses millions et sa générosité faisaient compensation. Il avait en sus le mérite d'être peu encombrant. Marié et surchargé d'affaires, il n'amenait qu'à jour dit ses longs favoris de filasse, son nez de

tapir et sa lippe. Valentine avait tout à gagner en ménageant un tel homme, qui, non content de l'entretenir sur un grand pied, l'intéressait dans ses spéculations. Elle s'appliquait donc à satisfaire en lui l'illusion à quoi il tenait essentiellement qu'elle ressemblait à une femme du monde. Ce souci du décorum l'amenait malheureusement à périr d'ennui. Ne pouvant fréquenter ses congénères, elle en était réduite à la société de deux ou trois femmes de fournisseurs, intéressées à fermer les yeux sur sa situation. Au regard de l'élément masculin, elle n'ouvrait sa porte qu'à des célibataires peu compromettants, du genre de Mauvieux.

En faveur des coups d'encensoir qu'il lui prodiguait avec une évidente sincérité, elle pardonnait au peintre ses ongles douteux et sa mise négligée. Jamais elle n'avait été aussi sensible aux compliments que maintenant où elle ne les justifiait plus. Pour ses cinquante-sept ans elle était assurément étonnante ; elle gardait sa taille et ses belles épaules, mais les ressources de l'art ne conjuraient pas la ruine de son visage, et même le soir, parmi des lumières judicieusement tamisées, tout autre que Mauvieux eût semblé se moquer en la traitant de jolie femme.

Or, un jour qu'il dînait avenue de l'Alma, il laissa tomber dans la conversation le nom du baron de Cancaval.

— Comment ! s'exclama Valentine...Vous connaissez Hector !... Où diable l'avez-vous pêché ?... Je le croyais dans le trente-sixième dessous.

Hector de Cancaval et elle, ces deux héros de la fête, avaient jadis gravité dans le même orbite. Elle avait eu pour amants de ses amis et pour amies de ses maîtresses. Elle pouvait parler de lui en connaissance de cause. Il fut arrangé de la belle façon.

Mauvieux écoutait les potins sans y attacher d'importance. Il laissa dire et s'exprima sur son nouvel ami dans les termes les plus élogieux.

— Taisez-vous donc, dit Valentine !... Ou vous vous fourrez le doigt dans l'œil, ou l'on m'a changé mon Hector... Je serais curieuse de le revoir... La dèche ne doit guère lui aller... Vous devriez lui demander de se joindre à vous la prochaine fois que vous viendrez à la maison.

Emerveillé de la rencontre, Mauvieux courut dès le lendemain rue Nollet. Il avait congédié son modèle de bonne heure, mais, chemin faisant, une silhouette féminine accrocha son regard. Il emboîta le pas à la jeune personne, ouvrière en modes qui allait chercher des fournitures dans Paris, et la persécuta de ses déclarations jusqu'à la rue Réaumur. Vaincue par sa ténacité, elle lui promit de passer à son atelier entre deux courses. Quand, essoufflé, le front en sueur, Mauvieux arriva chez le baron, celui-ci, en frac, se donnait un dernier coup de polissoir sur les ongles.

— Je n'ai que cinq minutes à vous accorder, dit M. de Cancaval. A ces heures, c'est le diable de trouver de la place dans l'omnibus.

Le peintre, l'esprit tout plein de son aventure, se lança dans un récit, entrelardé d'exclamations enthousiastes :

— Un vrai Greuze !... Quelle grâce !... Quelle expression !

L'autre, impatienté, l'interrompit.

— Je ne pense pas, mon bon, que vous soyez venu tout exprès pour me faire part de ce levage.

— Sapristi ! j'oubliais !... Imaginez que l'on m'a beaucoup parlé de vous, hier. Vous ne devineriez jamais qui...

— Je n'ai pas le temps de résoudre des énigmes, dit le baron en mettant son pardessus. Accompagnez-moi si vous voulez jusqu'à la station. Vous me raconterez ça en route.

Ils sortirent de compagnie. En entendant le nom de Valentine Corbigny, M. de Cancaval tomba des nues.

— Comment ! vous connaissez Valentine !... Serait-elle balayeuse dans votre quartier ?

— En voilà une idée !... Elle est avec Silverstein.

— Peste ! Elle a eu plus de bonheur qu'elle n'en méritait... Une belle fille, mais une sacrée rosse !

Et Mauvieux dut avaler une série de médisances, pendant de celles qui lui avaient été servies la veille.

— N'empêche, conclut le baron, que cela m'amuserait de contempler cette vieille garde... Ce qu'elle doit être décatie ! Faites-moi signe...N'importe quel jour, sauf le dimanche, le mard' et le jeudi.

Et de la plate-forme de l'omnibus il cria :

— A bientôt chez la Corbigny !

La rencontre du baron et de Valentine eût mérité un témoin plus sensible que Mauvieux à la beauté du spectacle. L'ancienne cocotte exultait de se montrer dans sa splendeur de parvenue au viveur décavé, et, lui, arrivait bien résolu à ne pas se laisser humilier. Il fit son entrée d'un air qui donnait à entendre qu'en dépit de tout Hector de Cancaval se survivait.

Leurs arrière-pensées s'évanouirent dès qu'ils se furent mesurés du regard. La ruine défait moins un homme que la vieillesse une jolie femme. Au milieu de ses Gobelins, sous la robe du couturier en renom, Valentine ne valait guère mieux que son hôte en habit luisant d'usure. L'impression qu'ils en avaient tous deux les mit aussitôt sur un pied d'égalité.

Le baron pour rien au monde n'eût paru seulement remarquer le luxe de la maison, mais si, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il savait proclamer son amour de la simplicité, il n'était pas sans préférer devant lui une table fleurie, abondante en primeurs, à celle où le miroton des Remoulin fumait sous la suspension. Il songea que ce serait une aubaine d'avoir son couvert mis vis-à-vis de Valentine. Animé par des crus choisis, il se montra si brillant et de si bon ton que Mauvieux perdit de son prestige aux yeux de la maîtresse du logis.

Elle trouva que le peintre, venu comme de coutume avec son veston à col de velours et sa cravate Lavallière, sentait un peu trop la bohême, et que l'esprit de Montmartre ne vaut pas celui des salons.

Après avoir remué mille souvenirs avec un plaisir qui était bien de leur âge, M. de Cancaval et Valentine se séparèrent dans les meilleurs termes. Ce bon accord ne fut pas de longue durée. Redevenus intimes, ils montrèrent en dépit d'eux-mêmes qu'ils ne se prenaient pas au sérieux, et les choses se gâtèrent. Dès les premiers mots, ils se contredisaient et, la discussion s'envenimant, ils se jetaient leurs vérités à la tête. Tous les samedis, jour que le baron avait adopté, ils se quittaient empourprés par la colère, souvent même sans se dire adieu.

Lorsque Mauvieux se trouvait là, il s'ingéniait à noyer l'incendie sous un déluge de calembredaines, mais on lui faisait signe moins souvent. Plein de mansuétude pour les caprices des femmes, il ne se formalisait pas que Valentine lui préférât un invité dont elle se plaignait amèrement.

— Décidément, Hector devient impossible, lui confiait-elle, quand par hasard elle l'invitait... Quelle ganache !... Je ne veux plus en entendre parler.

— La Corbigny en prend un peu trop à son aise avec moi, déclarait de son côté le baron... Je ne ficherai plus les pieds chez cette grue.

Mais M. de Cancaval et Valentine avaient pris une telle habitude de se quereller qu'ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre.

VII

Il y avait trois ans que M. de Cancaval habitait son rez-de-chaussée. Sa nouvelle existence était organisée, et il lui semblait, à force de répéter les mêmes gestes et de voir les mêmes figures, qu'il la menait de temps immémorial. En toutes saisons, chaque jour amenait des évé-

nements prévus. L'été, Mme Lerebour suspendait ses réceptions, mais, ennemie jurée de la campagne, elle ne quittait jamais Paris et continuait à recevoir son cher Hector. Valentine passait la belle saison à Rueil dans une villa qu'elle devait à la munificence de Jacob ; le baron en était quitte pour prendre le samedi le tramway de Saint-Germain. Quant aux Remoulin, ils s'absentaient tout au plus une quinzaine en août pour rendre visite à leur fille, mariée en province.

Avec l'insouciance de l'homme bien portant, M. de Cancaval s'abandonnait au trantran quotidien sans jamais se demander ce qu'il deviendrait en cas d'infirmités ou simplement de maladie. Il possédait par chance une santé robuste que, ni excès, ni privations n'avaient compromise. La seule éventualité fâcheuse à laquelle il songeât parfois était la disparition de Mme Lerebour. Celle-ci, qu'une néphrite avait mise, l'hiver précédent, à deux doigts de la mort, se rétablissait difficilement. Elle se plaignait sans cesse d'oppression et de migraine, et l'enflure de ses jambes ne présageait rien de bon. M. de Cancaval s'alarmait. Cette perte ne serait pas seulement pour lui un deuil ; elle entraînerait la rupture du dernier lien qui le rattachait à la société. Il avait eu l'avant-goût de la catastrophe, quand, les salons du boulevard Malesherbes fermés pour cause de maladie, il était resté trois mois durant comme un corps sans âme. Dût-il recueillir une part de la fortune de « sa bonne Félicité », il ne s'estimerait nullement dédommagé.

Il eût été inconcevable que cette femme, sans enfants, sans proches, omît de coucher sur son testament l'ami pauvre qui lui avait rendu tant de services ; c'était le moins qu'elle réparât sa longue négligence envers lui. Le baron n'eût pourtant jamais compté sur un legs si Mme Lerebour, se croyant perdue, ne lui avait fait part de ses intentions. Touchée du zèle affectueux qui l'amenait quotidiennement prendre de ses nouvelles, elle lui

avait dit : « Mon cher Hector, je ne vous oublierai point. »

En attendant, un événement extraordinaire vint jeter la perturbation dans l'existence si bien réglée de M. de Cancaval.

Afin de s'épargner la peine d'ouvrir si l'on frappait, le baron laissait l'après-midi la clé sur sa porte. Un jour qu'il tisonnait, assis au coin du feu, il vit entrer avec désinvolture un fort joli garçon, tiré à quatre épingles. Vexé d'être surpris par un étranger dans une tenue peu décente, il dévisagea l'intrus sans aménité, mais, celui-ci s'étant nommé, il daigna se soulever de son fauteuil.

— Monsieur Ladislas Valmont, l'écrivain ? demanda-t-il, au comble de la stupéfaction, en ramenant sur ses genoux les pans de sa robe de chambre trouée.

— Je n'osais me flatter d'être connu de vous...

— Comment donc ! se récria le baron... Je viens de lire avec un vif intérêt votre nouveau roman, *l'Enjôleuse* ; il doit être encore sur la table.

— Je vole de surprise en surprise, dit le jeune homme, qui n'avait pourtant pas un air à s'étonner de rien.

— J'adore la lecture et me tiens au courant, expliqua M. de Cancaval, enchanté de se faire valoir... Mais prenez donc un siège, monsieur Valmont, et dites-moi ce qui me vaut l'avantage...

Il se sentait un peu déconcerté, le visiteur, qu'il lui semblait avoir déjà vu, le regardant de l'œil de quelqu'un qui se livre à une bonne plaisanterie. Ladislas Valmont se rapprocha de lui, et avec une brusque familiarité :

— Cher baron, dit-il, laissons là ce nom de Valmont qui n'est qu'un pseudonyme. Je suis Ladislas tout court, Didi, que vous n'avez peut-être pas oublié.

— Didi !... Ah ! par exemple !...

Le baron, dont un afflux sanguin empourprait la face, s'était carrément levé.

— Je me doutais que vous n'en reviendriez pas, dit le jeune homme en lui prenant la main... Voilà une reconnaissance digne du théâtre classique !

— C'est que je te... c'est que je vous... reconnais maintenant tout à fait, bredouilla le vieillard... Je me disais aussi...

Oui, c'était bien le fils de Nathalie Waroska, et c'était elle que M. de Cancaval se remettait, bien plutôt que le bambin dont il avait gardé un vague souvenir. Ladislas avait de sa mère le teint mat, les yeux sombres et caressants, les pommettes accusées, le nez aquilin. Son visage rasé dévoilait mieux cette ressemblance.

— Ah! vous ne pouvez pas renier votre mère ! s'écria le baron, dont le regard se portait vers la cheminée, sur une photographie passée où se distinguait l'ombre d'une femme qui portait le mantelet, la tournure et la capote à brides d'une élégante de 1883.

— Oui, il paraît que je suis son portrait, dit l'écrivain d'un ton détaché... Mais c'est assez parlé de moi, s'empressa-t-il d'ajouter pour rompre les chiens.

L'évocation de la comtesse Waroska avait jeté un froid. M. de Cancaval, dont l'émerveillement ne se pouvait contenir de retrouver en la personne d'un romancier déjà connu l'enfant comblé jadis de gâteries, commençait à regretter son premier mouvement de sympathie envers l'innocent témoin du passé. Ce n'était pas une recommandation que de se présenter à lui comme le fils de l'aventurière qui avait consommé sa ruine.

— Vous pouvez constater, dit-il d'une voix aigre-douce, que, tandis que vous faisiez votre chemin, je n'ai pas précisément fait fortune... Vous trouvez ici l'homme le moins propre à vous être de quelque utilité.

— Oh ! baron, protesta Ladislas... Seul le désir de vous revoir m'amène ici.

— Soit dit sans reproches, ce désir a su prendre patience.

L'autre se mit à rire.

—C'est étonnant, cher baron, à quel point vous avez peu changé depuis vingt ans. Tout à l'heure, en entrant, je vous ai retrouvé tel que vous étiez resté dans ma mémoire. Et la pointe que vous me décochez me montre que votre esprit n'a pas vieilli davantage.

Voyant que M. de Cancaval, désarmé, souriait, il poursuivit :

— Quand j'ai débarqué à Paris, ma première idée a été de chercher auprès de vous les conseils dont j'avais grand besoin. Outre qu'il me fut impossible de vous découvrir, j'éprouvais des hésitations que vous comprenez certainement. J'ai laissé passer les années, mais un heureux hasard m'ayant procuré votre adresse, je me suis imaginé que mon nom d'écrivain me donnerait quelque crédit. Ai-je eu tort ?

Que répondre à cela ? Le tact et la bonne grâce de Ladislas ayant vaincu ses dernières résistances, le baron mit à le questionner un aimable empressement.

Nathalie Waroska avait éloigné d'elle, dès sa dixième année, un fils qui la gênait, et ne s'était par la suite occupée de lui que de fort loin. Ladislas, enfant naturel dont nul n'avait revendiqué la paternité, glissa sur les chapitres initiaux de son histoire ; il parla de son éducation faite en Suisse dans les meilleures écoles et de ses débuts dans la vie en qualité d'ingénieur. Eût-il écouté ses goûts qu'il eût pris une autre direction, mais il s'agissait pour lui de gagner immédiatement son pain. La comtesse Waroska étant morte à Vienne dans un état voisin de la gêne, il recueillit son héritage, en majeure partie composé de fourrures et de bijoux, et, toutes dettes payées, se trouva en possession de deux cent mille francs. Nanti de ce viatique, il put changer de carrière, et, à l'âge de vingt-quatre ans, vint chercher à Paris la gloire et la fortune. Il n'y avait que six ans de cela et sa situation littéraire était déjà enviable. Ses livres se vendaient ; des

revues et des journaux importants acceptaient sa collaboration. Un bel avenir s'ouvrait devant lui.

Tandis que le jeune homme se racontait, M. de Cancaval l'observait à travers la fumée de sa pipe, et en fin de compte le trouvait charmant. Un peu fat sans doute, un peu trop sûr de lui, mais son talent et sa jolie figure l'excusaient. Un arriviste assurément, et qui avait de qui tenir pour l'intrigue. En toute autre situation que la sienne, le baron eût été tenté de se tenir sur ses gardes ; fort à l'aise par là, il n'avait vraiment qu'à s'amuser de l'intrusion de ce revenant.

VIII

Trois mois plus tard, le baron ne jurait que par Ladislas Valmont. Il avait dû se rendre à l'évidence ; pour surprenant que cela fût, le fils de Nathalie avait frappé à sa porte sans arrière-pensée, ou, s'il en avait eu une, elle était parfaitement innocente. M. de Cancaval, lui ayant dit un jour qu'il était bien bon de perdre son temps dans la maison du pauvre, l'écrivain avait répondu :

— Etes-vous sûr que je le perde ?... Vous connaissez Paris mieux qu'homme au monde... J'utilise les renseignements que vous me donnez sur chacun, et de son côté le romancier fait son profit de vos souvenirs... Lorsque je viens vous voir, je vous exploite.

Il ne déplaisait pas au baron d'être couru pour ses potins. Au reste, tout en « l'exploitant », Ladislas lui donnait mille témoignages de sympathie qui le touchaient particulièrement, venant d'un homme heureux, d'âge à être son fils.

Dans les débuts, il avait tenu à se montrer devant Ladislas, plus encore que devant tout autre, supérieur à l'adversité. Il ne manquait aucune occasion de lui servir ses axiomes favoris, touchant les avantages de la pauvreté et de la retraite. Mais le refrain que son grand bonheur était de ne rien devoir à personne suggérait son besoin

de s'en persuader lui-même. Ladislas, qui devait une bonne part de sa réussite à son art tout féminin de prendre les gens, fit aisément de lui son obligé. Après l'avoir comblé d'attentions délicates, d'invitations, de menus cadeaux, il lui laissa entendre que sa bourse lui était ouverte.

Depuis beau temps, le baron ne s'était pas trouvé à pareille fête. En dix ans, sa bonne Félicité n'en avait pas tant fait pour lui que son nouvel ami en quelques semaines. Ce n'est pas elle qui, lui offrant un fauteuil d'orchestre inutilisé, aurait imaginé de mettre à sa disposition une voiture de cercle. Elle n'eût pas songé qu'une carpette, une bonne lampe ou un coussin peuvent manquer dans un intérieur modeste. Jamais elle ne se fût dit qu'une visite de cinq minutes change le cours des pensées d'un solitaire.

M. de Cancaval aimait trop Mme Lerebour pour lui reprocher aujourd'hui un égoïsme longtemps accepté ; mais il établissait malgré lui des comparaisons. Les dîners du jeudi perdaient à ses yeux de leur lustre quand il leur opposait les repas, autrement amusants, auxquels le conviait parfois l'écrivain. Boulevard Malesherbes, messieurs les académiciens pontifiaient, sans que le plus souvent l'intérêt de leurs propos justifiât leurs airs d'importance. Chez Ladislas, quelle différence ! Point d'embarras ; cinq ou six jeunes gens, romanciers, poètes ou journalistes ; de la gaîté et de l'esprit. Au contact de la jeunesse le baron se sentait reverdir. Foin des vieilles gens qui composaient sa société disparate ! Il n'était pas « du même tonneau » ! De peur de paraître en retard, il renchérissait sur les paradoxes de ses commensaux et se découvrait de l'enthousiasme pour Wagner, Cézanne ou Mallarmé

Remis à flot par la pension de ses neveux, M. de Cancaval s'était juré de ne plus contracter de dettes. Il avait

trop souffert de la persécution des créanciers pour s'y exposer de nouveau et il n'entendait pas finir ses jours sous les ponts. Se tenant parole, il bouclait son budget à force de liarder.

Il n'avait pas prévu l'obligation où il finit par se trouver de renouveler les pièces capitales de sa garde-robe. Le rouge lui montait au front chaque fois qu'il remettait au valet de chambre de Mme Lerebour un pardessus dont le fripier n'aurait pas donné cher, et son habit de soirée ne valait guère mieux ! Recommandé par sa concierge, il s'arrangea avec un petit tailleur qui acceptait d'être payé à tempérament. Il s'aperçut bientôt que, pour se libérer, il devait laisser d'autres notes en souffrance. Le charbonnier fut négligé, et quand le charbonnier réclama, la blanchisseuse pâtit. Pour comble de malheur, le tailleur décéda et ses héritiers se montrèrent intraitables. Le baron, menacé de l'huissier, ne savait à quel saint se vouer. Les Remoulin ne roulaient pas sur l'or, et Valentine Corbigny était femme à lui fermer sa porte si elle voyait en lui un tapeur. Ce fut Mauvieux qui le tira d'affaire. Le peintre, auquel il confiait ses tracas, lui offrit spontanément les cinq cents francs qui lui faisaient défaut.

Le baron se laissa forcer la main, sans se demander comment il s'acquitterait, mais on s'arrange toujours mieux avec les amis qu'avec les fournisseurs. Il se réjouit fort de reconquérir l'estime de ces derniers, car il en avait coûté à son amour-propre de passer d'un air distrait devant leur boutique.

Mauvieux n'était pas en état de faire des placements à fonds perdus. A l'époque du terme, il fit allusion à sa créance. Le débiteur, comprenant qu'un jour ou l'autre il lui faudrait sauter le pas, avoua qu'il n'aurait jamais dû accepter ce prêt.

— Vous me voyez navré, cher ami, dit-il, tout déconfit. Je n'ai que cinquante francs devant moi, et je n'ose rien

vous promettre... Mais vous ne perdrez rien; je vous en donne ma parole. Ma bonne amie, Mme Lerebour, file un mauvais coton. Elle est plusieurs fois millionnaire, comme vous savez, et je tiens de sa propre bouche qu'elle m'a mis sur son testament.

— Sapristi ! sapristi ! dit le peintre, le nez long, en se grattant la barbe. Comment diable vais-je pouvoir payer mon terme ?

Le baron eût préféré se voir devant un créancier en fureur, ce qui, le mauvais moment passé, lui eût permis de conclure.

— Les amis, ne m'en parlez pas !... Dès qu'il s'agit d'argent, on est sûr de se brouiller avec eux.

L'attitude prise par Mauvieux lui laissa un remords. Permettrait-il qu'un brave homme, comme on en rencontre peu, fût victime de sa confiance en lui. Dette pour dette, mieux valait faire attendre quelqu'un qui ne fût pas près de ses pièces. Pourquoi ne point profiter des bonnes dispositions de Ladislas ? Après tout, l'héritier de Nathalie était dans une certaine mesure son débiteur. Il y alla carrément, car il ne voulait pas perdre dans l'esprit de son jeune ami en faisant figure de mendiant.

— Pourrais-tu me passer vingt-cinq louis, demanda-t-il avec désinvolture à l'écrivain, qu'il s'était remis à tutoyer. Je te rendrai ça un de ces jours.

— Comment donc ! s'écria Ladislas sans broncher. Davantage si vous voulez... Et que le remboursement ne vous tourmente pas... Rien ne presse.

Le vieillard, les yeux humides, lui dit en le frappant sur l'épaule d'une façon toute paternelle :

— Tu es un brave garçon... Combien je regrette de ne plus être en situation de faire quelque chose pour toi !

— Allons ! je vois que, pour la tranquillité de votre conscience, il me faudra un de ces quatre matins vous demander un service.

— Mais malheureux ! je voudrais bien savoir lequel ?

— Suggérer, par exemple, à la mère Lerebour de m'envoyer une invitation... Ce n'est pas que je meure d'envie d'être admis dans ce salon de fossiles, mais cela m'amuserait d'y jeter un coup d'œil... Vous voyez que vous pouvez être encore bon à quelque chose.

— Félicité n'en fait qu'à sa tête, dit le baron, unissant son rire à celui de son interlocuteur... Mais compte sur moi, je me charge de la tanner.

IX

Si M. de Cancaval, aujourd'hui convive de dîners plus gais, critiquait en son for intérieur ceux du boulevard Malesherbes, il restait d'avis que pour un homme de lettres, c'était tout un honneur d'y être prié. Ladislas blaguait les ridicules légendaires de Mme Lerebour et les pompes de ses jeudis académiques, mais ce devaient être là propos de renard pour qui les raisins sont trop verts. Ayant pris pour ligne de conduite de ne rien demander à sa vieille amie, le baron espérait que celle-ci irait au-devant de son désir, mais en vain lui chantait-il les éloges de Ladislas Valmont, elle ne montrait aucune curiosité et ne parlait pas d'invitation.

Elle avait ses raisons pour faire la sourde. Certes, elle aimait beaucoup son cher Hector, mais elle voyait en lui deux individus bien distincts : d'une part son familier, dont elle se louait grandement et qu'elle défendait mordicus, et de l'autre l'homme privé, moins intéressant, qu'elle préférait autant que possible ignorer. Patronné par ce dernier, Ladislas Valmont ne lui disait rien qui vaille. Au surplus, n'avait-elle pas coutume d'ouvrir sa porte à des écrivains d'aussi mince notoriété. Du talent ! tout le monde en a plus ou moins. Tout le monde par contre n'est pas décoré, et les académiciens au complet ne sont jamais que quarante.

Quand Ladislas eut manifesté son ambition d'être invité, M. de Cancaval se trouva fort ennuyé. Il savait

réglé le sort de l'affaire, et rien ne le mortifierait plus que son défaut d'influence dans une maison dont il était le pilier. Et qui sait si le jeune homme ne lui tiendrait pas rigueur du refus ? Au risque même de déplaire, il fit une suprême tentative, et un dimanche prit le taureau par les cornes.

— Vous me rendrez cette justice, dit-il à Félicité, que je ne me suis jamais permis de vous recommander personne... Vous ne m'en voudrez pas de sortir pour une fois de ma réserve... Il s'agit du jeune Valmont... Verriez-vous un inconvénient à ce que je vous le présente ?... Je vous promets que vous en serez contente.

— Vous savez, mon cher Hector, que je me suis fait une règle de n'admettre chez moi que des personnalités qui s'imposent. Nous reparlerons de votre protégé dans quelques années... Ses succès de débutant doivent pour l'instant lui suffire.

Mme Lerebour, dont la maladie aigrissait le caractère, avait répondu avec humeur. Le baron, vexé d'une fin de non recevoir aussi catégorique, se renfrogna ; et les deux amis, après s'être regardés en chiens de faïence pendant une demi-heure, se quittèrent froidement, événement unique dans les annales de leur liaison.

Le jeudi suivant, Mme Lerebour, qui dans l'intervalle avait eu un léger remords, prit à part quelques-uns de ses « chers maîtres » pour en tirer des renseignements sur Ladislas.

La lèvre méprisante, René Darbois, l'auteur de maints romans célèbres, laissa tomber du haut de son faux-col un « Valmont? connais pas... » tranchant comme le couperet. Haïssant la jeunesse, appelée à le détrôner, il ignorait délibérément tout nouveau-venu dans la carrière.

— Valmont ?... Il me semble avoir vu ce nom quelque part, dit le poète Marillier en caressant sa belle barbe... Ah ! pardon ! Je confondais... Je l'ai vu dans les *Liaisons dangereuses* ; ce n'est pas une recommandation.

— Valmont !... Je crois bien ! nasilla Frédéric Lamour, avec un accent toulousain dont quarante ans de boulevard ne l'avaient pas guéri... Un talent énorme !... L'*Enjôleuse* est tout bonnement un chef-d'œuvre !

Pourvu que l'on ne chassât point sur ses terres, ce dramaturge renommé ne marchandait l'enthousiasme à personne. Ses confrères, eux, n'écrivaient jamais de chefs-d'œuvre.

— Me voilà bien avancée, pensa Mme Lerebour, et dans le doute elle conclut en faveur de Ladislas. Elle éprouvait quelque contrariété de voir le baron continuer à la bouder. Comme, au milieu de la soirée, il s'échappait à l'anglaise, elle le rattrapa dans l'antichambre.

— Mon cher Hector, j'ai réfléchi. J'enverrai une invitation à votre jeune homme.

— Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites ! s'écria M. de Cancaval, radieux, en lui prenant les mains... Et merci pour Ladislas, il sera aux anges.

Aux anges, c'était beaucoup dire. Quand le baron, la bouche enfarinée, lui annonça le succès de sa négociation, il reçut de sang-froid la nouvelle, et même, comme l'ami de Félicité insistait sur la faveur grande, il dauba ferme « la mère Lerebour ».

— Avouez, baron, que sans sa table elle ferait moins d'histoires. Elle tient ses gens par le bec. Le jour où son cuisinier la lâchera, vous verrez la débandade.

Le baron rit du bout des lèvres. Il ressentait de l'amertume, mais ce n'était là qu'un commencement. Le jeudi, il reçut, passé sept heures, un télégramme de Ladislas, lequel s'excusait de ne pouvoir venir le prendre comme il avait été convenu.

Lorsqu'il arriva, bon dernier, boulevard Malesherbes, il trouva le jeune homme, qui s'était présenté lui-même, déjà très à l'aise, et, à la façon distraite dont son protégé l'accueillit, il vit nettement que celui-ci n'entendait point passer pour tel.

A table, puis au fumoir, Ladislas l'émerveilla par la souplesse avec laquelle il évoluait dans le monde. Il trouvait le mot juste pour répondre à chacun, gardait le silence quand il le fallait, brillait au moment opportun et sans chercher à éclipser personne. Mais M. de Cancaval, tout en s'émerveillant, faisait de sombres réflexions. Arrivé à ses fins, Ladislas le traitait en élément négligeable. Quel tort de s'être engoué pour le fils d'une femme qu'il croyait par moments revoir, tant la ressemblance était en tout frappante ! Artificieux et roué comme Nathalie, il n'avait sans doute pas plus de cœur. « Il rougit de moi, pensait M. de Cancaval. » Mais, indulgent malgré lui : « Après tout, s'avouait-il, je ne suis pas un fameux parrain ».

Ladislas n'avait, en effet, aucune envie de se réclamer de lui ; Marillier, potinier comme une commère, l'ayant attiré dans un coin, pour lui demander des tuyaux sur « ce vieux phénomène », il répondit évasivement :

— Le baron de Cancaval a été jadis en relations avec ma famille... Personnellement, je ne le connais pas plus que ça.

L'heure venue de se retirer, il oublia de proposer au vieillard de le reconduire.

Mme Lerebour, à qui le débutant avait fait sa cour avec des grâces de jouvenceau, se félicitait d'avoir enrichi son salon de cette agréable recrue.

— Mais c'est un charmeur, ce petit Valmont ! un charmeur ! gloussa-t-elle au milieu de l'assentiment unanime.

Pour ne point compromettre son jeune ami, le baron s'abstint d'unir sa voix au concert. Il attendit d'être seul avec Félicité, et, comme elle répétait : « C'est un charmeur ! » il s'écria avec un accent de triomphe, voilé toutefois de mélancolie :

— Et qui vous l'a amené, s'il vous plaît ?

Le lendemain, Ladislas apporta ses remerciements rue Nollet. Il ne regrettait pas sa soirée.

— Prétendre que l'on s'amuse follement chez la mère Lerebour serait exagéré, dit-il, mais il faut souvent faire passer l'utile avant l'agréable.

Il semblait n'avoir aucune conscience de ses procédés de la veille. Le baron, qui s'était promis de lui dire son fait,retint sa langue et se dérida vite. Bientôt il riait aux larmes. L'auteur de l'*Enjôleuse* avait du génie pour contrefaire les gens ; il singea tour à tour la morgue sénile de Darbois,la vulgarité et l'accent de Frédéric Lamour, la perfide bonhomie de Marillier, le poète à la belle barbe, voire même les minauderies éléphantesques de la maîtresse du logis.

Au milieu de cette comédie, on frappa à la porte, et Mauvieux fit son apparition. Ladislas et lui n'avaient pas encore eu l'occasion de se rencontrer. Ayant d'un coup d'œil jaugé l'intrus, l'écrivain estima superflu de se mettre en frais de politesse pour un « raté ». Il se leva au bout de cinq minutes employées à siffloter en inventoriant du regard le mobilier.

Mauvieux prisait peu les poseurs; aussi,Ladislas une fois dehors, se borna-t-il à remarquer :

— Ce monsieur Valmont est vraiment bien de sa personne.

M. de Cancaval, l'œil pétillant de malice, répondit :

— Oui, certes, et il connaît la manière de s'en servir... Ah ! ce n'est pas un naïf comme vous, mon pauvre Mauvieux!... Il ira loin, je vous le promets !... J'ai rencontré bien des roublards dans ma chienne de vie, mais pas un de cette force-là... Point de principes, peu de scrupules, un toupet infernal...

— Eh ! dites donc ! interrompit le peintre en s'esclaffant ; il me semble que vous l'arrangez bien votre jeune ami.

— Pas du tout !... Je le trouve étonnant... Quand on veut réussir par le temps qui court, c'est comme cela qu'il faut être, pas autrement.

X

Sans nom, sans appuis, sans fortune, mais doué comme sa mère d'appétits illimités, le fils de la comtesse Waroska s'était promis, dès le collège, de faire à tout prix son chemin. Servi par une intelligence prompte, soutenu par une confiance en soi imperturbable, cet adolescent étonnait ses maîtres en obtenant, sans avoir l'air d'y toucher, des succès dans les branches les plus diverses.

Il n'avait rien à attendre d'une mère, qui, l'éloignant de plus en plus d'elle, se croyait quitte envers lui pour l'avoir doté d'une éducation dispendieuse. Malgré son penchant déterminé pour les lettres, il avait embrassé une carrière immédiatement lucrative, afin d'être en état de voir venir les événements. Il n'entendait pas, armé de son seul mérite, traîner la misère pendant ses plus belles années en attendant un succès problématique. L'héritage maternel lui permit d'envisager l'avenir à sa façon. Il estimait qu'à notre époque la littérature est une affaire comme une autre, qui réussit par les mêmes moyens. Il croyait en son talent, et comme courtier se sentait de première force, mais sans capitaux il n'eût pas tenté l'aventure. La profession d'écrivain, telle qu'il la concevait, a l'incomparable avantage de permettre à un homme habile de pénétrer dans des milieux où jamais il n'eût eu accès et d'y recueillir des profits supérieurs à ceux que peut lui procurer sa plume.

Convaincu de l'importance du « paraître », Ladislas se donna, en arrivant à Paris, les dehors de l'aisance. Savoir se ruiner est quelquefois d'un excellent rapport, et il comptait, sa petite fortune mangée, ne plus avoir à regretter la médiocrité que sa conservation lui eût assurée. Il n'eut à vaincre aucune des résistances auxquelles se heurte l'homme de lettres besogneux. Il se fit des relations, joua des coudes, se montra partout où il convient d'être vu, et mettant ses plaisirs au service de ses inté-

rêts, « travailla », comme il le disait, même en s'amusant.

La promptitude de sa réussite passa ses espérances, mais elle était justifiée par un savoir-faire émérite. Ses livres, écrits avec le parti pris de flatter le goût du jour, se réhabilitaient aux yeux des bons juges par leurs qualités littéraires. Et dans ses entreprises de séduction, qu'il s'agît d'un directeur de revue, d'une jolie femme ou d'un critique, il apportait tant de bonne grâce que ceux-là même qui lisaient dans son jeu finissaient par être ses dupes.

Il avait mené sa barque avec tant de bonheur, qu'enclin déjà à ne douter de rien, il se permettait tous les rêves. Il s'était abstenu de raconter à M. de Cancaval l'amère déconvenue qu'il avait éprouvée peu de temps avant qu'il songeât à renouer avec lui.

La conquête de la grosse dot était l'un des articles essentiels de son programme, et, aux bras des maîtresses les plus utiles, il ne perdait pas de vue les héritières, propres à asseoir une situation. Un été, à Dinard, il rencontra au club de tennis Mlle Suzanne Galureau, championne qui se distinguait sur les courts par sa déplorable tenue autant que par ses coups de raquette. Avant même qu'il eût ébauché un flirt, la jeune fille se jeta à sa tête, frappée du coup de foudre. Impulsive, elle ne péchait au demeurant que par mauvaise éducation, et, terreur des mères de famille, valait mieux que maintes ingénues. Ladislas ne s'arrêtait pas aux détails ; ni la moralité, ni les vingt ans éblouissants de Mlle Galureau n'entraient pour lui en ligne de compte. Elle avait un million de dot, et quelles espérances !

M. Galureau avait fait sa fortune dans la mégisserie. Parti de bas et n'ayant jamais eu le loisir de se décrasser, il demeurait en marge de la haute bourgeoisie. Jadis blanchisseuse, Mme Galureau rudoyait son ours de mari, lui attribuant l'impossibilité où elle se trouvait de réunir

dans ses salons cossus une société tant soit peu relevée. A Dinard, où il avait eu la mauvaise idée d'acquérir une villa, elle ne décolérait pas, les habitués de cette plage mondaine témoignant aux intrus un mépris insolent. Les plus éhontés coureurs de dot eux-mêmes évitaient Suzanne, qui, sans la colonie étrangère, fût restée au tennis en quarantaine. Ladislas, qui avait pour son propre compte une tare, celle de sa naissance, ne redoutait pas le contact de telle sorte de gens. Une fois en ménage, il mettrait la jeune écervelée au pas et remiserait les beaux-parents. Et, riche, il satisferait ses goûts et ses ambitions.

Il mena rondement l'affaire. Mme Galureau, qui ne voyait que par sa fille, se toqua de ce jeune homme « si distingué » et se démena pour l'acculer au mariage. tout comme s'il y eût renâclé. M. Galureau dit *amen*. Il ne demandait qu'une chose, c'est que « ses femmes lui fichassent la paix ». Par acquit de conscience, il prit toutefois des renseignements sur son futur gendre. Et ce fut la catastrophe. Cet homme fruste, imbu des préjugés courants, n'admettait pas qu'un enfant, né de père inconnu, ne fût, du fait de sa bâtardise, radicalement déshonoré. Il montrait, quand il le fallait, une volonté de fer. Ni les injures de sa femme, ni les larmes de sa fille n'étaient capables de l'émouvoir lorsqu'il avait mis de côté le soin de sa quiétude. Il jura que jamais il ne donnerait son consentement au mariage, tant du moins que ce joli cœur, affublé d'un faux nom, n'aurait pas retrouvé son papa ; si Suzanne prétendait passer outre, elle n'aurait pas un liard de dot.

Suzanne lui rit au nez. Elle était follement éprise ; richesse et bonheur n'avaient pour elle rien de commun, et elle ne doutait pas que le plus tendre des fiancés ne partageât son point de vue. Mais, Ladislas, à qui le mégissier avait signifié peu civilement son congé, prouva que les faiseurs de romans préfèrent que le romanesque

reste du domaine de la littérature. On n'entendit plus parler de lui.

Ladislas n'était pas d'un caractère à se laisser abattre par cet échec, mais il resta rêveur. Si, contre son attente, un Galureau le rebutait, dans quelle famille mieux posée trouverait-il à s'introduire ?

ÉDOUARD DUCOTÉ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Isabelle Rimbaud : *Reliques*, Mercure de France. — Camille Mauclair : *Paul Adam*, Flammarion. — Albert Thibaudet : *Trente ans de vie française*. I. — *Les idées de Charles Maurras*, II . — *La Vie de Maurice Barrès*, Editions de la nouvelle Revue Française. — Charles Maurras: *Le chemin de Paradis*, Boccard. — Charles Maurras : *Pages littéraires choisies*, Champion. — Victor Giraud : *Les maîtres de l'Heure* : *Maurice Barrès*, Hachette. — Jean Cocteau : *La Noce Massacrée*, La Sirène. — Victor Segalen : *Stèles* Crès. — Man'ha : *Le jardin du Scarabée*, Povolozky.

Reliques, livre très émouvant d'Isabelle Rimbaud sur son frère Arthur; mais on se demande s'il n'y a pas là une pieuse déformation de la pensée de Rimbaud, dont ici on veut faire un apôtre et comme un Père de l'Eglise. Ces questions de conversion à l'heure des dernières défaillances n'ont guère d'intérêt, surtout s'il s'agit d'un poète, tout sentiment, exaspéré encore par la maladie et la douleur. La conversion alors n'est qu'une preuve de faiblesse, et montre seulement que le poète blessé a besoin du baume religieux et des promesses métaphysico-sentimentales pour endormir son inguérissable douleur. D'ailleurs les poètes ne sont pas des penseurs, quelque géniales que soient leurs intuitions métaphoriques : ils demeurent, au point de vue philosophique, de grands enfants sensibles. Rimbaud, doué d'un prodigieux génie verbal, sorte de monstre hermaphrodite, à la fois mâle et femelle, a tenté de réaliser en art et en action sa conception de la vie ; mais vouloir juger cette œuvre et cette vie au point de vue religieux et orthodoxe m'apparaît comme une inutile déformation. Claudel lui aussi est un grand poète, mais sa religiosité ne prouve que son incapacité de pensée : sa philosophie n'est qu'une cathédrale de pierres ciselées. Francis Jammes n'est pas devenu un meilleur poète depuis qu'il a transposé en religiosité affective sa mysticité amoureuse. Il ne faut demander aux êtres et aux arbres que ce qu'ils sont capables de produire. Un poète n'est pas un philosophe, et le rosier ne produit que des roses.

Disons seulement que ces *Reliques*, ce journal intime d'Isabelle Rimbaud, est une œuvre d'une sincère et profonde émotion, et qu'il y a même une poignante poésie dans cette inquiétude religieuse qui la fait s'écrier : il est sauvé, nous ne serons pas séparés dans l'éternité : « Que me fait la mort, maintenant que son âme est sauvée. » Il y a là un splendide égoïsme, aussi beau et aussi puissant que dans le simple amour terrestre où une maîtresse dit à son bien-aimé : « Je t'aimerais mieux mort qu'infidèle. » Car, même en amour divin, c'est toujours nous que nous aimons.

C'est peut-être seulement maintenant que l'on peut contempler dans son ampleur et sa variété harmonieuse le « spectacle magnifique » qu'est l'œuvre de Paul Adam.

Deux livres posthumes : *Reims dévastée* et *le lion d'Arras* complètent cette fresque historique qu'il a tissée de ses mains intuitives d'artiste, de poète et d'historien. Seuls, de grands cerveaux comme celui de Paul Adam savent simplifier l'histoire et, scientifiquement, la ramener à des lois humaines qui échappent à notre observation superficielle. Comme l'écrit M. Camille Mauclair dans ce livre de synthèse qu'il a consacré à son ami **Paul Adam**, livre destiné aux critiques qui viendront plus tard et tenteront de déterminer le rôle de Paul Adam dans l'étude de notre histoire et de notre littérature : « Paul Adam a voulu élever le roman au rôle d'une grande fresque d'idées générales, en faisant servir les foules « à l'expression et à la révélation des idées qui les mènent ». Il exige du roman que, par le faste et le lyrisme, par les ressources littéraires les plus variées et les plus intenses, il conduise le lecteur « à se passionner et à s'émouvoir au moins autant pour les beaux conflits des idées vivantes et visibles, génératrices d'immenses conséquences sociales, mères de l'avenir, que pour le drame restreint des amours et des haines individuelles ».

Paul Adam a voulu, nous explique encore M. C. Mauclair, « relever d'un seul effort le roman et le replacer au rang des suprêmes dignités littéraires, au rôle de révéler, de promulguer, d'illustrer les Idées-Forces, de les faire voir et toucher par la foule comme les déesses animatrices du monde, tout en les revêtant des séductions ou des ornementations de l'art littéraire proprement dit, pour éviter l'aridité des ouvrages de philosophie et de sociologie ».

Il a voulu, en artiste, donner à ces idées-forces le levain de la vie, et c'est là son rôle de créateur. C'est pour cela aussi que son œuvre, difficile, il faut l'avouer, restera vivante et aura son influence, non seulement sur la littérature prochaine, ce qui serait presque vain, mais sur la vie sociale. La vie n'a de valeur et de signification que répercutée par quelques cerveaux d'élite. Le cerveau de Paul Adam fut un de ces cerveaux à facettes qui reflètent et répercutent la vie pour en imposer une image à la foule. Mais cette image peut-elle être acceptée par tous ? Non, car une nation n'est qu'un assemblage de races diverses fixées sur le sol, mais qui ont toutes gardé leur caractère particulier. Paul Adam a exprimé synthétiquement l'idée générale de son œuvre dans la dédicace de *Reims dévastée* : « A l'esprit latin, fondateur, défenseur, conservateur de l'unité gallo-romaine, depuis vingt siècles. » Paul Adam, qui nous évoquait l'image d'un centurion, — ou mieux d'un proconsul romain, — propagea la conception de « l'âme méditerranéenne » qui blesserait nos âmes celtiques. Nous ne sommes pas des latins, et notre littérature n'a jamais accepté que l'ordre et la discipline latine. A ce propos, il serait temps, l'abandon des études classiques y aidant, de renouer notre littérature et notre art à sa véritable tradition du moyen âge, et de faire un saut immense par-dessus cette latinité artificielle.

Mais il suffit de pénétrer l'œuvre de Paul Adam pour comprendre que, sous cette discipline latine, qu'il acceptait et affichait même, s'exprimait une âme de génie celtique.

C'est par ce mot : génie, que M. Camille Mauclair termine son étude. « Ce mot », écrit-il, « le plus éclatant, le plus redoutable, et aussi le plus discrédité par l'abus, il faut bien le prononcer, car c'est le seul qui convienne devant tant de dons et leur emploi. Je le dis en pleine connaissance de cause, en pleine conviction réfléchie ».

M. Albert Thibaudet, un de nos meilleurs critiques actuels et un des seuls qui savent dissocier les idées et manier les idées générals, étudie en une série de volumes, qu'il intitule : *Trente ans de vie française*, différents écrivains d'aujourd'hui. Il nous a déjà donné **les Idées de Charles Maurras**, parfaite mise au point de l'œuvre du philosophe provençal. On trouvera d'ailleurs dans la nouvelle édition du **Chemin de Paradis**, où s'expriment les prémisses de sa doctrine, et dans les **Pages littéraires**

choisies, qui surnagent et surnageront au-dessus de la mer politique, une synthèse de sa pensée à la fois si simple et si compliquée qui fait parfois songer au sophiste Gorgias.

C'est à la **Vie de Maurice Barrès** que M. Thibaudet consacre son deuxième volume, et il nous donne de l'auteur des *Déracinés* un portrait très étudié et très détaillé. Il a voulu nous montrer qu'en M. Barrès l'égotiste et le nationaliste se confondent en une splendide unité. (Je souscris d'autant plus volontiers à cette thèse que je l'esquissai, jadis, dans l'*Ermitage*.) Une nation n'est, en effet, qu'un faisceau d'égotismes, ou plus simplement d'égoïsmes, et ce sont les beaux égoïsmes individuels qui forment les riches collectivités. Ne rien sacrifier à personne, c'est donc le meilleur moyen de servir son pays. La patrie elle-même, c'est moins des champs, des plaines, des arbres, des fruits et des branches et des fleurs, que des individus de bonne qualité, des égotistes à la manière de ... Maurice Barrès.

§

M. Victor Giraud, qui a ouvert une galerie de portraits, à l'enseigne des *Maîtres de l'heure*, y fait entrer aujourd'hui M. Maurice Barrès. Le **Barrès** de M. Giraud est un très honnête portrait, et, certes, l'auteur de la *Colline inspirée* méritait cet hommage; mais on se demande si tous ces maîtres de l'heure, que M. Giraud a groupés ici seront encore les maîtres de demain. Il est peu probable, par exemple, que Brunetière laisse une trace lumineuse dans notre littérature, et que Edouard Rod soit jamais étudié en rhétorique. Pourtant, il existe des manuels où ce pauvre romancier est encore inscrit en première place, alors que les noms de Verlaine et de Mallarmé n'y figurent que comme représentants d'une décadence oubliée.

Je veux signaler ici un amusant et ironique petit livre de M. Jean Cocteau : **La Noce massacrée**, où l'auteur nous raconte ses visites à Maurice Barrès : « A partir d'un certain point l'attaque est un éloge. » Aussi ces **Stèles** de Victor Segalen, dont on vient de rééditer le roman encore trop méconnu : *les Immémoriaux*. Quant à *Stèles*, où s'exprime en un style de jade la sagesse de l'âme chinoise, qui n'est que la sagesse des vieilles races qui ont beaucoup rêvé et beaucoup réfléchi, une sagesse où il y a le dédain de l'action, — elles restent un « enchantement » et un refuge pour nos âmes fatiguées du bruit de

la civilisation. — Voici encore **Le jardin du Scarabée** de Man'ha, œuvre miraculeuse d'une jeune fille, presque une enfant, qui, dans cet essai philosophique et poétique, est parvenue, du premier coup, comme l'écrit dans la préface M. Georges Matisse, « au dernier mot de la philosophie, à la conception du monde et de la vie, à laquelle aboutit la science la plus élevée ». Sa sagesse est celle à laquelle, « par une divination transcendante, ou une induction géniale, ont abouti les plus grands esprits de tous les âges, méditant sur l'univers, depuis l'auteur inconnu de l'Ecclésiaste jusqu'à Renan, d'Epicure et Héraclite à Spinoza et Remy de Gourmont. Tous volontiers eussent signé ceci :

Hâte-toi de refléter la lumière avant de disparaître à nouveau dans la vasque du Néant, d'où jaillit et où retombe sans fin le jet diamantaire des vies... Hâte-toi de mêler ta voix au chœur universel avant de disparaître dans la coulisse du néant... Hâte-toi de cueillir les fruits d'amour de l'oasis avant d'être enseveli dans le tunnel des sables.

. . . .

La vie danse avec la mort. Elles mêlent leurs fleurs, leurs pas, leurs cheveux, et l'unique sagesse, c'est de le savoir.

Et M. Georges Matisse épilogue : « Ne veuillons pas l'impossible ; n'aspirons pas à l'immortalité : tout assemblage complexe est instable et voué à la destruction. » Que notre joie éphémère soit, comme le chante l'intuition divine de cette enfant, de refléter la lumière et de mêler notre voix au chœur universel.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean Richepin : *Les Glas*, Flammarion .— Francis Carco : *La Bohème et mon cœur*, « Nouvelle Revue Française ». — Fernand Divoire : *Orphée*, « Les Poètes de la Renaissance du Livre ». — O.-W. de L. Milosz : *La confession de Lemuel*, « La Connaissance ». — Nico-D. Horigoutchi : *Tankas*, avec une préface de Paul Fort, « éditions du Fauconnier ». — L. Guillet : *La Belle Tentation*, Bernard Grasset. — *Hymne du Sang*, « la Phalange ». — Alexis Kroupensky : *Poésies*.

Peut-on se défendre, à l'égard de M. Jean Richepin, de secrètes sympathies, quand on se souvient du passé et de la fière attitude que le lancement, si lointain, de *la Chanson des Gueux* représentait ? En est-il à présent, après avoir passé successivement par *les Caresses*, par *les Blasphèmes*, s'être baigné le torse nu au sein des mers orageuses, après avoir fait retentir les fortes

sonorités de *la Bombarde*, à l'heure où l'on laisse tinter déjà sur sa tête chenue et dans son cœur lassé **les Glas** définitifs ? Sans doute sa renommée ancienne, la fièvre d'espoir qu'il alluma en maints esprits d'adolescents font-elles partie des souvenirs attendris de notre jeunesse. Il y avait quelque audace, à l'heure des Parnassiens mornes, quand vieillissaient déjà Leconte de Lisle et Théodore de Banville, quand s'obstinaient au silence José Maria de Heredia et Léon Dierx, quand Mendès fondait en mièvreries acidulées, quand Sully Prudhomme au profit de Prudhomme oubliait Sully, quand Coppée appliquait son intelligence à ne faire que l'ange, il y avait quelque audace, alors que les premiers Symbolistes n'apparaissaient pas encore, à tenter en poésie une voie différente et à puiser dans la réalité avoisinante les motifs de sursauts lyriques et d'espoirs vengeurs et de deuils irrités. C'est de quoi l'on sut, en son temps, un juste gré à M. Jean Richepin. Or, la langue dont il usait, pour n'être opulente, ni de ressources inépuisables, n'en sonnait pas moins nette, volontaire et nourrie de vocables clairs et précis, son vers en coup de clairon ne manquait ni d'énergies latentes, ni d'intime retentissement. Pour quelle cause, si on reprend ses livres, ne peuvent-ils plus nous satisfaire ? Hélas, un énorme défaut nous choque et dessèche l'ardeur d'admirer. M. Jean Richepin se vantait autrefois d'avoir été chassé, je crois, de l'Ecole Normale, d'y avoir soulevé des colères, d'y avoir encouru de sévères admonestations. Pourtant il est demeuré essentiellement l'élève de l'Ecole Normale, intelligent, disert, et qui réussit à merveille et sur quelque sujet qu'on lui indique, ou que de lui-même il se plaise à adopter, le développement de l'idée, avec tous les incidents logiques qui en découlent raisonnablement. Non pas seulement dans les exercices de langue argotique, mais dans toute *la Chanson des Gueux* ces qualités d'homme curieux de subtilités littéraires, dans tout l'œuvre de M. Jean Richepin, ces mêmes qualités affleurent. Ce qu'on y perçoit le moins, c'est le jaillissement d'une sensibilité humaine torturée, angoissée, enthousiaste, et peut-être moins encore la poursuite acharnée, périlleuse, surhumaine d'une façon de comprendre neuve, plus hautaine et impérieusement nécessitée par une union plus profonde de l'âme et du cerveau. Non, lorsque M. Richepin parle, dans le recueil nouveau de ses vers derniers, de son « cerveau peuplé d'images et de mots », il est vrai que son cer-

veau est submergé d'une marée un peu tumultueuse et trouble de mots dont les colorations vives le tourmentent ou l'égayent tour à tour, mais les images que ces mots forment ne sont qu'images verbales, sans répercussion dans le for de la conscience, au long des fibres et des nerfs, dans la moelle des os et du cerveau.

Précisément, à prendre le poème *Saouleries du soir*, un des plus importants et des meilleurs du volume, on pourrait à merveille étudier le mérite réel du lyrisme de M. Richepin, mais aussi les erreurs et les défauts qui le dénaturent, l'avilissent, le tuent. Le charme troublant du soir mêle la musique aux couleurs, soulève les haleines des souvenirs nostalgiques et des vains regrets; les enthousiasmes de jadis renaissent; mais n'est-ce « un péché » de vouloir entraîner la foule à partager ces amours, au risque de la noyer aux tourbillons d'ombre où le poète s'est perdu? M. Jean Richepin accumule, au lieu de choisir, toutes les données de ce thème, de même qu'il entasse et mêle une confusion d'images provenues des sources de sensibilité ou de raisonnement les plus distantes. Et, au lieu de porter droit au cœur du lecteur ou à son intelligence le frémissement d'extase ou la fièvre qu'il eût fallu communiquer, tout au plus il étonne, et à coup sûr il lasse et déconcerte. Des vers chantent, d'autres rampent, quelques-uns heurtent leurs éléments, au hasard, et la rime, uniformément riche, est la plus pauvre qui se puisse concevoir: sans un éclair jamais de surprise, elle frappe où on l'attend, telle qu'on l'attend paresseusement, n'éveille jamais l'intérêt.

Ah! que M. Jean Richepin avait en lui la *matière* d'un grand et magnifique poète, sachons-lui rendre cet hommage. Que ne l'a-t-il été de cœur, d'esprit, de vouloir?

Les réalités auxquelles se plaît, sans les suggérer, sinon à peine d'allusions rapides, la muse de M. Francis Carco, sont bien autrement mêlées à la vie, palpitantes de sanglots, d'amertume, de regrets souriants ou dédaigneux, quand un accès un peu gros de gaîté ne les traverse tout uniment. **La Bohême et mon Cœur**, comme proclame l'auteur, y tiennent en effet, mais le poète se crispe, pince les cordes assez pour qu'elles résonnent juste, net et court, puis il retombe dans sa songerie, sa flânerie, son silence. L'instant d'inscrire une souffrance; il ne revient plus, se croise les bras, ouvre les yeux. Ni déclamation, ni puéril enchaînement de considérations plus ou moins motivées. Certes, l'école de Ver-

laine, précisément parce qu'il n'enseigna jamais, ne prêcha que par l'exemple, agit d'une puissance inéluctable sur les poètes jeunes. Tant mieux ! Ils y ont appris à se méfier, à ne se livrer que selon eux-mêmes, et, très ingénu, M. Francis Carco entre Jean Pellerin et M. Tristan Derême, peut dédier à ses amis et à ses années amères des *Chansons aigres-douces* et de *petits airs* fredonnants et persifleurs, s'amuser à des trivialités de gestes et d'expressions, fumer sa pipe parmi les buveurs, ou n'aimer que les matinées dont l'azur est brouillé de vapeurs et de nuages, qu'importe? Même si c'est une attitude artificielle, l'artifice s'est fondu à sa nature propre, qu'importe surtout si, comme lui-même l'écrit,

Une chanson
Plaît au poète
Qui la répète
A sa façon,

et que cette façon soit vive, nerveuse et hantante ?

Fier et calme monument élevé à la gloire de la pensée humaine, de la vivifiante bonté et du chant harmonieux, le symbole d'**Orphée**, le Thrace blond, tel que l'a conçu, le présente, et l'exalte M. Fernand Divoire, se répartit en une suite de brefs poèmes essentiels ou substantiels, arguments en quelque sorte précisés et coordonnés du motif éternel. Orphée, le pur et le constructeur, a perdu deux fois Eurydice, il s'est livré au Ménades. Mais la lyre sonne toujours, la lyre humaine qui grandit les hommes, défie l'Amour, l'associe à sa pensée, et par qui les dieux sont défaits. Plus tard il rira, l'homme échappé de la Mort, et Eurydice elle-même, revenue à la lumière, joindra à la pensée d'Orphée, à l'harmonie dont il est maître, la matière plus claire de son sourire et la joie des purs contours. Ainsi flamboieront enfin les deux lumières unies.

On croirait assister au développement d'épisodes en vue d'un idéal ballet dont le poète n'indique, avec la plus haute précision critique, que les motifs qui se succédèrent, tant M. Divoire a peur de s'abandonner à de l'exaltation, à déranger les plis de sa robe de prêtre. Les vers se mêlent ingénieusement cadencés selon leurs mètres divers, d'un dessin élégant, qui jamais ne s'emporte ou ne s'égare. Poème précieux autant qu'il est pieux envers la grandeur humaine promise et entière, d'une ferveur un peu trop discrète, mais noble et souriante.

Ainsi que le luth sonore suspendu aux branches du saule, le cœur de M. O. W. de L. Milosz vibre à tous les souffles de l'espace. Il accueille la douleur, les lamentations, les souffrances ; il rêve moins de consoler que le réconforter, de revivifier. C'est **la Confession de Lemuel**. Après avoir haï les hommes, il se penche sur eux, sur leurs misères ; il découvre les sources humbles de l'amour ; il y boit, il cueille, au bord, les fleurs des terrains abandonnés, dont la beauté tressaille à ses yeux, et dont le souvenir le grandit. En guise d'introduction, *l'Epître à Storge* situe le poète au centre ému de l'univers, où il réfléchit à ce qu'il est, à ce qu'il fut, ce qu'il doit être. Quelques poèmes de forme apparemment libre, mais si nourris du suc austère de la pensée, que les images surabondent, se pressent, et que les rythmes bien pleins portent un poids magnifique et bienfaisant. Une tendance à adopter les laisses développées de Claudel incline parfois au discours pour la hauteur superbe du discours en lui même, et alors le terme abstrait du prêcheur apparaît et forme tache. Mais *la Berline arrêtée dans la nuit*, *le Pont*, surtout *H*, *Terrains Vagues* et *la Charrette* sont d'admirables poèmes regorgeant de songerie profonde, de couleur concentrée et chaude, de force rythmique ; la dernière partie, où s'avoue l'homme en présence du chœur avide de savoir, donne avec une angoisse étrange la clef de l'œuvre.

Ces **Tankas**, *à travers le monde*, dont l'auteur, M. Nico-D. Horigoutchi, nous offre lui-même la fraîche et habile traduction avec présentation liminaire de Paul Fort, avec illustrations alertes du poète Florian-Parmentier, bien mieux que des imitations occidentales nous renseignent sur la structure et les desseins de la poésie japonaise. Si depuis le mystique Bashô (1644-1694), l'allure improvisée des *outas* traditionnels a été dédaignée, le sens second et secret enclos désormais en ces poèmes ne nous paraît néanmoins le plus souvent que se fondre avec le motif instantané de l'impression. C'est encore une concentration de l'idée dans une image qui frappe, un détail caractéristique choisi, auquel il est loisible à l'esprit d'attacher toutes significations. Cela n'empêche, à coup sûr, que ces notations, fines, vivaces, comme jaillies spontanément, n'évoquent souvent des tableaux délicieux, et, à coup sûr, M. Horigoutchi y excelle.

Prodigieusement inégal dans ses diverses parties, le livre de

Madame L. Guillet, **La Belle Tentation**, décèle que l'auteur, s'il en eût la belle tentation, eût pu réussir une œuvre de belle unité et de forte impression. Mais évidemment elle emploie ses loisirs à cultiver son talent, et compose, selon les heures et le caprice des saisons, des « tableautins » en « demi-nuances », des odes « sérieuses » ou des épigrammes fantasques, de petits morceaux de « philosophie légère » ou des fables, d'un goût actuel, un peu mondain. Il eût fallu distraire et grouper les pièces de « demi-nuances » et ces « tableautins » dont plusieurs sont de signification aisée, d'allure dégagée, avec les pièces graves, intitulées « les Sérieuses ».

Laisse s'enraciner le lierre à ta clôture
Et grimper le rosier au mur de la maison...

Un peu ivre d'hystérie intellectuelle plutôt que passionnelle, le vers de l'anonyme poète de l'**Hymne du Sang** ne manque, ni de force, ni de pouvoir évocateur. C'est un beau poème, lent et imagé, plein d'un souffle musical aussi, que *le Corail*. Il n'y passe pas les frissons de fièvre sardonique et cruelle d'un Swinburne ; il s'écoule grave, à pas volontaires et conscients, et peut-être l'effet est-il plus étrange de ce contraste même.

Entre un témoignage de foi, d'admiration, d'amitié par M. Paul Le Bail et un « Curriculum vitæ » noté par son père, se placent en ce volume les **Poésies** d'Alexis Kroupensky, « humaniste et esthète », qui, « par-dessus tout, aimait les beaux vers ». Il était né en Bessarabie en 1893 ; bien que délicat de santé, il s'était engagé dans la Légion Etrangère ; blessé, atteint à l'œil droit, il avait pris en Sorbonne sa licence d'histoire et sa licence d'anglais. Il préparait son doctorat lorsque la méningite le saisit à la fin de février 1921 ; le 4 mars, il était mort...

Ses vers sont des vers de lettré averti et subtil, d'un goût sans cesse éveillé, d'un métier sûr, élégant et nerveux. Il n'y manque que ce rien d'élan ou d'abandon qui est l'âme même du poète. Du reste, il ne semble pas qu'il se fît à lui-même illusion.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Music-halls et cafés concerts. — Une soirée à l'Alhambra. — Grock ; Danseurs russes. — La « Boite à Fursy ». — La Cigale. — Un livre de M. Emile

Magne sur Molière. — Deux pièces imprimées. — M. Adolphe Brisson et André Rivoire. — Mémento.

Je m'étais, l'autre soir, habillé pour assister à la représentation générale d'une mauvaise pièce. Je savais d'avance, et tout le monde savait, que c'était une mauvaise pièce. Car le dieu d'Israël, qui est aussi le dieu des théâtres, a si cruellement réparti ses dons, qu'il reçoit sans cesse les mêmes élus dans son tabernacle. A cause de la chaleur, les invités ne se pressaient pas d'entrer. Ils faisaient les cent pas sur l'asphalte : et l'on voyait, aux lumières du boulevard, l'ennui déjà peint sur leurs figures. Cependant, une sonnette retentit. Chacun, d'un air résigné, se dirigea vers le contrôle. C'est alors que le courage m'a manqué. J'ai laissé mes coupons aux mains stupéfaites d'un contrôleur et je me suis enfui.

Que faire? L'idée me vint de passer ma **soirée à l'Alhambra**. Une fameuse inspiration ! La pièce, je le sus le lendemain, était plus fâcheuse, cent fois, que nous ne l'appréhendions. Les colonnes des journaux suintaient d'une eau bénite parcimonieuse, et il y avait dans l'air des théâtres une sorte de hennissement d'espoir, poussé par tous les auteurs injoués de Paris et des provinces. Je bénis donc le dramaturge, dont je ne verrai jamais l'ouvrage, mais à qui je dois le délice d'un plaisir imprévu.

§

On voyait à l'Alhambra, un bouffon célèbre appelé **Grock**. J'en avais, comme chacun, entendu parler. Même, je le connaissais par un commentaire enthousiaste de ses travaux, publié dans *Paris-Midi* par M. Gustave Fréjaville, qui est le Jules Janin du Music-hall. Mais l'obligation de bâiller si souvent aux espiègleries de M. Verneuil et de quelques autres m'ôte le loisir d'aller voir les clowns. Il fallait cette occasion...

Grock est un admirable pitre. Je ne lui connais d'égal que George Robbey, un acteur burlesque de Londres, que je vis, l'an passé, dans un Music-hall du Leicester Square. Et encore Grock surpasse-t-il Robbey par la netteté des créations sans bavures et sans fignolage. Ce qui donne à l'art de Grock une espèce de grandeur, c'est qu'il ne sacrifie rien au détail. Sa caricature est dessinée largement ; comme disent les peintres, elle est « massée ». Son comique est fait de vérité et de précision. Nulle emphase burlesque, rien de convulsif, ni de véhément. Il joue avec une

puissante lenteur, et il a l'air de soulever sans hâte le rire énorme de la foule. J'ai parlé de précision. Je ne trouve, ma foi, pas d'autre mot. Le « sketch » de Grock, qui dure trois quarts d'heure, m'a semblé comparable à un mécanisme bien réglé. Chaque expression de son élastique visage, chaque geste de son corps et jusqu'aux grimaces de ses mains gantées de filoselle, tout vient à l'instant prévu s'inscrire en un point de l'espace rigoureusement déterminé.

Je sais ce que va penser le lecteur. Il dira : « Voilà bien des mots ! votre méticuleux comique ne doit amuser personne. » Détrompez-vous. La mathématique burlesque de ce Grock impose chaque soir ses démonstrations. Au moment précis qui est le sien, mille spectateurs éclatent de rire simultanément, comme si quatre mille mains invisibles leur chatouillaient à la fois la plante des pieds. Lorsque Grock se met au piano, il a l'air de jouer sur l'orgue formidable de l'hilarité populaire. Quant à raconter ses grimaces, il n'y faut pas songer. C'est de leur succession seule que naît leur absurdité. Aucune n'est à proprement parler caricaturale; son jeu est sobre, ses gestes sont mesurés, le plus souvent quelconques. S'il se gratte le nez, c'est du même geste, qui, exécuté par M. Raphaël Duflos, de la Comédie-Française, ne nous fait pas rire le moins du monde. « *En lui la clownerie n'est pas déraison, ni dérision* », écrit excellemment M. Legrand-Chabrier, qui est à M. Fréjaville ce que Gustave Planche fut à Jules Janin. Cet analyste plein d'intelligence et de subtilité (je parle de M. Legrand-Chabrier) écrivait encore dans un récent fascicule de *Choses de Théâtre* (1) : « L'analyse de son numéro serait un poème d'humour et de philosophie. L'action sur le public est certaine et magnétique, au point qu'avant et après Grock ce public n'est pas le même, intimement, que pendant. Et sa tenue extérieure le marque très nettement : une attente un peu dissipée, la tension ravie et concentrée, puis la détente éparpillée. Et c'est presque dommage, puisqu'enfin le reste du programme a de l'éclat et de l'inattendu. »

Rien de plus vrai. J'ai vu, notamment, après Grock, une troupe de **danseurs russes** qui avait pour moi et, sans doute, pour tous les spectateurs de mon âge, l'émouvant attrait d'un souvenir d'enfance. Ce sont de ces danseurs bottés de rouge, portant des blouses de moujiks, que la venue de Serje Diaghilef et de ses

(1) *Choses de Théâtre*, numéro du 9 juin.

ballets fit oublier. L'art de ces baladins était populaire, violent et barbare. Ils dansaient fiévreusement, ne s'interrompant de tourner et de bondir que pour chanter des mélopées remplies d'une tristesse majestueuse. Jadis, un spectacle de cirque ou de music-hall ne s'achevait point sans que les hommes aux bottes d'écarlate et les femmes aux tabliers bariolés vinssent chanter et danser devant un décor de leur pays.

On voyait alors cela distraitement, mais aujourd'hui ! Aujourd'hui, c'est un peu de la vieille Russie morte qui nous revient avec la mémoire du plaisir oublié. Lorsque, l'autre soir, le rideau de l'Alhambra s'ouvrit sur la vue du Kremlin nocturne et neigeux et sur le groupe des artistes couverts de manteaux givrés, c'était sous nos yeux quelque chose comme l'illustration d'un roman historique, une image du livre a jamais fermé,— ou, si l'on veut, un chromo mélancolique ainsi que tous les chromos, voilà ce qu'on peut voir à l'Alhambra ; voilà ce que nous y voyons. Mais les bonnes gens et les gosses y voient d'autres choses et bien plus belles.

Puisque nous sommes à parler des chroniqueurs du music-hall, le nom de M. Pierre Varenne vient naturellement ici. C'est un délicat, qui fit naguère un livre parfait sur le *Bon gros saint Amant*, et depuis parle des chanteurs, diseurs, comiques et « attractions » aux lecteurs de *Bonsoir*. M. **Fursy** eut l'idée de lui demander une revue. J'ai voulu l'entendre. J'ai d'abord entendu M. Fursy lui-même, un moraliste goguenard et attendri, qui, après avoir proféré les commentaires de ce temps par la voix d'un gavroche, improvise avec adresse une chanson bout-rimée. On a joué ensuite la revue que M. Pierre Varenne fit en collaboration avec M. Mauricet, chansonnier. J'y pris un plaisir extrême. Une satire dont la drôlerie ne fait point litière de ce que nous aimons est une chose trop rare. MM. Varenne et Mauricet ne montrent point seulement du goût et quelque penchant à la grâce ; on remarque en eux un très louable souci de littérature. Un « vieux boulevardier », coiffé d'un melon gris et portant gardénia au revers de sa jaquette, vient nous dire en cinq ou six couplets son regret de l'ancien boulevard. M. Varenne a fait là une petite poésie, de celles que nos pères appelaient fugitives, qui est, selon moi, une pièce d'anthologie. Au risque de consterner bien des cacographes, je dirai que l'auditoire, pourtant très mêlé, l'a, comme moi, trouvée fort plaisante. Cela prouve, en

passant,et une fois de plus, que la balourdise du public, qui sert d'excuse à tous les négociants d'ordures, n'est rien moins qu'une certitude. M. Volterra dit : « Le public aime les obscénités », ainsi la *Cuisinière Bourgeoise* assure que le lièvre demande à être écorché vif...

Gravissons les pentes de Montmartre. Notre visite aux cafés-concerts s'achève à **la Cigale**. On y joue une opérette de MM. Rip et Dieudonné : *le Cochon qui sommeille*, dont Claude Terrasse a fait la musique. On n'imagine rien de plus gaillard, ni de plus sain. Et l'acteur Pauley, qui possède avec un ventre de potentat une voix de chatte amoureuse, est bien le plus amusant des gros hommes.

§

— M. Gavault a remplacé feu Hertz à la direction de la Porte Saint-Martin.

— M. Adolphe Brisson quitte le *Temps*, où, durant vingt années, il écrivit le feuilleton dramatique. Ce fut un critique bienveillant, instruit et craintif. A force de ménager l'un et l'autre, il finit par perdre toute autorité. Mais il s'en fallait du tout qu'il ignorât les valeurs ; et il ne montrait point d'hostilité aux efforts nouveaux. Il a pour successeur M. André Rivoire, que Paul Léautaud nommait : un « écrivain en vers ». Le *Temps* l'annonce comme ceci : « Renonçant à écrire des comédies pour les scènes du boulevard, M. André Rivoire apportera son expérience et son amour du théâtre à présenter et à juger les pièces de ses anciens confrères. » Il me semble qu'il y a, dans les termes de cette annonce, quelque chose de volontairement ambigu : M. Rivoire renonce ; mais non à tout. Il n'écrira plus de comédies pour les scènes du boulevard. Bon. Mais écrira-t-il des tragédies pour les scènes subventionnées ? Savoir.

— Une pensée : « Le public aime à voir ses héros se créer des complications psychologiques, n'ayant pas de temps à perdre lui-même en de telles stupidités. » Voilà qui explique les plus inexplicables succès. Cette pensée est d'un jeune écrivain, M. Marcel Achard.

M. Emile Magne a publié chez Emile-Paul un remarquable et vivant ouvrage : **Une amie inconnue de Molière**. Il s'agit d'une dame Honorée Le Bel de Bussy, qui, ayant terminé sa carrière amoureuse, balafrée dans un accident de carrosse, connut

Molière, devint sa conseillère et son amie. M. Emile Magne nous conte la vie de cette personne. Il le fait avec cette précision colorée qui n'est qu'à lui et au Léon Deffoux du *Communard*. En vérité, M. Magne trouve dans ces précieuses monographies le meilleur prétexte à ressusciter la vie et les mœurs du passé. On passe dans ses livres comme en des ruelles où court l'agitation bariolée de l'ancien Paris. Sa puissance d'évocation fait l'envie de bien des romanciers et singulièrement de ceux qui s'attachent au genre historique. Quant à l'étude qui termine l'ouvrage : *Molière et l'Université*, elle corrobore ce que j'ai dit de mon mieux ici même, à savoir que Molière ne pouvait manquer de haïr les pédants et les cuistres. Et le lecteur voudra bien se souvenir que ceux-ci ne se laissèrent point écorcher sans protestations.

— J'ai reçu **deux pièces imprimées**. J'en voudrais longuement parler ; mais ce n'est point, en cette maison, ma rubrique. Toutefois le collaborateur que le *Mercure* a chargé de ces soins voudra bien me permettre de dire mon mot. Il jugera *la Nuit* de M. Marcel Martinet, l'auteur de *la Maison à l'abri*. Pour moi, c'est une pièce que j'aimerais à entendre ; je n'ai point, certes, en toutes choses les idées de M. Marcel Martinet ; mais j'admire en lui le sens des grands rythmes humains et une force toute nourrie de sève populaire. Et il est poète.

L'autre pièce, c'est la *Danseuse Rouge*, que M. Charles-Henry Hirsch m'envoie, parée d'une dédicace que je prends l'extrême liberté de transcrire ici : « A Henri Béraud, qui, peut-être, lisant cette pièce, reconnaîtra qu'elle n'est point un mélodrame. » Cela fait allusion à l'article que je consacrai à la *Danseuse Rouge* dans le *Mercure*, lors de la représentation : « C'est un bon mélo », disais-je. Et j'ajoutais : « Pour cela, mon goût est fixé : je préfère les cordes épaisses de l'Ambigu au fil-à-couper les sentiments de tous les crémiers de la littérature amoureuse. Un si grossier plaisir n'est pas à la mode, je le sais bien, et il n'est plus que l'ombre de Barbey d'Aurevilly, le peuple, M. Hirsch et moi pour chercher, dans le Paris beurré des profiteurs, la rude et franche odeur des frites du Boulevard du Crime... » Cela dit assez que, dans ma pensée, beau mélo signifiait : bonne pièce. M. Ch.-H. Hirsch l'entend autrement. Pourquoi ? Il est, certes, trop bon écrivain pour craindre les mots. Je viens de lire sa pièce, « y compris l'acte que l'auteur a supprimé pour la représentation », et qui nous montre—

comme dans *l'Habit vert*, — le cabinet du Président de la République. Mais ce président-là n'a rien de plaisant. Il parle du Barreau de Lachaud, de la guerre, de la mort et de la Commission des grâces. Le bâtonnier Bregyl, debout, puis à genoux devant lui, sur les tapis élyséens, le conjure de gracier une espionne catin errante, qui fut sa maîtresse à lui, l'illustre avocat... Je conviens que le dialogue de ces deux hommes touche par instants au pathétique. Mais si cela n'est point là une situation de mélodrame, qu'est-ce donc, je le demande ? Si, pour chauffer sa machine à émotion, M. Hirsch y jette d'un seul coup de pelle l'Exécutif et le maître de l'Ordre des avocats, il ne doit point s'étonner que nous, dans la chaudière, nous trouvions la flamme un peu vive. J'ai dit mes préférences. Elles dédaignent la hiérarchie des genres dramatiques. Que l'on ne réclame rien de plus.

Mémento. — Nouveau Théâtre : *Le baiser d'Aphrodite*, pièce en un acte de M. Georges Middleton ; *Cercle*, pièce en un acte de M. Georges Middleton ; *Les Dons Quichottes*, comédie en trois actes de M. J. Paulhan. — Théâtre de la Grimace : *Le Souffle du désordre*, pièce en deux actes de M. Ph. Fauré Frémiet (13 juin). — Théâtre du Vieux-Colombier : *Saül*, pièce de M. André Gide (16 juin).

HENRI BÉRAUD

PHILOSOPHIE

Le ratage psychique. — Dr Sigm. Freud : *Introduction à la Psychanalyse* trad. par le Dr Jankelevitch, Payot. — J. Larguier des Bancels : *Introduction à la Psychologie. L'Instinct et l'émotion*, Payot. — Ch. Baudouin : *Etudes de Psychanalyse*, Delachaux et Niestlé.

Les méthodes d'abstraction, longtemps en honneur dans la psychologie, font place à des méthodes plus concrètes. Qu'on le regrette ou qu'on s'en applaudisse, la chose est indéniable. Un trait commun aux plus récentes disciplines psychologiques, c'est la répugnance pour les généralités, le goût des problèmes de détail, l'amour du petit fait, je dirai presque du fait-divers. — Belphégorisme psychologique, dira dédaigneusement l'intellectualiste. — Et quand cela serait ? Le côté instinctif et affectif de notre nature n'est il pas le plus important ; ne joue-t-il pas le rôle décisif dans nos destinées ? — Ribot l'avait reconnu avant Freud. Et l'affectif n'est saisissable que dans les «particularités» du tempérament et du caractère de chacun. — Ajoutons un autre avantage, non méprisable : cette psychologie exclut *l'ennui*,

l'ennui, compagnon de l'abstraction, fils des philosophêmes impérieux. La psychanalyse, science indiscrète, s'insinue dans l'intimité des existences, par delà le paravent des pudeurs et des conventions ; elle commente des gestes, en apparence insignifiants, de la vie courante, dont elle sait extraire le sens caché ; elle pique notre curiosité par son caractère anecdotique en même temps que par l'inattendu de ses découvertes.

Un sujet à propos duquel s'est exercée l'ingéniosité de la nouvelle psychologie, c'est le ratage psychique ; le ratage psychique, prélude de tant d'autres ratages : sociaux, conjugaux, professionnels, littéraires, artistiques, de tant de carrières avortées, de vies manquées, d'existences frappées d'infériorité. « Le ratage psychique, ses causes, ses effets », quelle belle étude à écrire, et bien dans le goût de nos moralistes et psychologues français ! — Le roman contemporain nous offrirait une longue liste de ratés : ratés sociaux, ratés psychiques. Peut-être quelque jour nous amuserons-nous à parcourir cette galerie mélancolique. Pour aujourd'hui, notre tâche est d'esquisser quelques linéaments d'une théorie du ratage psychique, tels qu'ils se dégagent pour nous de la lecture de quelques ouvrages récents. Les curieux (trop rares) de psychanalyse savent quelle importance Freud attache aux *actes manqués*. Les trois premiers chapitres de son **Introduction à la psychanalyse** sont consacrés à ce curieux sujet. Les « actes manqués » se rangent sous les rubriques suivantes : lapsus, erreurs d'écriture, cas d'oubli : oubli des projets, des démarches à faire ; oubli des noms, des personnes ; perte d'objets auxquels on serait censé tenir, etc. Sous ces actes machinaux apparaissent les intentions du subconscient, sa secrète résistance au réveil de certaines pensées, à l'expression de certains sentiments, à l'exécution de certains actes. Le principe qui domine les interprétations psychanalytiques, c'est que les actes manqués sont des actes qui résultent de l'interférence de deux intentions. Rien de plus instructif et parfois de plus divertissant que la série des exemples donnés par Freud et empruntés la plupart du temps à l'amour et au mariage :

Je fus un jour invité chez un jeune couple et, au cours de ma visite, la jeune femme m'a raconté en riant que, le lendemain de son retour du voyage de noces, elle était allée voir sa sœur, qui n'est pas mariée, pour l'emmener, comme jadis, faire des achats, tandis que le jeune mari

était parti à ses affaires. Tout à coup, elle aperçoit de l'autre côté de la rue un monsieur et dit, un peu interloquée, à sa sœur : « Regarde, voici M. L... » Elle ne s'était pas rendu compte que ce monsieur n'était autre que son mari depuis quelques semaines. Ce récit m'avait laissé une impression pénible, mais je ne voulais pas me fier à la conclusion qu'il me semblait impliquer. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que cette petite histoire m'était revenue à la mémoire : j'avais en effet appris que le mariage de mes jeunes gens avait eu une issue désastreuse.

A. Maeder rapporte le cas d'une dame qui, la veille de son mariage, avait oublié d'aller essayer sa robe de mariée et ne s'en est souvenue, au grand désespoir de sa couturière, que tard dans la soirée. Il voit un rapport entre cet oubli et le divorce qui avait suivi de près le mariage... Je connais des cas d'autres femmes qui, au cours de leur voyage de noces, avaient perdu leur alliance, accident auquel les événements ultérieurs ont conféré une signification non équivoque. On raconte le cas d'un célèbre chimiste allemand dont le mariage n'a pu avoir lieu, parce qu'il avait oublié l'heure de la cérémonie et qu'au lieu de se rendre à l'église, il s'était rendu au laboratoire. Il a été assez avisé pour s'en tenir à cette seule tentative et mourut très vieux, en célibataire.

Tous ceux d'entre vous, conclut Freud, qui ont derrière eux une expérience suffisamment longue, se diront peut-être qu'ils se seraient épargné beaucoup de déceptions et de douloureuses surprises, s'ils avaient eu le courage et la décision d'interpréter les actes manqués comme des signes prémonitoires et de les utiliser comme indices d'intentions encore secrètes. Le plus souvent, on n'ose pas le faire : on craint d'avoir l'air de retourner à la superstition en passant par-dessus la science. Tous les présages ne se réalisent d'ailleurs pas et, quand vous connaîtrez mieux nos théories, vous comprendrez qu'il n'est pas nécessaire qu'ils se réalisent tous.

Le ratage d'actes isolés est, sinon un fait d'exception, du moins un fait assez rare. M. Larguier des Bancels attire notre attention sur un autre « raté » psychique dont nul de nous ne peut se vanter d'être indemne. Car nous sommes tous plus ou moins émotifs. Or, l'émotion, selon la suggestive formule de l'auteur, « l'émotion est un raté de l'instinct ». — On a beaucoup écrit sur la téléologie des émotions. Les uns les ont déclarées utiles, les autres, nuisibles à l'adaptation. La vérité est que leur utilité est très discutable, sinon même négative. Dans la peur, dans la colère, l'instinct de conservation avorte. Au lieu de produire les réactions utiles, il se dépense en vaines décharges. C'est dans le même sens que Claparède appelle l'émotion : « Un instinct vieilli ».

Entre l'instinct qui aboutit et l'instinct qui rate, ajoute l'auteur, on peut observer toutes les transitions et par conséquent entre l'instinct et l'émotion il n'y a pas discontinuité. Certains hommes attaquent sans colère et se défendent sans peur. Mais ils sont rares. Le plus souvent l'instinct fléchit. L'émotif vrai est celui où, de règle, l'émotion remplace l'instinct.

La théorie de la « dérivation » de M. Pierre Janet explique certaines des défaillances de l'instinct :

On voit, dans certaines névroses, une foule d'opérations élémentaires se substituer aux opérations supérieures qui n'aboutissent pas. Tout se passe comme si les forces destinées normalement à ces dernières trouvaient désormais leur emploi dans des réactions d'un ordre inférieur. Le malade n'agit plus : il « s'agite ». Il ne pense plus : il « rumine ». Dans l'émotion, il en serait à peu près de même. Incapable de commander les mouvements instinctifs dont les voies restent momentanément bloquées, l'excitation s'épuiserait à produire les effets variés du type émotionnel.

Certains tics, l'hésitation devant des démarches ordinaires et simples, sont la signature d'un déréglage nerveux plus ou moins profond.

La lenteur psychique (1) compte parmi les causes de ratage. Elle produit entre autres effets la timidité, qui est un incontestable raté psychique. Il faut signaler encore comme causes de ratés psychiques des dispositions compagnes de la lenteur : la représentation inutile du passé, la rêverie, le manque d'attention à la vie.

Non seulement nos actes isolés ratent, non seulement nos instincts ratent, mais nos existences, prises dans leur ensemble, avortent plus ou moins. Combien d'hommes ressemblent à cet étrange personnage de V. Cherbuliez, désigné sous la raison sociale : *Samuel Brohl et Cie*, type d'aventurier malchanceux, d'ailleurs peu sympathique, porteur de multiples et discordantes personnalités, qui, sur le tard, se baptise lui-même, par dépit, du nom symbolique de *Kiks* (coup manqué) ! Innombrables, d'après le Dr Tardieu, sont les existences manquées. Ratés, nous le sommes tous plus ou moins. De là l'ennui des ratés, c'est-à-dire d'à peu près tous les hommes. Une des causes générales de cet ennui serait le sentiment d'une discordance entre notre

(1) Cf. notre étude sur la *Lenteur Psychique*, Mercure de France du 1er juin 1921.

existence extérieure et notre existence intérieure. — Mais le Dr Tardieu exagère. Il y a un être qui ne s'ennuie jamais cette être est légion. C'est le philistin renforcé, l'être bien portant et dénué de vie intérieure. Celui-là, si le succès le sert ponctuellement, présente l'image de la belle réussite humaine : « Il figure l'homme heureux par excellence, heureux face au public, et devant son miroir, dans sa chambre; portant beau dans la coulisse comme sur la scène. Une telle réussite est un miracle à célébrer comme il convient et le vainqueur n'a de compte à rendre qu'à l'ennui par satiété (1). »

La plus récente psychologie rejoint ainsi la psychologie classique, celle de nos fins analystes et moralistes français. La psychologie, « science de la vie quotidienne », dit Freud. La psychologie, « science de la conduite », dit M. G. Rageot (2). Ces formules sont excellentes pour caractériser cette psychologie concrète, synthèse de l'observation sociale, mondaine, clinique, psychiatrique, psychanalytique. Toutefois, M. Rageot nous paraît trop sévère pour ce qu'il appelle « Introspection des rêveurs ». Les confidences d'un Senancourt, d'un Benjamin Constant, d'un Amiel, restent inoubliables et irremplaçables. La psychanalyse elle-même ne peut-elle être considérée, à certains égards, comme un prolongement de l'introspection ; comme une introspection approfondie et projetée sur l'existence passée des sujets analysés ? Là est son principe solide, à côté de parties caduques. — Tel paraît être aussi l'avis de M. Ch. Baudouin qui, dans ses **Etudes de Psychanalyse**, montre les attaches de la nouvelle psychologie avec la psychologie classique, celle des Ribot, des W. James, des Bergson, voire avec celle « un peu oubliée » de Jouffroy. — Ceci dit sans nier l'originalité de la psychanalyse. Quant à ses progrès, ils sont indéniables ; ses travaux se sont ramifiés dans des directions multiples ; son concept primitif de la *Libido* s'est élargi pour aboutir à une théorie dynamiste des instincts. Sa diffusion est rapide à l'étranger ; plutôt lente en France. Mais un jour prochain verra la fin de ce paradoxe : la défaveur de la psychanalyse dans la patrie de l'analyse intérieure.

GEORGES PALANTE.

(1) Dr Tardieu : *L'ennui* (L'ennui des vies manquées).
(2) G. Rageot : *Psychologie de la Conduite* (Journal de psychologie du 15 déc. 1921).

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edmond Goblot : *Le Système des sciences* : le vrai, l'intelligible et le réel, A. Colin. — Ch.-Eng. Guye : *L'Evolution physico-chimique* ; la relativité d'Einstein dans la classification des sciences ; l'évolution physico-chimique et les probabilités ; le principe de Carnot envisagé dans les organismes vivants ; E. Chiron, Bibliothèque de Synthèse scientifique.

La question de la classification des sciences n'était plus à la mode, et voici qu'on commence à en reparler.

M. Guye, professeur de physique à l'Université de Genève, se demande si les idées d'Einstein sont susceptibles de modifier la classification des sciences ; M. Goblot, professeur de philosophie à l'Université de Lyon, qui avait écrit en 1898 un *Essai sur la classification des sciences*, publie, sous le titre, **le Système des sciences**, une série de vingt leçons professées en 1921 à l'Université de Barcelone, et s'efforce de tracer les limites des diverses sciences et d'indiquer l'ordre et les raisons de leur dépendance logique.

La doctrine exposée par M. Goblot est un « rationalisme radical », et elle est, à ce titre, dans la pure tradition française. Ce philosophe, très cultivé et au courant du mouvement scientifique, aime la raison ; il trouve la joie dans l'évidence ; il se plaît au jeu d'une pensée qui se nuance autant qu'il est nécessaire pour être parfaitement exacte. Il rappelle que c'est la Grèce antique, mère et maîtresse de la civilisation européenne, qui a imprimé à celle-ci son caractère dominant : la science.

L'auteur consacre une série de chapitres à la science pure et la science empirique, à l'arithmétique et l'algèbre, à la géométrie, à la mécanique, aux sciences de la nature ; puis il se livre à une discussion sur *le réel et l'intelligible* : plus la science approche de l'intelligible, plus elle s'éloigne du réel, et c'est le moment pour lui de parler de la métaphysique nouvelle de Bergson.

M. Goblot a consacré à la *physiologie* quatre conférences.

> La physiologie ne se réduit pas à la physico-chimie envisagée dans les organismes : elle doit être, elle ne peut être qu'une téléologie ; si elle n'est pas téléologie, elle n'existe pas.

L'auteur reconnaît que la notion de finalité est difficile à manier, et que, faute d'une méthode sûre et d'une critique prudente, elle peut être la source des pires erreurs. La science, déclare-t-il,

doit s'interdire la métaphysique aussi sévèrement que la théologie, et demeurer, au sens d'A. Comte, *positive* ; mais reste à savoir si le concept de *finalité* n'est pas susceptible de recevoir une interprétation positive ? La finalité n'abolit pas le déterminisme, ajoute-t-il ; elle le suppose, elle l'exige, elle s'y ajoute. *La fonction crée l'organe* est, pour lui, une heureuse formule du finalisme biologique.

J'aime mieux M. Goblot quand il soutient qu'il est impossible de séparer l'une de l'autre la *physiologie* et la *psychologie*, et quand il déclare qu'il n'est, ni matérialiste, ni spiritualiste, ni moniste, ni dualiste, au sens métaphysique de ces mots. L'auteur est d'avis qu'il serait temps d'abattre la cloison qui sépare, dans les Universités la Faculté des lettres et la Faculté des sciences ; les sciences morales et politiques doivent être traitées comme des sciences naturelles ; les sciences « normatives » de Wundt doivent être rangées dans la psycho-sociologie. Il n'y a pas de question plus irritante que celle d'une morale « scientifique » ; c'est que celle-ci « ôterait à des institutions et à des puissances qui en sont chargées depuis des siècles la direction de la vie humaine, spécialement l'éducation des enfants » ; elle entraînerait un déplacement de l'autorité.

Voici encore quelques opinions de l'auteur :

Sans le déterminisme psychologique il n'est pas possible de raisonner sur la vie intérieure de l'homme, en sorte que l'hypothèse du libre arbitre, loin de fonder la morale, la rend impossible...

La *liberté* est autre chose que le libre arbitre. Elle suppose le déterminisme...

La guerre est une terrible école d'immoralité...

Il n'y a pas de philosophie en dehors de la science... Il y a des esprits plus philosophiques les uns que les autres ; il y a des manières plus ou moins philosophiques de traiter les sciences... Mais il n'existe pas de connaissance philosophique distincte de la connaissance scientifique, ni d'objet de la philosophie distinct de l'objet des sciences...

§

Ch.-Eug. Guye est un esprit très original. Son livre, **l'Evolution physico-chimique**, qui inaugure brillamment la *Bibliothèque de synthèse scientifique* dirigée par M. Louis Rougier, est un ouvrage de philosophie scientifique de haute valeur, plein d'aperçus nouveaux et suggestifs. Il comprend trois mémoires qui peuvent être lus de façon indépendante, bien que se rattachant plus ou moins au même sujet.

Le premier, publié en 1919, dans les *Archives de Physiologie* de Genève, sert en quelque sorte d'introduction ; il est intitulé : *Réflexions sur la classification et l'unification des sciences*. Il montre spécialement comment le principe de relativité peut constituer un trait d'union entre des sciences métaphysiquement séparées par les notions qui se trouvent à leur base, celles de *nombre*, d'*espace*, de *temps*, de *matière*, de *vie*, de *pensée*.

La biologie, la physiologie se ramèneront-elles à la physicochimie ? Le professeur Guye n'est pas du tout affirmatif à cet égard. C'est un des représentants les plus illustres de la chimie physique moderne, mais professant à Genève, où l'on n'arrive toujours pas à se détacher de l'emprise des idées spiritualistes vitalistes et finalistes.

Le second mémoire, *l'Evolution des phénomènes physico-chimiques et le calcul des probabilités*, paru en 1917 dans le *Journal de chimie physique*, montre, avec fort peu de développements mathématiques, la signification statistique du principe de Carnot, et comment dans cette nouvelle conception ce principe se trouve limité par les fluctuations. Il laisse complètement de côté le point de vue biologique.

Mais il n'en est pas de même dans le troisième mémoire, *le Principe de Carnot et l'évolution physico-chimique des organismes vivants*.

Les principes de la thermo-dynamique s'appliquent-ils aux êtres vivants ? L'auteur se livre à une longue discussion à cet égard, et cherche à concilier les deux camps adverses.

Guye se demande si les êtres vivants ont la faculté d'utiliser l'énergie intra-atomique. C'est là, dit-il, une « hypothèse *toute gratuite* », mais que peut suggérer la découverte des corps radioactifs, susceptibles comme on sait de libérer une quantité énorme d'énergie. L'utilisation de l'énergie intra-atomique par l'organisme vivant lui donnerait toutes les apparences d'un créateur d'énergie. Aurait-on encore le droit de faire intervenir le principe de la conservation de l'énergie en physiologie ? Des expériences effectuées en Amérique sur l'homme, et devenues classiques, semblent bien montrer que notre corps n'est qu'un simple transformateur d'énergie. Mais le résultat aurait-il été le même si on s'était adressé à l'hirondelle ? Il manque trop d'éléments

pour que le problème puisse être tranché dans un sens ou dans l'autre.

L'idée de voir dans le principe de Carnot une ligne de démarcation entre les phénomènes physico-chimiques et les phénomènes vitaux n'est pas nouvelle. Elle eut la « bonne fortune », d'après Guye, d'avoir pour premier parrain l'illustre physicien Helmholtz. Que l'on imagine un être suffisamment ténu, pouvant circuler entre les molécules chimiques du corps et agir individuellement sur chacune d'elles (démon de Maxwell) et le second principe de la thermo-lynamique n'existerait plus. En effet, cet être pourrait à volonté faire évoluer les phénomènes en sens inverse de leur probabilité. Or Helmholtz invoque le *principe vital*. Ce serait quelque chose de particulièrement ténu, capable d'agir sur les molécules isolées à la façon du démon de Maxwell ; il pourrait ainsi diriger dans une certaine mesure les phénomènes en sens inverse des probabilités statistiques qui constituent nos lois physico-chimiques. L'équilibre vital serait dû au fait que les réactions chimiques au sein de l'organisme vivant ne suivraient plus nécessairement l'évolution qui tend à amener le système vers un état de plus en plus probable. La vie serait ainsi comme une lutte contre les lois aveugles du hasard.

Que faut-il penser de la lutte des organismes vivants contre la dégradation de l'énergie ? et d'une façon plus générale de l'opinion d'Helmholtz ? Celle de Guye me semble rester un peu indécise, et il en est de même de son attitude vis-à-vis du déterminisme.

Jusqu'ici, dit-il, la fatalité en quelque sorte inéluctable des lois expérimentales de la physique et de la chimie constituait l'argument fondamental, l'origine et la raison d'être des philosophies déterministes. Aujourd'hui la nouvelle conception du principe de Carnot nous enseigne que cette fatalité n'est pas absolue, que le déterminisme des lois de la physique et de la chimie est un déterminisme statistique plus large.

Sans trancher la question, elle transporte donc le champ de bataille des luttes philosophiques entre déterministes et non déterministes dans un domaine qui échappe encore presque complètement à notre contrôle expérimental, celui des actions individuelles entre molécules, atomes ou électrons.

« Hasard ou Finalisme ? » se demande également l'auteur.

Il ne suffit pas d'invoquer les lois du hasard pour bannir de l'évolution vitale tout finalisme. Il semble au contraire qu'on soit obligé de lui faire une certaine place, sous une forme ou sous une autre : qu'on l'appelle finalisme, tendance, élan vital, âme, principe organisateur, etc.

Guye termine par une « esquisse d'une philosophie uniciste basée sur le principe de Carnot ».

C'est aux actions statistiques qu'est due l'évolution physico-chimique régie par le principe de Carnot, mais c'est dans les actions individuelles que l'on peut chercher la cause et l'origine de l'organisation de la vie et de la pensée.

GEORGES BOHN.

CHIMIE

Victor Lefebure : *L'Enigme du Rhin*, traduction française chez Payot et Cie, avec préfaces du Maréchal Foch et du Field Marshal Sir Henry Wilson.

L'Enigme du Rhin. La Chimie Allemande, son organisation économique et la Paix du Monde. — Les idées que Monsieur Lefebure développe dans son livre : *The Riddle of the Rhin*, dont une traduction française vient de paraître, ont déjà suscité bien des controverses ; tout en admettant le grand rôle de la Chimie dans les luttes futures, on n'est pas toujours persuadé qu'une puissante industrie des colorants soit indispensable à la conduite de la guerre chimique ; récemment encore, un article du *Manchester Guardian* défendait un point de vue opposé, et citait le Colonel Ragsdale, organisateur des services chimiques de guerre en Amérique, qui ne croit pas à une nécessité de développement plus impérieuse pour cette branche de la technique que pour d'autres, comme l'aviation ou la fixation de l'azote, si l'on veut rester dans le domaine chimique.

Quoi qu'il en soit, même si l'on ne doit pas adopter intégralement les idées de l'auteur, l'étude qu'il a consacrée au problème de la stratégie chimique, en temps de paix et en temps de guerre, est des plus intéressantes ; sa personnalité, sa compétence en la matière, les fonctions qu'il a remplies au cours des hostilités et depuis l'armistice obligent à étudier sa thèse avec attention. D'autre part, il me paraît difficile que quelqu'un, qui a vraiment fait campagne sur la ligne du front, n'ait pas été frappé de l'importance que la guerre des gaz avait prise dans les derniers mois, des su-

jétions qu'elle imposait, de l'usure physique et morale dont elle était la cause par cette appréhension anxieuse d'un danger sournois, dont on ne pouvait prévoir le prochain mode de manifestation ; aussi me semble-t-il assez naturel de ne pouvoir envisager d'un cœur léger la perspective des développements futurs de cette lutte qui pourraient nous amener à refaire sur les champs de bataille l'atroce expérience des victimes de la première nappe de chlore.

L'affaire mérite donc toute notre attention ; le développement des entreprises qui ont pu assurer à l'Allemagne le monopole des fabrications organiques les amène à sortir du cadre strictement économique et les pousse déjà à jouer un rôle politique ; mais, ce qui frappe l'esprit dans la puissante concentration de l'organisme germain, c'est sa facilité de transformation en un instrument militaire incomparable ; aussi, faut-il avouer que, même si l'on fait tout le crédit possible aux dispositions pacifiques de notre ancien ennemi, il n'est pas très rassurant de lui voir en mains une arme de cette valeur, car, d'une part, même si l'on ne va pas jusqu'à penser que c'est là le moyen de lutte le plus efficace, on ne peut nier son importance, et de l'autre, la sensation d'être nettement le plus fort peut encourager des gestes énergiques que la crainte salutaire d'une lutte à armes égales aurait pu refréner.

C'est donc un cri d'alarme que pousse l'auteur ; il fait appel à l'opinion publique de son pays qu'il veut convaincre de l'importance capitale de l'industrie des colorants, et de l'intérêt qu'il y a au point de vue du désarmement à la répartir dans le monde suivant un plan nouveau ; c'est là le seul moyen de protection qui s'offre à nous, car, contre l'industrie allemande utilisée pour des buts militaires, mais bénéficiant d'une organisation souple, adaptée aux conditions économiques du jour, on ne peut songer à lutter avec des arsenaux construits en temps de paix, entretenus à grands frais, mais dont l'armature rigide les met nécessairement en retard dans un domaine en transformation constante, et dont le progrès renouvelle perpétuellement les méthodes.

D'autre part, il était utile d'attirer l'attention sur la formidable révolution causée par la chimie dans les anciens modes de combat ; l'esprit humain tient à ses vieilles manières de penser et tend de toutes ses forces à conserver indéfiniment les vieux clichés auxquels il est habitué. Aussi, malgré les leçons de quatre ans de guerre, bien des gens ne se rendent pas compte

qu'il y a entre les méthodes de combat de 1918 et de 1914 des différences du même ordre qu'entre celles de 1914 et de 1870; si ce fait est déjà vérifié au point de vue de la chimie agressive, combien l'est-il, à plus forte raison, si l'on songe à ce que la chimie a pu faire dans toutes les branches de l'activité : les ersatz qui ont permis aux Allemands de prolonger la lutte en sont une des preuves les plus palpables.

§

Les grandes périodes de la guerre chimique. — Parmi la multitude des faits, il faut discerner les grandes lignes du développement de la nouvelle forme de combat pour y distinguer trois phases, celle de la surprise allemande, celle de la réaction alliée, celle de la lutte intensive. Sur la surprise allemande, il n'y a que peu de choses à dire; une fois encore, il faut répéter que cette tentative, qui, par son horreur, a révolté l'opinion universelle, n'est pas la conséquence du désespoir d'un peuple acculé à cette extrémité par un monde d'ennemis, mais celle d'une volonté réfléchie et longuement préméditée; les toutes récentes dénégations du Dr Haber, concernant les études d'avant-guerre, ne paraissent en tout cas infirmer en rien la réalité d'essais commencés dès août 1914. La réaction des Alliés n'a fait sentir son effet qu'en septembre 1915, c'est-à-dire qu'il a fallu 5 mois pour organiser des représailles, et la lutte n'a vraiment pris toute son intensité que vers août 1917; le caractère le plus important de ces deux périodes, c'est probablement l'opposition entre les difficultés à surmonter et les efforts à fournir de notre part, et la facilité relative de production allemande de l'autre; ce fut cette facilité qui, à diverses reprises, permit à nos adversaires d'utiliser la surprise, facteur militaire essentiel, car, tandis que, chez eux, il ne s'écoulait souvent que quelques semaines entre le choix d'un produit et son apparition sur le champ de bataille, il nous a fallu onze mois pour pouvoir employer le gaz moutarde ; ce fut du reste lui qui, en juin 1918, marque notre première initiative chimique, nos succès ayant été jusqu'alors plutôt dus à notre tactique.

§

L'organisation de la guerre chimique. La lutte pour l'initiative. La production. — Il est probable que, pas plus chez nos ennemis que chez nous, on ne se rendit compte, dès le début, de

tout l'avenir de la guerre chimique; mais, tandis que les Allemands bénéficiaient d'un organisme tout prêt qui constitue la charpente de leur système, il nous fallut réaliser des miracles, simplement pour arriver à parer les coups et à supporter, tant bien que mal, le poids de nos erreurs passées, car les conditions dans lesquelles se font les recherches, comme la masse de problèmes que soulève une mise au point complète, nous désavantageaient nettement; au contraire, chez l'ennemi, l'activité économique normale permettait déjà des découvertes intéressant l'art de la guerre; dans tous les cas, la grande habitude qu'il avait en chimie organique lui facilitait la tâche, et comme, de plus, une invention n'est militairement utilisable, dans des conditions de rapidité satisfaisante, que si elle a trouvé une large application dans l'industrie nationale, on voit l'avantage énorme qu'il avait sur nous.

Notons à cette place, dans l'exposé des diverses solutions adoptées par les Alliés, l'hommage rendu par M Lefebure à l'enthousiasme et au génie intuitif des Français, à notre goût national pour les conceptions rationnelles et logiques.

Seuls, cependant, les Américains, libres de traditions militaires, et n'étant pas obligés de recourir à des improvisations hâtives, purent travailler d'une manière vraiment objective : ce fut l'origine du colossal arsenal d'Edgewood.

L'initiative revint donc presque toujours à nos adversaires. En quoi consiste-t-elle exactement ? Elle peut être réalisée par l'entrée en scène d'un produit nouveau, et neutralisée par des mesures de préservation basées sur la prévision de ce que peut tenter l'ennemi ; on voit, d'un côté, à quel point les recherches doivent être constantes et opiniâtres dans ce domaine ; de l'autre, un nouveau corps ne pouvant être employé de façon utile qu'en quantité notable, on constate l'importance du facteur production : ce sont là les deux conditions essentielles de la surprise.

Tout le chapitre sur la production en Allemagne et chez les Alliés est des plus intéressants ; il contient, avec un bref historique de *l'Interessen Gemeinschaft*, des firmes constituantes, de leurs tendances centralisatrices et de leur situation actuelle, des renseignements sur les conditions dans lesquelles se faisaient les fabrications dans les usines et sur les quantités produites; le gouvernement allemand se contentait, en général, de formuler ses desiderata aux directeurs du trust; ceux-ci choisissaient les

procédés, puis fixaient les usines dans lesquelles se feraient les transformations successives ; c'est ainsi que la préparation de l'acide phenylarsinique se faisait à Ludwigshafen, chez Kalle et à Höchst, celle de l'oxyde de phénilarsine et de l'acide diphénylarsinique à Leverkusen et Höchst, enfin le produit final, la diphénylchlorarsine était préparée par l'A. G. F. A et à Höchst. On retrouvait des dispositions analogues pour la phénylcarbylamine chlorée, le gaz moutarde, l'éthyldichlorarsine, l'éther diméthylique dichloré symétrique.

Quant aux résultats, nous voyons le chlore passer de 37 tonnes par jour en 1914 à 63 en 1918 ; le phosgène atteint par mois 30 tonnes à Leverkusen et 600 à Ludwigshafen ; le diphosgène (chloroformiate de métyle trichloré) arrive à 300 tonnes à Leverkusen et 250 à Höchst, mensuellement aussi ; le gaz moutarde à 30 tonnes par jour rien qu'à Leverkusen etc... ; en 1918, la production était pour l'ammoniaque, l'acide nitrique, l'acide sulfurique et le chlore, respectivement 30 fois, 3 fois, une fois et demie, et 2 fois celle de 1914.

En regard de ces chiffres impressionnants, ceux que peuvent produire les Alliés paraissent bien faibles, et, cependant, les efforts qui furent nécessaires pour obtenir par exemple le chlore et le gaz moutarde indispensables tiennent du prodige, comme la mise au point en Tunisie d'une industrie du brome qui peut à bon droit passer pour un vrai tour de force.

§

La politique chimique des Allemands. — L'existence chez nos ennemis d'une politique d'accaparement et de contrôle de l'industrie chimique mondiale est bien connue. C'est ainsi que les Allemands réussirent en cinq ans à tuer l'industrie américaine des colorants qui semblait s'être établie vers 1880 ; que de 1903 à 1913, en vendant l'acide salicylique 25 o/o moins cher qu'en Allemagne, ils ruinèrent aux Etats-Unis trois des cinq établissements qui le fabriquaient et en acquirent un autre, qu'ils imposèrent par les mêmes procédés leur brome, leur acide oxalique, leur aniline, se rattrapant de leurs pertes sur les produits non concurrencés, qu'ils refusaient en plus de vendre à qui ne se fournissait pas chez eux pour les autres ; si l'on ajoute la corruption, l'espionnage économique ou même militaire pratiqués en grand, on s'explique la sensation que ces révélations ont pu causer dans

le public. Mais l'activité de cette politique pendant la guerre, la main mise sur les disponibilités américaines en phénol et brome, la question des produits pharmaceutiques ne sont pas moins intéressantes. Cette dernière se posa d'une façon critique dès le début des hostilités ; le manque de neo-salvarsan, d'aspirine, de novo cocaïne (dont 17 laboratoires anglais purent produire 216 livres) et d'anesthésiques se fit cruellement sentir

§

L'avenir et le désarmement. — Toutes les hypothèses sont permises sur l'avenir de la guerre chimique et sur les découvertes possibles quant aux propriétés physiologiques des corps, mais, quelles que soient les perspectives ouvertes à cet égard, la question des relations entre l'industrie chimique et le désarmement se pose avec acuité. Le côté délicat du problème, c'est que, d'une part, on ne peut supprimer l'arme chimique sans entraîner de grandes industries de paix, colorants, produits pharmaceutiques, etc..., et que, d'autre part, les usines qui s'occupent de ces techniques peuvent être rapidement converties en arsenaux grâce à l'étroite parenté de tous ces dérivés organiques ; si l'on tient compte de la facilité des recherches insoupçonnées, on comprend l'impossibilité qu'il y a à contrôler efficacement une activité qui peut cependant devenir des plus dangereuses.

M. Lefebure propose, d'une part, de réduire la production allemande à la consommation intérieure, d'autre part, de créer dans les autres pays des industries de colorants. La première solution présente des inconvénients, dont la difficulté à faire admettre et à exécuter les destructions nécessaires ; de plus, rien n'empêcherait l'ennemi de reconstruire plus tard, pour reconquérir le monopole ; mais la seconde solution semble préférable, parce que plus énergique ; encore faut-il une volonté de réussite constante, pour arriver à créer une industrie organique qui surtout ne se contente pas du rôle de filiale d'une industrie étrangère.

§

Il est inutile d'ajouter que l'ouvrage de M. Lefebure a provoqué une vive émotion en Allemagne. Aussi, lorsque M. Duisberg, directeur de Leverkusen, a reçu les membres de la Conférence Internationale du Travail, il s'est efforcé de démontrer que l'industrie chimique allemande était basée sur les besoins de paix, et

que toutes les destructions exigées par le traité de paix avaient été effectuées. Il a, bien entendu, trouvé un écho dans la presse allemande, et de multiples associations ont fait entendre leur voix à l'unisson. Pourtant, M. Duisberg a admis que l'adaptation des usines de colorants à des buts de guerre n'a d'intérêt qu'en Allemagne par suite du monopole, mais que si tous les pays se mettent à produire suivant leurs besoins, aucun d'eux n'aura de fabriques assez importantes pour suffire aux nécessités de la guerre ; c'est bien là, pour nous, le point important. Ce qu'il faut, c'est enlever à l'Allemagne le monopole qu'elle détient pour arriver à être en état de lutte à armes égales. Le Field Marshal Sir Henry Wilson, dans l'édition anglaise, le Maréchal Foch dans l'édition française ont dit l'importance que les milieux militaires attachent à la question ; elle mérite donc d'être prise en sérieuse considération, et, en tout cas, ne doit pas recevoir de solution qui ne soit mûrement réfléchie.

MARCEL THIERS.

FOLKLORE

Blaise Cendrars : *Anthologie Nègre*, Deuxième édition, Paris, éditions de la Sirène. — P. Saintyves : *l'Eternuement et le Bâillement dans la Magie, l'Ethnographie et le Folklore médical*, Paris, Emile Nourry (Collection Science et Magie n° 4). — J. Bourrilly : *La Vie populaire dans les Bouches-du-Rhône*, Extrait du tome XIII de *l'Encyclopédie départementale*, Marseille, Barlatier 5°. — Georges Rocal : *Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*, Toulouse, Librairie Marqueste (Bibliothèque Occitane, n° 2). — Mémento.

Je ne veux pas faire à Blaise Cendrars, pour son **Anthologie Nègre**, des querelles de spécialiste, parce que l'idée de publier une compilation comme celle-ci est très utile à l'expansion, dans le grand public, de sympathies plus actives pour l'ethnographie et le folklore des peuples noirs, qu'ils soient Bantous, Hamitiques ou plus anciens encore. L'auteur a choisi dans les nombreux recueils de contes et de légendes des Nègres un certain nombre de textes qu'il a groupés en vingt et un chapitres ; manifestement, il les a choisis, non pas tant pour leur intérêt scientifique proprement dit, par exemple pour montrer leur similitude avec des textes européens ou asiatiques de même type (ce travail a été fait par René Basset, par Cosquin, par Daehnhardt surtout pour les contes animaux), mais davantage pour leur valeur de suggestion littéraire. On saura gré à Blaise Cendrars d'avoir

livré ces textes tels qu'il les a trouvés traduits dans les recueils des explorateurs, et sans essayer de les adapter au goût littéraire qui est le nôtre en ce moment. Ainsi la mine est exploitable ; et je regrette que Guillaume Apollinaire ne soit plus là pour en tirer des paraphrases raffinées et goguenardes. Je juge le livre sur sa deuxième édition : il reste des coquilles nombreuses et importantes dans la Bibliographie. Certains termes aussi me paraissent à modifier : en ethnographie nous n'employons plus le mot *Fétichisme*, sorte de potbouille où, à la suite d'Auguste Comte, on a entassé toutes sortes d'ingrédients ; il n'y a aucune raison, pour peu qu'on se tienne sur le terrain scientifique, de distinguer par un terme spécial la magie-religion des Noirs de celle des autres peuples, surtout de celle des Blancs ; ou bien il faut transposer le mot fétichisme, inventé par les missionnaires portugais, aux faits de même type européens, ce à quoi le si raisonnable orgueil des Blancs se refuse. De même le chapitre IX, qui contient quatre légendes, a pour titre *Le Totémisme* ; mais aucune de ces légendes n'a un caractère totémique vrai : ce sont des légendes de descendance animale comme on en rencontre un peu partout et qui expliquent ou justifient certaines interdictions alimentaires ou sexuelles.

Il conviendrait, dans une troisième édition, qui, on l'espère, ne saurait tarder, de corriger ces quelques défauts, d'ajouter aussi, pour chaque texte, l'indication précise de la source utilisée, pour faire de *l'Anthologie Nègre* de Blaise Cendrars un livre de valeur durable à tous les points de vue.

§

Dieu vous bénisse...et bénisse aussi P. Saintyves, qui n'a pas craint de passer bien des heures à rechercher dans la littérature ethnographique et folklorique tout ce qui se rapporte à **L'Eternuement**; il a même poussé sa recherche jusque dans les mystères du **Bâillement** ; mais son livre reste, malgré tout, amusant et nullement soporifique. C'est inouï ce qu'un tel sujet évoque de rapprochements et de parallèles. L'éternuement a presque partout été regardé comme un fait anormal, et qui, donc, doit posséder une signification magique. Un chapitre montre comment éternuer nécessite une réponse sous forme de bénédiction ; un autre, comment cet acte sonore a été interprété en qualité de présage et d'augure ; et sachez qu'on conservait dans

l'église de Saint-Front, en Périgord, au XVIe siècle, dans une petite fiole que les Huguenots brisèrent, un éternuement du Saint Esprit. Les faits sont si bizarres et les conclusions générales qu'on en peut tirer si diverses, que P. Saintyves a jugé nécessaire, dans un appendice de 40 pages, de publier ses documents en entier. Une curieuse discussion sur l'éternuement comme facteur d'extension des maladies contagieuses et une bibliographie terminent ce volume, dont on recommande la lecture à quiconque connaît les désagréments d'un rhume de cerveau.

§

La guerre a porté un coup grave aux enquêtes et aux publications sur le folklore de nos provinces ; j'en sais quelque chose puisque je reste bloqué avec trois volumes sur la Savoie, et ne prévois guère quand ils paraîtront. Aussi est-ce avec un plaisir réel que je signale deux ouvrages qui donnent, sur deux de nos régions les plus intéressantes, des renseignements recueillis dans les villages mêmes et groupés d'une manière intelligente. Ce qui n'est pas si facile, car la plupart des faits folkloriques ne s'obtiennent de nos jours que sous une forme fragmentaire.

Voici plus de quinze ans, si je ne me trompe, que J. Bourrilly, jadis juge de paix dans le Midi et maintenant parti au Maroc, a commencé ses recherches sur **la vie populaire dans les Bouches-du-Rhône**. Son beau mémoire in-quarto, illustré d'excellentes phototypies, fournit non seulement un grand nombre de documents nouveaux et inédits, mais les classe en même temps d'une manière systématique avec ceux qui avaient été publiés antérieurement. Ont été étudiées : la région marseillaise, la région aixoise et la région arlésienne. Il suffirait, soit dit en passant, d'adopter les cadres de J. Bourrilly et de travailler de même dans les régions voisines pour posséder enfin un ouvrage complet sur les mœurs de cette Provence où subsistent de nos jours tant de restes de religions et de magies périmées. Les faits sont répartis en trois grandes sections : vie matérielle ; vie de relation ; et vie psychique, qui comportent à leur tour des subdivisions normales. Il va de soi que c'est le chapitre sur les rites de passage qui m'a intéressé le plus ; et j'ai trouvé des parallèles à mes faits savoyards qui sont très instructifs, parce que partiellement plus archaïques. L'art populaire, les pèlerinages, les pratiques de magie médicale, etc., sont traités avec un soin égal, et on doit hautement féliciter le

Comité de publication de l'*Encyclopédie départementale* des Bouches-du-Rhône d'avoir accordé au folklore local la place qui lui revient. Dès maintenant le livre de J. Bourrilly est à considérer comme un traité classique.

Le sujet étudié par Georges Rocal, **Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord**, est plus restreint ; mais peut-être ce petit livre n'est-il que l'amorce d'un traité plus détaillé. Il ne faut pas, comme l'auteur le déclare à tort au début, dédaigner de signaler exactement dans quelle commune tel ou tel rite est en usage et de chercher si certains types de rites sont ou non en relation avec « le dialecte, l'ovale du visage, la coupe de la blouse, la largeur du chapeau », surtout dans le Périgord, région la plus anciennement peuplée de l'Europe et où subsistent des descendants directs des races préhistoriques si bien étudiées par Marcellin Boule. Bien au contraire : il faut localiser chaque détail avec le plus grand soin et tenter de dresser des cartes folkloriques comme on a dressé des cartes géologiques et linguistiques. Cette critique faite, il reste que le petit volume de Georges Rocal est le premier essai de synthèse d'une série spéciale de croyances et de coutumes du Périgord, essai rendu plus utile encore par les parallèles limousins que l'auteur a juxtaposés en note. Le titre même indique qu'il s'agit de rites magico-religieux en usage, soit au cours des cérémonies de passage, soit lors des pèlerinages, des maladies, des récoltes, etc. A signaler que maints textes ecclésiastiques anciens ont donné à l'auteur la clef de pratiques modernes plus ou moins déformées. Serait-ce trop demander à l'éditeur que de persévérer dans cette voie et de publier des monographies semblables pour les régions voisines dans sa *Bibliothèque Occitane* ?

Mémento. — L'excellent folkloriste d'Anvers Emile van Heurck a publié ces années dernières plusieurs articles et mémoires très intéressants, parmi lesquels on signalera ici : *L'Onguent armaire et la poudre de sympathie dans la science et le folklore*, Anvers, Buschmann, qui est un vrai petit traité comparatif des procédés de traitement magique et magnétique des plaies au moyen de poudres et d'onguents plus ou moins complexes ; *Le merveilleux dans la légende d'Haekendover* (construction miraculeuse d'une église) ; des articles sur *Sainte Gertrude* et sur *Saint Gummarus* ; un autre sur *la Guérison des maux de tête par imposition d'une couronne de fer forgé* ; ailleurs, en Belgique on place sur la tête des pèlerins atteints de migraines un reliquaire en

forme de crâne ; enfin un bien joli volume, illustré de bois de Max Elskamp, sur *l'Œuvre des Folkloristes anversois Elskamp et de Cock*, Anvers, chez Buschmann.

La *Gypsy Lore Society*, qui est le centre mondial des études relatives aux Tsiganes, reprend son activité interrompue par la guerre et commence en 1922 la troisième série de son *Journal* ; on trouve dans le premier numéro une excellente étude de T. W. Thompson sur l'idée d'impureté des femmes chez les Tsiganes anglais, des parallèles recueillis par John Sampson de contes du Penjab et des Tsiganes, des analyses, etc. S'adresser au Secrétaire Honoraire, M. T. W. Thompson, Repton, Derby.

A. VAN GENNEP.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Rudolf Steiner (trad. Jules Sauerwein) : *Les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité*, Edit. de l'Aube. — Camille Spiess : *L'Anthroposophie, ou les mystères de Dornach*, Edit. Liber. — Carlo Loontiens : *Les Sciences maudites* (s. l. n. d.). — Edwin Arnold : *La Lumière de l'Asie*, Bibl. Chacornac. — Bhagavan Das M. A : *La Science des Emotions*, Librairie théosophique. Bruxelles. — Henri Durville : *Voici la Lumière*, Ed. Durville. — Pasteur Wietrich : *Aux Ecoutes d'un monde invisible*, Ed. astrale illustrée. — Gaston Revel : *Trois études ; Du Psychisme ; De l'intellectualisme et au delà*, Lib. de l'Art indépendant, 81, rue Dareau ; *L'Occultisme*, Ed. théosophiques, 1, rue Marguerin. — Albert Monthoux : *La France mystérieuse ; La Fin de Rome*, Ed. Lumière, Tunis. — Georges Muchery : *L'Adultère dévoilé par les lignes de la main*, Ed. astrale illustrée, 120 boul. Magenta. — Mémento.

Connaissance et culture de sa propre essence suprasensible, c'est le point de départ de la doctrine anthroposophique du théosophe dissident Rudolf Steiner, dont M. Jules Sauerwein, son traducteur attitré, nous donne sous ce titre : **Guides spirituels de l'homme et de l'humanité**, une série de conférences, prononcées à Copenhague, en juin 1921. Les pouvoirs que l'abbé Alta confère à la raison, guide suprême, selon lui, de notre évolution, Rudolf Steiner les réserve, plus étendus, à l'inconscient, — crypte où, depuis l'endormement de la prime enfance jusqu'au réveil de la mort, somnole — sauf pour les clairvoyants — la puissance spirituelle des hautes hiérarchies qui gouvernent nos destinées.

Jamais l'homme n'est plus ductile à cet influx, ne respire plus largement et plus totalement cette atmosphère spirituelle, que pendant les trois premières années de sa vie. Il accomplit, à ce moment, des actes d'une importance capitale. L' « aura enfantine », illumination sans réfraction des principes supérieurs de notre être,

se rétracte et reflue à l'intérieur, dans la subconscience, dès que la vie, l'humble vie commence. Mais l'essence divine, unique réalité de cette vie, le « Christ vivant », reste en nous, enseveli sous la pierre compacte et glacée de notre conscience normale. A nous de retrouver, de ressusciter ce « guide ». C'est la tâche des initiés. Ce qui se passe dans l'évolution de l'individu a sa répercussion dans l'évolution de l'humanité. L' « aura divine » se retire de la vie des peuples comme de celle de l'enfant. A côté des puissances directrices normales de l'humanité agissent également des puissances retardataires qui ont évolué plus lentement. D'où ces « régressions du progrès », ces reculs matérialistes qui contrebalancent les grands essors de l'esprit. La clairvoyance permet de dégager du chaos des apparences ces profonds courants de pensée et de suivre infailliblement celui qui mène vers la spiritualité. La clairvoyance opère, non dans l'exaltation, mais dans l'humilité. Il faut que les forces du monde matériel portent leur floraison complète, atteignent lentement le plein de leur épanouissement, pour que leur domaine soit définitivement conquis par l'esprit. Mais la science spirituelle étend son regard au delà de la naissance et de la mort et par delà les bornes du temps, et ce que l'impulsion du Christ a allumé jusqu'ici n'est qu'une toute petite flamme, prélude d'un immense embrasement : celui de la « science du Christ », qui est encore à naître. M. Rudolf Steiner, par le lyrisme de son éloquence, l'ampleur et la puissance de ses vues, est l'Orphée et l'Hésiode de l'anthroposophie. M. Camille Spiess, savant genevois déjà notable, par sa fougue éblouissante jusqu'à l'obscurité, en serait volontiers le Pindare, si l'auteur de l'**Anthroposophie, ou les mystères de Dornach** consentait à célébrer d'autre athlète que lui-même. J'avoue être resté quelque peu étourdi du cantique à tue-tête de l'homme anthroposophe normal « dont le cœur est dans la tête, qui embrasse sa propre réflexion, qui est à la fois lui-même sa femme et son fils, sans mystère et sans adultère, qui est le plus orgueilleux, le plus vivant, le plus affirmatif... travaille sur soi-même... vit dangereusement en se surmontant... l'*Unique*, de Max Stirner et l'*Amadis* gobinien... qui rejette l'abjection diplomatique... rompt avec les songe-creux de l'idéalisme et les souteneurs de l'au-delà,... pratique le spiritualisme impérialiste, autre forme de l'individualisme forcené,... n'est pas un nombre ni une ombre, un nombril ni une ombrelle,... développe au sum-

mum sa volonté de puissance,... remplit sa mission de grossesse consciente... réalise la plénitude de soi qui est l'entière humanisation de l'idéal, assure, enfin, le retour ethno-psycho-sexuel au type humain primitif, l'archétype-modèle de l'anthroposophie », qui se trouve être, au bout du compte, M. Camille Spiess lui-même... Avec une précipitation bredouillante, tellement la vérité l'oppresse, — on est tenté de lui dire à chaque instant : « Prenez votre temps, cher ami... » — M. Spiess émet, expectore, éjacule des formules torrentielles, anathématise le Juif gynécocrate, ajoute un trait, vingt traits, en coups de pouce fulgurants, au modelage anthroposophique de son héros qui est lui-même transfiguré, l'étouffe sous les couronnes immodestes d'adjectifs à pleines corbeilles. Dumas fils allait par trois. M. Spiess tire à quatre ou cinq. Son attelage de mots est un peu cahotique, en sorte qu'on ne distingue pas toujours du premier coup où il nous mène. Et le texte ne suffisant pas à contenir sa fureur dionysiaque, il bourre le bas des pages d'un tas de notes terribles... Il faut quitter son fauteuil, au coin du feu, pour descendre à chaque instant à la cave, ce qui, pour les anthroposophes d'âge, est un rude exercice. Hélas ! qu'est-ce que je vais prendre pour mon « objectivité subjective » !... Je me vois relégué par le Grand-Maître de l'Anthroposophie au dernier rang « des métèques, des philistins et des épiciers circoncis » en compagnie de Bergson et de quelques autres...

Il n'empêche que l'œuvre de M. Spiess n'est pas de celles qu laissent indifférent et que « l'on lit, les yeux fermés » ; et nous attendons, avec une impatience anthroposophique, son grand ouvrage annoncé : *de l'Homme*, dont cette brochure n'est que la préface.

Les **Sciences maudites** : c'est sous ce nom de proscription, nous rappelle M. Carlo Loontiens, que l'Eglise stigmatise toutes les sciences secrètes, qui, elles au moins, fournissent un devis raisonnable du plan de construction de l'univers. M. Loontiens accepte pour tel le Zodiaque, signe de l'évolution universelle, et dont les 12 figures symbolisent les 12 étapes essentielles de cette évolution. Seize pages suffisent à l'auteur pour nous tracer en raccourci l'itinéraire de cette formidable randonnée.

La Lumière de l'Asie, le beau poème d'Edwin Arnold, qui consacre la légende et la doctrine du Bouddha, est depuis longtemps classique dans l'Inde, à Londres et en Amérique. C'est

noter à la fois sa lumineuse ordonnance et son évangélique beauté: beauté qui se perpétue, bien que dépouillée des prestiges du rythme, sous la grâce savante, la pureté et la souplesse de la traduction. Nul mieux que M. Edwin Arnold, directeur du collège sanscrit de Powna, et familier des choses de l'Inde, ne pouvait évoquer l'admirable et tendre figure du prince de la douceur, dont la domination spirituelle s'étend sur un tiers du globe, et qui ne veut que des fleurs pour célébrer son culte. Humble disciple de la grande doctrine d'abnégation, à laquelle nous devons la plus belle et la plus vieille profession de foi de liberté humaine, et avec toute la subtilité d'un Spinoza hindou, M. Bhagavan Das M. A. nous initie à la **Science des Emotions**, qui substitue le désir à l'intelligence, comme base de l'éthique et de l'évolution psychique. Le désir a mauvaise réputation dans notre psychologie. L'auteur lui rend son caractère divin, et en extrait toute la complexité des émotions humaines, jusqu'à celles qui se rafraîchissent aux sources mêmes de la vie, ou reflètent en sublimes clartés les principes de l'univers. La vraie vivification spirituelle se puise « aux eaux intarissables du plaisir et de la souffrance ». Devenir le maître de ses émotions, c'est atteindre la paix parfaite, « la soi-conscience totale où le Soi est reconnu comme un dans tous les Soi ». Il y a de très belles pages sur le caractère mystérieux de l'émotion de beauté et l'accroissement d'être qu'elle nous procure. Peut-être, cependant, M. Bhagavan Das M. A. va-t-il un peu fort, comme l'on dit, en nous déconseillant le rire. Tous nos Saints d'Occident sont hilares. Voyez le dernier en date, le *Saint Magloire* de Dorgelès. Ce n'est pas le docteur Henri Durville qui s'inscrira en faux contre cette action bienfaisante et magnétique du rire. Et il doit plus d'une fois le recommander à ses malades, âmes souffrantes ou déprimées dont il est, depuis de longues années, le régénérateur en titre. **Voici la lumière**, leur clame son dernier livre, terminus de ce pèlerinage *Vers la Sagesse*, dont nous avons noté naguère, ici même, les salutaires étapes. Une hygiène mentale bien ordonnée ; un recours confiant à ces forces fluidiques mystérieuses qui ruissellent en nous comme autour de nous et qui, canalisées et contrôlées, revigorent les énergies défaillantes, rendent l'être à lui-même, et le rendent *lui-même* : tels sont les éléments de revitalisation que nous offre le *naturisme*, la médecine qui demande

tous ses secrets à la nature et à ses influences psychiques : thérapeutique dont le Dr Durville est l'Hippocrate averti et l'infatigable saint Vincent de Paul.

Aux Ecoutes d'un monde invisible, le pasteur Wietrich dévoile le miracle du Psychisme « qui nous convainc, dès ici-bas, des splendeurs de la foi, sans attendre la révélation tragique de la mort ». Pris en flagrant délit de la production de la matière, comme dans la création ectoplasmique, ou s'évadant hardiment de la prison des corps, comme dans les phénomènes de clairvoyance et de télépathie, l'esprit s'élance aux confins de l'invisible, « jusqu'au sublime confluent de pensée et d'amour où se déverse le meilleur de toutes les âmes, et qu'en langage traditionnel on appelle Dieu ». Cette « réalisation consciente de l'unité » doit être, selon M. Gaston Revel, le grand effort du **Psychisme**. Communier avec le principe spirituel du monde, telle doit être la grande pensée de l'**Occultisme.** Faire de l'occultisme, c'est suivre la voie du sacrifice, subordonner l'inférieur au supérieur, en pensée comme en acte. Dans une troisième brochure, **l'Intellectualisme et au-delà**, l'auteur fait le procès des bibliothèques, dont la « richesse accablante » ne peuple que des nécropoles. L'intelligence intuitive est le seul trait d'union entre le fini et l'infini, « l'œil de lumière intérieur qui nous fait atteindre le Christ latent ».

Redescendons de ces hauteurs astrales pour entendre, à mi-côte, et non sans agrément, M. Albert Monthoux, prophète tunisien, célébrer la **France mystérieuse**, « Isis des nations... messagère d'union et de paix », et vaticiner, sur les ruines de Carthage, **la Fin de Rome**, qui, d'après l'Apocalypse, doit survenir en 1940. Je me hâte d'ajouter, pour ménager les susceptibilités de nos amis italiens, qu'il s'agit de la Rome des Papes. Nous aurons pour prélude de ce grand bouleversement, une « impulsion sociale » entre 1930 et 1935 ; suivra, vers 1950, une « pression » de l'Orient vers l'Occident. L'équilibre ne sera définitif que vers 1980. Pour nous remettre de ces alertes, nous aurons un « Islam vivifié » et une nouvelle incarnation du Christ. Et « les gens qui vivront en 2250 verront des choses magnifiques ».

Les prédictions de M. Georges Muchery ne vont pas si avant. Mais je gage qu'elles feront plus de bruit. Et je frémis pour

lui de son imprudente audace. Car ce qu'il nous annonce, c'est tout simplement **l'Adultère révélé par les lignes de la main**, avec, pour pièces à conviction, dix photographies de mains d'hommes et de femmes adultères. Les jeunes ménages vont se ruer sur son livre. Et sans doute aussi les vieux, pour trouver pâture à leurs querelles. Les jeunes filles n'ont pas encore l'habitude de demander la main des hommes. Cela viendra. Mais elles peuvent toujours en attendant la demander en lecture, ou réclamer une expertise avant la lettre (la lettre de faire part). Quant aux hommes, ils renonceront à examiner d'abord la physionomie d'une jolie personne qui leur plaît. C'est ce qu'il y a de moins important dans leur acquisition. Ils s'attarderont à détailler, non sa ligne, mais ses lignes. Demander la main de Mlle Une Telle consistera tout d'abord à la regarder de près. Le flirt se verra supplanté par le bertillonnage. Et les fiancés s'enivreront de lire à livre ouvert l'horoscope de leurs destinées conjugales. Rien de plus aisé. M. Muchery nous avertit non seulement du danger, mais encore de la date. Il se flatte même de voir, revoir ou prévoir les adultères commis ou à commettre dans une autre existence. Il nous enseigne les moyens à mettre en œuvre pour n'être pas trompé, et même: *proh pudor!* l'art insidieux de réussir par les femmes... Le véritable signe de l'adultère est une « île » dans la « ligne de chance » ou dans la « ligne du soleil », le plus souvent dans les deux. Il y a aussi les « lignes d'union », à la hauteur du petit doigt. On en rencontre généralement plusieurs. Et leur longueur indique, qu'elles soient libres ou légales, la durée des liaisons. Mais j'en ai déjà trop dit. Je laisse à l'auteur la responsabilité de ses révélations, et surtout des drames qui peuvent s'ensuivre... En attendant, voilà un livre de première main, qui sera demain dans toutes les corbeilles de mariage et dans tous les dossiers de divorce. Des photographies achèvent d'éclairer la religion de ceux que le texte laisserait indécis. On trouve là les mains adultères, et même incestueuses, des plus notoires dévergondés des *Causes célèbres* et de l'Histoire. Dommage que M. Muchery n'ait pas jugé à propos de nous donner une photo de la main d'Œdipe...

Mémento. — *Le Voile d'Isis* (Mars). — *Le mystère du Christ* : quelques pages émouvantes, et d'une belle tenue lyrique, détachées du prochain ouvrage de François-Marie Doreau : *La lumière du monde est venue.*

Ouvrage posthume (M. Doreau a été tué à l'ennemi en 1918) et suite logique de cet admirable livre du même auteur : *Une de mes vies*, dont Maeterlinck a écrit qu'il restera « l'un des plus poignants et des plus hardis de ce temps ». L'écrivain-prophète annonce dans ces pages la prochaine venue d'un grand Instructeur. L'humanité, dit-il, ne connaît pas la vraie figure du Christ. Seuls, les Rose-Croix ont eu naguère ce privilège. Archange solaire incarné, le Christ fut un messager, non de sagesse, mais d'amour. Les hommes ne l'ont point compris. Sa tendresse n'a point réussi à dompter le fanatisme, l'ignorance et la haine. Son œuvre est à refaire. Il devra se réincarner. Mais sera-t-il cette fois encore méconnu ?

Dans le même numéro, une puissante étude du Dr Allendy sur le *Tamas*, le principe cosmique de négation et d'inertie, ennemi de l'évolution créatrice. — La suite des *lettres d'Eliphas Lévi au baron Spedalieri*, et de l'intéressante étude de Sylvain Trébucq sur *Swedenborg et l'Univers invisible*. — Du même auteur, l'horoscope — un peu tardif — de Landru, qui eût été, paraît-il, un homme remarquable si...

Psychic-Magazine (Février). — Un article de M. A. Bernard sur les dessins inspirés de Mme Tilly de Graaf, qui, sans être spirite, dessinatrice ou théosophe, et sous l'influence d'une audition musicale ou d'un simple état d'âme, exécute depuis 9 ans de fort belles copies de visions, qu'elle assure inspirées par les « puissances de l'Invisible ». La même artiste possède le don d'improviser des figures de danse « d'une haute spiritualité ».

— Un curieux cas d'avertissement en rêve, rapporté par M. Gabriel Gobron. — M. Bernard conte l'émouvante histoire, qui semble empruntée à la *Légende dorée*, d'une doctoresse polonaise aveugle, Mme Lepinska, apôtre d'espoir et de confiance auprès de ses frères de misère. Par une rééducation progressive, empruntée à un traitement purement psychique, elle a pu ramener en elle et restituer à nombre d'aveugles, et notamment d'aveugles de guerre, cette douceur de vivre, ce sentiment de la joie qui semblaient leur être à jamais ravis avec la lumière..

(Mars). Un curieux rapport illustré de M. Dardenne sur la *Photographie transcendantale*, et une non moins curieuse étude de M. Béarn sur les *Talismans de la mer*.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy (Mars-Avril). *Les morts vivent-ils ?* Résumé d'une conférence faite à la Société d'Etudes psychiques par le Dr. G. B. Le docteur traite en particulier des matérialisations spirites, dont une expérience de plus de 20 ans lui a permis de dégager les caractéristiques et de vérifier scientifiquement la production. Préparée par des « centres réalisateurs » d'une grande puissance, la « nouvelle révélation » est imminente.

Le Sphinx. — Fin de l'intéressant exposé de M. L. Gastin sur les *Tempéraments*, leur diagnostic, et leur évolution.

Le Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental (février) annonce la réunion d'un 3e congrès international de psychologie expérimentale pour le premier semestre de 1923. — Plusieurs cas typiques de montres ou pendules s'arrêtant spontanément dans la maison d'un mort, ou à l'occasion du décès d'un ami ou d'un proche.

La Rose-Croix (février) publie le résumé d'un article suggestif de M. S. Faster Damon, paru dans le dernier numéro de *l'Occult Review* et traduit par M. Sage, sur les analogies frappantes qui existent entre certaines descriptions des vieux alchimistes, et l'ectoplasme découvert par les savants modernes. L'ectoplasme ne serait rien de plus que la « matière première » des alchimistes, « l'huile d'alcali » ou le « lait virginal » de sir Thomas Vaughan. Celui-ci épousa en 1651 une femme qu'il adorait. Il l'associa à ses expériences et obtint, grâce à elle, d'admirables matérialisations. La jeune femme mourut au cours de ces essais, qui sait ? tuée par eux, peut-être... Et sir Thomas Vaughan subit le même tragique destin, en expérimentant « sur le vif-argent »; autre façon symbolique, croit-on, de désigner l'ectoplasme. La métapsychique a droit de cité parmi les sciences, puisqu'elle a, comme elles, et plus qu'elles, peut-être, son martyrologe.

PAUL OLIVIER.

LES REVUES

Revue de la Semaine, *Revue de Paris*, *Revue des Deux Mondes* : témoignages du chambellan de cour XXX, de la princesse Paley, de M. Paléologue, sur les prodromes et le début de la Révolution russe; intérêt qu'il y aurait à confronter ces témoignages ; un portrait favorable de Raspoutine ; un portrait sans indulgence de sir George Buchanan, ambassadeur britannique, accusé d'avoir favorisé le renversement du régime ; pourquoi le tsar a abdiqué au nom de son fils. — *Le Divan* : hommage à M. Paul Valéry ; un sonnet de M. Henri de Régnier. — Mémento.

Rien, aujourd'hui, n'excite une plus avouable curiosité que l'énigme russe. Exactement, que se passe-t-il là-bas ? Le saura-t-on jamais ? Pour ce qui a préparé l'état de choses présent, on est assez mal renseigné par les témoins des premiers sursauts populaires qui ont brisé l'autorité du tsar. Chacun, sans doute, a vu des faits, des gens, se les rappelle. Sa plume sincère note les souvenirs ; mais elle ne s'aperçoit pas des influences de sympathie et d'antipathie qui corrompent ce qu'elle rapporte.

Je signale à un amateur de mémoires comparés, qui aurait le temps d'établir une confrontation des textes, les publications ci-après : **Revue de la Semaine** (12-19-26 mai) : XXX : « Sou-

venirs d'un chambellan à la Cour impériale de Russie » ; — **Revue de Paris** (1er juin, et à suivre) : Princesse Paley (veuve du grand-duc Paul, oncle de Nicolas II), « Mes souvenirs de Russie (1916-1919) » ; — et, naturellement, le dernier chapitre paru du journal de M. Maurice Paléologue : « La Révolution », **Revue des Deux Mondes** (1er juin).

Le Chambellan XXX défend avec fidélité ceux qu'il a servis. Il avoue que la monarchie russe menacée ne pouvait s'appuyer ni sur la noblesse, ni sur le clergé, ni sur l'armée, ni sur le tiers-état, ni sur « la masse énorme et inculte des paysans ». Alors ? De plus, il constate que le dernier tsar n'avait pas été préparé à son rôle d'autocrate. Il présente la tsarine sous les plus vertueuses couleurs. De Raspoutine, il écrit :

Pour comprendre les raisons de son immense ascendant sur la Tsarine et d'autres personnes, il faut expliquer que c'était un personnage vraiment remarquable sous tous les rapports.

Un homme dans les quarante-cinq ans, de haute taille avec un grand nez d'aigle, une longue barbe hirsute, de grands yeux bleus gris. Ces yeux avaient le don de vous transpercer parfois comme deux poignards et, au contraire, à d'autres moments, ils semblaient être perdus dans le vague, absorbés dans l'atmosphère ambiante. Chose étrange, ces yeux ne réussissaient presque jamais sur une plaque photographique et l'image qu'ils donnaient semblait toujours n'être pas au point.

Mais ce n'est pas son physique qui faisait de lui cet être remarquable et le rendit si célèbre, c'est surtout son esprit et sa parole. Sachant à peine lire et écrire, il produisait néanmoins sur des personnes instruites une impression des plus profondes par sa parole saccadée, violente et suggestive, par sa force extraordinaire d'intuition qui lui permettait de pénétrer dans les profondeurs de l'âme de son interlocuteur, d'y lire ses pensées les plus cachées et de répondre aux questions qu'on se proposait seulement de lui poser. Quoique presque complètement illettré, il connaissait cependant à fond l'Ecriture Sainte et citait souvent, sans se tromper, des textes de la Bible ou d'autres livres saints.

Le chambellan XXX nie l'existence d'un parti allemand à la Cour de Russie. Il affirme que, de septembre 1915 à mars 1917, les armées russes commandées par le tsar n'ont pas subi « la moindre défaite » et « au contraire, remportèrent de grands succès ». Il proteste de l'honnêteté du ministre Sturmer ; mais il le juge médiocre. Il accuse sir George Buchanan, ambassadeur bri-

tannique, d'être intervenu « tant de fois » dans les affaires intérieures de Russie.

A ce propos, la princesse Paley est une accusatrice formelle :

C'est à l'Ambassade d'Angleterre qu'il fut décidé d'abandonner les voies légales et de s'engager dans le chemin de la révolution. Il faut dire que, dans tout cela, Sir George Buchanan, ambassadeur d'Angleterre à Pétrograd, assouvissait des rancunes personnelles. L'Empereur ne l'aimait pas et était avec lui de plus en plus froid, surtout depuis que l'ambassadeur d'Angleterre frayait avec ses ennemis personnels. La dernière fois que Sir George demanda une audience, l'Empereur le reçut debout sans le prier de s'asseoir. Buchanan jura de se venger, et comme il était très lié avec un jeune couple grand-ducal, il eut un instant l'idée de faire une révolution de palais... Mais les événements dépassèrent ses prévisions et lui et Lady Georgina se détournèrent de leurs amis déchus sans la moindre pudeur. On racontait à Pétersbourg, au début de la révolution, que Lloyd George, apprenant la chute du Tzarisme en Russie, se frotta les mains en disant : « Un des buts de guerre de l'Angleterre est atteint ».. Etrange alliée que la Grande-Bretagne et dont on aurait dû se méfier toujours, car dans l'histoire de la Russie, l'animosité de l'Angleterre trace une ligne rouge à travers trois siècles. Dès que la Russie veut atteindre une mer libre, l'Angleterre se dresse devant elle. Dans la mer Baltique, elle lui ferme les ports danois. Dans la mer Noire, elle s'oppose à l'accès des Dardanelles. La Russie cherche à San-Stefano à obtenir un débouché dans la Méditerranée, l'Angleterre s'arrange de façon que le traité de Berlin lui enlève cet espoir, en inventant la Roumélie. Enfin, la Russie tourne ses regards vers l'Extrême-Orient. Elle construit le grand Transsibérien, elle crée Wladivostock et Port-Arthur ; l'Angleterre fomente la guerre russo-japonaise si désastreuse pour notre pauvre pays ! Et à présent ! N'est-ce pas à la Grande-Bretagne, avec Lloyd George et Robert Horne, que nous devons la continuation de l'agonie russe ? Elle soutient sciemment un gouvernement international anti-russe connu sous le nom de gouvernement des soviets, afin de ne pas permettre à la Russie véritable, la Russie nationale, de renaître et de se relever. Ils donnent comme prétexte la nécessité de rapports commerciaux et Sir Robert Horne a dit à ce sujet : « Nous savons que l'or russe, c'est de l'or volé, de l'or taché de sang, mais c'est quand même de l'or, et nous le prenons avec satisfaction. »

Je suis heureuse de rendre justice à M. Paléologue, ambassadeur de France en Russie : il a été loyal et fidèle jusqu'au bout. Sa situation à cette époque était très délicate. Il recevait de Paris des ordres formels de soutenir en tout la politique de son collègue anglais. Et cependant, il se rendait compte que cette politique allait à l'encontre des inté-

rêts français. Je le connais de longue date et des liens d'amitié sincère le liaient au grand-duc et à moi. Il était obligé de louvoyer entre son collègue d'Angleterre et ses convictions personnelles, et essayait par tous les moyens, d'arranger les choses pour le mieux. Il venait souvent en automobile dîner chez nous à Tzarskoïé, et c'est à un de ces dîners, que madame Wirouboff lui transmit les paroles de l'Empereur :

« Dites à l'ambassadeur de France que cette guerre terrible aura besoin d'une victime expiatoire et que cette victime ce sera moi. »

En effet, M. Paléologue est souvent en compagnie de sir George Buchanan, d'après son journal intime, pendant le début de la Révolution. Le 12 mars, ils manquent d'être endommagés ensemble :

Il fait nuit noire quand nous sortons, Buchanan et moi, du ministère des Affaires étrangères ; aucun réverbère n'est allumé. A l'instant où mon auto débouche de la Millionaïa, devant le Palais de Marbre, nous sommes arrêtés par un tumulte militaire. Il se passe je ne sais quoi, à la caserne du régiment Pavlowsky. Des soldats furieux crient, hurlent, se battent sur la place. Ma voiture est cernée ; une clameur violente s'élève contre nous. En vain, mon chasseur et mon mécanicien s'efforcent de faire comprendre que nous sommes les ambassadeurs de France et d'Angleterre. On ouvre nos portières. Notre situation va devenir dangereuse, quand un sous-officier, juché sur un cheval, nous reconnaît et, d'une voix tonitruante, propose un « hourra pour la France et l'Angleterre ! » Nous sortons de ce mauvais pas sous un déluge d'acclamations

Le lendemain, toujours ensemble, les deux diplomates..... Mais M. Paléologue conte fort bien ceci :

En sortant du ministère, sir George Buchanan me dit :

— Au lieu de passer par la Millionaïa, passons donc par le quai de la Cour. Nous éviterons ainsi les casernes de la Garde.

Mais en débouchant sur le quai, nous sommes reconnus par un groupe d'étudiants qui nous acclament et nous font cortège. Devant le Palais de Marbre, la foule grossit et s'exalte. Aux cris de : « Vive la France ! Vive l'Angleterre ! » se mêlent désagréablement des cris de : « Vive l'Internationale ! Vive la paix ! »

Au coin de la place Souvorow, Buchanan me quitte, après m'avoir conseillé d'entrer dans son ambassade pour me soustraire à la cohue populaire, qui s'excite un peu trop. Mais il est tard ; je veux télégraphier à Paris avant le déjeuner : je poursuis ma route.

Devant le Jardin d'Été, je suis tout à fait entouré par la foule, qui arrête au passage une auto-mitrailleuse et qui veut m'y faire monter

pour me conduire au Palais de Tauride. Un grand diable d'étudiant, agitant un drapeau rouge, me crie au visage en très bon français :

— Venez saluer la Révolution russe ! Le drapeau rouge est désormais le drapeau de la Russie; rendez-lui hommage au nom de la France !

Il traduit ses paroles en russe; elles provoquent des hourras forcenés. Je réponds :

— Je ne peux rendre un plus bel hommage à la liberté russe que de vous inviter à crier avec moi : « Vive la guerre ! »

Il se garde bien de traduire ma réponse. Mais nous voici enfin devant l'ambassade de France. Non sans quelques efforts, énergiquement secondé par mon chasseur, je réussis à me dégager de la foule et à rentrer chez moi.

Sur l'abdication du tsar renonçant au trône également pour son fils mineur, M. Paléologue apporte ce témoignagne de M. Basily, « ancien vice-directeur du cabinet de Sazonow » :

Le 16 mars, tandis que l'Empereur revenait de Pekow à Mohilew, le général Alexëiew m'envoya au-devant de lui pour le mettre au courant de la situation. Je rencontrai son train à Orcha et je montai dans son wagon. Il était parfaitement calme ; je fus pourtant peiné de voir comme il avait la mine terreuse et les yeux battus. Après lui avoir exposé les derniers événements de Pétrograd, je me permis de lui dire que nous étions désolés, à la *Stavka*, de ce qu'il n'eût pas transféré sa couronne au césaréwitch. Il me répondit simplement : « Je ne pouvais pas me séparer de mon fils ». J'appris ensuite, par l'entourage, que l'Empereur, avant de prendre sa décision, avait consulté son chirurgien, le professeur Féodorow : « Je vous ordonne, lui avait-il dit, de me répondre franchement. Admettez-vous qu'Alexis puisse guérir ? — Non, Majesté, son mal est incurable. — C'est ce que l'impératrice pense depuis longtemps ; moi je doutais encore... Puisque Dieu en a décidé ainsi, je ne me séparerai pas de mon pauvre enfant... »

§

Le Divan (mai) apporte à M. Paul Valéry l'hommage de Mme de Noailles, de M. M. F. Alary, L. Artus, M. Boulenger, Lucien Fabre, A. Fontainas, H. Ghéon, A. Gide, E. Jaloux, C. Mauclair, A. Mockel, H. de Régnier, J.-L. Vaudoyer, F. Vielé-Griffin, etc.

De cette couronne que mérite bien le poète, par la grandeur de son œuvre et la perfection de sa vie, nous détachons ce fin sonnet orfévré par M. Henri de Régnier :

Celui chez qui nous nous connûmes,
Cher poète, Paul Valéry,

A son exemple nous apprit
Le culte de l'encre et des plumes.

Dédaignant tomes et volumes
Où la main au hasard écrit,
Les richesses de ton esprit
Au vers rare, tu les résumes.

O toi qui sus unir si bien,
Mariage racinien,
Hérodiade avec le Faune,

Souviens-toi de ce temps charmé
Où la chaise valait un trône,
Aux beaux Mardis de Mallarmé !

Mémento. — *La Connaissance* (avril) a publié un article de M. G.-E. Aubault de la Haultechambre, qui est une contribution d'un prix rarissime à l'étude critique et biographique de Joris-Karl Huysmans.

Belles-Lettres (juin) : M. Ch. Patris : « La littérature de langue française d'inspiration indo-chinoise ».

La Revue Mondiale (15 mai) : numéro consacré à la mémoire de Jean Finot, par son fils en de nobles pages, et par les plus distingués collaborateurs de la revue. — (1er juin) : M. F. Gémier et P. Gsell : « Comment interpréter Shakespeare ». — M. H. d'Alméras : « Les Goncourt journalistes ».

La Nouvelle Revue Française (1er juin) : « Marcel Proust moraliste », par M. Roger Allard. — « Pierre Benoit, » par M. Benjamin Crémieux. — La critique dramatique de M. Maurice Boissard, consacrée cette fois à la rue Saint-Sulpice. — « La confession de Stavroguine », inédit de Dostoïevsky.

Revue de l'Amérique latine (1er juin) : M. Jean Royère : « J.-A. Nau est un ange des Tropiques ». — Fragments inédits de Nau : « Les trois amours de Benigne Reyes ». — M. Jean Pérès : « Sur Jules Laforgue (idées et souvenirs) »

Le Correspondant (25 mai) : Pensées inédites de Joseph de Maistre.

Le Progrès Civique (27 mai) : fin de l'« Histoire des grandes fortunes françaises ».

L'Europe Nouvelle (27 mai) : « En attendant l'échéance du 31 mai », par Mme L. Weiss. — « L'opinion de M. Tchitchérine sur les rapports franco-russes », par M. H. R.

Revue bleue (20 mai) : M. C. Jullian : « la conversion du monde à l'Hellénisme ».

La Renaissance (3 juin) : « Batouala et l'affaire de Fort-Crampel »

par XXX. — « Nature », poèmes de M. Jean Fayard. — « Les révélations des archives publiques et privées », par M. Ch. Saunier.

Revue Universelle (1er juin) : « L'histoire du Saint-Graal », par M. Jacques Boulenger.

Les Marges (15 mai) : Une enquête ouverte par M. Maurice Le Blond et bien commentée par lui constate la grandeur et la fertilité du XIXe siècle, en opposition à une boutade de M. Léon Daudet : « Le stupide XIXe siècle ». Car M. Léon Daudet n'est jamais sérieux en ses jugements. Ils visent au scandale d'abord ; et ensuite aussi.

Le Carnet-critique (1er juin) : Mme Aurel rassemble sous ce titre : « Jean Dolent l'adorable », quelques-uns des meilleurs traits de ce délicat petit maître.

Le Crapouillot (16 mai) : « Une gueuse », nouvelle de M. Maurice Travers.

Littérature (1er mai) : à titre de pure curiosité, nous signalons « L'auberge du Cul volant ». Son auteur déclare en prélude à son texte qu'il l'a dicté : « la première partie avant de faire l'amour et la seconde partie après ». Ces deux parties relèvent de la littérature des aliénés éréthomanes, au dire d'un médecin spécialiste à qui j'ai communiqué cette prose regrettable.

Créer (no 1, mai-juin) vient de paraître, à Liége, 42 rue des Sorbiers. On y lira avec émotion les « souvenirs » de M. Tristan Derème sur l'école des poètes fantaisistes.

Rythme et Synthèse (mai) : M. G. Brunet : « Grands caractères de l'art baudelairien ». — « Faudra-t-il encore raisonner ? » par M. M. Berthonneau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition Rupert Bunny, Galerie Georges Petit. — Exposition Gaudissard, Galerie Druet. — Exposition du Café du Parnasse (Zingg, Méla Muter, etc...). — Exposition Albert André, Hermann-Paul, Durenne, Maximilien Luce (dessins) Galerie Durand-Ruel. — Exposition des Beaux-Arts (région Sud-Ouest de Paris, Mairie d'Issy-les-Moulineaux. — Exposition d'Alexandre Urbain, Galerie Dru.

Rupert Bunny dans les œuvres de sa première manière, harmonisait volontiers, dans le plein air, des silhouettes féminines gracieusement parées, parmi les claires joies de l'été. Des toiles plus sombres et plus strictes, portraits très poussés, paysages, ont succédé. Un nouvel effort de l'artiste l'a mené vers l'évocation héroïque et légendaire, vers la féerie. Faut-il admettre que ce soit un élan vers la peinture d'imagination, vers la création de la belle image qui l'ait guidé ou qu'il soit parti du désir de mon-

trer à son aise de sa couleur diaprée, dans un décor où la fantaisie pouvait s'allier au réel ? A-t-il cherché à réaliser les bouquets éclatants des broderies par les moyens du peintre ? Sans doute, les deux volontés de fiction lyrique et de somptueuse décoration ont-elles contribué à la production de cette série de tableaux, dont la nouveauté apparut à une exposition de peintres américains, chez Brunner, il y a quelques années, et se développe cette année à la galerie Georges Petit en quarante-trois remarquables tableaux dont l'Orient et la mythologie grecque fournissent les thèmes, orient de danse et de séduction, antiquités grecques souriantes et quelques scènes bibliques toutes conçues dans un sens décoratif, tout cela, souvent, d'un tour d'imagination très neuf, par exemple dans la *Grotte du Styx*, dans la belle page qui s'appelle *Heraklès au jardin des Hespérides*, dans l'amusante *Enfance de Zeus*, dans cette *Fontaine* autour de laquelle s'architecturent de si délicates harmonies féminines et toujours parmi la joliesse de l'interprétation du sujet abondent de jolies trouvailles décoratives ; des accords de ton ingénieux et rares concourent à créer un ensemble émouvant. La plupart de ces toiles sont d'un format restreint, mais les théories et le faire qu'elles exposent nous ont été montrés en grand format dans une *Fête d'été* aux environs d'Athènes qui fut un des ornements d'un récent Salon d'automne ; on peut donc conclure à la puissance décorative, déjà depuis longtemps affirmée, de l'art de Rupert Bunny.

§

Gaudissard a rapporté d'un hiver passé en Algérie nombre de notations curieuses. Alger, Biskra, Touggourt, et les oasis du Sud Algérien lui ont fourni d'émouvants décors. La maîtrise de Gaudissard à décrire la femme arabe, sa beauté, son mystère physique, son hiératisme machinal empreint de coquetterie et aussi de souple bestialité s'impose en quelques belles figures, telles sa *Femme nue couchée*, sa *Danse Sacrée*, son *Nu aux Colombes*.

Parfois l'humour lui dicte des pages pittoresquement énigmatiques, comme sa négresse aux bas blancs. Il déploie un sens rare du paysage d'Afrique, de sa lourdeur ensoleillée, de ses fraîcheurs du soir, dans son *Lac dans l'oasis* ou son *Soir à Biskra*.

Il est le bon interprète de cette terre chargée de langueur et de parfum, de l'appel physique qui plane parmi les petites lumières dansantes qui troublent le soir sous les palmiers des oasis. Il est

aussi un excellent peintre de fleurs. Il a tenté cette année d'interpréter avec les gammes de coloris des fleurs, et aussi par leurs formes, des gammes de sentiments et dans cet effort nouveau il a de jolies trouvailles.

§

Une exposition au **Café du Parnasse** offre une belle série de Zingg : paysages d'Auvergne où il excelle, évocations de moissons dorées ou de travaux des champs. Une grande toile décorative intitulée *Nus dans le paysage* est comme une évocation païenne et vériste à la fois d'un beau caratère. Zingg est un des plus féconds parmi nos peintres, et chacune de ses expositions apporte une nuance nouvelle de son faire habile et d'un style un peu précis, mais doué de force et de noblesse.

Mme Mela Muter encadre de belle lumière un paysage du midi. Elle se penche volontiers vers la souffrance humaine. Et quelques-unes de ses figures paraissent d'une tristesse un peu paradoxale. Là encore il y a volonté d'artiste et personnalité.

M. Ruchiro Kawashima est un Japonais doué de vision originale, qui donne de Paris des images singulières et s'attache, par exemple, à figurer un coin de wagon de métro non sans relief ni pénétration. Ses paysages sont curieux et fidèles à la vérité tout en laissant parfaitement deviner l'exotisme de leur auteur, et son faire, très parisien, garde ce qu'il faut de technique japonaise pour que cela constitue une saveur. M. Autral silhouette avec vigueur, M. Clergé peint des nus robustes et nuancés. Citons encore M. Bilite, qui a du relief, MM. Thiollière, Raland Goujon, Wimbaum et Jean Levet, ce dernier sculpteur.

§

Galerie Durand-Ruel, une belle série **d'Albert André**; le beau peintre de la Provence et des soirs lumineux de Marseille nous donne cette fois des notes parisiennes et garde, en nous décrivant le boulevard de Clichy à midi, l'éclat de savoureuse couleur dont il peignait la route de la Corniche ou les Catalans.

Hermann-Paul d'une saison dans la Camargue a rapporté des bois savoureux qui ont été présentés à l'Exposition de la gravure originale sur bois et dont nous avons alors signalé tout l'intérêt.

Ce sont des thèmes semblables qu'il a traités par l'huile ou le pastel : gardians de taureaux dont il cisèle la silhoutte et dont il

dit le mouvement, paysage, d'une sérénité grave, de la Camargue, rues des Saintes-Maries-de-la-Mer violentes à la fois et ensommeillées; de **Durenne**, de claires visions d'Antibes et de bons portraits.

Même galerie, exposition de quarante-quatre dessins de **Maximilien Luce**, sur les motifs ordinaires du peintre, recherches de stylisation et d'ennoblissement des mouvements du travail très poussées, très diverses et très harmonieuses.

§

Sur l'initiative d'un peintre de talent, Marcel Burguen, s'est ouverte à la mairie d'Issy-les-Moulineaux une exposition d'un caractère à la fois parisien et régional, parisien parce que les faubourgs de Paris ne sont plus distincts de Paris, régional parce que le promoteur a fait appel à des groupes déjà constitués et qui avaient coutume de présenter dans la région Sud-Ouest de Paris de petites expositions. Le catalogue de **l'Exposition des Beaux-Arts (région Sud-Ouest de Paris)**, aurait pu s'illustrer de plusieurs noms glorieux, puisque Henri-Matisse, par exemple, habite la route de Clamart. Il n'est point représenté. C'est Maximilien Luce qui apporte à l'exposition le concours de la plus haute autorité avec de beaux souvenirs de la récente inondation, des Seines aux eaux bourbeuses et violentes. Auprès de lui de solides peintures de Van Maldère, visions du village provençal de Mouriès très synthétisées, très colorées, d'une belle architecture, de la plus intéressante polyphonie. La place de la Concorde de M. Adrion fait preuve de rares qualités à la fois de naïveté et de science. Encore que flotte un souvenir du douanier Rousseau, tout est là en place et les silhouettes jetées dans le décor sont très vivement et très fermement dessinées. Un portrait par Antral est un bon morceau de peinture.

Alfred Cœuret, un peintre dont la notoriété devrait être plus grande, un vétéran des Indépendants expose une jolie *maternité* et un paysage simple et de tonalité émouvante. Marcel Burgun étudie avec une heureuse patience le décor d'Issy, l'église entourée d'arbres, les fenêtres fleuries, les perspectives de rues et y joint de bonnes natures-mortes. Les paysages d'Afrique (Sénégal ou Congo) de Marcel Gaillard possèdent une véritable valeur descriptive. M. Pierre Gerard et M. Henri-Jean, qui ont de qui tenir, exposent l'un un robuste portrait, l'autre de jolies natures-mortes. M. Kawashima nous montre une curieuse et originale figure

de jeune fille au balcon, d'un grand sens ornemental et d'une jolie intimité. Antoine Villard, le peintre du bled tunisien et de l'oasis de Gafsa, se plaît cette fois à de gracieuses évocations du Mâconnais. Citons encore MM. Léon Borgey, Fauchet (avec une bonne nature-morte). M. Chaurand-Naurac qui annonce de robustes qualités, MM. Gerbaud, Mailfaire, Schuffenecker. François Bernouard expose de ses meilleurs livres. L'entrée est libre, et c'est une excellente façon de servir l'art que de le mettre sous les yeux de personnes qui pourraient s'objecter les distances pour ne point aller voir de bonne peinture au centre de Paris. Le décor est harmonieux et on revoit avec plaisir dans l'escalier de la mairie une belle décoration de Victor Prouvé.

§

Galerie Dru, une admirable exposition **d'Alexandre Urbain** permet de se rendre compte de toute la valeur de ce peintre, un des plus doués parmi notre jeune peinture et un des plus sûrs talents qui soient. Depuis de longues années, soit une église Saint-Gervais d'un adorable ton gris, soit un port méditerranéen avec d'harmonieux balancements de barques sur les eaux bleues, parmi l'air de fête le plus éclatant et le plus large, soit des nus d'une simplicité classique, ou d'harmonieux portraits, et tout récemment encore la plus vraie et la plus jolie notation d'atmosphère parisienne, au jardin des Tuileries, avaient mis Alexandre Urbain hors de pair. Cette exposition d'une quarantaine de toiles, de motifs très divers, s'impose par son charme, son agrément, et sa spontanéité, alignant les plus éloquentes pages de soleil méridional et les plus subtiles visions de pays tempérés. C'est l'expression d'un art très averti, et la simplicité du style en constitue pour une grande part la grandeur. Urbain a été suivi, galerie Dru, par Tristan Klingsor et par Maurice Taquoy ; nous en parlerons à notre prochaine chronique.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Louvre invisible. — Les conférences du Musée du Louvre. — Les expositions du Musée Cernuschi, du Musée des arts décoratifs, du Palais de la Légion d'honneur et du Musée Galliera. — Mémento bibliographique. — Erratum.

Nous nous étions réjouis trop vite de la réouverture du **Louvre** entre midi et 2 heures : on nous l'a fait payer, non seule-

ment, comme nous le remarquions dans notre dernière chronique, en retardant, le matin, l'heure d'ouverture, mais — ce qui est plus grave — en fermant complètement toutes les salles comprises dans l'ancien Louvre autour de la Cour carrée — c'est-à-dire plus de la moitié du musée — jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Seules les antiques et la galerie de peinture sont visibles le matin, et, comme on n'a envoyé à la presse aucun communiqué pour avertir le public de cette décision, nombreuses ont été et sont encore les personnes qui, voulant visiter cette partie du musée ou ayant besoin de voir telle ou telle œuvre dans les salles condamnées, viennent se heurter à une porte close : nous en avons fait nous-même l'expérience désagréable et entendu l'explication que, d'un ton narquois, un gardien donnait de cette mesure, conséquence, disait-il, de la suppresion des deux heures de repos accordées jadis au personnel des surveillants. O beauté de la démocratie : c'est maintenant le bon plaisir — encouragé par la faiblesse de la direction des Musées — d'un syndicat d'employés subalternes, cependant payés par le public, qui fait la loi à celui-ci et décide de ce qu'il est loisible de lui laisser voir ! Est-ce pour en arriver là que les collections royales ont été déclarées propriété de la nation ? Propriété singulièrement illusoire que celle qu'on entrave de tant de restrictions! Qu'au moins on ouvre dès midi (surtout en hiver) ces salles du vieux Louvre afin que les visiteurs qui prennent sur leurs heures libres du milieu de la journée un moment pour passer au Louvre n'en trouvent pas consignée la plus grande partie, et afin que le public qui paiera dans quelques semaines pour entrer au musée, et qui se compose souvent de touristes pressés, ait assez de temps pour parcourir les diverses collections. Et ne pourrait-on obtenir en outre que, lorsque l'entrée du musée sera payante, on ne commence pas à mettre les visiteurs dehors un quart d'heure avant l'heure réglementaire de fermeture, ainsi qu'on en a laissé s'établir l'habitude ?

Puisque nous sommes au Louvre, disons de nouveau quelques mots des conférences gratuites sur l'histoire de l'art organisées grâce à la générosité de Mme Rachel Boyer et dont la série s'est close le mois dernier : il sied peut-être de tirer quelques conclusions de cette première expérience. Elle a eu un succès énorme dont il faut se féliciter : le public est vraiment avide de s'ins-

truire ; malheureusement, comme nous l'avons déjà remarqué, ce public est le public intellectuel qu'on retrouve dans toutes les réunions de ce genre, et nullement le public démocratique auquel on se proposait d'offrir cette manne spirituelle, moins séduisante sans doute à ses yeux que les nourritures habituelles, cinéma ou café-concert, dont il fait ses délices. Et ce qu'il faut regretter en outre, c'est la façon dont le plus souvent cet enseignement fut présenté : la plupart des conférenciers, et surtout des conférencières, n'ont pas su comprendre ce qu'ils devaient offrir à leur auditoire : un exposé *clair, substantiel*, du sujet à traiter, et se sont noyés ou dans des détails d'une froide érudition, ou bien dans une littérature facile mêlée souvent d'erreurs, ou bien encore (ce fut le cas d'un de nos maîtres actuels qui, ayant à parler de la sculpture de notre époque, se perdit à des hauteurs vertigineuses dans des considérations esthético-philosophiques, que n'illustrait aucune projection, sur l'art de tous les temps) dans une phraséologie fumeuse. Enfin, il y eut des lacunes regrettables : dans ce tableau de l'activité artistique universelle, ni Dürer, ni Holbein, ni Brueghel n'ont eu l'honneur d'une mention même rapide, alors qu'une conférence entière était réservée, d'ailleurs avec raison, aux peintres de notre jeune école y compris les cubistes. Il faut souhaiter que ces erreurs — résultat sans doute inévitable d'un premier tâtonnement — ne se renouvellent pas.

Car ces conférences seront reprises l'an prochain (1), de même que les conférences-promenades du lundi dans les salles du musée, qui, elles aussi, quoique payantes, ont beaucoup de succès, et celles, également payantes, qui ont eu lieu en mai et juin sur les musées étrangers — auxquelles d'autres seront adjointes sur nos musées de provinces (2).

§

Après le Petit Palais, où Prudhon continue d'attirer la foule des visiteurs, divers musées ont organisé des expositions qui comptent parmi les plus intéressantes de toutes celles qui, en ce moment, sollicitent l'attention du public. Le **Musée Cernuschi**

(1) Les personnes qui voudront les suivre devront s'inscrire à la Direction des Musées nationaux du 1er au 15 octobre.

(2) Le prix d'entrée à ces conférences est de 3 francs. Pour tous autres renseignements, s'adresser à la Direction des Musées nationaux.

a consacré la sienne (ouverte du 26 avril au 30 juin) aux animaux dans l'art chinois. C'était un programme séduisant, qui fut, grâce à de nombreux prêts de collectionneurs parisiens ou étrangers, réalisé de façon très pittoresque. Primitivement, nous apprend une brève notice affichée dans une des salles, l'animal ne fut pas pour le Chinois un thème simplement curieux et décoratif, mais représentait un symbole des forces de la nature, le dragon étant, par exemple, l'emblème de l'élément humide, le tigre celui de la terre, etc., et tout d'abord c'est sur les vases rituels et, pour protéger les morts, sur les tombeaux (et même dans ceux-ci, on l'a vu par l'exposition organisée en 1911 dans ce même musée) (1) qu'on plaça ces représentations : l'exposition actuelle en offre plusieurs spécimens en pierre ou en bronze, et l'on n'a pas oublié les œuvres semblables, d'un style si grandiose et d'un accent si robuste, découvertes en ces dernières années par la mission Victor Ségalen et exposées l'an dernier au Musée Guimet (2) : les plus belles figurent ici en photographie dans la salle du rez-de-chaussée, et c'est par elles, qui sont les plus anciennes de toutes ces figurations, qu'il faudrait commencer la visite de l'exposition, si celle-ci était ordonnée de façon à donner un tableau chronologique des productions des animaliers chinois. Plus tard, et à mesure qu'on avance dans le cours des siècles, les artistes, sculpteurs ou peintres, abandonnent peu à peu cette sévérité et cette grandeur pour s'attacher de plus en plus à la représentation pittoresque de l'animal, devenu un simple motif de décor, et nous donnent dans toutes les matières dont ils disposent — bronze, émail, jade, cristal de roche et autres pierres dures — des œuvres de plus en plus raffinées et fantaisistes dont l'ensemble forme ici le grouillement le plus amusant aussi bien pour le grand public que pour les spécialistes. Mais on regrette vivement qu'en l'absence d'un catalogue les organisateurs de l'exposition n'aient pas pris la peine pour les profanes (et même pour tout le monde) de munir les objets d'une étiquette qui en indique tout au moins l'époque et de les classer par siècle au lieu de les offrir groupés par matière et par collection ; sauf peut-être les spécialistes, quel enseignement le public peut-il retirer d'une présentation semblable, si séduisante soit-elle ? Il est vrai

(1) V. *Mercure de France*, 16 juillet 1911, p. 421.

(2) V. *Mercure de France*, 15 juin 1921, p. 803 et 804.

que le conservateur du Musée Cernuschi a fait, le 31 mai, une conférence sur ce sujet; mais c'était... au Musée Guimet, et certaines personnes, plus éprises de logique qu'attentives à bien lire les annonces des journaux, ont été fort déçues de ne pas trouver dans le local même de l'exposition les éclaircissements qu'elles comptaient recueillir sur cet ensemble (1).

Les expositions organisées par le **Musée des Arts décoratifs** sont toujours d'une ingéniosité et d'un goût dans la présentation qui ajoutent beaucoup à leur intérêt intrinsèque. Jamais, pourtant, croyons-nous, il ne nous a offert un plus séduisant spectacle que celui de cette « Exposition du décor de la vie sous le Second Empire » qui s'est ouverte le 27 mai et se terminera le 10 juillet. C'est presque une révélation; on se contente trop souvent de « clichés » tout faits, et celui de la laideur de l'art du Second Empire est un de ceux-là. Certes, les meubles de cette époque, pastiches le plus souvent du style Louis XVI, mais compliqué, surchargé, alourdi d'adjonctions fâcheuses, dorures, incrustations, bronzes, appliques de biscuit de Sèvres, les sièges contournés et capitonnés, le mélange hétéroclite des uns et des autres dans les salons tendus de damas cossus et encombrés de bibelots voyants, choquent à bon droit notre goût actuel de logique et d'unité de style et nous semblent aujourd'hui singulièrement ridicules ou même franchement laids (les organisateurs de l'exposition ont cependant réussi le tour de force de nous intéresser à ces meubles si peu séduisants en les groupant de façon harmonieuse dans des reconstitutions de salons de ville ou de campagne, si représentatifs qu'il n'y manque que les héroïnes d'Octave Feuillet ou de Barbey d'Aurevilly). Mais l'art proprement dit ne fut pas si mauvais qu'on l'a prétendu. A côté des peintres en vue : les Winterhalter — auteur des nombreux portraits de l'impératrice et des dames de la Cour qu'on voit ici, — les Dubufe, les Cabanel, les Gérôme, les Meissonier, les Chaplin, dont les œuvres froides et conventionnelles faisaient alors l'admiration du public, nombre d'artistes alors méconnus ou de petits maîtres injustement tombés dans l'oubli travaillaient à l'écart, produisant des œuvres discrètes et fines que nous sommes tout heureux de

(1) Elles trouveront ces renseignements dans un article que le même conservateur, M. d'Ardenne de Tizac, vient de consacrer à cette exposition dans la *Revue de l'art ancien et moderne* (numéro de juin).

retrouver. C'est un des mérites de cette exposition que de les voir remis en lumière et, à côté des grandes œuvres d'un Baudry, d'un Hébert, d'un Ricard si pénétrant, d'un Alfred Stevens si savoureux, des jolies décorations d'un Faustin-Besson, des pimpantes ou incisives notations d'un Eugène Lami, d'un Ed. de Beaumont ou d'un Constantin Guys, des scènes élégantes d'un John-Lewis Brown, d'un Alfred de Dreux ou d'un Baron, des compositions délicates d'un Tassaert, des fins paysages d'un Boudin, d'une excellente œuvre de début de M. Bonnat, de nous avoir ménagé la surprise de découvrir de petites toiles délicieuses où un Hue, un Plassan, un Chavet se révèlent les émules des plus charmants petits maîtres hollandais. En outre une salle réunit les artistes novateurs qui, dès ce moment, jetaient les bases d'une peinture plus originale et plus émancipée : Chassériau, Daumier, Monticelli, Courbet, Manet, Berthe Morisot, Bazille, Claude Monet, Renoir, Degas, Fantin-Latour, Puvis de Chavannes (qui en 1867 peignait les esquisses, exposées ici, de ses admirables décorations du palais de Longchamp à Marseille : *Marseille colonie grecque* et *Marseille porte de l'Orient*) : si ces peintres ne peuvent être considérés comme l'incarnation de cette époque, où ils font figure d'ignorés ou de révoltés, ils n'en complètent pas moins le tableau de l'art à ce moment, et ce tableau eût été encore plus curieux si l'on avait pu retrouver quelques-unes des toiles de ces indépendants, devenus plus tard célèbres, qui figurèrent au fameux Salon des Refusés de 1863, ouvert sous les auspices de Napoléon III : Cals, Cazin, Chintreuil, Fantin, Harpignies, Jongkind, Jean Paul Laurens, Alphonse Legros, Manet (dont le *Bain* ou le *Déjeuner sur l'herbe*, passé dans la collection Moreau-Nélaton, est aujourd'hui justement dans ce même Musée des Arts décoratifs), Pissarro, Whistler, etc.

Il faut ajouter à ces toiles, dessins ou aquarelles les productions des sculpteurs de l'époque — qui ne furent pas non plus tous très bons — Carrier-Belleuse, Clésinger, Crauk, Eugène Dubois, Franceschi, Préault, Mène, et, entre tous, Carpeaux (qui fut, en outre, un peintre si savoureux : il y a de lui, à l'exposition, un *Bouquet de fleurs* qui est une merveille), Carpeaux avec de nombreux bustes et la charmante statuette du *Prince impérial avec son chien Nero*, et Frémiet avec les figurines représentant les uniformes de l'armée française modelées à l'intention du

Prince Impérial. Des souvenirs historiques, dont beaucoup du « petit Prince », des robes et objets de toilette, et quantité de bibelots achèvent l'évocation. Et sur tout cela flotte un parfum de grâce souriante qui, joint à la mélancolie inhérente à ces reconstitutions du passé, enveloppe d'un charme subtil ce décor un peu papillotant et pare de poésie cette époque légère et insouciante dont les graves censeurs de notre troisième République ne manquent jamais l'occasion de flétrir la « corruption » et l'étourderie, mais où, après tout, la vie était aimable et qui valait bien l'ignoble époque de bas appétits, de déséquilibre intellectuel et moral, de « muflerie », de laideur et de brutalité où nous avons le déplaisir de vivre.

Il convient, en outre, de visiter, au **Palais de la Légion d'honneur**, l'Exposition des Maréchaux, et, au **Musée Galliera**, celle de la Dentelle et de la Broderie. Nous ne pouvons, faute de place, que les signaler, et elles n'ont pas besoin, d'ailleurs, de longs commentaires : les innombrables souvenirs que renferme la première : tableaux, sculptures, reliques, pièces historiques, du xve siècle à nos jours (et ceux qui concernent nos maréchaux actuels ne sont pas les moins captivants) avec, comme centre, le Premier Empire, parleront bien d'eux-mêmes à tous les visiteurs ; et les délicats travaux (parmi lesquels les superbes pièces anciennes provenant du legs de Mme Rigault appartenant à la Ville de Paris) que montre la seconde, et auxquels M. Clouzot a eu l'heureuse idée d'adjoindre une très intéressante réunion d'estampes anciennes qui constitue comme l'histoire de la dentelle à travers les âges, se laissent admirer sans qu'il soit besoin d'explications techniques, qu'au reste seul un spécialiste pourrait fournir.

Mémento. — La direction du Louvre, qui fait preuve (on l'a vu plus haut par les nombreuses séries de conférences qu'elle a organisées) d'une si louable activité pour l'instruction du public, vient de doter celui-ci d'instruments de travail encore plus précieux. Ce sont trois excellents catalogues de diverses séries du musée, rédigés par les conservateurs eux-mêmes : celui de la *Sculpture du Moyen âge et de la Renaissance*, par MM. Paul Vitry et Marcel Aubert ; celui des *Peintures des Ecoles flamande, hollandaise et allemande*, par M. Louis Demonts, et celui du *Mobilier du* XVIIe *et du* XVIIIe *siècle*, par M. Carle Dreyfus. Établis de la même façon que ceux que nous avons signalés ici il y a deux ans (le troisième est, au reste, une nouvelle édition de celui, déjà épuisé, qui avait paru en 1913, et auquel on a joint la nomenclature des objets

de la collection Schlichting) et présentés par leur éditeur, M. Albert Morancé, avec beaucoup de goût, ils sont rédigés, eux aussi, avec toute la rigueur scientifique dont sont garants les noms de leurs auteurs et offrent sur chaque objet tous les renseignements désirables, avec la reproduction, en excellentes photogravures groupées sur 64 planches, des pièces les plus belles (prix : 4, 5 et 6 fr.) Il ne reste qu'à souhaiter que les tomes I, II et IV du catalogue des peintures suivent bientôt celui qui s'est trouvé prêt le premier et que nous voyons aussi paraître prochainement le catalogue de la sculpture des temps modernes.

En même temps la direction du Musée rééditait un autre petit volume qui sera peut-être accueilli encore plus favorablement par le grand public : l'excellent guide général à travers les collections du musée que, sous le titre *Le Musée du Louvre* (in-16, 106 p. av. 32 planches ; 7 fr. 50), avait rédigé M. Paul Vitry et qu'il a remis à jour et complété. Son texte précis et clair, ses plans et ses nombreuses planches reproduisant les chefs-d'œuvre du musée en font un guide idéal qu'on ne saurait trop recommander à tous les visiteurs du Louvre qui désirent être renseignés exactement sur ce que le musée renferme et, après leur promenade, conserver le souvenir des merveilles qu'ils auront admirées.

Erratum. — Une grosse erreur d'impression s'est glissée au dernier moment dans l'indication du prix du bel album de dessins de Rembrandt dont nous avons parlé dans notre avant-dernière chronique (*Mercure* du 1er mai, pp. 794-795) : c'est 1.000 francs et non 25 francs qu'il faut lire. Le contexte indiquait d'ailleurs qu'il s'agissait d'un chiffre bien supérieur à ce dernier prix, qui est celui que représente chaque planche séparée.

AUGUSTE MARGUILLIER.

URBANISME

L'accroissement des villes et l'extension de Paris. — Quelques données et quelques chiffres. — L'avenir prévisible.

L'accroissement des villes est un des phénomènes les plus sensibles de la vie moderne, un des plus étonnants pour ceux qui n'étudient que le passé, mais non pas un des moins logiques. Il est général, je veux dire *mondial* ; mais il est plus particulièrement européen et occidental, sous la forme de masses comprimées, centralisées à l'extrême. Il y a, dans notre époque, un siècle qu'on observe le progrès rapide dans l'*amassement* en des points marqués selon des lois plus ou moins obscures.

Ce qu'on a appelé *la crise du logement* n'est qu'un symptôme

léger, malgré l'importance qu'il prend, de cette transformation de l'habitat humain (1).

Les raisons profondes du développement constant des villes sont fort nombreuses et diverses. Ce sont les *facteurs économiques*, disent les démographes, qui sont le plus puissants. Un bourg est devenu une ville parce qu'il était un lieu propice aux échanges, un point du pays où se réunir pour commercer, un marché, une foire. Montluçon était un village au moyen-âge; au début du XVIIIe siècle, il avait 3.000 habitants; dans le premier tiers du XIXe siècle, il en avait 5.000; à la veille de la Guerre, il touchait à 35.000.

Les industries, surtout depuis la mécanique industrielle, ont agi en stimulant sur les *organismes urbains*. Le Creusot, Roubaix, Tourcoing ont multiplié, et par cinq, leur population; Lille et Nancy l'ont quadruplée.

Le développement se fait de cent manières. Les éléments premiers n'étant pas identiques, leurs *cristallisations* sont différentes. Mais il serait dangereux d'assimiler davantage les noyaux humains aux minéraux.

Il apparaît cependant qu'une grande loi a provoqué dans l'époque contemporaine des agglomérations monstrueuses (2), dont, en 1860 même, on n'osait pas rêver. La volonté des hommes est emportée. L'humanité assemblée est *agie* et ne se mène plus selon aucun désir individuel.

Les ports ont *cristallisé de la matière sociale* autour de leurs bassins; les branches des quais, le talon des digues constituent un pôle d'attraction. Les mines font aimant; les stations

(1) *La crise du logement*, puisqu'il faut bien parler ainsi, sévit dans tous les pays qui, obsédés par la guerre, absorbés par la fabrication ou seulement le transit du matériel de guerre, ont cessé de bâtir. A Paris, avant 1914, et déjà on souffrait d'une *crise* de *non bâtir*, on construisait pourtant 1.000 à 2.000 logements par an. A New-York, on pose les fondations d'un nouveau bâtiment toutes les 51 minutes. Il est vrai que New-York s'augmente de 100.000 êtres par an.

La France, évidemment plus que les autres nations, souffre dans tous ses grands centres de ce relâchement des bâtisseurs. L'accroissement des villes n'est que la raison première de la crise, première mais lointaine.

(2) Je dis *monstrueuses*, comme un naturaliste le dit des éléphants, par exemple, sans qu'il y ait dans ce mot un sens péjoratif et d'indication de contre-nature. *Etonnantes, étranges*, eussent eu ce sens : ils ne conviendraient pas, appliqués à un stade de l'évolution des cités. La loi d'accroissement, dès qu'on en sait les raisons, n'est plus étonnante, ni étrange.

thermales ou balnéaires, les colonies de montagne, les sanctuaires font tout de même. Lourdes, Royan, la Jungfrau, Monte-Carlo *cristallisent* ou prolifèrent. Mais Marseille l'emporte encore, parceque, de tous les dieux, c'est Odin, le marchand, et Mercure qui sont les plus puissants.

Paris a fait des bonds énormes. Il a plus que quadruplé sa population depuis 1817. Il avait alors 714.000 âmes, en chiffres ronds; en 1922, c'est 2.906.000 qu'il emporte dans sa nef. Le département de la Seine, de 807.000 habitants, est passé à 4.411.000.

La superficie couverte par ces villes « cancéreuses » n'est aucunement en rapport avec la population. Elles s'accroissent mais se congestionnent. En 1901, Roubaix avait un peu moins de 10.000 habitants par kilomètre-carré; alors qu'en 1804, il n'en comptait que 677 sur la même surface.

Ce développement *tentaculaire*, que M. Léon Rosenthal appelle gentiment *conurbation* (1), procède par absorption de petites villes voisines par un gros estomac urbain. Lille, Lyon, Rouen engloutissent leurs banlieues. Paris assimilera, comme il l'a fait par exemple de La Villette et de La Chapelle, Pantin, Aubervilliers et Saint-Ouen, puis quelque jour Saint-Denis. Le nord de la France, la Belgique ne formeront qu'une seule ville immense. En Angleterre, la gravitation de villes, ou de bourgs, en couronne, autour d'un centre, formeront (forment déjà) des ensembles citadins et ruraux.

Durant le XIXe siècle l'accroissement s'est presque partout accompli « empiriquement », sans méthode (2). Et c'est une faute sociale assurée.

Les hommes d'aujourd'hui veulent surveiller ce développement, le contrôler. Ils n'ont pas à s'obséder de l'idée que dans cent ans, ou dans vingt, les villes seront moins denses parce que

(1) Verhaeren, il y a déjà longtemps, faisait comme un prophète le chant de ces métamorphoses. Mais l'ère du poète est passée, et c'est la période aride du savant spécialisé qui commence. Les poètes chanteront encore, mais ils seront sans doute *didactiques*, s'ils ne s'attardent au souvenir ou ne prévoient un futur médiat.

(2) Lorsqu'on a annexé à Paris, en 1860, les communes et les lambeaux de communes compris dans l'enceinte nouvelle, cela s'est fait simplement par un *papier*, décret, loi. On n'a presque rien prévu pour *l'aménagement* de l'énorme surface. Si bien que le terrain mal utilisé propose des ganglions étouffés, des noyaux étranglés, et des espaces grands et médiocrement peuplés.

plus spacieuses : rien n'est certain quant à l'échéance. L'épanouissement de Gênes, de Barcelone, de Marseille, du Havre, villes européennes, de Portland, de Seatle, de Tacoma, de Buenos-Ayres, en Amérique, de Casablanca, ailleurs, de Tanger, de Beyrouth, de Jérusalem, peut-être, décèle qu'à travers le monde la loi d'attraction agit sur les foules humaines.

M. Ernest Hélias, qui a rêvé pour Marseille un beau projet (1) de cité moderne, voire *américaine*, propose les moyens d'outre-atlantique. Il a compté sans la routine et aussi sans penser que l'affairisme anglo-saxon, pour nombre de Français, n'apparaît pas enviable, que cette vie fiévreuse est vaine et son confort mensonger.

Pour élever ici de ces villes, il faudrait les beaux espaces des pays neufs. M. Ernest Hélias note, avec une ironie assez menaçante, que les incendies venus à propos et tels qu'en ont connu des villes des Etats-Unis, tenues pour vieilles (Chicago, San-Francisco, Seatle, etc.) sont trop rares en France. En effet, nous sommes embarrassés d'autant de vieux textes que de murs poudreux. La nécessité où l'on fut de construire pour la défense les villes romanes et du moyen-âge, les conceptions particulières des communes, de la Renaissance, les lois, ordonnances, servitudes du XVIIIe siècle, de la Convention et de Napoléon, voilà qui n'entrave pas les constructeurs américains, australiens ou marocains (2).

L'importance des vieux textes s'est perdue ou modifiée quant à la conception ancienne de la Ville, de l'*Urbs* et de la société même. L'économie politique de ce temps semble modifier jusqu'à l'ancienne géographie. La formation des noyaux de *cristallisation* est animée par d'autres forces. La mairie, la maison syndicale, la poste, le temple, les banques, les Halles et le cinéma rivalisent dans les attractions qui mènent les hommes des villes. Et on sait l'importance, par exemple, que prend le cinéma. Les usines, les forces nouvelles agissent sur la conformation de la campagne.

(1) *Revue des 2 mers*, du 5 mars 1920.

(2) On arguait récemment d'une ordonnance de Louis XV, d'une servitude de 2 ou 3 siècles pour empêcher je ne sais quels travaux de la rue Saint-Honoré! Elle pouvait être justifiée : dommage pourtant qu'un nouveau texte n'en ait fait la mise au point, car les conditions de vie ont dû changer depuis Louis XV !

§

La suppression de l'octroi de Paris, bien que difficilement réalisable aujourd'hui (1), est aussi certaine que l'abolition de l'enceinte militaire et des forts suburbains. Il est une barrière plus anachronique et détestable que la muraille de M. Thiers.

Pour tout le monde, il est clair que le département de la Seine et même certaines communes limitrophes de Seine-et-Oise, c'est Paris, — le grand Paris (comme on dit Gross-Berlin). C'est même si bien entré dans la pensée pondérée des bureaux, qu'un plan du département vient d'être levé par avion. Il couvre une surface de 40 km. dans un sens et 26 km. dans l'autre. Dire qu'on a attendu 1922 !

Pourquoi récriminer ? Une grande loi, qu'on vient de voir qui est universelle, réunira Paris et ses banlieues, à moins qu'on n'aime mieux dire que les banlieues absorberont la Métropole. Deux chiffres suppléeront toute démonstration : depuis 1911, Paris a acquis 18.300 habitants ; ses banlieues ont gagné 239.200 habitants. La diminution des naissances prévue pour l'année 1922 n'empêchera pas l'accroissement. Tous les grands centres souffrent de ce défaut de natalité, et cependant ils se développent toujours au détriment des campagnes.

Les organisateurs du grand-Paris, les ingénieurs (Town-planers), les architectes devront prévoir les modifications prochaines des lois d'accroissement. C'est la mécanique qui, favorisant la centralisation à l'extrême, a contribué le plus à l'accroissement et au tassement des villes. L'électricité facilitera un nouveau mouvement contraire. Tel est le sort futur des villes, désormais : en effet, le transport de la force à longues distances, l'utilisation générale des chutes d'eau, la captation de l'énergie des marées, des vents, la soumission de la radioactivité peut-être, la domestication du soleil plus tard, permettront de nouveaux groupements et, en particulier, immédiatement, la séparation totale de l'usine et de l'industrie, des *centres* habités. Et même, les hommes, ayant supprimé les inconvénients de la distance, pourront-ils à nouveau se disperser. La surface d'un pays, un jour,

(1) Il s'agit en effet de *remplacer* dans le budget de 1922 une somme de 280.000.000. Opération difficile, en temps de crise financière ! Le Parlement doit discuter prochainement de la suppression de l'octroi. Il fixera ainsi, presque sans y penser, les modalités de la formation du Grand-Paris.

ne sera peut-être qu'une *ville rurale*, une *province-urbaine*, sans grandes lacunes non bâties. La vie rurale et la citadine s'y emmêleront assez agréablement (1).

Le groupement des villes spécialisées autour d'un centre administratif est aussi une des formes certaines de la cité future — toute prochaine (2).

Le grand-Paris tend à unir ces deux types. Les organisateurs ne devront pas laisser le hasard ordonner les groupes et les noyaux en formation. Pour permettre que le centre administratif ne soit pas étouffé, ils en fixeront et limiteront l'importance; ils le sépareront par des marges préméditées des villes satellites. Il s'agit de porter les populations nouvelles de plus en plus loin du noyau central. Ce sont donc les *transports* qu'il faut premièrement faciliter, car le surpeuplement, la congestion est fonction des moyens insuffisants de la circulation. C'est le *Métropolitain* qu'il faut tout d'abord *extendre* jusqu'aux limites extrêmes (3). Même s'il devait, tout de suite, fonctionner à vide, c'est lui, l'organe, qui créera le besoin. La foule ira où on voudra bien la porter (qui la serve naturellement selon ses besoins) et rapidement, car la Cité de demain, de tout à l'heure, sera limitée par la distance, le temps qu'il faudra pour aller au travail et en revenir, sans trop réduire le temps de la production.

A Paris, le problème consiste à reporter très loin, plus loin, et cela afin de préserver des champs d'air et de lumière alentour de la Cité-mère, la grande banlieue elle-même. Elle était à Juvisy (18 à 20 kilomètres), il faut qu'elle soit reportée à Brétigny (30 ou 40 km.), voire même à Etampes (50 ou 60 km.) D'un autre côté, ce ne sera plus à Saint-Cloud qu'elle sera, mais à Versailles, à Saint-Germain, etc., etc... A une heure de trajet. Cela se peut, avec les moyens que nous avons, et dont la guerre a montré qu'on en pouvait tirer des merveilles.

En somme, c'est à un Conseil dont les soucis principaux sont électoraux, c'est à des bureaux embarrassés de paperasse et terri-

(1) Voir les cités-jardins; les villes industrielles américaines ; certaines villes du Nord et de Belgique.

(2) Les villes industrielles anglaises tendent à cet état et déjà même le proposent. Paris est assez cela, depuis qu'on rejette les usines à l'extérieur.

(3) Je dis *métro*, bien que l'utilisation de ce chemin de fer électrique souterrain soit encore rudimentaire. S'il y a d'autres *moyens*, il les faut utiliser. Les autobus nombreux pourraient peut-être servir un tel projet. Mais rien ne vaut sans doute : le tunnel, les trains courts, les arrêts brefs, l'électricité, etc., etc.

fiés par la politique de quartier, c'est à des urbanistes, confits dans des bibliothèques empoudrées, que nous demandons de créer, en peu d'années, une ville digne de l'avenir et de faire, avec de l'imagination et selon toutes les données scientifiques que ce temps fortuné possède, ce qui peut se faire, il est vrai, sans eux, en cinquante etcent ans, mais dans un chaos épouvantable, où la peine d'un million d'individus sera gâchée.

Mémento. — Un exemple à méditer avant que de maudire les *faiseurs* de villes ! Un des adversaires les plus roides de la Cité moderne, c'est, à coup sûr, le marchand de terrains. Il perturbe les meilleurs desseins, dévie les plans, dévoie les consciences *urbanistes*.

Je n'ai pas vu qu'aucun journal ait osé relever le scandaleux marché fait par un mercanti de ce genre pour mener les Jeux Olympiques de 1924 à Colombes !...

Il semblerait que ce monsieur, possesseur de terrains qu'il désire voir exproprier, a su mettre à son service bureaux, conseil, presse... Personne n'ose protester.

Comment voulez-vous que ces bureaux de la Préfecture qui désirent travailler proprement puissent lutter contre la puissance financière du marchand de terrains ! Les villes sont à sa merci et la santé de la société des hommes indifférents.

ÉLIE RICHARD.

LETTRES PORTUGAISES

Le groupe de *Seara Nova*. — Affonso Lopes-Vieira : *Em demanda do Graal*, Portugal-Brasil, Lisbonne. — Affonso Lopes-Vieira : *Pais lilas,desterro azul*, Portugal-Brasil, Lisbonne. — Eugenio de Castro : *Camafeus romanos, A Tentacão de São Macario*, Lumen, Lisbonne-Porto-Coimbra. — Teixeira de Pescoaes : *O Bailado* ; Lumen, Lisbonne — Ramon Cabanillas : *Vento Mareiro*, Editorial Galatea, Madrid. — Victoriano Taibo : *Abrente*, Compostelle. — Mémento.

Un remarquable essayiste de l'Inde contemporaine, Ananda Coomaraswamy, a formulé cet aphorisme, qui est tout un programme : Le problème de l'Europe moderne est de découvrir son élite et d'apprendre à obéir à la volonté de cette élite.

Il n'en va pas autrement pour chaque nation et pour le Portugal en particulier. C'est ce que les ardents protagonistes du groupe de **Seara Nova**, ayant à leur tête MM. Jayme Cortesão et Raoul Proença, ont merveilleusement compris. Esprits lucides, épris de méthode scientifique, et par là même aussi éloignés de l'aveugle mysticisme révolutionnaire que de l'étroit traditionnisme aux portes closes, ils rêvent d'exercer dans la

société portugaise une sorte de pouvoir spirituel au-dessus des partis. Délaissant délibérément les tremplins politiques, c'est dans l'ordre économique et social et d'abord dans l'ordre éducatif qu'ils veulent porter leur action réformatrice. Ce sont donc avant tout des moralistes. Leur attitude courageuse et désintéressée ne va sans doute pas sans péril et ils pourront avoir leurs erreurs ; mais il n'en est pas de plus noble. Ils ont foi dans la vertu souveraine du travail organisé dans tous les plans de l'activité humaine, et, pour améliorer la société, ils croient nécessaire d'augmenter la valeur de l'individu. A ce propos, les *Lettres à la jeunesse* de M. Jayme Cortesão sont pleines de profonds enseignements. L'une d'elles conclut par cette maxime qui appelle de fructueuses méditations : « L'individualité la plus libre et la plus parfaite sera celle qui sera capable d'atteindre la plus grande et la plus généreuse universalité. »

De son côté, M. Raoul Proença proclame la nécessité de constituer une élite héroïque et consciente autour d'un programme de salut national. Hardiment il s'élève contre l'idéologie *intégraliste* qui tend, dit-il, à méconnaître les véritables réalités sociales, et qui subordonne la capacité intellectuelle et morale des hommes à la vertu supérieure du régime politique. Pour M. Raoul Proença il n'y a point contradiction nécessaire entre la politique des idées et la politique des faits. Les deux principes se complètent mutuellement, et il ne peut exister de politique vraiment humaine qui n'ait le fait pour base, l'idée pour but.

En référence au grand mouvement de rééducation nationale inauguré par *Seara Nova*, l'éminent écrivain espagnol D. Ramiro de Maeztu croit pouvoir dire que ses initiateurs sont inspirés par l'esprit même de l'Infant Dom Henrique, créateur tenace de la méthode scientifique qui devait aboutir aux Grandes Découvertes maritimes. De même il considère que l'héritage moral du Marquis de Pombal a engendré l'esprit révolutionnaire des foules portugaises, l'idée de liquidation violente du passé, en opposition au Sébastianisme qui perdure dans le *Saudosisme* philosophique et dans *l'Intégralisme*, au moins du côté sentimental.

Pour la partie dogmatique, c'est du nationalisme français que procède directement l'Intégralisme. Ainsi l'atmosphère spirituelle du Portugal actuel se caractérise par trois phénomènes typiques ignorés des autres pays.

Ce qu'il nous semble toutefois difficile d'admettre avec D. Ramiro de Maeztu, c'est que le Sébastianisme soit d'origine spécifiquement sémitique. Le prototype de Dom Sébatien ne fut-il pas le Roi Arthur des légendes celtiques ?

Joignant la ferveur d'un Vielé-Griffin à la prestigieuse virtuosité verbale d'un Henri de Régnier, le poète Affonso Lopes-Vieira, franciscain de l'Art et de la Pensée, s'est fait le grand prêtre de l'*Encoberto*, de la religion de la Race, l'annonciateur de la dernière Espérance. Œuvre pieuse de poète, d'historien, d'exégète, d'esthéticien, de patriote et de penseur, **Là Quête du Graal** est une évocation ardente de l'âme portugaise traditionnelle et des possibilités nouvelles qu'elle enferme, en fonction de son grand Passé. Il y a là des paroles aux infinies résonances, concernant *Le Peuple et les Poètes portugais*, *Inès de Castro dans la Poésie et dans la Légende*, *La Poésie des Tableaux de Saint-Vincent* (Nuno Gonçalvez), *Coïmbre et le sentiment de la Beauté*, *João de Deus et le Livre d'Amour*, des essais, des conférences, des poèmes en prose, des pages de journal où s'orchestrent les litanies de la résurrection. Mais surtout il est des pages que nul Portugais véritable ne saura plus jamais oublier, celles qui sont consacrées à l'exaltation de la langue nationale. C'est par le ministère et la grâce du langage que nous vivons encore, dit le poète. Et il ajoute : « Plus qu'avec l'épée, le Portugal a été créé avec des chansons ». Il rêve de retrouver la pureté robuste du verbe primitif. Il est ainsi amené à jeter l'anathème sur l'influence du français et à vanter les services rendus par la philologie allemande. Cela ne va pas sans quelque exagération, que fait excuser et comprendre la forte conviction de l'écrivain ; car lorsqu'il vitupère la pauvreté, la sécheresse de notre syntaxe, nous sommes d'accord avec lui. Que n'a-t-on pas fait, à certaine époque, pour empêcher la sève française de circuler librement dans la langue ? Par bonheur nous avons essayé de nous recréer un instrument poétique et nos expériences n'ont pas été sans profit pour les étrangers eux-mêmes, à preuve l'œuvre lyrique admirable d'Affonso Lopes-Vieira lui-même. Aux *Iles de Brume* succède maintenant **Pays lilas, solitude bleue**, où dans le rythme de *redondilha*, cher au vieux Bernardim Ribeiro, le poète reprend les grands thèmes lyriques du folk-lore et de l'histoire, pour en tirer les plus délicieuses

variations mineures qu'on puisse imaginer. Ce sont les *Ballades pour bercer mon âme*. Il y joint deux bouquets incomparables de charme mélancolique et voluptueux : *Nouvelles chansons d'amour et de regret* et *Ballades lunatiques*, qui dureront autant que la langue. Affonso Lopes-Vieira est un magicien unique. Il joue avec une inégalable maîtrise de toutes les sonorités du verbe lusitanien, de toutes les vibrations d'âme de la race. Jamais la poésie lyrique d'aucun peuple ne s'est dégagée davantage de tout ce qui est étranger à sa propre essence ; aucun poète en aucun temps n'a pris plus parfaite conscience de sa mission et de son art.

Artiste accompli, le glorieux joaillier des vers qu'est Eugenio de Castro, l'auteur applaudi de *Salomé*, de *Constança*, de *l'Anneau de Polycrate*, etc., dont M. Camara Reys traçait un portrait si fin en l'un des derniers numéros de *Seara Nova*, ne le cède non plus à personne pour les raffinements du style et de la forme. Son culte exclusif est celui de la beauté pure. Merveilleux évocateur de figures tour à tour mélancoliques, passionnées ou inquiétantes, il excelle à faire briller l'or et la pourpre, à faire étinceler les gemmes les plus rares, à combiner les teintes les plus éclatantes, à entrelacer les timbres et sonorités d'instruments les plus divers autour des corps splendides, baignés de parfums, de lumières et d'effluves. C'est un Gœthe latin, amoureux passionné de la belle ordonnance classique et lui sacrifiant tout ce qui pourrait paraître obscur, amphigourique ou vulgaire. La courbe parcourue, depuis le Symbolisme, par son art essentiellement païen l'apparente étroitement à Henri de Régnier ; mais Horace et Catulle ont été ses maîtres, et c'est toute la Rome impériale qui s'évoque dans les **Camées romains**, suite picturale de sonnets minutieusement ouvrés, qui peuvent soutenir à la fois la comparaison avec ceux d'Hérédia et avec les tableautins d'Albert Samain, *Aux Flancs du vase*.

La tentation de Saint Macaire, tirée du *Portugal ancien et moderne*, de Pinho Leal, offre certaines analogies d'affabulation avec la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert. Ce conte religieux existe également dans la tradition orale de Portugal. Le poète en a fait un surprenant vitrail et j'avoue avoir songé parfois, en lisant le poème, aux *Idylles du Roy* de Tennyson. Grâce, fraîcheur, lumière fine et douce font de ce poème

jaillir un enchantement pareil à celui que dégagent, a dit un critique, certains oratorios de Bach. Nous ne pouvons que souscrire à cette ingénieuse comparaison.

Pourtant ce qui fait le plus défaut à la poésie de M. Eugenio de Castro, c'est l'élan mystique, qualité parfois excessive, mais si entraînante chez un Teixeira de Pascoaes, le génie le plus intensément racique que le Portugal ait fait naître. Mais en même temps, Pascoaes est un génie universel; sa puissance de spontanéité créatrice est de premier ordre. Entre les choses et les êtres il découvre des correspondances insoupçonnées ; c'est qu'il les voit d'abord par dedans, dans le sens de la quatrième dimension, si l'on peut ainsi parler. Rien de méditerranéen ou presque chez ce romantique-né, qui associe le cosmos entier aux moindres vibrations de son âme atlantique et visionnaire.

Aussi bien est-il salué comme une sorte de prophète lyrique par les frères celtes de la Galice voisine.

Son récent **Bailado** est une sorte de poème en prose dont les versets inégaux revêtent la forme imagée de l'aphorisme. Ces aphorismes sont en même temps des anecdotes qui racontent la vie sensible du Poète. Pourtant il parle surtout des autres.

Mais qu'est-ce qu'un homme, dit-il, sinon tous les hommes qui ont passé à travers lui durant cette vie et toutes les choses qu'il a vues ? Nous sommes le foyer sensible et conscient d'une foule.

Ce livre place Pascoaes au premier rang des poètes contemporains, près d'un Yeats et d'un Tagore. Grâce à lui, en même temps l'idée *saudosiste*, qui est une reviviscence du Sébastianisme, est devenue le pivot du réveil intellectuel et moral de la Galice, lequel invoque l'Irlande en exemple. Rien de plus passionnant que cette résurrection d'une race, aux accents enflammés de bardes comme Ramon Cabanillas, auteur de **Vento Mareiro**, l'un des plus vigoureux poètes de la Péninsule, comme Victoriano Taibo qui vient de publier **Abrente**, pour célébrer l'aube de la liberté. Chez Cabanillas, le Poète de la race, un vol plus large et plus sûr, une rare puissance d'évocation ; chez Victoriano Taibo, quelque chose de plus concentré, des rythmes plus menus : des deux côtés un charme lyrique qui n'appartient qu'à la race des Celtes et à la terre luso-galaïque. Choses et figures du pays enveloppées de brume légère et lumineuse, telle est toute la poésie de Francisca Herrera y Garrido, qui prend place dans la *Bibliotheca popular*

gallega Frores avec *de nosso paxareco*. Et cela peut être donné à lire aux enfants comme aux sages.

Memento. — Pour les enfants aussi bien que pour les sages ont été composés également les *Dias de festa* de Madame Anna de Castro Osorio. La grande éducatrice y remet en scène, d'une plume gracieuse, à propos des fêtes de l'année, les coutumes de son pays. C'est le pendant des historiettes de Noël que Severo Portela assemble sous le titre d'*O Presepio* et qui sont autant de proses délicatement ouvrées.

Nous reviendrons là-dessus. La maison Aillaud et Bertrand poursuit la publication des trente volumes de son *Anthologie portugaise*, dont nous avons en main le *Junqueiro*. Parmi les coquets volumes de *l'Anthologie universelle* (*Annuario do Brazil*) signalons les derniers parus, l'*Ilha dos Tesouros* de F. Mendes Finto, *Dorria* de J. d'Alencar et une excellente traduction du *Marchand de Venise* de Shakespeare. Seront prochainement analysés *A Horta*, puissante tragédie lyrique de D. João de Castro, *Rainha Santa* et autres poèmes du même, *Rythmo d'exaltaçao* de João de Barros, *Liomil* d'Antonio de Sevas, *Obstinados* de Vila Moura, *A conspiraçao* de Gomes Freire et *El Rei Janot* de Raul Brandão, maître de la prose portugaise, les revues *Lusa Aguia*, *Nos*, *Terra nosa*, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES CANADIENNES

Alphonse Beauregard: *Les Alternances*, Roger Maillet, Montréal. — Jean Loranger : *Poèmes*, Morissette, Montréal. — Henri Letondal : *Fantoches*, Imprimerie des éditeurs, Montréal. — Hector Garneau : *Histoire du Canada*, Alcan, Paris. — Jean Charbonneau : *L'Age de sang*, Lemerre, Paris. — *Les Cahiers de Turc*, Roger Maillet, éditeur, Montreal. — Tristan Choiseul : *Confias*, sans nom d'éditeur, Paris.

J'aimerais mieux parler de *Maria Chapdelaine*, qui est d'un Français, que des auteurs canadiens, dont je viens d'écrire les noms. Mais tout le monde connaît *Maria Chapdelaine*, et personne ne sait même qu'existent les écrivains ci-dessus. C'est parfois dommage, mais pas très souvent. Enfin...

Bien avant que parût *Maria Chapdelaine* dans les *Cahiers verts*, les Canadiens connaissaient et louaient ce roman. Avec discrétion, cependant, et je ne sache pas qu'aucun ait jamais prononcé le mot de chef-d'œuvre. Nous étions peu flattés qu'un homme qui nous connaissait si bien ait écrit un beau livre à notre sujet : mais nous ne prévoyions guère son succès futur. Hémon avait autour de lui, comme Maurice de Guérin ou Louis Le Cardon-

nel, sa petite chapelle : c'était tout. Et voilà que Léon Daudet, et d'autres, comparent ce court récit à *Mireille*, aux *Géorgiques*.

Ils ont peut-être raison et nous souhaitons qu'ils aient raison. Mais je crois qu'ils exagèrent. Ce petit roman est écrit d'un style bien terne, le caractère de Maria est bien stylisé, il renferme des descriptions, des couchers de soleil d'une banalité... Seulement, le dialogue, les discours, certaines scènes sont incroyablement vivantes et poétiques. Seulement il décrit un pays aux mœurs tellement patriarcales. Enfin, *Maria Chapdelaine*, je ne veux pas que ses admirateurs s'emballent, je ne veux pas qu'ils exagèrent ; mais *Maria Chapdelaine*, très souvent, c'est très beau.

M. Alphonse Beauregard est un poète soigneux, méticuleux, puriste parfois, glacial, assez souvent, extrêmement concentré et tourmenté. J'ai lu ses *Forces*, son premier volume : je l'ai trouvé aussi médiocre que les plus médiocres des poèmes philosophiques de Sully Prudhomme. Il s'est reposé ou il a travaillé pendant dix ans, et il vient de publier **les Alternances**. Au fond cela ressemble beaucoup aux *Forces*. Mais, si l'inspiration philosophique est aussi banale (pessimisme, stoïcisme, cynisme, angoisse religieuse), le style est infiniment supérieur. Toujours aussi concentré, toujours aussi bizarre : mais une flamme anime tout cela, et un beau mouvement entraîne les strophes.

Les *Alternances* ont été louées à l'excès, et critiquées à l'excès. M. Victor Barbeau, qui publiait des cahiers du genre de ceux de Marcel Azais, et dont certains firent beaucoup de bruit, jugea tellement glaciales les *Alternances*, qu'il ne leur accorda aucun mérite. Et cela ne surprit personne. Turc (Victor Barbeau) aime surtout le style violent, et passionné. Or, le style de Beauregard, malgré certaines hardiesses et certaines métaphores bizarres, ce style est assez sage. Et puis personne n'est moins exotiste que Beauregard, et Barbeau adore les romanciers et poètes exotistes. D'où l'éreintement, relativement modéré pour Barbeau, qu'il servit, dans ses Cahiers, à Beauregard.

Un autre critique, Claude Bâcle, plus violent encore que Barbeau, et qui est un critique extrêmement curieux et amusant, ne jurant que par Léon Bloy, ne reculant pas toujours devant l'expression ordurière, ni devant les attaques les plus directes, a voulu louer Beauregard comme un grand poète. Sa critique, imagée et savou-

reuse, était, de la première à la dernière ligne, un dithyrambe.

Après ces exaltations, le calme Louis Dantin, au beau style universitaire, nous dit l'opinion la plus modérée.

Quant à moi, je n'ai pas d'avis. Des jours je crois Barbeau, d'autres, avec quelques restrictions, Claude Bâcle, un jour Louis Dantin : c'est que certains vers des *Alternances* sont beaux, c'est qu'ils sont presque toujours assez froids, et c'est que Beauregard est un poète banal et un bon poète.

M. Charbonneau, lauréat de l'Académie française, membre de l'école littéraire de Montréal, auteur de savants volumes sur la survivance française au Canada, ou quelque chose d'approchant, a publié chez Lemerre l'**Age de sang**. Les vers en sont incurablement parnassiens, sonores et ronflants. M. Charbonneau, de l'avis de tous ceux qui ont eu le courage de le lire jusqu'au bout, est effroyablement monotone et ennuyeux. Son recueil est une manière de poème épique, qui embrasse, comme on dit, toute l'humanité. Vous voyez ça d'ici. Le volume doit être en vente chez Lemerre : des curieux indulgents et courageux y trouveront bien une trentaine de vers sublimes.

M. Henri Letondal a fait paraître un petit recueil de dialogues, tous agréables, dont quelques-uns sont charmants, et dont le ton badin et aimable contraste singulièrement avec le ton austère de tant de nos livres.

M. Jean Loranger, que j'ai eu le plaisir de louer l'année dernière, a publié récemment un recueil de ses derniers **Poèmes**. Ecrivant selon le procédé des unanimistes, M. Loranger s'amuse à trouver des rapports imprévus :

> Minuit. La mesure est pleine. L'horloge rend compte. Elle sonne et fait sa caisse. Les clochers au loin relèvent les distances. J'écoute battre mon cœur au centre de ma chair, etc.

Je cite de mémoire. Ou ceci :

> Le soleil éveille les coqs.
> Les coqs, à leur tour,
> Eveillent le bedeau.

Je me plais à féliciter M. Loranger, non pas qu'il soit un grand poète, non pas qu'il vaille beaucoup plus que la plupart des poètes français de second ordre, mais parce qu'il ouvre un chemin. Au Canada on ne connaît pas assez les nouvelles écoles littéraires,

et, le plus souvent, on est en retard de dix ans, de vingt ans. M. Loranger a beaucoup lu les écrivains du *Mercure* et de la *Nouvelle Revue française*, des malveillants disent même qu'il les a trop lus, et il s'est assimilé leurs ouvrages jusqu'à ressembler à Romains ou à Durtain, toute révérence gardée, comme les jumeaux siamois l'un à l'autre. Et parfois il trouve une nouvelle image, précieuse et subtile, parfois il a de la grandeur :

J'enregistrerai sur le fleuve la décision d'un tel sillage qu'il faudra bien, le golfe atteint, que la parallèle des rives s'ouvre comme deux grands bras pour me donner enfin la mer.

Les Français qui veulent bien s'occuper de littérature canadienne doivent lire les deux volumes de l'**Histoire du Canada** de M. Garneau. Ce n'est pas mon rayon, et je n'ai aucune compétence en histoire, mais j'aimerais mieux qu'on lût l'Histoire du Canada que n'importe quel autre volume de la littérature canadienne.

J'ai parlé tout à l'heure de Barbeau et de ses **Cahiers**. Il en a cessé récemment la publication. Chacun, ou presque, des articles des six numéros parus fut commenté passionnément. M. Barbeau, qui est un violent, a l'heur d'intéresser tout le monde à ses haines ou à ses admirations, par son style vigoureux, souvent incorrect et incohérent, mais toujours enflammé. Et, d'ailleurs, même en dehors de la critique, il est souvent excellent écrivain, et il y a dans ces *Cahiers* certaines proses mystiques très remarquables.

Marcel Dugas, que Barbeau et beaucoup d'autres tiennent pour le premier des prosateurs canadiens, a publié, sous le pseudonyme de Tristan Choiseul, un volume de proses, **Confins**. Dugas, on dirait qu'il est un symboliste de 1890 : tant d'écoles ont pu passer depuis, et le symbolisme lui-même beaucoup évoluer, Dugas ne s'en occupe pas. Et il écrit soigneusement, lentement, ses poèmes, où il y a autant d'épithètes que de mots. Beaucoup de métaphores, la plupart assez vieillies, des mots, des mots... J'ai l'horreur de ce style mauve, de cette prose efféminée, mais j'avoue que, parfois, Dugas fait des trouvailles. Peut-être que, s'il y avait moins de *beautés*, cela paraîtrait très beau. Et d'ailleurs, Dugas, c'est probablement, comme je l'insinuais, le meilleur prosateur canadien, en tous cas, le meilleur parmi les jeunes. C'est dommage : mais il faut bien accepter ce qui est.

Cette année, notre petit monde des lettres s'est agité bien bruyamment ; notre petit monde des lettres a beaucoup remué. Seulement aucun talent nouveau ne s'est révélé. Calme plat. Notre littérature est aussi pauvre qu'elle l'était en 1921.

Que sortira-t-il de tout cela ? J'espère beaucoup, tout le monde espère. Est-ce en vain ?

Il n'y à retenir que les noms de Beauregard et surtout de Loranger, qui, je crois, peut faire beaucoup. Chopin nous promet un volume et, dans les revues, il publie de temps en temps un poème original. Mais néanmoins calme plat. Qui osera marcher sur les flots ?

BERTHELOT BRUNET.

LETTRES HAITIENNES

De Milscent à 1860. — Oswald Durand. — La génération de 1895. — « Les Jeunes ».

Les généraux, pénétrés de ces principes sacrés, après avoir donné d'une voix unanime leur adhésion au projet bien manifesté d'indépendance, ont tous juré à la postérité, à l'univers entier de renoncer à jamais à la France, de mourir plutôt que de vivre sous sa domination.

Fait aux Gonaïves ce premier janvier 1804 et le premier jour de l'Indépendance d'Haïti (1).

Ce serment fameux, comme c'était en français que Dessalines et ses trente-six lieutenants venaient de le faire, il tombait sous le sens, une fois le français conservé comme langue officielle, qu'intellectuellement parlant, bien entendu, nous étions voués à « vivre sous la domination » de la France.

Les événements se chargeront bientôt de le prouver et spécialement dans l'ordre de la poésie.

En 1816, le président Pétion (fils du Français Sabès et d'une noire), après avoir favorisé les relations commerciales entre les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et le pays, posé le principe de sa reconnaissance comme nation indépendante par l'ancienne Métropole, fonde le Lycée de Port-au-Prince que dirigera, de 1817 à 1825, un Français, Delille Laprée, à la mort de Balette, autre Français.

(1) La République d'Haïti est l'ancienne colonie française de Saint-Domingue qui a tout gardé de ses premiers maîtres : langue, coutumes, mœurs et traditions. Depuis le 28 juillet 1915 les *Marins* américains y font sévir une *Occupation* fort dure. 2.500.000 habitants et 28.250 kilomètres carrés.

Sous la deuxième République (1858), des professeurs libres et, à deux ou trois reprises, des missions d'universitaires français renouvelleront l'air chez nous. Les pères du Saint-Esprit, des religieux et des religieuses de belle culture se révéleront tenants de la tradition classique, ainsi que d'excellents professeurs haïtiens.

Les échanges intellectuels et commerciaux devenant rapides et faciles, les moindres faits de la vie française littéraire, politique, artistique et mondaine seront connus, recueillis et commentés là-bas, et Haïti s'honorera de compter parmi ses fils des docteurs en droit, des docteurs en médecine de la Faculté de Paris, d'anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure, des ingénieurs sortis de l'Ecole Centrale, un sculpteur qui fut massier à son Académie, d'anciens prix de vos Conservatoires de Musique et des lauréats de l'Académie Française. Le grain français avait bien germé dans le terreau haïtien. Un tableau de la poésie haïtienne est, en miniature et en raccourci, un tableau des « moments » de la poésie française. *Si parva licet.*

Le XVIIIe siècle triomphait dans la poésie légère, la chanson, le conte en vers. Voltaire et Sedaine en ont de charmants et, dès 1815, Béranger était sacré chansonnier national de France.

Nous avons eu notre Béranger en un poète des Cayes, Lhérisson (né en 1798).

En 1790, Saint-Domingue avait vu mourir un poète érotique et léger, célèbre en son temps, le chevalier de Bertin. La sensiblerie régnante avait changé Marie-Antoinette et la princesse de Lamballe en bergères et s'était traduite en littérature par force pastorales et bergeries. Le vaudeville et l'opéra florissaient. Florian rimait des fables attendrissantes goûtées de nos jours encore, en compagnie de deux ou trois d'Arnauld, d'Andrieux et de Viennet.

Aussi **Jules Solime Milscent** (1778-1842), vrai *petit classique* selon la définition de Sainte-Beuve, c'est-à-dire un poète juste, sensé, modéré, d'une élégante et correcte concision, nous léguera-t-il poésies légères, fables, poésies fugitives, bergeries, vaudevilles, chansons, que sais-je ?

Le 8 octobre 1804, César Thélémaque présentait à S. M. Dessalines, Empereur d'Haïti, une cantate qui se chantait sur l'air du *Devin de village* de J.-J. Rousseau.

Les théâtres coloniaux avaient eu dans leurs répertoires, entre autres, *Le légataire universel* de Regnard, le *Barbier de Séville*

de Beaumarchais, le *Dépit amoureux* de Molière, etc. La *Mort de César* de Voltaire fera salle comble à Port-au-Prince, sous Dessalines et, en 1807, Juste Chanlatte, pour se moquer du président Pétion, en imitera une scène dans une œuvre de polémique satirique.

En 1815, Dupré, auteur d'heureuses comédies anecdotiques à l'Andrieux, piquait le roi Christophe, très anglophile, lui, d'épigrammes acérées et bien tournées. Mais Voltaire et Lebrun-Pindare en avaient eu de célèbres. Voltaire s'était rendu coupable de la *Henriade*. **Isaac Toussaint Louverture** (Saint-Domingue 1782-Bordeaux 1854), influencé en outre par André Chénier et Alfred de Vigny, écrira l'*Haïtiade* (1828), poème épique en 8 chants. Juste Chanlatte, après une tragédie, *Nehri*, entame un poème didactique sur l'expédition française de 1802. Mais la France venait d'accorder en 1813 des funérailles nationales au maître du genre, l'abbé Delille.

Le second directeur du Lycée de Port-au-Prince, un Français, s'appelait même Delille, Delille Laprée, exactement. La gloire de l'auteur dénudé des *Jardins* était telle que son nom servait de prénom aux autres.

N'oublions pas que l'*Emile* de Rousseau date de 1762 et que, sous son influence, le roi Christophe, *manu militari*, imposait un métier manuel à ses sujets et qu'Alexandre Pétion, président de la Première République haïtienne, et André Rigaud, général de brigade aux armées de la première République française, étaient orfèvres.

Paul et Virginie, où la nature tropicale sert de cadre à une « vertueuse» idylle, est de 1787, l'américaine *Atala* de 1800 et le *Génie du Christianisme* de 1802.

Les Aventures de Télémaque et... *Simon de Nantua*, de nos jours encore, dans certaines villes sont des livres de chevet, et un Faubert, Pierre, directeur du Lycée de 1837 à 1842, sera même si insupportable de *fénelonisme*, si l'on peut se permettre d'ainsi parler, que sa femme le croira fou.

Le XVIIIe siècle finissant ressentait vivement les grandeurs et les beautés de l'art antique. Un Hérard Dumesle, député et poète, aura des apostrophes dans le pur goût des *Catilinaires*. Plusieurs « affranchis » noirs et jaunes avaient étudié dans les collèges de France. Ils avaient donc été en contact avec les clas-

siques du XVII[e] et avec certaines œuvres des littératures grecque et latine.

En 1825, l'indépendance d'Haïti reconnue par la France moyennant finances, la paix extérieure après la paix intérieure était acquise et des relations intellectuelles plus intenses se nouèrent chaque jour plus étroites entre les deux pays.

Dix ans plus tard, le romantisme de **Coriolan Ardouin** et **d'Ignace Nau** « enfants du siècle » haïtiens, atteints, eux aussi, du « mal du siècle », sanglotera, de façon émouvante et remarquable.

Ignace Nau (1812-1845) meurt à trente-trois ans, Coriolan Ardouin (1812-1835), poitrinaire, à 23 ans, emporté par un grand amour sans objet après cinq mois de mariage.

Les *Jeune-Haïti* du *Cénacle* d'Ignace Nau (1836), à l'instar des *Jeune-France*, discutent avec flamme, discourent le plus possible, ne parlent de rien moins que de créer de toutes pièces une littérature haïtienne nationale, sans rien d'exotique et où se refléterait l'âme haïtienne. Il n'est cependant pas arrivé à ma connaissance qu'aucune *bataille d'Hernani* se soit livrée à Port-au-Prince ni qu'aucun *gilet rouge*, c'est-à-dire vert d'eau, ait été arboré.

Après Chateaubriand et Rousseau, André Chénier, Millevoye, Lamartine, Marceline Desbordes-Valmore, Hugo, la poésie biblique, plus tard Musset, Vigny beaucoup plus tard, vont tenir le haut du pavé et pour longtemps. Cependant 1856 verra applaudir en Pierre Flaubert (Haïti 1806-Paris 1868) un tenant du « classicisme », un ami de Nicolas et même du Boileau de *l'Ode au roi sur la prise de Namur*.

Vers 1863 nos pères ouvraient une souscription *nationale* aux œuvres de M. de Lamartine, l'amant et le chantre de la créole saint-dominguienne Elvire, l'auteur du poème dramatique ou mélodramatique *Toussaint-Louverture* (1850), le généreux membre de la « Société française de l'Emancipation de l'esclavage ».

Et comme, dès 1858, — douze ans donc *avant* la France, — Haïti avait fondé sa deuxième République sur les ruines de son Second Empire, « le proscrit de Guernesey », « l'homme-devoir », « le républicain farouche », Victor Hugo enfin, dont les œuvres affluaient chez nous avec celles du mulâtre Alexandre Dumas père (1),

(1) Originaire de Saint-Domingue (Haïti).

écrivait à des journalistes de là-bas : « *J'aime votre noble République. Dites-le-lui* ».

En 1866, des *Primevères* au parfum composite révélaient en M. **Charles Séguy Villevaleix** (1835) un lettré habile qui n'était pas resté sourd à la doctrine de « l'art pour l'art » et du Parnasse. Dix ans après, à l'influence de la poésie biblique, d'Hugo et de Victor de Laprade, le pasteur protestant Paul Lochard (1835-1919) joindra celle du créole Leconte de Lisle et donnera des poèmes sonores, monotones, amples et froids. Le rococo romantique d'Alcibiade Fleury-Battier (1841-1883) contrastera avec le lyrisme oratoire de **T. Guilbaud** (1856) qui, après *Patrie* (1885), changera de manière dans *Feuilles au Vent* (1888), pleines de fine *haïtianité* et d'émotion délicate, un peu dans le genre de Brizeux ou de Charles Le Goffic.

Mais depuis 1860 les poèmes d'**Oswald Durand** (1840-1906) rendaient un son nouveau dans la « suite » de notre poésie et original même relativement à des littératures étrangères.

> Mais je ne connais que nos mornes
> Où se penchent les bananiers,
> Nos cieux, nos horizons sans bornes,
> Nos bois, nos zéphyrs printaniers,

dira-t-il lui-même.

Romantique sous l'ascendant de Musset avec, çà et là, des vers d'un débraillé redoutable, parnassien sous celui de son ami Coppée avec des poèmes d'une ferme plasticité, Baudelaire et Verlaine initieront ce poète du terroir à l'alliciante musique des petites « chansons » symbolistes, et ses *quadrilles de quatrains moroses* seront ciselés comme des *Stances* de Jean Moréas.

Massillon Coicou (1867-1908) retrouvera, comme Etzer Vilaire plus tard et A. Pommayrac plus tôt, un lyrisme sonore une ampleur oratoire à la Richepin. A l'instar de Vigny il aura la chance de faire vivre une ou deux « idées poétiques », et quelques-unes de ses dernières productions, *Sagesse* du « poor Lelian » les impressionnera.

Une génération intéressante, qui eut vingt ans entre 1895 et 1900, teintée en général du pessimisme littéraire de Vigny, Baudelaire, Byron, Sully-Prudhomme, etc., touchée de la grâce symboliste, imprécise, suggestive et musicienne, se laissera prendre à la glu du dilettantisme, essayera aussi de ciseler des sonnets sur le modèle

parnassien du créole Heredia et réapportera, en partie, dans l'ensemble de notre littérature la *notion d'art* et même des préoccupations psychologiques.

Etzer Vilaire (1872), surtout, fécond et puissant, aux œuvres vivifiées d'un large courant philosophique et lyrique ; Edmond Laforest (1876-1915), d'un symbolisme clair-obscur à ses débuts, puis excellent tenant d'Heredia dans ses *Sonnets-Médaillons du XIXe*, à nouveau imprégné d'un symbolisme pessimiste, D. Vieux (1876), de la lignée d'Auguste Dorchain ou d'André Rivoire, distingué par la discrétion légèrement mièvre du sentiment et la pureté de la forme ; Charles Moravia (1875), envoûté par Edmond Rostand et dont les poèmes d'une langue coulante et courante s'animent de fantaisie et de lyrisme, sont les principaux noms à citer, puisque tant d'œuvres dorment encore dans les limbes de l'inédit. Regrettons-le sincèrement.

Des « jeunes » cultivés, et dont les débuts promettent, se tiennent au courant des moindres manifestations de la vie littéraire de langue française, se familiarisent,

Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,

avec l'œuvre d'Henri de Régnier et de Fernand Gregh, de Mme Mathieu de Noailles et de Baudelaire, de Verhaeren et de Verlaine, de Georges Rodenbach et de Gabriele d'Annunzio et, poètes du terroir ou de « la vie intérieure », se montrent très préoccupés des questions de forme, de technique ou de prosodie.

Tel est le bilan de la poésie gallo-noire d'Haïti, dont le « caractère général », dira très bien le critique franco-canadien Louis Dantin (1), est d'exprimer en formes bien françaises une terre différente de celle de Gaule, une âme dissemblable aussi et qui, sous le vernis d'une culture commune, maintient ses divergences natives ».

LOUIS MORPEAU.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Raymond Recouly : *Où en est l'Allemagne . Comment la faire payer ?* Hachette. — J. Caillaux : *Où va la France ? où va l'Europe ?* Editions de la Sirène. — Celtus : *La France à Gênes* ; un programme français de reconstruction économique de l'Europe, Plon. — Maxime Gorki : *Ecrits de révolution*, Stock. — Colonel Rezanof : *La troisième internationale communiste*, Ed. Bossard. — André Morizet : *Chez Lénine et Trostki*, La Renaissance du livre.

M. Raymond Recouly a accoutumé depuis quelques années

(1) Etude sur l'*Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains* de Louis Morpeau, *in* « Revue Moderne de Montréal », numéro du 25 décembre 1920.

d'étudier au cours de longs voyages la politique et l'économie étrangères. Son livre sur **l'Allemagne**, établi d'après cette méthode, tient à la fois du carnet de route et du grand reportage : en sorte que, si nous y trouvons maintes notations intéressantes, ce n'est guère qu'au dernier tiers de l'ouvrage, exactement à partir du chapitre XIV, que la question de l'exécution par l'Allemagne de ses engagements financiers est spécifiquement posée.

Du moins, par ce détour, pourrons-nous compléter de plusieurs pièces curieuses le dossier d'un débat auquel les spécialistes ne prêtent pas d'ordinaire autant de pittoresque. L'auteur a parcouru l'Allemagne à deux ans de distance, en 1919 et 1921, et a été frappé au cours de son second voyage du prodigieux redressement matériel de nos anciens ennemis : dans la rue, au théâtre, dans les hôtels cosmopolites, une large aisance s'affirme, dont la réelle indigence des premiers mois de l'armistice faisait douter qu'elle puisse si rapidement reparaître. La pauvreté officielle du Reich ne réussit point à dissimuler la richesse des particuliers, et notamment de tout ce qui, outre-Rhin, fabrique ou commerce. Les grands capitaines d'industrie (chemin faisant, M. Recouly nous donne un curieux parallèle entre Walther Rathenau et Hugo Stinnes) conduisent une Allemagne prospère vers des destinées qu'elle est bien déterminée à ne pas nous sacrifier.

A l'heure actuelle, le Traité, si l'on fait abstraction des clauses territoriales et des exigences maritimes et coloniales de l'Angleterre, n'est exécuté que sur un point, le désarmement : encore convient-il de faire quelques réserves. En ce qui touche les réparations, par contre, c'est la réserve totale : l'Allemagne prend, pour ne pas nous payer, le meilleur moyen qui soit : elle dissimule sa richesse. Grâce à la suspension de toute législation restrictive, les fortunes particulières prennent le chemin de l'étranger, les exportateurs d'outre-Rhin invertissent immédiatement dans les pays acheteurs la contre-partie de leurs ventes en devises étrangères : certains spéculateurs neutres, ou même alliés, ont pour leur part mis le comble à ce désordre monétaire, en achetant des quantités considérables de marks-papier dans l'espoir d'une hausse qui a trompé leur attente. Cependant le Gouvernement assiste impassible à l'effondrement du mark, conséquence inévitable de ces pratiques : il émet du papier-monnaie en quantité

massive pour équilibrer un budget en déficit croissant, que des impôts insuffisants n'alimentent pas, et qu'alourdit une quantité exagérée de dépenses somptuaires ou seulement inutiles.

Cette seule énumération des causes du mal fait pressentir la nature du remède : nous ne serons payés que si nous imposons au Reich un contrôle financier qui l'empêche de dilapider la richesse publique, devrions-nous pour ce faire recourir à d'importantes prises de gage comme la saisie des douanes. L'Allemagne, selon M. Recouly, accepterait ce contrôle, s'il était énergiquement demandé, comme elle a accepté le contrôle militaire : de fait, elle a tout récemment donné sur ce point à la Commission des Réparations quelques apaisements, dont l'avenir seul nous permettra d'apprécier la sincérité. En attendant, il faut nous persuader, et persuader surtout nos amis, que la question des Réparations est vitale, non seulement pour la France, mais pour l'Europe entière, dont le malaise ne finira qu'avec la solution de ce problème.

C'est dans d'autres sentiments, comme bien l'on pense, que M. Caillaux se demande **Où va la France ? où va l'Europe ?** Dans ce tableau aux teintes sombres, à la fois rétrospectif et prophétique du désordre économique européen, le lecteur allemand n'apercevra nul sujet d'inquiétude : par contre, le contribuable français s'entendra avertir sans ménagement qu'il devra fatalement suffire seul à d'excessives évaluations de dommages, dont la ploutocratie des grands industriels et des grands propriétaires bénéficiera uniquement. Au reste, la guerre fut moins le fait de gouvernements déterminés, que de la lente transformation des luttes industrielles en luttes nationales, et de l'ardeur à la curée de quelques puissances d'argent. Cette folie a provoqué l'inévitable désastre : un désordre économique et financier sans précédent marque les premières heures de cette paix boiteuse : l'abîme nous guette, d'où ne nous détourne aucune politique cohérente, en France moins que partout ailleurs. A une prodigalité démagogique, dont le seul souci, nous dit l'auteur, était de rendre la guerre populaire et agréable à l'arrière, a succédé une série d'expédients financiers : emprunts, inflation fiduciaire, fiscalité mal établie et rebelle à l'utilisation résolue de l'impôt direct. Peu à peu, l'Europe tombe en décrépitude en face des pays neufs : à peine voit-on s'élever, « tels des gratte-ciels au milieu des

ruines », de grandes concentrations capitalistes, dont certains Allemands, comme Stinnes, sont les artisans les plus remarquables, mais qui apparaissent en fin de compte, elles aussi, comme les manifestations inquiétantes d'un état morbide.

Le remède? Il n'en est qu'un, route longue et ardue à parcourir, que M. Caillaux ne prétend, de son propre aveu, « ni décrire ni jalonner ». Une seule chose ressort clairement de ses développements, c'est la nécessité d'un immense rapprochement international, rapprochement financier par revision et novation des dettes de guerre, rapprochement monétaire indiqué par l'auteur en quatre lignes, rapprochement industriel enfin à la faveur duquel tous les pays s'entendront sur toutes les questions : répartition des matières premières, débouchés, régime douanier, voies de communication, mise en commun des découvertes, etc.

Ce livre est une œuvre de passion, et un programme de parti: il n'y reste donc qu'une place insuffisante pour la recherche scientifique et les conclusions raisonnées.

En exposant le programme de **La France à Gênes**, les trois jeunes écrivains, dissimulés sous le pseudonyme de Celtus, se sont précisément efforcés de nous fournir du problème de la reconstruction économique de l'Europe une analyse, peut-être moins éloquente, mais plus positive et plus impartiale que celle de M. Caillaux. La première partie de ce travail, tout au moins, ne peut manquer d'impressionner vivement jusqu'aux adversaires les plus convaincus de la politique française actuelle, dont le Président du Conseil, dans son récent discours à la Chambre des députés, n'a pas dissimulé que Celtus avait été en la circonstance le commentateur quasi officieux. Il ne faut pas se méprendre sur les origines de la conférence de Gênes, où certains grands pays exportateurs, comme l'Angleterre, ont vu avant tout le moyen de rétablir avec l'Europe centrale et orientale un commerce, dont la crise industrielle et le chômage leur imposent plus que jamais la nécessité. Avant de se vouer à une politique, altruiste seulement en apparence, ces pays auraient pu profitablement procéder à un examen de conscience : la Grande-Bretagne aurait peut-être ainsi aperçu sa part de responsabilité dans sa propre crise et dans le désordre européen : la rupture brutale au lendemain de la guerre de la coopération économique interalliée, une politique du charbon dont les excès sont bien connus, une politique moné-

taire qui a déterminé un resserrement anormal du crédit, enfin l'opinion erronée, mais de plus en plus généralisée, que les réparations ont provoqué à elles seules la crise allemande ne sont assurément point étrangères aux difficultés actuelles. Il n'est qu'équitable de le rappeler et de dissiper du même coup quelques dangereux mirages, dont le mirage russe. C'est folie que d'attendre de la seule reprise des relations économiques avec les Soviets la fin de la crise européenne : la Russie est hors d'état de produire et d'exporter, et ainsi que la Conférence de Gênes l'a depuis lors prouvé, elle ne peut aborder qu'en demanderesse les puissances occidentales. La voie de la reconstruction est autre : elle nous achemine vers des buts moins ambitieux, et sans doute plus généreux. Les pays appauvris doivent être incités et aidés à se restaurer eux-mêmes, par une meilleure organisation de leur production, par des accords internationaux successifs, sans être pour cela tenus d'absorber, parfois au delà de leurs besoins et au détriment de leurs avoirs, les produits de l'industrie des grands pays exportateurs. Ce retour à l'équilibre sera grandement facilité par l'assainissement commercial et financier de l'Europe centrale, où la politique économique de l'Allemagne entretient, en raison du rôle qu'y joue encore le mark comme unité monétaire, une instabilité chronique. De proche en proche cette amélioration lente, mais certaine, pourrait gagner la Russie, où, dès maintenant, d'ailleurs, un réveil des forces productrices pourrait être tenté, sous certaines garanties, que les Soviets, il est vrai, ne paraissent point encore disposés à fournir. Un tel programme est-il beaucoup plus présomptueux que celui dont la conférence de Gênes vient, en dépit des efforts de l'Angleterre, de consacrer l'échec éclatant ?

C.-J. GIGNOUX.

§

La publication des ouvrages concernant la Russie ne se ralentit pas. La soif de connaître la vérité sur ce qui se passe au pays des soviets est loin d'être satisfaite, et chaque livre fournissant quelque documentation intéressante est bien accueilli.

Tel est le cas des articles de Maxime Gorki, que M. André Pierre a fort bien traduits et réunis sous le titre : **Ecrits de révolution**. Ce recueil pourrait aussi bien être intitulé : l'évolution d'un homme de talent. M. André Pierre a tout à fait raison

quand il dit que Gorki est l'un des plus grands esprits et l'un des rares témoins vers qui le libre esprit d'Occident pouvait se tourner pour lui demander : quel est votre sentiment sur les événements de la Russie? On sait que Gorki, enthousiaste de la révolution de Mars 1917, commença par condamner vehémentement le coup d'Etat bolcheviste, mais qu'il se prit à l'admirer par la suite et devint un grand défenseur du gouvernement des soviets. M. Pierre ayant réuni, sans parti pris, tous les écrits de Gorki pendant la révolution, on peut lire, parmi ceux qui datent de l'accession au pouvoir des bolchevistes des passages tels que celui-ci :

Lénine, Trotski, et leurs adeptes sont déjà intoxiqués par le poison corrompu du pouvoir ainsi que le prouve leur attitude honteuse vis-à-vis de la liberté de la parole, de l'individu, et de cet ensemble de droits pour le triomphe desquels a lutté la démocratie.

Des fanatiques aveugles et des aventuriers sans conscience « se précipitent tête baissée » soi-disant sur la voie « de la révolution sociale », mais en réalité sur la voie de l'anarchie, de la ruine du prolétariat et de la révolution.

Sur cette voie, Lénine et ses acolytes se croient permis de commettre tous les crimes, tels que le massacre dans la banlieue de Petrograd, le pillage de Moscou, la suppression de la liberté de la presse, des arrestations en masse, toutes sortes de turpitudes que faisaient Plehve et Stolypine...

La classe ouvrière ne peut pas ne pas comprendre que c'est avec sa peau, avec son sang, que Lénine tente une expérience et s'efforce de porter l'esprit révolutionnaire du prolétariat à son paroxysme pour voir ce qui en sortira.

Naturellement il ne croit pas dans la possibilité de la victoire du prolétariat en Russie dans les conditions actuelles, mais peut-être compte-t-il sur un miracle.

La classe ouvrière doit savoir qu'il n'y a pas de miracle, que cet qui l'attend, c'est la famine, la ruine complète de l'industrie, des transports et une longue anarchie sanglante après laquelle viendra une réaction non moins sanglante et sinistre.

Voilà où son chef actuel mène le prolétariat; et il lui faut comprendre que Lénine n'est pas un thaumaturge tout-puissant, mais un prestidigitateur cynique, qui n'a cure, ni de l'honneur, ni de la vie du prolétariat.

Comment l'homme qui écrivait ces lignes enflammées a-t-il pu

devenir l'admirateur du régime soviétique, Gorki en donne l'explication suivante :

Je continue à penser, comme je le pensais il y a deux ans, que pour Lenine la Russie n'est que le matériel d'une expérience commencée à l'échelle mondiale. Auparavant, cette idée, assombrie par un sentiment de pitié pour le peuple russe, m'indignait ; mais après avoir observé que le cours des événements de la révolution russe, en s'élargissant et en s'approfondissant, éveille et organise de plus en plus des forces capables de détruire les bases du régime capitaliste, je trouve maintenant que si la Russie est destinée à servir d'objet d'expérience, il serait injuste d'en rendre responsable l'homme qui s'efforce de transformer l'énergie potentielle des masses laborieuses de Russie en énergie cinétique.

Et quand on pense que Gorki n'a jamais élevé la voix contre l'attentat monstrueux du gouvernement bolcheviste à l'égard du comité formé pour lutter contre la famine, pas plus qu'il n'a protesté contre les massacres et les exécutions sans jugement, il est difficile d'être d'accord avec M. André Pierre, quand il dit que Gorki « a conservé sa liberté de pensée et son droit de critique. Il est même le seul, comme Tolstoï sous le tzarisme, à qui l'on tolère tant de liberté de langage ». M. Pierre oublierait-il que Tolstoï a protesté contre toute violence, d'où qu'elle vienne, et ne s'est jamais incliné devant aucune dictature.

Le livre du colonel Rézanof, **Le Komintern**, nom qui désigne par abréviation « le comité exécutif de la troisième internationale communiste », paraît à son heure, avec sa documentation très nourrie, au moment où, dans tous les pays du monde, se pose la question de la reconnaissance officielle du gouvernement des soviets. Certains gouvernements bourgeois des pays capitalistes qui paraissent disposés à cette reconnaissance en donnent pour raison la nouvelle politique économique annoncée solennellement par Lénine, et qui se traduit par plusieurs concessions au régime capitaliste. Dans son livre, le colonel Rézanof montre, — ce qui a déjà été fait ailleurs, dans la presse russe à l'étranger et dans la presse française, — que le gouvernement soviétique est dans la dépendance absolue de la troisième internationale (*Komintern*). Dans le comité central, qui est en tête de cette troisième internationale, se trouvent tous les membres du collège des commissaires du peuple. Or, puisque la troisième internationale communiste poursuit ce but nettement avoué : la destruction de l'ordre bourgeois

et capitaliste, il est évident que toutes les concessions que pourra faire le gouvernement des soviets ne seront que fictives et problématiques.

Le livre du colonel Rézanov, très bien édité par la maison Bossard, est complété de documents photographiques très intéressants. On y voit presque tous les portraits des leaders bolchevistes, mais, sous chacune de ces photographies on lit : « Espion du Gouvernement Allemand. » Cela nous semble une généralisation un peu aventurée, et puis, le terme est-il exact? L'espion agit dans le secret, s'entoure de mystère, ne dévoile jamais le but qu'il poursuit. Les chefs bolchevistes, Lénine, Trotsky, Boukharine, Kamenev et les autres n'ont jamais rien caché. Ils ont toujours agi ouvertement. Lénine a déclaré publiquement avoir reçu de l'argent du gouvernement allemand pour faire la révolution en Russie et, a-t-il ajouté, « avec l'argent russe je ferai la révolution en Allemagne ». Jusqu'ici il n'a exécuté que la première partie de son programme, et puisque bientôt il n'y aura plus un kopeck en Russie, il est douteux qu'il accomplisse la seconde. Les bolcheviks ont préparé leur coup d'Etat en pleine rue au su et vu de tous, et seule la faiblesse criminelle du gouvernement de Kerensky leur a permis de s'emparer du pouvoir. Ils ont donc été plutôt des complices que des espions de l'Allemagne. De même sous le portrait du fameux Dzerjinsky, chef de la *Tchéka*, M. Rézanof inscrit : « ancien forçat », sans ajouter qu'il fut au bagne pour crime politique. Il est entendu qu'il s'agit ici du personnage le plus odieux du gouvernement bolcheviste, mais cela n'autorise pas les indications tendancieuses. Il ne faut pas oublier, malgré les horreurs bolchevistes, que, sous les tsars, il suffisait parfois de détenir un livre prohibé pour être envoyé au bagne, par des juges parmi lesquels siégeait le colonel Rezanof.

Chez Lénine et Trotsky, avec une préface de ce dernier, est un livre très intéressant et curieux à plusieurs égards. L'auteur, M. André Morizet, est évidemment un enthousiaste et un romantique hanté par la légende de la grande Révolution. En allant en Russie il a dû s'imaginer qu'il allait voir quelque chose de pareil à ce que devait être la France en 1792 ; et il le voit. A peine est-il arrivé en Russie que :

Brusquement surgit la frontière russe ! Elle surgit sous forme d'une barrière devant laquelle le train stoppa. D'un côté des soldats esthoniens,

correctement vêtus d'uniformes anglais. De l'autre, deux sentinelles de l'armée des Soviets, en *haillons magnifiques*, pieds nus, le fusil maintenu en bandoulière par une corde, auprès d'un mât en haut duquel flottait une étoffe jadis rouge sans doute, mais depuis longtemps incolore.

M. Morizet se promet d'être impartial, et il cite ces paroles de Trotsky : « Celui qui vient ici chercher des arguments contre le communisme est un adversaire que nous devons combattre. Celui qui ramasse ici des impressions pour faire de nous ensuite un éloge enthousiaste est un mauvais communiste. » Mais les auteurs auxquels il accorde sa confiance sont MM. Ranson, Russell, Lansbury, Clara Sheridan, c'est-à-dire ceux qui, dans leurs livres, n'ont fait que l'éloge enthousiaste de tout ce qu'ils ont vu en Russie, et ainsi il écarte des dizaines d'ouvrages des plus sérieux et des mieux documentés, mais qui ne font pas les louanges du gouvernement des soviets. Cependant, à côté de l'enthousiaste de la révolution communiste et de ses chefs, il y a en M. Morizet le journaliste avisé et l'honnête homme, et quand il raconte ce *qu'il a vu* en Russie, les scènes de la vie courante, quand il décrit la rue, les gens, la vérité éclate d'une façon saisissante et rend bien faible sa plaidoirie en faveur du communisme et du gouvernement des soviets.

Voici, par exemple, une impression de la rue :

Mais ce qui frappe péniblement, c'est l'aspect même des êtres. Sur les visages comme dans les corps, on lit la misère physiologique, la sous-alimentation prolongée.

La femme qui passe, courbée sous son paquet, l'homme qui s'arrête pour lire les *Izvestia* collées sur un panneau, le gosse qui vend ses graines de tournesol à l'entrée de la Place Rouge, on se demande souvent s'ils tiennent bien sur leurs jambes et s'ils ne vont pas défaillir tout à coup.

Par quels truquages vivent-ils ? Mystère. Quelques marchés fonctionnent par-ci par-là, dont on pourchassait jadis les vendeurs, puisque le commerce libre était défendu, mais qu'on tolère depuis la nouvelle orientation. Un surtout, sur le boulevard du nord, à la place Troubnaya, s'ouvre tous les matins.

C'est un décrochez-moi ça lamentable où tous les pauvres diables déversent les restes de leur mobilier, de leur garde-robe, dans l'espoir de réaliser quelques milliers de roubles pour améliorer leur ordinaire.

En un immense espace les tréteaux s'alignent sur six ou sept rangées. Le paysan, bénéficiaire de la révolution, lui, profitant de ce que le

parcours en chemin de fer est gratuit jusqu'à cinquante verstes, y apporte son beurre et sa farine blanche. Les petits artisans, les *Koustari*, y étalent leurs produits : objets en bois sculpté, peints de couleurs crues.

Mais auprès d'eux, le boutiquier qui n'a plus de boutique cherche à placer des résidus étranges. Du maigre tas de vieux clous jusqu'aux lames de rasoir usagées, de la broderie ancienne jusqu'au microscope, le déballage le plus hétéroclite se rencontre en ses mains.

La gêne de tous les intérieurs s'inscrit là en lettres qui ne trompent guère. Dans la foule compacte on croise continuellement l'homme qui tend sur ses bras un pantalon hors d'usage, la femme qui offre une montre désuète, des boucles d'oreille sans valeur, qu'elle a dû condamner en pleurant.

Je ne sais rien de plus navrant que ce pandémonium de toutes les pauvretés moscovites, conclusion de tant de drames intimes qu'on peut aisément se figurer.

Après avoir tracé cet émouvant tableau, criant de vérité, M. Morizet ajoute : « On songe devant lui à nos bons bourgeois égoïstes qui condamnent froidement à la famine ce peuple incapable encore de subvenir à tous ses besoins. » Pardon, mais ce peuple, naguère, se nourrissait et même fournissait du blé à la moitié de l'Europe. Tout le mal n'est donc point imputable au bourgeois, dont nous ne défendons certes pas « la rapacité et l'égoïsme ». Si l'on veut faire appel aux bourgeois, demander leur aide, mieux vaut ne pas toujours parler de leur extermination, but suprême des communistes, comme il résulte des entretiens de leurs chefs avec M. Morizet.

Que l'auteur de *Chez Lénine et Trotski* se soit laissé convaincre par les chefs bolchevistes et leur soit bienveillant, à cela rien à dire, mais quand il parle presque avec admiration et respect de la *Tcheka*, nous nous permettons de trouver qu'il exagère et qu'il abuse de la crédulité de ses lecteurs. L'horreur et le dégoût, — que nous partageons, — que lui inspire l'ancienne *Okhrana* tzariste, pourquoi ne les étend-il pas à la *Tcheka* composée des mêmes immondes mouchards; car ce sont pour la plupart d'anciens agents de l'*Okhrana* qui forment les cadres de la *Tcheka* ? Dans sa défense de la *Tcheka*, M. Morizet cite le nombre des personnes exécutées par elle : 9641. (Notons que, l'Okhrana, quelque abusifs que fussent ses droits, ne pouvait jamais condamner et exécuter les criminels politiques, tandis que la fameuse *Tcheka*

a fait, par milliers, des exécutions sans jugement, et 90 o/o de ses victimes sont des ouvriers, des soldats, des socialistes de différentes nuances.) Ce chiffre lui a été fourni par M. Pierre Pascal. Je n'ai pas les données nécessaires pour le discuter, mais les *Izvestia* publient chaque jour la liste des exécutés et un journal suédois qui a fait le total de ces listes a publié récemment un chiffre dépassant le million. L'écart est évidemment trop grand pour prendre parti.

Mais il y a un fait, c'est que M. Morizet a puisé tous ses renseignements à la même source, qu'il les tient des chefs ou des fonctionnaires du gouvernement des soviets. Ayant séjourné trois mois en Russie et étudié de bonne foi le mouvement formidable qui s'y accomplit, M. Morizet a passé sous silence ce fait, qui, pourtant, a son importance : que dans toute la Russie il n'existe pas un seul journal libre, et ce fait fausse déjà toutes les conclusions qu'on peut tirer de n'importe quelle statistique. Rapportant son entretien avec un haut fonctionnaire du ravitaillement, l'auteur rappelle que la population est divisée en quatre catégories, que chaque individu reçoit une certaine ration alimentaire selon la catégorie à laquelle il appartient. Les rations sont, théoriquement, suffisantes, mais...

Mais tout cela, malheureusement, est, dans la plupart des cas, demeuré théorique. Logement, vêtement, chauffage n'ont jamais pu être assurés complètement. On a satisfait aux demandes dans une proportion relative, qui a diminué constamment.

Aussi éloquentes que cet aveu sont les photographies qui complètent le livre de M. Morizet ; des places autrefois grouillantes de vie sont maintenant mornes et désertes ; les magasins, où se pressaient les acheteurs sont clos ; partout la désolation et la ruine.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Kronprinz Wilhelm : *Erinnerungen*, Stuttgart, J.-G. Cotta (édition française: *Mémoires du Kronprinz*, Payot).—Camille Binet : *Le sac de Montdidier*, Gnou-Radenez.

En 1920, l'écrivain Karl Rosner publia un livre intitulé *le Roi*, où il s'efforçait de peindre Guillaume II tel qu'il prétendait l'avoir vu. Un an après, le Kronprinz lui envoya des notes contenant ses **Souvenirs**. Ce sont ces notes que vient de publier

Karl Rosner, après avoir coupé, par endroits, ajouté ou modifié à d'autres. Mais il ne paraît pas en somme avoir joué un autre rôle que celui d'un censeur bien intentionné et indulgent. Le livre est bien du Kronprinz et de nature à nous le faire connaître comme écrivain et comme prince.

Le Kronprinz avant la guerre a eu une mauvaise presse. Les témoignages indépendants le concernant le dépeignaient comme intelligent et ayant du goût pour les sports, mais aussi comme manquant de tenue, hypocrite, sans générosité et lâcheur. Il confirme la justesse du premier reproche en nous rapportant que son père « s'est fâché constamment au sujet de certains traits de sa nature et en particulier de son aversion à s'adapter à un style élevé ». Pour les autres défauts qu'on lui a prêtés, le Kronprinz se contente d'ignorer qu'on l'a accusé de les avoir. Il ne cache pas non plus que son père et lui n'ont jamais eu beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Le fils n'a vu le père que peu et, quand ils se voyaient, le père remplissait le rôle de souverain envers lui comme envers les autres. Or le Kronprinz trouvait agréable d'être prince impérial, mais supportait mal la contrainte qu'à raison de cette qualité on lui imposait. La tendresse du Kronprinz est surtout allée à sa mère qui, dans tous ses embarras, est venue à son secours et lui a facilité de porter les chaînes dorées de sa haute situation. Il exprime seulement un certain regret de ce que sa mère ait voulu qu'on le tienne à l'abri d'aventures amoureuses jusqu'à son mariage. Il est tenté d'attribuer les si nombreux cas de mésintelligence dans les mariages princiers à ce que le mari n'avait pas pu « jeter sa gourme » avant de se marier. Puis, après avoir vanté les qualités et le courage de sa femme, qui lui a donné six enfants dont il est fier, il ajoute : « Quels sont maintenant nos rapports, à ma femme et à moi, il n'y a que nous qui le sachions. » En fait, elle est venue le voir au moins une fois dans son île, pendant les vacances de 1919.

Le Kronprinz donne des détails intéressants sur la crise provoquée par la publication de l'interview du *Daily Telegraph* en 1908. Son père en fut si abattu qu'il le chargea pendant quelques semaines « de le représenter en quelque sorte ». Le Kronprinz confirme que le Kaiser ne pardonna jamais à Bülow de ne pas l'avoir couvert dans cette circonstance.

Naturellement, le Kronprinz se défend d'avoir voulu la guerre.

Si, en 1911, après Agadir, il a applaudi bruyamment au Reichstag les discours des adversaires de Bethmann, c'est que la « politique faible et vacillante » de celui-ci avait fait monter la tension au point 99. Les fausses appréciations et les irrésolutions de Bethmann et de Kiderlen sont, pour le Kronprinz, la cause de tout le mal. Tirpitz, Ludendorff, voilà ses hommes, les garants de son pacifisme. Ils paraîtront insuffisants comme cautions à l'étranger.

Le Kronprinz, écrivant avant les révélations de Kautsky, a cru pouvoir affirmer que Bethmann avait eu le tort de se laisser entraîner à la guerre par les Autrichiens. A cette occasion, il le raille d'avoir cru à la neutralité de l'Angleterre.

La guerre décidée, le Kronprinz reçut le commandement de la 5e armée. Après notre défaite à Longwy, elle suivit nos troupes jusqu'à la bataille de la Marne. Quand la situation des armées allemandes (1re et 2e), qui combattaient à l'est de Paris, devint périlleuse, le grand quartier général allemand envoya le lieutenant-colonel Hentsch aux quartiers généraux d'armée pour être orienté sur les événements. Hentsch commença son voyage par la 5e armée, arriva au quartier général du Kronprinz à Varennes le 8 dans l'après-midi et y déclara que la bataille semblait se poursuivre d'une façon satisfaisante. Il partit ensuite pour visiter les quartiers généraux 4, 3, 2, 1. Les renseignements qu'il recueillit à la 2e armée l'impressionnèrent si défavorablement qu'au lieu d'encourager à résister, il approuva la retraite. Le tableau qu'il fit de la situation de la 2e armée à l'état-major de la 1re décida celui-ci, après de vives protestations, à ordonner à son tour la retraite sur Soissons. Hentsch « paraît également avoir obtenu les mêmes *tristes* résultats » à la 3e et 4e armée, où une nécessité de battre en retraite n'existait pas.

Pendant ce temps, la 5e armée avait attaqué sans succès sur la ligne Vavincourt-Rambercourt-Beauzée-Saint-André. Une nouvelle attaque avait été préparée pour la nuit du 9 au 10 septembre. Le grand quartier général, sous l'influence des renseignements de Hentsch, refusa d'abord de l'autoriser. Après des instances répétées du Kronprinz, il l'autorisa finalement. « Elle réussit brillamment... L'armée française de Sarrail recula de 20 kilomètres. »

Le 10 septembre, Hentsch arriva de nouveau à Varennes. Son appréciation de la situation était devenue tout à fait pessimiste.

L'état de l'aile droite ne lui laissait plus d'espoir. A l'en croire, la 1re et la 2e armée n'étaient plus que des troupeaux de fuyards, la 3e se soutenait péniblement, la 4e seule était dans un ordre passable. Il exigea la retraite immédiate de la 5e armée. Le Kronprinz s'y refusa, tant à cause de son appréciation de la situation générale, que parce qu'il lui fallait enlever ses blessés de l'attaque nocturne. Hentsch insista. On lui demanda ses pouvoirs écrits : il n'en avait aucun. Le Kronprinz refusa de reculer.

Le 11 septembre, le général de Moltke, accompagné du lieutenant-colonel Tappen, arriva brusquement à Varenne. Moltke donnait l'impression d'un homme brisé, luttant pour retenir ses larmes. Son impression était que toute l'armée allemande était battue et reculait sans relâche. Il exposa qu'il ne savait pas encore où l'on pourrait arrêter cette retraite. « Il fut fort étonné de notre appréciation calme et confiante de la situation, mais ne put être converti à la partager et exigea la retraite immédiate. » Le Kronprinz, après une vive discussion, refusa de l'exécuter immédiatement à cause de ses blessés, sur quoi, Moltke, complètement brisé, s'en retourna ; mais le 11 septembre, dans l'après-midi, le colonel von Dommes apporta de nouveau l'ordre du commandement suprême de reculer dans la région à l'est de Sainte-Menehould, proposant d'ailleurs que la 5e armée retienne la lisière sud de l'Argonne, mais celle-ci se décida à reculer davantage pour ne pas être attaquée en flanc, d'un côté par Verdun, et de l'autre par les forces devant lesquelles la 4e armée avait reculé. La retraite s'exécuta du 12 au 15 septembre, sans que Sarrail « ait osé » la troubler. « L'armée allemande n'a pas été battue à la Marne, elle a été ramenée en arrière par ses chefs. »

En février 1916, le Kronprinz, par ordre de Falkenhayn, attaqua Verdun. L'opération réussit d'abord brillamment. Douaumont fut pris. « On aurait pu alors, écrit le Kronprinz, enlever tout le front est de Verdun si les réserves promises étaient arrivées à temps. Les raisons pour lesquelles elles n'arrivèrent pas ne sont pas de mon ressort. »

Le livre se termine par un long et intéressant récit des événements qui ont amené la fuite du Kaiser et du Kronprinz en Hollande.

Les *Mémoires* du Kronprinz, à l'exception d'un certain nombre de pays où l'auteur décrit « ses états d'âme » en 1919 et 1920,

sont d'une lecture agréable et facile. Ils constituent de plus une source historique de premier ordre.

ÉMILE LALOY.

§

Le sac de Montdidier, que raconte longuement M. Camille Binet, lequel dirigeait dans la ville un journal ayant pour titre le *Franc parleur*, est le témoignage direct d'un homme qui s'est trouvé présent, — qui a vu et constaté et simplement rapporte les choses. — Occupé une première fois par les troupes allemandes lors de l'invasion de 1914, Montdidier, vieille petite ville historique qui gardait, avec d'anciens immeubles, de délicieuses églises comme Saint Pierre et le Saint-Sépulcre, se trouva encore atteint en 1918, après Roye, par la furieuse offensive qui avait culbuté les lignes anglaises, et pensait bien arriver ensuite sur Paris. D'abord on n'avait pas voulu admettre à Montdidier cette avance de l'ennemi, malgré les récits des troupes britanniques revenues du front, tant on y était encore à l'optimisme ; mais le défilé continuel des pauvres gens évacués, les caravanes de fugitifs comme en 1914 indiquaient bien que la situation n'était guère brillante. Il fallut bientôt se rendre à l'évidence, et l'offensive de l'ennemi ayant continué, préparer enfin l'évacuation de la ville. Bientôt ce fut presque de l'affolement, et l'auteur donne de tristes détails sur les incidents de cette période. — Les derniers trains étaient partis. Les Boches se présentèrent bientôt, et ce fut de suite le pillage et la dévastation, des menaces contre les « civils » qui se trouvaient encore dans la ville et, tandis que l'artillerie française restée toute proche, commençait le bombardement et, de fait, la destruction du lieu. Il faut lire dans le récit de M. Camille Binet ce que furent le sac, la mise au pillage et les déprédations dans Montdidier, — où apparurent toute la méchanceté, toute la malfaisance de l'Allemand, toujours prêt à jeter ou détruire des objets, des meubles, des marchandises ; à rendre inutilisables des denrées, des liquides qui se trouvaient salis, — on pourrait même dire « cochonnés », — jetés à la rue, déversés dans les ruisseaux, par la soldatesque qui défonçait les boutiques, s'emparait de tout, se gavait et se saoulait, saisies, d'ailleurs, en finissant le plus souvent par charger des camions, des carrioles avec les choses saisies et qui prenaient le chemin de l'Allemagne ; le reste était surtout détruit, abîmé, et l'on vit même organiser

des mascarades avec des vêtements volés que traînaient des officiers ou des hommes en guoguette. Bientôt intervinrent des experts, des personnages importants, gradés, qui pénétraient avec de fausses clés dans les maisons, y faisaient leur choix, — tableaux, meubles, tentures, — qui se trouvaient ensuite emballés et dirigés de même vers la frontière. — On avait réuni cependant les « civils » à l'église Saint-Pierre, mais qui se trouvait bombardée comme le reste de la ville, — son clocher d'ailleurs servant de poste pour la télégraphie sans fil. Les réfugiés durent s'en éloigner, gagner des caves à plusieurs étages comme il en existe dans nombre d'anciennes villes fortes, et demeurèrent là plusieurs jours, mangeant, buvant, dormant tant bien que mal, — et plutôt mal que bien, — renforcés continuellement par de nouveaux arrivants qui prenaient place dans ce refuge à peine tolérés d'ailleurs par les Allemands, qui projetaient déjà d'utiliser ces caves, décidément à l'abri des bombes. L'auteur, de temps à autre, parvenait à s'échapper, allait considérer la ville, où l'ennemi continuait à piller magasins et maisons bourgeoises, que démolissait l'artillerie française. La maison à jolie tourelle en coin de rue qu'il habitait avant la guerre se trouva incendiée par les compagnies spéciales que traînait coutumièrement l'ennemi, et dans la cave des réfugiés, les provisions s'épuisant, on commença à souffrir de la faim. Il fallut enfin évacuer les souterrains, où voulaient s'installer les Allemands, et en quittant cet abri provisoire l'auteur décrit de nouveau l'aspect lamentable de la ville, les décombres de ses maisons, les ruines de ses monuments, de ses églises. Les réfugiés durent gagner l'hospice, mais que bombardaient les avions et qui était à peu près intenable. Certains mouraient littéralement de faim, car les ressources étaient nulles; d'autres se trouvèrent atteints par les projectiles; enfin, les survivants purent quitter Montdidier, mais durent traverser la zone surtout bombardée, et traînant des paquets, des nippes, parvinrent à gagner Roye, puis Nesle ; après des incidents divers ils atteignirent Saint-Quentin et de là furent dirigés sur Bohain où ils devaient rester six mois. L'avance des troupes anglaises les délivra enfin (10 oct. 1918) ; mais trente-sept des leurs étaient morts, tués par les projectiles ou terrassés par la famine, les privations qu'il leur avait fallu subir depuis les premiers jours. — Quant à Montdidier, où la lutte s'était poursuivie, il n'en restait

guère que des décombres ; ses deux églises, Saint-Pierre et le Saint-Sépulcre, ne demeuraient qu'à l'état de ruines ; des constructions comme l'hôtel Saint-Eloy ou l'ancien Bailliage, devenu le palais de Justice, il n'est plus question. La cité a été entièrement massacrée, semble-t-il, comme Ypres, Comines, Reims ou Noyon. C'est un des résultats les plus remarquables de la grande offensive allemande de 1918. — Nous avons fait déguerpir l'ennemi de Montdidier ; mais avec les procédés plutôt « excessifs » de la guerre moderne, la vieille petite ville est à peu près détruite.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Autriche.

La crise politique et économique. — L'Autriche vient de connaître les désagréments d'une crise ministérielle. A dire vrai, dans cet Etat où tout, à l'heure actuelle, n'est que crise, il est permis de considérer comme un moindre mal ce changement de personnel gouvernemental. Quels que soient les hommes qui se succèdent au pouvoir, quel que soit le degré de leur dévouement à la cause publique ou l'étendue de leur compétence, on ne saurait leur demander de modifier favorablement le cours d'événements qui, visiblement, dépassent les forces humaines. En dépit de son caractère romantique, la comparaison s'impose, parce qu'elle est exacte : l'Autriche actuelle n'est plus qu'un bateau désemparé, sans pilote, ni gouvernail, qui vogue au gré des vents et des vagues... Où vogue-t-il, vers quels rivages plus ou moins semés d'écueils est-il poussé par la tempête ? Il serait peut-être bien difficile de le dire. Un fait est certain : malgré la bonne volonté évidente de ses dirigeants, cette nation s'achemine vers la catastrophe.

Cette bonne volonté ne doit être méconnue à l'étranger. Certes, dans les premiers mois qui suivirent la révolution de 1918, on pouvait se demander si les éléments douteux qui avoisinaient le pouvoir ne réussiraient pas à entraîner le pays vers de redoutables aventures. Les esprits étaient agités : l'on délibérait ouvertement sur la solution à adopter, soit un rattachement brusque à l'Allemagne, malgré l'Entente dont la volonté à cet égard ne s'était d'ailleurs pas encore manifestée juridiquement, soit l'adoption du régime qui a conduit la Russie à l'anthropophagie. L'une

ou l'autre de ces solutions eût été la source de graves complications dont les répercussions auraient été ressenties au loin. Ce double écueil fut évité. Mais la signature du traité de Saint-Germain, bien que mettant fin à l'état de guerre, rendit plus épaisses encore les ténèbres qui s'étaient abattues sur ce pays. La nouvelle Autriche est-elle viable ? se demandait-on dans les milieux de l'Entente, et ceux qui savaient ne pouvaient s'empêcher de témoigner de quelque scepticisme à cet égard. En fait, la viabilité du nouvel Etat dépendait uniquement du rétablissement des liens, au moins économiques, qui unissaient autrefois entre elles les diverses parties de l'empire des Habsbourg. C'est alors que naquit le projet de « confédération danubienne », qui eût groupé à l'intérieur d'une frontière douanière commune les Etats nés du démembrement de l'Autriche-Hongrie, projet patronné par la France, et dont la réalisation échoua en raison de la mauvaise volonté des Etats dits successeurs. Mais le temps pressait : pour ne pas mourir, l'Autriche cherchait à conclure des arrangements particuliers avec ses voisins, et elle y parvenait parfois. Des accords économiques avec la Hongrie, avec la Tchéco-Slovaquie prouvaient au monde que ce pays ne s'abandonnait pas au désespoir et qu'il s'efforçait à créer autour de lui les conditions nécessaires à son existence.

Et cependant, la situation empirait rapidement, moins au point de vue politique, peut-être, que sur le terrain économique et financier. A part quelques convulsions, dont certaines furent un moment inquiétantes, on ne peut prétendre que la situation politique fût particulièrement grave. Une détente sensible avait même était constatée depuis l'arrivée au pouvoir du cabinet Schober. Tandis que, sous le ministère précédent, les pangermanistes avaient entretenu une vive agitation, n'hésitant pas, dans des cortèges tumultueux, à aller conspuer la France sous les fenêtres même de l'Ambassadeur, et instituant dans les provinces des plébiscites en faveur du rattachement à l'Allemagne, ces désordres avaient pris fin sitôt que M. Schober, protégé des pangermanistes, avait revêtu la dignité de chancelier. De ce haut poste celui-ci n'avait pas tardé à s'apercevoir combien il est parfois imprudent de prendre ses désirs pour des réalités, et il avait compris que les responsabilités du pouvoir obligent à des réserves que ne connaissent pas les simples politiciens. Par la force même des événements,

M. Schober, candidat des revanchards qui l'avaient hissé au fauteuil de chancelier, s'était trouvé amené à faire la politique des chrétiens-sociaux, c'est-à-dire à ne pas se départir d'une sage modération dans la question brûlante du rattachement, et à éviter soigneusement des conflits avec l'Entente, qui, dans les circonstances présentes, eussent peut-être été mortels pour l'Autriche. On imagine sans peine le désappointement des pangermanistes lorsqu'ils s'aperçurent que le chancelier sorti de leurs rangs poursuivait, à l'égard des Alliés et, par conséquent, de l'Allemagne, la même politique que son prédécesseur chrétien-social. Ce désappointement devint de la fureur lorsque le chancelier Schober eut apposé sa signature au bas du traité conclu à Lana avec la Tchéco-Slovaquie. Ce traité, dont les clauses économiques, qui sont les plus importantes, apportaient à l'Autriche des avantages considérables, renfermait, par contre, dans sa partie politique un article dont la teneur fit littéralement hurler d'indignation les Autrichiens admirateurs de Guillaume II et Ludendorff : par la convention de Lana, l'Autriche s'engageait une fois de plus à observer scrupuleusement la lettre et l'esprit des engagements contractés par elle à Saint-Germain. Or, le traité de Saint-Germain, dans son article 88, stipule que « l'indépendance de l'Autriche est inaliénable, sauf consentement du Conseil de la Société des Nations ». Le traité de Lana était donc une confirmation de la renonciation au rattachement, espoir suprême et suprême pensée des pangermanistes. Dès lors, ceux-ci déclarèrent une guerre acharnée au ministère Schober et, particulièrement, à son chef. Ce conflit entre le parti de la revanche et le chancelier vient de prendre fin, il y a quelques semaines, par la retraite de M. Schober et de son cabinet...

Si, en dépit de l'agitation pangermaniste organisée et entretenue méthodiquement depuis la signature de la convention de Lana, la situation politique, pour sérieuse qu'elle fût, n'était cependant pas de la dernière gravité, il n'en était pas de même de la situation économique et financière. Celle-ci était devenue effroyablement critique. Dans le *Mercure* du 1er avril dernier, j'ai indiqué rapidement les conséquences de la crise sur le terrain économique. Mais les événements évoluent ici avec une telle rapidité que la vérité de juin se trouve sans le moindre point de contact avec celle de mars : les chiffres qui, il y a trois mois à peine,

semblaient constituer le plus extravagant des maxima, paraissent à l'heure actuelle d'une timidité étrange.

Les tableaux publiés périodiquement par la Commission des Statistiques de Vienne établissent que la même famille de quatre personnes, qui vivait en moyenne avec 71.930 couronnes par mois en février 1922, devait dépenser en mai près de 190.000 couronnes. Une statistique curieuse, puisée à la même source, est celle relative à l'alimentation d'un homme pesant 70 kilogrammes et fournissant un travail moyen. Pour se nourrir conformément aux exigences des lois physiologiques, cet homme devait dépenser mensuellement :

en janvier 1921	1.664	couronnes
en janvier 1922	19.008	—
en février	23.770	—
en mars	24.252	—
en avril	26.954	—
en mai	33.745	—

En raison de la chute énorme subie par la couronne depuis deux semaines et de l'ascension proportionnelle des prix qui en est la conséquence, il n'est pas exagéré de fixer cette somme, pour le mois de juin, à 45.000 couronnes.

Si l'on se reporte aux « index-numbers » de juillet 1914, l'on constate que l'alimentation coûtait, en mai 1922, 1.374 fois plus cher, l'habillement 1.682 fois, le logement 18 fois seulement (mais les propriétaires d'immeubles ne récupèrent même pas de leurs locataires, protégés par des lois spéciales, les frais d'entretien de leurs maisons), l'éclairage et le chauffage 1.055 fois. J'ajoute que, sauf en ce qui concerne le logement, les chiffres ci-dessus doivent eux-mêmes être majorés sensiblement à l'heure présente.

A la hausse des prix correspond naturellement celle des salaires. Il n'est pas à Vienne, en ce moment, d'ouvrier dont le salaire mensuel soit inférieur à 100.000 couronnes. Les catégories privilégiées de salariés, telles que les métallurgistes, ne touchent pas moins de 800 couronnes *par heure*.

Partout, dans la rue, dans les théâtres, dans les cinémas, l'argent — si l'on peut encore donner ce nom aux innombrables vignettes multicolores qui submergent ce pays — coule à flots pressés. Un fauteuil d'orchestre à l'Opéra ne coûte pas moins de 15.000

couronnes, et, cependant, les représentations se déroulent devant des salles archi-combles. Partout règne une prospérité factice, due à l'activité sans cesse, accrue des presses qui, nuit et jour, sans connaître le répit des dimanches et jours fériés, impriment sans relâche les billets. Comme, malgré tout, cette activité dévorante ne suffisait pas à assurer les besoins du gouvernement et ceux du public, l'Administration a créé, il y a trois mois, le billet de 50.000 couronnes, en attendant, sans doute, celui de 100.000....

Cependant, on imagine aisément les inquiétudes et les difficultés des commerçants et des industriels en présence d'une inflation monétaire que rien ne semble devoir arrêter, dont l'augmentation atteint, certaines semaines, le chiffre énorme de vingt milliards, et qui, par son seul fait, contribue à écraser le cours, déjà si réduit, de la couronne. Comment n'hésiteraient-ils pas, ces commerçants, à se défaire de leurs marchandises, étoffes, meubles, bijoux, dont la valeur intrinsèque est réelle et quasi immuable, — alors que les acheteurs leur remettent en échange ces papiers bleus ou mauves, redoutable et néfaste « peau de chagrin », dont le pouvoir d'achat va diminuant sans cesse! La situation du commerce et de l'industrie en Autriche, quel beau sujet pathologique pour un économiste ! Depuis un an environ, commerçants et industriels sont dans l'impossibilité matérielle, non seulement d'établir avec précision le prix auquel ils doivent vendre leurs marchandises, mais même le prix de revient de ces dernières. Des impôts, des taxes surgissent soudain, inattendues et à effet rétroactif ; des demandes de salaires, également rétroactives, doivent être accueillies, car la façon impérative dont elles sont présentées ne souffre point de discussion. Ne pouvant ni établir son prix de revient, ni le prix de vente de ses marchandises, le commerçant ignore a fortiori comment et à quel prix il lui sera possible de renouveler ses stocks. Toutes les matières premières, ou presque toutes, sont fournies par l'étranger. La commande « passée » à l'heure présente et livrable dans trois mois coûtera peut-être au commerçant un prix trois fois supérieur à celui qu'il avait escompté, car il peut fort bien se faire que, dans trois mois, la valeur de la couronne ait diminué dans une proportion équivalente. D'autre part, le vendeur étranger n'accepte plus la monnaie autrichienne ; le commerçant, pour effectuer ses paiements, doit donc faire l'achat de devises étrangères, obligation qui a

également pour conséquence un avilissement de la couronne...

Comme bien on pense, les économistes autrichiens se sont efforcés de remédier à un état de choses qui aboutit au gâchis le plus effroyable qui se puisse imaginer. Certains ont préconisé l'établissement d'un « prix-or », qui, toujours fixe, donnerait lieu, lors de chaque transaction, au calcul du prix en couronnes sur la base du change au jour de l'opération. D'autres ont conseillé aux commerçants de se constituer un fond de réserve composé uniquement de devises stables, telles que le dollar et le franc suisse. Malheureusement ces suggestions tendent à tourner les dispositions impératives prises par le gouvernement autrichien pour éviter justement un avilissement de sa monnaie. La première, en effet, aboutit à l'adoption, en Autriche, de prix établis en monnaies étrangères ; de là à n'accepter en paiement effectif que ces dernières monnaies, il n'y a qu'un pas, et il pourrait être vite franchi ; d'où la prohibition rigoureuse du gouvernement. Quant à la seconde suggestion, qui pousse les intéressés à faire des achats de devises étrangères en quantité suffisante pour la constitution d'un fonds de réserve, elle soulève de nombreuses difficultés : qui établirait la quotité nécessaire à cette constitution ? Et qui, surtout, empêcherait le commerçant de se livrer à des achats dépassant ses besoins normaux, et, versant ainsi dans la spéculation, de contribuer à rapprocher un peu plus du néant la triste couronne autrichienne ?

On le voit, le problème est difficile. Il semble même insoluble sans l'allocation des crédits annoncés par l'Entente, crédits attendus ici avec une extrême impatience et dont le retard ne contribue pas médiocrement à aggraver la situation. Celle-ci est tellement critique que l'on peut, sans excès de pessimisme, se demander si les crédits promis par les Alliées suffiront à arrêter ce pays dans sa marche vers l'abîme.

HENRI BILLEMONT.

§

Italie.

LE FASCISME. GÊNES. « ECHI E COMMENTI ». LES « POPULARI ». — M. R. Mondolfo dirige une collection d'études sociales que publie l'éditeur Licinio Capelli ; et cette collection, qui commença par des études d'ordre général de Mondolfo, de Turati et de Mondaini, vient de consacrer quatre fascicules à l'étude du « fascisme » :

Il fascismo, de Zerboglio, *Il fascismo e la crisi italiana* de Mario Missiroli, le directeur du *Secolo*, *La Controrivoluzione preventiva* de Luigi Fabbri, et *Il fascismo visto de republicani e socialisti*. On annonce d'autres volumes sur la meme question. C'est dire que la lutte entre fascistes et révolutionnaires reste à l'ordre du jour. Le ministère Facta n'a pas pu, lui non plus, mettre fin à cette étrange explosion de haines violentes — qu'un rien suffit à rallumer.

Depuis que les chefs du fascisme sont entrés à la Chambre des Députés officiels un nouveau parti politique est né : le parti *fasciste*, et les énergies de ses représentants ont sombré dans la lutte sourde des couloirs. Pour comprendre cette évolution, il ne faut pas oublier que les origines du fascisme ont eu quelque chose de révolutionnaire. Ce mouvement dut son impulsion à l'ancien socialiste Benito Mussolini, qui, au lendemain de l'armistice, songea à se défendre et à défendre ses partisans contre les accusations que lançaient les anciens neutralistes. Au fond, c'était la lutte des socialistes interventistes et des socialistes neutralistes qui continuait. Et c'est pourquoi se fonda, en mars 1919, à Milan, sous le nom de « fasci di combattimento » une association destinée, à enrayer l' « ondata » neutraliste. Dans la réunion où furent posées les bases de l'association (23 mars), on voulut ne rien oublier du programme interventiste. On saluait d'abord « les fils de l'Italie qui étaient morts pour la grandeur de la Patrie et pour la liberté du monde » et on se déclarait prêt à « soutenir énergiquement les revendications d'ordre matériel et d'ordre moral présentées par les associations de combattants ». En second lieu, on s'opposait avec force « à l'impérialisme des autres peuples qui s'exercerait aux dépens de l'Italie, et à tout impérialisme italien qui menacerait un autre peuple ». L'idéal de la Société des Nations était celui des fascistes ; mais on restait intraitable sur l'annexion de Fiume et de la Dalmatie ; « guerre aux neutralistes de tous les partis », tel était le mot d'ordre.

Le nom de « fascio de combattimento » rappelait celui du « fascio » parlementaire, groupe qui s'était constitué pour la résistance à tout prix après Caporetto. La nouvelle organisation se présentait avant tout comme ayant un profond sentiment national ; elle semblait décidée à faire triompher ses idées par la violence, s'il le fallait. D'ailleurs les innombrables manifestations so-

cialistes et communistes allaient la pousser à l'action directe. En 1919 son rôle fut assez effacé ; il n'y avait pas grande cohésion entre les divers groupements fascistes ; aux élections législatives de la même année, ils n'eurent aucun succès ; en 1920 ils s'organisèrent et se donnèrent une espèce de constitution ; en mai ils adoptèrent un programme où la lutte contre les socialistes passait au premier plan : leurs théories sociales étaient d'ailleurs d'un vague désespérant :

En face des projets de reconstruction économique inspirés du collectivisme, les « fasci » se placent sur le terrain de la réalité, et se déclarent favorables à toute réorganisation — soit de nature collectiviste, soit de nature individualiste — qui garantira le maximum de production et le maximum de bien-être.

Et bientôt commença la période aiguë de la guerre civile. Les épisodes de cette lutte sont trop connus pour qu'on y insiste. Le fascisme prend un caractère révolutionnaire de plus en plus accusé. En même temps, cependant, son programme politique se précise. Pour affronter les élections, il lui en faut un, qui ne soit pas purement négatif ; par des emprunts aux théories socialistes, syndicalistes et nationalistes, il arrive à composer un précipité bizarre qui ne peut tromper les esprits clairvoyants. Le seul problème sur lequel il ait une conception de quelque netteté est le problème agraire ; dans son message aux paysans d'avril 1921, il affirme que graduellement et rapidement tous les cultivateurs doivent être élevés à la dignité de propriétaires et posséder en propre toutes les terres qu'ils peuvent cultiver. C'est avec cette formule qu'ils espèrent combattre l'influence grandissante des communistes dans les campagnes où règne la grande propriété. Et il est des endroits où il réussit.

Il n'en est pas moins vrai que l'imprécision de ses vues politiques nuit à son action ; il semble avoir trop souvent partie liée avec le nationalisme ; d'autre part, M. Mussolini a désormais une préférence marquée pour les compromis ; quant à Gabriele d'Annunzio, il se demande avec anxiété, sur les rives du lac de Garde, comment il pourra stupéfier, une fois encore, les contemporains ; il serait navré qu'on oubliât son existence ; il faut croire que le fascisme ne peut plus satisfaire son besoin — jamais assouvi — de la réclame ; et c'est pourquoi il a envoyé à la Conférence de

Gênes un « observateur » qui devait porter son cordial salut aux représentants officiels du Soviétisme russe.

Cette Conférence de Gênes a été pour les Italiens un objet de grand orgueil et un sujet d'amères pensées. M. Facta et M. Schanzer espéraient y jouer un grand rôle aux côtés de M. Lloyd George, et aux dépens de la France. Soutenus par une presse extrêmement partiale, ils ont montré qu'ils désiraient jouer de bons tours à notre délégation plus encore que redonner vigueur à la défaillante Europe. Ah ! la presse italienne ; quel étrange spectacle elle a donné ! j'ai lu tous les jours avec une parfaite régularité, l'organe nittien, le *Paese* ; et tous les jours, j'y ai vu la France accusée de tous les méfaits, de toutes les canailleries; d'après M. Francesco Ciccolti, rédacteur en chef de cette feuille outrancière, la France préparait dans l'ombre, implacablement, une autre guerre. En face de tant de noirceur, M. Lloyd George représentait l'honnêteté. M. Schanzer la générosité. Quant à Tchitchérine, il était plein des meilleures intentions... Presque tous les journaux italiens se mettaient avec plus ou moins de violence à l'unisson. Cet accès, que nous espérons passager, de francophobie, était vraiment impressionnant. Le *Corriere della Sera* publiait régulièrement des articles de Keynes. Et c'était, à vrai dire, un des quotidiens qui apportait le plus de modération dans ses jugements.

Dans une revue que dirige savamment M. Achille Loria, professeur à l'Université de Turin, *Echi e commenti*, (1), la plupart des problèmes soulevés par la Conférence étaient analysés. Sa lecture, — qui est indispensable désormais à tous ceux qui veulent se tenir au courant des mouvements politique et économique de l'Italie, — était des plus curieuses. Là aussi la France n'était pas toujours traitée avec beaucoup de bienveillance. Dans le numéro du 25 avril 1922, M. Benedetto Cirmeni, qui fut en 1915 très vigoureusement neutraliste, ironisait sur le mode léger en s'en prenant au « furor gallicus ».

En s'éloignant des directives éternellement belliqueuses du Quai d'Orsay, disait-il, la délégation italienne a empêché que la Conférence ne fût sabotée, et a ouvert ainsi le cœur de plusieurs centaines de millions d'hommes à l'espérance de voir cesser en Europe cet intolérable état de guerre, qui, en détruisant tant de richesses et tant de formes de civi-

(1) Via Condotti, 91, Rome.

lisation, nous a fait revenir aux temps de la barbarie et du cannibalisme.

La Conférence de Gênes fut très populaire en Italie et on en attendit des effets miraculeux. Après avoir lu tous les jours les mêmes virulentes attaques contre la France, le public italien n'est pas éloigné de penser aujourd'hui que nous sommes les principaux responsables de son échec. Les dirigeants font cependant bonne contenance et espèrent que les séances de Gênes n'auront pas été vaines (1). Ils songent à leur rôle futur, et ils se voient porteurs du rameau d'olivier entre les diverses délégations européennes. L'Italie arbitre des destinées européennes ; n'est-ce pas sous ce jour que nous le représente le *Corriere della Sera* du 23 mai 1922 ?

Aucun ministre italien, dit-il, n'a, jusqu'à présent, offensé la France. Aucun n'a eu le poing de Clemenceau. Grâce à notre habileté, rien n'a été compromis à Gênes. Peut-être aurions-nous pu modérer parfois l'ardeur des Anglais et favoriser, pour reméder à l'isolement de la France, des entrevues Wirth-Barthou. *C'est dans cet esprit que nous devrons agir au futur Congrès* ; et de cette façon nous ne perdrons pas de vue le but auquel tendent la politique anglaise et la politique italienne. Au contraire ; nous donnerons un parfait exemple de la méthode que doivent suivre les continentaux sur le continent.

Le hasard voulut que ce fût un homme politique italien de second plan, M. Facta, qui eût à présider ces grandes assises internationales. Il reçut ainsi la récompense d'une inébranlable fidélité à M. Giolitti. Et le voilà devenu, après l'expérience genoise, un des hommes politiques les plus considérés. Avec quel œil d'envie M. Nitti a dû considérer le député de Pinerolo, durant ces mois d'avril et de mai ! L'ambitieux méridional fait dire partout que son heure est proche, et que l'intérim Facta ne peut pas durer longtemps, et que la combinaison Nitti s'impose, avec l'appui des catholiques et socialistes. Mais il n'est pas probable que les choses se passent aussi simplement. M. Giolitti a voué désormais une haine féroce à M. Nitti ; la lutte sera chaude avant que ce dernier revienne au pouvoir.

(1) Le *Corriere della Sera* du 18 mai définit ainsi le rôle de la Conférence de Gênes : « Elle a porté tous les fruits que l'on pouvait attendre d'une si grande assemblée de peuples. A travers des difficultés qui parurent souvent insurmontables, elle est arrivée au but qu'elle se proposait : *mettre en contact des nations ennemies*. On refait péniblement cette « comitas gentium » qui, avant la guerre, faisait de l'Europe, pour ainsi dire, un unique grand pays. »

Ce qui frappe dans la Chambre actuelle, en même temps que cet effrayant appétit de pouvoir chez les ministrables, c'est la volonté qu'ont les députés de s'organiser en groupes compacts, en partis bien délimités (les giolittiens ne peuvent, d'ailleurs, s'en consoler). D'un côté, les socialistes unifiés et les communistes, de l'autre les catholiques populaires ; et enfin les libéraux divisés en fascistes, nationalistes, nittiens, et « Democrazia Sociale » (giolittiens). Socialistes et catholiques seront évidemment, s'ils s'unissent, les maîtres de la situation. Mais cette union se réalisera-t-elle jamais, en dépit de la tendance qu'ont les socialistes unifiés à se prononcer pour le « collaborationnisme » turatien ?

Le ministère Facta vit, pour le moment, en s'appuyant sur les catholiques (popolari). On se souvient de l'âpreté avec laquelle ce parti disputa les portefeuilles de ministres et de sous-secrétaires d'état ; ce fut une belle curée, d'où il sortit vainqueur, puisqu'il put placer un sous-secrétaire d'état à la Justice (afin d'y empêcher la loi sur le divorce) et un ministre, M. Anile, à l'Instruction Publique. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir sortir des cartons de la « Minerva » un troisième projet de loi pour la création d'un « Esame di stato », destiné à supprimer ce privilège dont jouissent actuellement les établissements universitaires de l'Etat : ceux-ci sont les seuls à pouvoir délivrer la « licenza liceale » ; si le projet de M. Anile était adopté, il y aurait des commissions analogues à nos commissions de baccalauréat qui distribueraient les diplômes secondaires aux élèves de l'enseignement privé tout aussi bien qu'aux autres. Avec une ténacité étonnante, les « popolari » poursuivent depuis trois ans le même but, l'échec des tentative de MM. Croce et Corbino ne les décourage pas, puisque les voici mettant en avant M. Anile. Mais les partis démocratiques feront une violente opposition. Un journal littéraire comme le *Marzocco* lui-même s'élève contre les prétentions des « popolari » et ne voient dans leur programme scolaire que des intentions politiques. Les « popolari » veulent résoudre à leur avantage le problème scolaire « parce qu'en favorisant ainsi les écoles catholiques, ils espèrent trouver dans les nouvelles générations une aide efficace pour la conquête du pouvoir politique » (1). Si on crée un « examen d'Etat », « l'école

(1) *Marzocco*, 28 mai 1922.

athée », qui seule jusqu'à aujourd'hui fournissait les diplomes, sera sur le même pied que l'école catholique ; ce sera pour elle une redoutable concurrence.

Il est possible que, dans cette controverse, il se trouve des socialistes pour s'entendre avec les catholiques. Du vote de ce projet de loi dépend en partie l'avenir politique de l'Italie. Le parti « populaire », déjà puissant, en deviendrait plus menaçant. Il serait assez curieux de voir, en cette occurrence, le parti socialiste unifié lui faire la courte échelle.

J. M.

§

Russie

La justice dans la Russie soviétique. — Le procès des socialistes révolutionnaires qu'un tribunal bolcheviste « juge » à Moscou, attire l'attention du public européen sur l'organisation judiciaire de cet étrange Etat rouge dont la puissance s'étend sur une population de cent cinquante millions d'âmes. Les gens civilisés restent stupéfiés devant cet original tableau : des défenseurs venus accomplir leur devoir sur l'autorisation d'un gouvernement et traqués par la presse gouvernementale ; des membres du gouvernement se présentant à la salle d'audience comme accusateurs volontaires et insulteurs de leurs adversaires politiques, d'autres membres du gouvernement se promenant dans les meetings publics convoqués par les agents gouvernementaux pour y demander l'exécution capitale des accusés dont l'affaire n'est pas encore jugée ; des agents provocateurs introduits parmi les accusés pour faciliter leur étranglement judiciaire ; des avocats isolés de leurs clients et espionnés par les policiers, etc.

Mais le système qui se manifeste cette fois avec une publicité mondiale dans l'affaire des socialistes révolutionnaires n'est aucunement un fait nouveau, parce qu'il fonctionne déjà depuis quatre ans et demi, c'est-à-dire depuis l'avènement même des bolcheviks au pouvoir.

Quand les bolcheviks s'installèrent dans les ministères abandonnés par les amis de Kerensky, ils déclarèrent que tout ce qui existait auparavant n'était qu'un vaste « préjugé bourgeois » et que le premier devoir d'un gouvernement « prolétarien » était de changer tout.

La « justice bourgeoise » fut une des choses qui les irritaient

le plus. Pensez donc : on ne peut pas exécuter un homme sans avoir instruit son affaire par un juge d'instruction, sans lui avoir assuré l'assistance d'un avocat, sans avoir cité des témoins à décharge, sans avoir discuté l'accusation devant un jury impartial et désintéressé ! Que de formalités bourgeoises !

Et les bolcheviks commencèrent par la suppression pure et simple de toutes les institutions judiciaires existantes, de tous les codes, de toutes les procédures légales et obligatoires.

Pour juger les petits criminels de droit commun ils établirent des « tribunaux populaires » où des juges illettrés nommés par les soviets bolchevistes devaient agir selon la prescription de leur « conscience prolétarienne ». Quant aux affaires politiques, elles furent données en pâture aux Commissions Extraordinaires (*Tche-Ka*, abrégé du terme *Tchrezvytchainaia Kommissiya*) et aux « tribunaux révolutionnaires ». Les membres des Tche-Kas et des tribunaux révolutionnaires sont nommés par le gouvernement. Il est intéressant de constater que les Tche-Kas furent chargés aussi de combattre la spéculation et se réservèrent toutes les affaires où les inculpés étaient accusés d'abus commerciaux, d'enrichissement illicite, etc. Ces affaires servaient aux agents des Tche-Kas de sûr et facile moyen de s'enrichir rapidement, parce qu'ils pouvaient s'approprier les fruits de nombreuses perquisitions opérées chez des riches, arrêter de gros commerçants et leur extorquer de l'argent sous menace d'exécution, etc.

Chaque grande ville et chaque province ont des Tche-Kas locales. Au sommet s'érige une Tche-Ka Panrusse comme au sommet de tous les tribunaux révolutionnaires locaux se dresse un Tribunal Révolutionnaire Supérieur. A la Tche-Ka Panrusse est affiliée une Section Spéciale, organisation autonome chargée de combattre la contre-révolution dans l'armée rouge (armées, corps d'armés, divisions, etc.) et qui possède des « sections politiques » qui sont des espèces de Tche-Kas militaires ; elles ont aussi des « tribunaux militaires » avec une procédure encore plus sommaire que celle qu'appliquent leurs confrères civils.

A la tête des Tche-Kas il y a des « présidiums », composés de trois membres, dont dépend la solution définitive de toute affaire qui passe par la Tche-Ka. Ces « troïki » (« triades ») peuvent prononcer des condamnations à mort, à la condition de l'unanimité des trois personnages qui les composent. Il est superflu de dire

que cette unanimité est toujours assurée d'avance. Quant aux « tribunaux révolutionnaires », ils décident du sort de l'accusé à la simple majorité.

Au point de vue de la procédure, la différence entre la Tche-Ka et le « tribunal révolutionnaire » n'est pas grande. La « justice » de la Tche-Ka est un peu plus expéditive que celle du tribunal, parce que la Tche-Ka peut se dispenser même du luxe d'interroger un inculpé. Beaucoup de personnes arrêtées par les Tche-Kas ont été fusillées, après un séjour plus ou moins prolongé en prison, sans avoir été interrogées. Il est à noter que les Tche-Kas possèdent leurs prisons spéciales, établies pour la plupart dans les caves des maisons qui leur servent de siège. Le tribunal, avant de fusiller un homme, joue une comédie judiciaire, où participe un « juge d'instruction » ; et à l'audience publique (dont l'auditoire est trié et composé en grande partie de policiers bolchevistes) on admet même la présence d'un « défenseur ».

Mais qu'on ne croie pas qu'il s'agit d'une véritable défense. Le corps des avocats a été supprimé par les Soviets parce que c'est aussi un préjugé bourgeois que de tolérer dans un Etat révolutionnaire une libre corporation de défenseurs publics. Ayant supprimé (au début de 1919) la corporation des avocats, les bolcheviks l'ont remplacée par un « collège de défenseurs et d'accusateurs légaux » où peuvent entrer non seulement les avocats professionnels, mais aussi les « militants conscients » du parti communiste. Mais, pour être membre de ce collège, il faut remplir deux conditions : être agréé par les autorités soviétiques et être prêt à se présenter devant les tribunaux non seulement comme défenseur, mais aussi comme accusateur public. C'est-à-dire que si vous entrez dans ce collège, le tribunal peut vous charger d'office d'accuser un homme et vous n'avez pas le droit de renoncer à cette mission. Autrement dit, les Soviets vous laissent le droit de défendre aujourd'hui une victime de la terreur, à cette seule condition que demain vous vous compromettiez en accusant (d'office) un autre innocent. Peut-on s'étonner que la grande majorité des avocats russes aient préféré renoncer à leur travail professionnel et que les collèges de défenseurs et d'accusateurs légaux soient composés pour la plupart des gens à tout faire du bolchevisme.

Il faut souligner que, à l'inverse de ce que nous voyons dans

la plupart des temps civilisés, ce sont les crimes politiques qui sont le plus sévèrement punis en Russie des soviets. Pendant une récente discussion, par les leaders bolcheviks, de la question de la peine de mort, beaucoup furent d'avis que l'on pourrait abolir la peine capitale pour les criminels de droit commun, mais ils furent unanimes pour la conserver dans les affaires politiques. Quant à la torture, légalement elle n'est pas reconnue par la justice bolcheviste, mais pratiquement les Tche-Kas l'on employée *très souvent* pour extorquer des aveux aux inculpés. D'abord un simple séjour dans les cachots de la Tche-Ka constitue déjà une torture, parce que dans les cellules destinées à 2 ou 3 hommes on en entasse des dizaines et on les laisse s'étouffer ainsi, sans nourriture, ni soins médicaux. Mais les agents de la Tche-Ka avaient d'autres moyens de torturer leurs prisonniers : ils les battaient, leur donnaient à boire de l'eau salée, chauffaient leurs cellules (dont quelques-unes étaient d'une construction spéciale) jusqu'à une température insupportable, pour les refroidir ensuite au-dessous de zéro ; ils les faisaient assister à l'exécution de leurs codétenus, ou même subir un simulacre de la leur propre, etc. Pour se représenter bien tout cela, il faut recourir à l'histoire de la justice en Chine, ou à celle de l'Inquisition.

Au début de cette année, le gouvernement bolchevik, pour se concilier les capitalistes européens et américains auxquels il demande de l'argent, annonça la suppression de la Tche-Ka. En réalité cette belle institution n'est aucunement supprimée. Elle a seulement changé son nom trop détesté par la population russe et trop célèbre à l'étranger. La Tche-Ka a été remplacée par le « Politoup » (*Polititcheskoïe Oupravlenié*), ce qui veut dire la « Direction Politique » au commissariat de l'Intérieur. Ce changement terminologique a laissé intacte toute l'organisation terroriste de la Tche-Ka, avec ses nombreux agents et son personnel dirigeant. Le même fou sanguinaire, Dzerjinsky, qui était le chef de la Tche-Ka Panrusse, reste commissaire à l'intérieur et chef du « Politoup ». Le même maniaque sadique, Menjinsky (qui, il y a 12 ans, était soigné à Paris pour une maladie nerveuse), qui était le sous-chef de la Tche-Ka, est l'aide de Dzerjinsky au « Politoup ». Des arrestations en masse sont faites par le « Politoup » comme par la Tche-Ka, et le nouvel organe détient dans les prisons et les camps de concentration des dizaines de milliers de prison-

niers politiques et d'otages dans les mêmes conditions inhumaines que la Tche-Ka.

Les socialistes-révolutionnaires de Moscou sont jugés par le Tribunal Révolutionnaire Supérieur. C'est un tribunal dont les « juges » sont nommés directement par le Comité Central Exécutif des soviets et agissent suivant les instructions du gouvernement, c'est-à-dire du Comité central du parti communiste dont le gouvernement soviétique est une émanation extérieure. On peut donc dire que c'est le parti bolchevik qui, à l'aide d'un organe quasi-judiciaire, juge un parti politique anti bolchevik. Il le juge au moyen d'une « justice » qui nie les principes les plus essentiels du droit le plus élémentaire. Cette affaire fait beaucoup de bruit dans la presse et l'opinion publique de l'étranger. Mais, en réalité, ce procès retentissant n'est qu'une petite parcelle des iniquités dont foisonne le régime bolcheviste.

G. ALEXINSKY.

VARIÉTÉS

Choses vues à Gênes.

A L'HOTEL IMPÉRIAL. — Halte là ! Où allez-vous?

Devant la grille de l'Hôtel Impérial je me vois entouré par quelques carabiniers et trois agents secrets de la police genoise, qui me regardent avec des yeux méfiants.

— Vos papiers ?

J'exhibe la carte jaune qui m'a été délivrée par la Casa della Stampa. Ils l'étudient, longuement, et l'un d'eux l'examine au soleil.

— Qui voulez-vous voir à l'hôtel ? Je nomme quelques délégués bolchevistes, mais mes paroles n'ont pas d'effet sur les agents qui continuent à me regarder avec méfiance et veulent m'expliquer que, pour être introduit à l'hôtel, il faut une autorisation spéciale de la délégation soviétique. Mais comment peut-on obtenir cette autorisation sans se faire d'abord connaître au secrétariat de la délégation ? Voilà la question que le représentant de la « questura » n'est pas en mesure de résoudre. Après un bon quart d'heure de discussion, il consent à m'accompagner jusqu'à l'hôtel où je pourrai voir le secrétaire de la délégation. Mais, préalablement, le libellé de ma carte est soigneusement recopié dans un carnet, après quoi, flanqué de deux carabiniers, escorté d'agents

par devant et par derrière, je traverse le jardin et je suis présenté à un groupe d'autres agents de police qui se tiennent dans la cour devant la porte de l'hôtel. Un nouvel examen de ma carte, recopiée sur un autre carnet, et cette fois je suis remis aux autorités bolchevistes, dont le royaume commence au vestibule. Devant moi, me barrant l'escalier, se plante un jeune homme rasé, veston bleu, pantalons gris, guêtres claires. Un nouvel interrogatoire: pour qui, pourquoi, quel est le but de ma visite? Ayant obtenu des réponses à toutes ces questions, il prend ma carte des mains du policier, l'examine de nouveau, la transcrit à son tour sur son carnet et, sans mot dire, monte l'escalier en me faisant signe d'attendre en bas. Au bout d'une demi-heure d'attente je reçois enfin l'autorisation de monter.

Cette surveillance sévère de la police genoise, cette méfiance de l'autorité bolchevique, j'en ai eu l'explication peu après. Les agents de la fameuse Tcheka, qui sont venus à Gênes pour protéger et contrôler la délégation soviétique, ont inventé un complot. Il fallait à tout prix attirer l'attention de l'opinion publique sur les délégués bolchevistes. Les premiers moments de la curiosité générale sont passés et les représentants de la Tcheka ont dû se poser ce problème : trouver quelque chose. Très expérimentés dans le domaine de la provocation, ils ont lancé le bruit que quelques terroristes, Savinkoff en tête, sont arrivés à Gênes pour faire sauter l'Hôtel Impérial. La police italienne, qui veille avec un zèle extraordinaire sur la sécurité de Tchitcherine et de ses acolytes, s'est jetée sur les traces indiquées par les bolcheviks et a arrêté deux ou troix pauvres diables qui n'avaient aucun rapport avec Savinkoff, ni avec aucune autre organisation terroriste. Par les soins des bolchevistes on a remis à plusieurs journalistes la photographie de Savinkoff « prise la veille dans une prison genoise ». Mais malgré le tapage que la presse communiste italienne a voulu faire, l'histoire du complot n'a pas réussi. La plante importée de Moscou n'a pu vivre sur le sol italien.

La vie de la délégation bolcheviste à l'hôtel est organisée d'une manière assez pittoresque. Sur le premier palier de l'escalier se tient continuellement un jeune homme brun, chétif, qui porte le titre de commandant de l'hôtel. Il a sous ses ordres un groupe de communistes italiens qui montent jour et nuit la garde à l'intérieur de l'édifice.

A propos de ces communistes italiens, les bolchevistes se plaignent amèrement que les communistes étrangers ne leur prêtent qu'un maigre concours. Ces huit gardes, c'est tout ce que le parti italien leur a donné. Mais leur service est bien payé par Tchitcherine. Ils sont logés, nourris, habillés et payés en argent. Il y a, en outre, un communiste italien, journaliste, qui fait l'agent de liaison entre les Russes et la presse communiste italienne. Cet agent est communiste et journaliste de fraîche date. Il habitait auparavant Paris, où il faisait le métier de garçon de café. Mais, aussitôt, devenu communiste, il s'est trouvé tout désigné pour faire du journalisme. Son zèle pour le communisme est si grand, qu'il ne quitte presque jamais Rakovsky, le porte-parole de Lenine à Gênes. Quand Rakovsky fait ses conférences pour la presse, notre homme se tient toujours à portée du conférencier, prêt à lui tendre son pardessus et à ouvrir la portière de son automobile.

Les gardes communistes se tiennent toujours sur les paliers de l'hôtel, un dans chaque couloir. Tout étranger qui pénètre dans l'immeuble est suivi de près par ces jeunes gens qui ne cachent pas leur fierté de porter à leur boutonnière un tout petit drapeau rouge en émail. Mais s'ils sont méfiants envers les étrangers, ils ne le sont pas à l'égard de leur chefs, les délégués soviétistes. Devant ceux-ci on les voit se plier en deux avec des attitudes de valets.

— Jamais, me dit un confrère anglais, je ne me serais imaginé une atmosphère aussi écœurante. Quand je vois tous ces plats faquins courir après leur maître avec leur serviette : «Monsieur désire ?» quand j'entends les déclarations vaniteuses de Tchitcherine, de Krassine, de Rakovsky, j'éprouve une pitié infinie pour le peuple russe, condamné à vivre sous le régime de ces « représentants de la Russie ».

Mais ces « représentants de la Russie » ne s'en font pas. Ils sont heureux de se trouver loin de leur paradis communiste, de pouvoir flâner dans les rues animées d'une ville « bourgeoise », au bord d'une mer splendide, sous les rayons du soleil italien. Ils sont surtout charmés de constater qu'on les prend au sérieux. Ils sont éblouis de se voir dans des costumes de diplomates. Cet éblouissement a atteint la délégation tout entière, depuis Tchitcherine jusqu'au « commandant » et à ses subordon-

nés. Aussitôt débarqués à Gênes, les « signori delegati russi » se sont procuré des guêtres claires, et au lendemain de leur arrivée, tout le monde, les huit gardes communistes inclus, était paré de cet emblème éternel de la diplomatie bourgeoise.

§

Une conférence de Rakovsky. — La petite salle de l'université est bondée de journalistes. On attend le conférencier qui est fort en retard ; on nous a convoqués pour six heures et demie et il en est sept. Rakovsky ne vient toujours pas. Il arrive enfin vers sept heures et demie, accompagné d'un tchekiste, d'un journaliste français de *l'Humanité* et d'un journaliste communiste italien. Très humblement, le journaliste de *l'Humanité* prend des mains de Rakovsky sa serviette, sa canne, son pardessus et les pose sur une chaise, en adoptant presque la position du garde à vous.

Aujourd'hui Rakovsky prétend nous communiquer les motifs pour lesquels les bolchevistes se refusent à payer les dettes contractées par les gouvernements russes antérieurs.

— Vous voulez le savoir ? demande-t-il Eh bien ! ce n'est pas par mauvaise volonté, c'est à cause de notre respect de l'histoire. L'histoire nous apprend, en effet, qu'aucun gouvernement sorti d'une révolution n'a payé ses dettes. Par exemple, le Portugal...

— Pardon, monsieur, interrompt une voix dans la salle, je suis Portugais et je dois vous dire que nous sommes d'honnêtes gens ; nous avons payé et nous payons toutes nos dettes ; et je vous prie de ne faire aucune comparaison entre vous et nous.

Cette interruption inattendue trouble la bonne humeur de Rakovsky. Il est visiblement embarrassé. Le communiste italien lance des regards furibonds sur le fâcheux Portugais qui a osé interrompre la parole du maître. La question des dettes est abandonnée. Rakovsky aborde les principes qui servent de fondement au régime bolchevik.

— Nous sommes, commence-t-il, un gouvernement d'ouvriers et de paysans...

Mais tout le monde connaît déjà la suite de ce commencement, puisque le tribun bolchevik nous répète à peu près chaque jour cette antienne. La salle se vide. Il ne reste que quelques fanatiques.

A 8 heures la conférence est finie. Rakovsky reçoit des mains

du journaliste de *l'Humanité* sa serviette, sa canne, son pardessus; le journaliste communiste italien lui ajuste ses manches avec des gestes délicats, puis se précipite devant lui, dégringole l'escalier, ouvre la portière de l'automobile, fait asseoir le maître, vérifie si tout est bien en ordre et salue très bas.

Rakovsky ne répond pas à ce salut italien.

§

Le camarade Rappoport. — Une nouvelle figure a surgi sur l'horizon de Gênes : c'est Charles Rappoport, l'homme à double face, comme on l'appelle ici. Dans les milieux non communistes, il s'évertue à se montrer cynique, indépendant, faisant des efforts incroyables pour lancer des « mots ». Il sait profiter des circonstances : les bolcheviks sont très à la mode à Gênes et Rappoport veut « épater le monde » avec ses opinions archi-extrémistes. Il veut faire peur, mais ne réussit pas.

Dans les milieux bolchevistes, au contraire, son cynisme, son indépendance, ses « mots », tout s'évanouit. On voit un autre Rappoport qui s'efforce d'amener sur sa figure l'expression de l'admiration et fait tout pour prouver son obligeance, et son empressement.

Je l'ai vu hier, à l'Hôtel Impérial, au milieu des délégués soviétiques. Il se confondait en salamalecs et il courait au-devant de chaque délégué pour lui serrer la main.

— Cher camarade, je suis très heureux de faire votre connaissance !...

Je ne sais pas pourquoi, mais les « chers camarades » se montraient assez froids, malgré les pirouettes de Rappoport, qui se courbait positivement en deux. Il admirait tout et tous, jusqu'aux tchekistes, jusqu'aux communistes italiens qui montaient la garde. Avec quelle ardeur il parlait au « cher camarade Novitzky », ancien général tsariste, de ses trente-cinq ans de lutte pour le triomphe de la cause ! Novitzky l'écoutait avec une indifférence, un ennui marqués, mais Rappoport continuait de plus belle. Interrompu par un communiste italien, qui venait lui annoncer que le « camarade Tchitcherine » l'attendait dans son bureau, Rappoport cabriola de sa chaise et s'élança dans le couloir, marchant très vite sur la pointe des pieds, le dos ployé. Au bout d'un quart d'heure il revenait tout ébloui.

— Un homme merveilleux ! s'exclamait-il.

Je l'ai regardé bien attentivement, je l'ai étudié de près. La bouche de Rappoport parle, mais les yeux disent autre chose. Un vieux communiste qui le connaît depuis longtemps et qui était assis à côté de moi n'a pas pu retenir son mépris.

— Quelle hypocrisie! Je voudrais le voir en face de Lénine. Peu avant la guerre il disait que Lénine était un fou et un criminel.

On m'apprend que Rappoport part prochainement pour Moscou.

§

Ces Messieurs s'amusent. — Tous les jours entre trois et quatre heures, au Palazzo Reale, débarque une foule bruyante. Un train spécial composé de cinq superbes wagons-salons pris par les Italiens aux Autrichiens est mis à la disposition des délégués résidant sur la ligne Gênes-Rapallo.

La plupart des voyageurs sont des bolcheviks, qui aussitôt débarqués se dispersent aux quatre coins de la ville. On les rencontre dans tous les cafés et restaurants. Les soirées sont consacrées aux cabarets, cafés-concerts et autres lieux qui ne portent pas d'enseignes, mais où on s'amuse fort. Ces « tournées des grands-ducs » ont un peu « désorienté » la police genoise. On m'a raconté hier que le préfet de Gênes avait adressé à Tchitcherine une lettre où il se plaint de la conduite des « diplomates » russes. Ce n'est pas que le préfet de Gênes ait rien contre ce genre de distractions, mais il a la responsabilité de la sécurité de la délégation. La police genoise n'a pas prévu le cas et elle a mobilisé un nombre d'agents insuffisant pour la surveillance spéciale et nocturne des « signori » russes. Voilà pourquoi, très ennuyé, le préfet demande à Tchitcherine de vouloir bien prévenir ses subordonnés que la police dégage sa responsabilité de tout ce qui pourrait survenir de malencontreux pour ces Messieurs au cours de leurs « tournées des grands-ducs ».

§

Illusions italiennes. — Il pleut. Une tristesse infinie se répand partout, malgré la quantité innombrable des autos qui circulent dans les rues. Les Genois sont désolés. Ils voulaient montrer aux délégués leur belle cité... Genova la Superba, en toute sa splendeur. Ils ont tant travaillé pour donner à la ville un aspect enchanteur! On a nettoyé et lavé toutes les maisons, on a repavé les

rues. La ville est pavoisée, mais les drapeaux pendent tristement et lourdement dans la pluie. Les gares de Gênes et toutes les petites stations de la ligne Gênes-Rapallo sont richement décorées. On a aménagé partout des salles réservées pour les « Signori delegati », qui jouissent du plus grand respect de la population. Tout Genois est fier à la pensée que sa cité est le lieu où vont se résoudre les problèmes de la reconstruction de l'Europe. Le cocher de fiacre, le boucher, le gendarme en uniforme d'opérette, le conducteur de tramway, tous croient sincèrement que la « conferenza » ouvrira la grande porte pour une vie nouvelle et heureuse, et voilà pourquoi ils traitent avec un respect infini tous ces *signori* qui vont et viennent dans de belles limousines, et personne ne s'offusque d'être éclaboussé par ces superbes voitures, mises à la disposition des délégués par le gouvernement italien.

Touchante naïveté !

Avant-hier je suis descendu du train spécial dans une petite gare entre Nervi et Rapallo et je me suis dirigé vers la porte de sortie. A peine ai-je fait quelques pas que je suis arrêté par des appels pressants :

— Signor !... Signor !

Le chef de gare et deux employés courent après moi tout effarés :

— Signor, vous descendez du train spécial, vous êtes donc un délégué. Or, les délégués ne doivent pas passer par la sortie ordinaire. Il existe pour eux une salle réservée.

Je suis donc conduit à la « sala reservata », décorée de palmiers et de fleurs. Le chef de gare et ses subordonnés paraissent extrêmement fiers et satisfaits de me montrer ce petit coin si soigneusement aménagé.

Pourrait-on avoir la cruauté de désenchanter ces braves gens en leur disant que la conférence n'est qu'une opérette, qu'elle craque de partout, que d'ici peu tout sera fini ? Ils croient, ils ont la foi.

Ils croient, tandis que les autres...

Les bolcheviks veulent de l'argent ; Lloyd George mène son jeu personnel ; Schanzer, Facta et presque toute la presse italienne sont bouche bée à l'ouïe des contes des mille et une nuits que leur débitent les bolcheviks, n'ayant qu'une peur, celle d'être devancés sur le marché russe par d'autres pays. « La Russie

conquise, l'Italie est sauvée. » Tel est le refrain des journaux italiens, qui réclament à grands cris la reconnaissance des Soviets. En échange, Krassine et Litvinoff leur promettent tout : des concessions à Bakou, dans le bassin du Donetz, en Ukraine et Dieu sait où encore. C'est un rêve magnifique que de voir déjà des dizaines de milliers de chômeurs italiens partant comme colons en Russie, pour faire de l'agriculture en Ukraine et dans le Kouban.

J'ai posé hier cette question à un membre de la délégation bolcheviste :

— Croyez-vous réalisable le plan italien pour les concessions agricoles ?

— L'accord avec Moscou est réalisable, m'a-t-il répondu, mais quant à l'exécution du plan, voilà qui ne dépend plus du gouvernement soviétique. Vous imaginez-vous ces paysans ukrainiens et koubaniens, pour qui la terre est le rêve éternel, laissant tranquillement des étrangers labourer *leur terre* ? Ils les massacreront tous, et aucune armée rouge ne sera en mesure de défendre les colons italiens.

§

Ou il y a de la Gêne il y a du plaisir. — La conférence craque, cette certitude pénètre peu à peu tous les milieux, semant chez les uns l'angoisse, chez les autres la désolation ou la colère. Les secrétaires de Lloyd George viennent tous les jours à la Casa della Stampa et veulent nous faire croire que rien n'est perdu, que d'ici quelques jours tout reprendra. Mais les Genois sentent que c'est bien la fin. On ne voit partout que des figures affligées.

La tristesse règne aussi chez les bolcheviks. Ils n'éprouvent nulle envie de quitter ce paradis de Santa-Margherita. La plupart d'entre eux profitent de ces quelques jours qui restent encore à leur disposition pour étudier la ville. L'Hôtel Impérial est vide. Ses habitants se dispersent dans tous les lieux pittoresques qui existent à Gênes. Les « delegati russi » sont très populaires chez les hétaïres genoises, qui à partir de 9 heures du soir inondent les rues, abordant chaque étranger avec la même question :

— Russo ?

Et grande est leur déception quand elles obtiennent une réponse négative. Les honnêtes dames sont littéralement fascinées

par les racontars de certains journaux italiens sur les fabuleuses richesses bolcheviques en or et en pierres précieuses.

Les grands-ducs et les boyards, ce sont aujourd'hui les bolcheviks.

§

Les délégations cendrillonnes. — Tout près de la gare de Nervi, au bord de la mer, dans un hôtel paisible, végètent trois délégations, celles d'Autriche, de Bulgarie et d'Albanie. Les Autrichiens, charmants et accueillants, très travailleurs, qui observent une dignité parfaite, malgré la malheureuse destinée qui a frappé leur pays, attendent les décisions de la commission pour les affaires autrichiennes. Décidera-t-elle quelque chose, cette commission ? C'est douteux. Toutes les commissions et la conférence même sont atteintes de paralysie incurable.

Les Bulgares n'ont rien à faire. De temps à autre, quand il y a séance plénière, on les invite au Palazzo San-Giorgio, où on donne lecture des résolutions des diverses commissions. Tout cela n'a aucune importance. Les secrétaires lisent, le président demande s'il n'y a pas d'opposition. Mais à quoi bon faire opposition ? Il n'y a jamais d'opposition. La séance est levée et les délégués bulgares, comme tous les autres, repartent pour leurs hôtels et la vie monotone recommence.

Le président du conseil bulgare, Stamboulinsky, se promène sur la plage magnifique de Nervi. Il a apporté à Gênes ses rêves, ses espoirs. Comme résultat de son voyage, il ne voit que les notes de l'hôtel, qui représentent en argent bulgare des sommes fantastiques.

Moins soucieux sont les Albanais. Ils sont quatre. Tous les jours on les voit se promener sur la plage, gesticulant, discutant sans arrêt. A trois heures, ils prennent le train spécial pour Gênes, et à dix heures du soir on peut les voir sur le quai de la gare Brignole attendant le train de retour. Ils discutent toujours. Le train arrive, ils montent en wagon et la discussion continue jusqu'à Nervi, jusqu'à l'entrée de l'hôtel. Une langue sonore, musicale.

Ce sont les figurants de la conférence.

§

Génuflexions. — Dimanche. Réception chez le maire de Rapallo. Les trains spéciaux et un bateau spécial ont amené dans

cette ville superbe beaucoup de délégués et des journalistes. Tout le monde veut profiter de ce jour de repos après une semaine de travail inutile. Nous attendons dans un jardin que quelqu'un nous fasse les « honneurs de la maison ». Le maire est absent. Renseignements pris, on me répond que notre hôte attend l'arrivée des délégués bolcheviks. Notre attention est attirée par un opérateur cinématographique qui se plante avec son appareil devant la porte d'entrée. A côté de l'opérateur se tient un individu qui se dit journaliste, mais qui joue dans la délégation bolchevique le rôle de metteur en scène. Je l'ai vu l'autre jour, avec le même opérateur, venir en compagnie de quelques délégués bolchevistes à la Casa della Stampa. Aussitôt monté dans la salle de travail, le metteur en scène a fait asseoir les délégués dans des fauteuils autour d'une table et, après avoir placé l'opérateur, lui a commandé de tourner.

Aujourd'hui c'est le même jeu. On entend commander :

— Tournez !...

Aussitôt nous voyons entrer un groupe de « signori russi », Krassine et Litvinoff en tête. L'opérateur tourne, les bolcheviks passent devant l'objectif et viennent prendre place devant une table. Le maire se présente à Krassine et à Litvinoff et leur fait son compliment. L'opérateur tourne, une foule de femmes et d'enfants se précipitent ensuite vers cette table pour demander aux signori leurs autographes. Les garçons du buffet abandonnent les autres invités et, sur un signe du maire, traversent à toutes jambes le jardin, apportant tous à la fois aux signori russi des plateaux de champagne et des gâteaux. L'opérateur tourne toujours.

Il fabrique un film pour la populace de Moscou, à laquelle on montrera « nos délégués à Gênes semant la terreur dans les rangs de la bourgeoisie mondiale ».

§

Tout pour le pétrole ! — La fièvre du pétrole sévit à Gênes. On oublie tout pour ce produit magique. Tout le monde en parle. Santa-Margherita a lancé sur le marché cette chimère. Non seulement dans les milieux des délégués, mais partout ailleurs, en ville, dans les magasins, dans les cafés, dans les restaurants, on n'entend que ce mot :

— Pétrole !

Tout le monde veut des concessions.

Doux rêveurs!...

On s'amusait aujourd'hui à la Casa della Stampa à lancer la nouvelle que les Albanais et les Monténégrins avaient envoyé au président de la Conférence un mémorandum réclamant énergiquement une part dans les concessions pétrolifères en Russie.

§

E FINITA LA COMMEDIA. — Les forces vitales de la conférence s'évaporent peu à peu. Il n'en reste presque rien. Nous touchons au terme de cette comédie. A l'exception des bolcheviks, des Italiens et des Anglais, tout le monde ressent un soulagement. Les bolcheviks, eux, sont furieux. Ils mènent une campagne rageuse contre la France, l'accusant de l'échec de l'entreprise de Lloyd George. Ils ont jeté sur la table toutes leurs cartes : Rapallo, pétrole, dettes d'avant-guerre, défense des intérêts des petits porteurs de valeurs russes, tout a été mis en jeu et rien n'a réussi. Il faut abandonner la Riviera enchanteresse, quitter l'enfer bourgeois et rentrer dans le paradis communiste.

Triste perspective ! Non pour les chefs, qui pourront aisément trouver des motifs et des moyens pour prolonger leur séjour à l'étranger, mais pour les simples membres de la délégation, qui doivent retourner à Moscou. Pour eux, c'est le désastre. Toutes ces petites gens, dont beaucoup ne sont même pas communistes, excitent une pitié profonde. Il est dur de faire une chute aussi brusque que celle de l'Hôtel Impérial à Moscou.

J'ai vu quatre dactylos qui se promenaient sur la plage de Santa-Margherita avec un air infiniment triste. Demain elles partiront avec une partie de la délégation.

— Oui, c'est bien fini ! soupirait lamentablement une d'elles. On dirait un rêve. Nous avons tout cela aujourd'hui, et demain, quand nous nous réveillerons, ce sera la vie telle que nous l'avons laissée à Moscou qui recommencera et il n'y aura rien de changé !... Ah ! misère !...

Je n'ai rien répondu. Qu'y avait-il à répondre?

Mais en les considérant, je pensais aux dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'ont pas eu la chance d'être dactylos dans la délégation russe et de venir à Gênes, même pour un mois, mais qui sont condamnés aux pires supplices pour

que quelques usurpateurs puissent jouir de la vie, en se faisant passer comme les représentants de tout un pays, de tout un peuple.

C'est monstrueux.

Hélas ! il est non moins monstrueux et honteux pour l'Europe de voir des gens civilisés se jeter comme des requins sur le corps agonisant de la Russie, de voir les plus hauts représentants de cette Europe en compagnie de ceux qui ont assassiné la Russie, égorgé la révolution et qui sont les seuls coupables de l'effondrement de ce malheureux pays.

A. ROGOJINE.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Les grandes ventes d'aujourd'hui à Paris et celles d'autrefois.— Les ventes à l'Etranger. — La situation reste précaire malgré la nouvelle loi de 1921. —Ou un statut spécial pour l'objet ancien ou le retour au régime d'avant guerre.

Ce n'est qu'à force de taper sur un clou que l'on parvient à l'enfoncer. Je ne me découragerai donc pas de répéter que les augures qui se chargent de confectionner les lois ne feront que sottises tant qu'ils ne comprendront pas que le commerce des objets d'art ancien est un commerce spécial.

Et pourquoi ?

Parce que la possession d'un objet ancien satisfait à une passion, non à une nécessité. Il en résulte une véritable course à cette possession, et, par suite, l'objet tend sans cesse à changer de main. Si donc vous frappez chaque changement d'une taxe de 1, 10 % ou de 10 %, le moment viendra où cet objet ne pourra plus circuler et, ainsi, sera arrêté le commerce des objets d'art.

C'est déjà ce qui se constate.

En voulez-vous des preuves ?

Il n'y a pas un antiquaire qui ne vous dise : « Nous ne faisons plus rien, ou pas grand'chose. » Ah ! les malins ! penseront d'aucuns : ils cachent leur jeu. Ne sont-ils pas plus nombreux que jamais ? plus fastueux que jamais ? Ils ne font pas faillite, eux !

Des faillites ? Il ne peut guère y en avoir dans le commerce de l'antiquité. Ce commerce ne se fait et ne peut se faire qu'au comptant. Mais à supposer que les antiquaires cherchent à donner le change, d'autres indices témoignent que la crise sévit sur les an-

tiquités. Le 29 mai, à la galerie Georges Petit, M. René Boisnard mettait en vente un ensemble d'objets d'art dont quelques-uns avaient subi déjà les enchères en 1919, lors de la dispersion de la collection Hoentschel. Ces objets ont perdu 50 % en moyenne. Il est vrai que mon confrère Frappart, directeur de la *Gazette de l'hôtel Drouot*, et esprit toujours optimiste, donne de ce fait une explication vraiment trop facile. Ces objets, a-t-il écrit, appartenaient, pour le plus grand nombre, à un antiquaire décédé, M. Patapan, qui, dans les ventes, faisait le fou et achetait les objets au-dessus de leur valeur. Mais, pour pousser les enchères, M. Patapan avait une contre-partie. Cette concurrence même ne laissait-elle pas supposer que, en 1919, le commerce allait bien? Or, en 1919, l'antiquité se trouvait dans le droit commun : elle ne connaissait pas le régime de la loi de 1920, ni celui de la loi actuelle.

En tous cas, comment mon confrère Frappart explique-t-il le fléchissement des prix réalisés sur les prix demandés dans la vente Destreicher, faite le 2 juin à l'Hôtel Drouot? MM. Mannheim, Paulme et Lasquin expertisaient. Or, peut-on contester le coup d'œil, l'expérience, la sûreté de méthode de ces messieurs? Ils « estimaient » comme ils en ont l'habitude. Seulement, les temps sont changés. Les antiquaires, ne vendant plus, n'achètent plus. Et ils ne vendent plus, parce que, en France, l'objet ancien se trouve « handicapé » d'une série de taxes qui ne lui permettent plus la concurrence avec l'objet de l'étranger. Et les antiquaires étrangers, comme les amateurs étrangers, ne viennent plus acheter en France à cause des taxes auxquelles ils répugnent absolument. Aussi, finis les beaux jours où ils accouraient tous à Paris pour pousser les enchères des collections Sedelmeyer, Cronier Jacques Doucet, Aynard, Decourcelle, Manzi, etc. !

Révolus les temps où affluaient dans notre capitale, pour y être dispersées, toutes les grandes collections étrangères, — telles les collections Steengracht, d'Amsterdam; Crespi, de Milan; Fairfax Murray, de Londres; Meckzell de Nesmes, de Budapest; Carl Mayer de Rothschild, de Francfort, etc. !

Me soupçonnerait-on d'écrire de parti pris ?

Il n'y a qu'à voir les faits : ils parlent malheureusement d'eux-mêmes, et avec quelle force !

Le 24 mai avaient lieu à Londres, chez Christie, l'importante

vente de Mme Goldschmidt ; le 9 juin, à Bruxelles, à la galerie Giroux, la dispersion d'un bel ensemble d'objets d'art, — et combien d'autres que je n'ai pas la place de citer !

Du reste, il n'y a qu'à lire dans chaque numéro de la *Gazette de l'Hôtel Drouot* la longue liste des ventes qui se font en ce moment à Londres, Bruxelles, Anvers, Amsterdam, Berlin, Francfort, Leipzig, Vienne, etc.

Pendant ce temps-là, cette année, Paris n'a guère à se mettre sous la dent que de maigres rogatons.

— Des rogatons — ?... La vente de *Mme la Marquise de Ganay*, née Ridgway, est-elle un rogaton ?

J'admets que cette vente offrait de l'importance et de l'intérêt. Les résultats ont été satisfaisants : j'y consens encore. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps. Et puis, il s'est produit à cette vente un incident que j'examinerai peut-être un jour sous tous ses aspects et avec l'impartialité dont j'ose me vanter.

Pour l'instant, cet incident me paraît tout au moins inopportun. Est-il susceptible de servir les intérêts français vis-à-vis des étrangers, ou de leur nuire ?

De même pour l'incident qui s'est produit entre un grand antiquaire de Paris et les héritiers d'un amateur de New-York, et que les mauvaises langues se plaisent à propager. Car on ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point nos antiquaires aiment à se débiner les uns les autres ! J'aurais bien des choses à dire sur leurs mœurs déplorables, bien des anecdotes à raconter, et quelques jolis portraits à brosser.

Aurai-je un jour le loisir de me livrer à ce petit travail qui m'amuserait ?

En attendant, j'assure que je n'ai aucune prévention à l'égard de qui que ce soit.

Dans toute cette affaire de l'antiquité, je ne me soucie que de l'intérêt général. Seul cet intérêt a inspiré et inspirera tous mes articles.

Aura-t-on assez d'esprit de justice pour reconnaître que les événements ont confirmé la thèse que j'ai défendue et que je défends encore : à savoir que les intérêts de l'Etat, des collectionneurs, des musées, des antiquaires, sont solidaires les uns des autres et qu'il s'agit de trouver un régime qui les ménage tous.

Or, il n'y a plus à hésiter, si l'on veut porter remède au dé-

sordre général, dont les conséquences ne feront que se multiplier: ou bien donner un statut spécial au commerce des objets anciens, ou bien revenir au régime antérieur à 1920.

— Mais l'Etat a besoin d'argent ! s'écrient les bons apôtres de la gent parlementaire. Il faut en trouver coûte que coûte.

Est-ce une raison pour tuer la poule aux œufs d'or ? Si vous avez besoin d'argent, quintuplez, sextuplez, décuplez même la patente des antiquaires. Mais n'entravez pas le commerce par des taxes que l'expérience démontre néfastes. La nouvelle loi de 1921 a un peu amélioré la situation. Celle-ci n'en est pas moins précaire, très précaire.

Nos ministres et nos parlementaires, au lieu de tracasser tout le monde et de rendre la vie de plus en plus impossible à chacun de nous, en paralysant toutes les énergies et en inquiétant toutes les initiatives, feraient bien mieux de revenir au système fiscal d'avant-guerre. A ce moment-là, le budget de la France était de cinq milliards, alimenté par telle somme d'impôts que payait chaque citoyen. Pourquoi ne pas multiplier cette somme par cinq ou par six ? Au fond tout le monde serait ravi et les affaires reprendraient aussitôt un nouvel essor. La prospérité générale dont nous avons tous besoin renaîtrait.

Dans un prochain article je parlerai des ventes des collections Fouquet et Georges Bourgarel.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Louis Réau : *L'art russe de Pierre le Grand à nos jours.* Avec de nomb. ill. ; Laurens. 25 »

Ethnographie

Léon Rey : *Observations sur les premiers habitants de la Macédoine, recueillies par le service archéologique de l'armée d'Orient, 1916-1919 (région de Salonique). Avec cartes, photographies et dessins, plans et panoramas* ; Boccard. » »

Finance

Jean Labadé : *Si j'étais ministre des Finances* ; Grasset. 6 75

Gastronomie

Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique*, guide des merveilles culinaires et des bonnes auberges françaises : *L'Alsace*, — *L'Anjou*, — *La Bresse, Le Bugey et le Pays de Gex*. — *La Normandie*, — *Le Périgord*, — *Paris I*; Rouff, chaque volume. 2 50

Robert Robert : *Le Guide du Gourmand à Paris* ; Grasset. 5 »

Histoire

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919*. Avec de nomb. illust. Tome IX : *La grande guerre*, par Henri Bidou, A. Gauvain, Ch. Seignobos. *Conclusion générale*, par E. Lavisse ; Hachette. » »

G. Lenôtre : *La Femme sans nom*. (Enigmes et drames judiciaires d'autrefois) ; Perrin 7 »

A. Mathiez : *La Révolution française*. I : *La chute de la royauté* ; Colin. 5 »

L. Reynaud : *L'influence allemande en France au XVIII[e] et au XIX[e] siècles* ; Hachette. 12 »

Linguistique

Ferdinand Brunot : *La pensée et la langue*, méthode, principes et plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français ; Masson. 50 »

Littérature

Jean Ajalbert : *Lettres de Wiesbaden* ; Flammarion. 7 »

Beaumont et Fletcher : *La dédaigneuse*, suivie de *Ecole de dressage* et de *Monsieur Thomas*, traduit de l'anglais par Pierre Mélèse ; Renaissance du Livre. 12 »

Francis Carco : *Maman Petitdoigt* ; Crès. 4 75

Georges Duhamel : *Les plaisirs et les jeux, mémoires du Cuib et du Tioup* ; Mercure de France. 7 »

L'Esprit de Fontenelle ou recueil des pensées tirées de ses ouvrages ; Figuière. 2 50

Pierre Flottes : *Baudelaire, l'homme et le poète* ; Perrin. 7 »

Jacques Grévin : *Théâtre complet et poésies choisies*. Avec notices et notes par Lucien Pinvert ; Garnier. 6 »

Jean Maxe : *Le Bolchevisme littéraire. L'idole : L'européen Romain Rolland*. Cahiers de l'anti-France, n° 1 ; Bossard. 2 70

Jean Mélia : *Inédits et belles pages de l'Abbé de Choisy, de l'Académie française* ; Emile-Paul. 6 75

Casimir Rakowski : *Les quatre vies de Cakya Mouni* ; Monde nouveau. 3 75

Han Ryner : *Un grand humoriste, Claude Tillier* ; Le Fauconnier. 1 50

Jean Second : *Le livre des baisers*, texte latin, accompagné d'une traduction par Thierry Sandre, précédé d'un poème de Pierre Louys, suivi de quelques imitations de Ronsard, Baïf, Belleau ; Malfère, Amiens. 7 50

Sully Prudhomme : *Journal intime* ; Lemerre. » »

Tancrède de Visan : *Essais sur la tradition française* ; Rivière. 6 »

Musique

Henri Collet : *Samson et Dalila* de C. Saint-Saëns, étude historique et critique, analyse musicale ; Mellotée. 3 50

Ouvrages sur la guerre 1914-1919

Comte Arnauld Doria : *Une incroyable odyssée*, histoire du raid d'une division de cavalerie pendant la grande guerre ; Plon. 5 »

Collection Henri Leblanc : *La Grande guerre*. Iconographie, bibliographie. Documents divers. Tome VIII. *Catalogue raisonné des ouvrages français et étrangers*, publié sous la direction de Marcel Rieunier et Jean Dubois. 4[e] volume de la Bibliographie ; Emile-Paul. » »

Pédagogie

Paul Appell : *Education et enseignement* ; Alcan. 8 »

Philosophie

F. Achille Delmas et Marcel Boll : *La personnalité humaine, son analyse* ; Flammarion. 7 50
Jean Eptsein : *La Lyrosophie* ; La Sirène. 6 »
Louis Favre : *Culture générale, méthode scientifique, esprit scientifique* ; Castex. 6 »
W. Malgand : *Le problème logique de la société* ; Alcan. 15 »
Mathieu Gr. Peucesco : *Le mécanisme du courant de la conscience* ; Alcan. 10 »
Han Ryner : *Le subjectivisme* ; Le Fauconnier. 3 50

Poésie

F. Chaffiol Debillemont : *Mois d'exil*. Avec 12 bois originaux dessinés et gravés par André Deslignères ; Libr. des Lettres. » »
Charles Dornier : *Feux et chants dans la nuit* ; Athéna. 6 »
André Fontainas : *Récifs au Soleil*. Avec un portrait gravé par Armand Rassenfosse ; Malfère, Amiens. 7 50
Daniel Guérin : *Le livre de la Dix-huitième année* : Albin Michel, 5 »
Henri Guilbeaux : *Kraskreml et autres poèmes* ; les Humbles. 2 »
Jean de la Grèze : *Humilités* ; Lemerre. 6 »
Géo Lévy-Say : *A voix basse* ; Delalain. » »
Erwan Marce : *Les cloches d'Is* ; A l'enseigne de l'Hermine, Dinard. 6 »
Alphonse Métérié : *Le Livre des sœurs* ; Malfère, Amiens. 7 50
Emma Pellerin et Joseph Bollery : *La chasse infernale*. Frontispice de Louis Suire ; Huart. 5 »
Roger Pillet : *Heures de septembre*. Illust. de Combet Descombes ; Edit. Aujourd'hui. » »
Emile Ripert : *Le poème d'Assise* ; Renaissance du Livre. 7 »
Duchesse de Rohan : *Le Chant du cygne* ; Calmann-Lévy. 6 75
Emile Verhaeren : *Œuvres de Emile Verhaeren*, t. III : *Les Flamandes, Les Moines, Les bords de la route* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 12 »
Francis Vielé-Griffin : *La rose au flot, légende du Poitou* ; Mercure de France. 10 »
Robert Vivier : *La route incertaine* ; La Vie intellectuelle, Bruxelles. 5 »
Walt Whitman : *Feuilles d'herbe*, Traduction intégrale d'après l'édition définitive par Léon Bazalgette, avec 2 portraits de Walt Whitman ; Mercure de France, 2 vol. 24 »
Marg. Yourcenar : *Les Dieux ne sont pas morts* ; Chiberre. 5 »

Politique

Alfred Fabre-Luce : *La Crise des alliances* ; Grasset. 7 50
Ernest Lémonon : *L'Italie d'après guerre, 1914-1921* ; Alcan. 15 »
Emile Lesueur : *Les Anglais en Perse* ; Renaissance du Livre. 4 »
Georges Moresthe : *Vilna et le problème de l'est européen*. Avec 4 phot. ; Bossard. 4 80
Véra Starkoff : *Le Bolchevisme*. Préface de Han Ryner ; Le Fauconnier. 3 50

Questions coloniales

Armand Meggle : *Le domaine colonial de la France, ses ressources et ses besoins* ; Alcan. 12 »

Questions juridiques

Georges Davy : *La foi jurée*, étude sociologique du problème du contrat, la formation du lien contractuel ; Alcan. 17 50
Camille Eddé : *La justice en Syrie et au Liban* ; Imp. de la Soc. orient. de publicité, Le Caire. » »

Questions religieuses

Abbé Alta : *Le Christianisme du Christ et celui de ses vicaires* ; Revue contemporaine. 9 »

Roman

Henri Allorge : *Le grand cataclysme*; Crès. 3 50
Claude Berry : *Lucrezia, courtisane*; Jouve. 4 50
Pierre Billotey : *Le pharmacien spirite* ; Malfère, Amiens. 7 50
Ricciotto Canudo : *L'autre aile* ; Fasquelle. 5 »
Francis Carco : *L'homme traqué*; Albin Michel. 6 75
Nonce Casanova : *Messaline* ; Malfère, Amiens. 7 50
Germaine Claretie : *Les Fraternités*; s. n. d'édit. » »
André Dax : *La volupté de tuer* ; Flammarion. 7 »
André David : *L'Escalier de Velours*, préface de Rachilde ; Flammarion. 6 »
F.-J. Engelberts : *Souvenirs de famille*, traduit du hollandais par M. Bresson ; Monde Nouveau. 1 50
Claude Ferval : *La vie et la mort de Cléopâtre* ; Fayard. 6 50
Charles Foley : *Tuteur* ; Nilsson. 1 95
Michel Georges-Michel : *Les fiançailles londoniennes ou la rose de Perse* ; Crès. 5 »
Gyp : *L'âge du toc* ; Nilsson. 1 95
Henry-Jacques : *Le voyageur de nuit* ; Monde Nouveau. »
J. de Hermoso : *Les chants du port* Avec 5 illust. de Jean Roque ; Ollendorff. 7 »
Octave Jonquel et Théo Varlet : *L'agonie de la terre* ; Malfère Amiens. 7,50
Etienne Le Gal : *La vie tressaille*. Préface de Maurice Lacroix ; Messein. 6 75
Roger Martin du Gard : *Les Thibault*. 2e partie : *Le pénitencier* ; Nouv. Revue franç. 7 »
Jules Méry : *Terre païenne* ; Flammarion. 7 »
René Muzellec : *Au fil des jours* ; La France Littéraire, Royan. 2 »
Joséphin Péladan : *Les dévotes d'Avignon* ; Le Monde Nouveau. » »
Henri Pourrat : *Gaspard des Montagnes* ; Albin Michel. 6 75
Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu*. T. V : *Sodome et Gomorrhe*, II : 3 volumes ; Nouv. Revue franç. Chaque vol. 6 75
Jean Psichari : *Le solitaire du Pacifique* ; Albin Michel. 6 75
J.-H. Rosny aîné : *Nell Horn* ; Flammarion. 7 »
Isabelle Sandy : *L'heure folle* ; Plon. 7 »
Hubert Stiernet : *Le roman du tonnelier* ; La Vie intellectuelle, Bruxelles. 7 »
Louis Ténars : *Le Sauveur* ; Soc. mut. d'édition. 4 50
Docteur V. Tenga : *Berberopolis*. Préface posthume d'Eugène Fromentin ; Imp. Rives Lemoine-Romeu, Alger. 6 »
Léandre Vaillat : *La femme inconnue* ; Flammarion. 7 »
Théodore Valensi : *Yasmina* ; Méricant. 6 50

Sociologie

Des réformes ? oui, mais d'abord une constitution ; L'Ordre nouveau. 0 30
F. Maurette : *Les grands marchés des matières premières* ; Colin. 5 »

Théâtre

H.-R. Lenormand : *Le mangeur de rêves* ; Crès. 3 »
Edouard Schuré : *Les Enfants de Lucifer*, drame antique. *La sœur gardienne*, drame moderne ; Perrin. 7 »

Varia

Annuaire Lambert : *Statistique des engrais et produits chimiques destinés à l'agriculture*. Vol. II : *1910-1920*. Préface de M. G. Aguillon ; Bureau d'études économiques, industrielles et agricoles. 35 »
Marcel Grasset : *La religion des Chinois* ; Gauthier-Villars. » »
Pierre Jacomet : *Le Palais sous la Restauration, 1815-1830*. Préface de Charles Chenu ; Plon. 7 »
Pierre Villey : *La pédagogie des aveugles* ; Alcan. 8 »

Voyages

G. Blachon : *Pourquoi j'aime la Flandre* ; Bresle, Lille. 5 »
Albert Dauzat : *Un mois dans les Alpes*. Avec 58 grav. et 12 cartes ; Hachette. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Centenaire de la mort de Shelley. — Prix littéraires. — Le Théâtre de Tourguénieff. — A propos des lettres roumaines. — A propos d'un roman d'Isabelle Eberhardt. — Un souvenir sur Erckmann et Chatrian. — A propos d'une édition du H. B. de Mérimée. — Souvenirs d'un « Raté » sur Emile Faguet. — La Réforme du Calendrier. — Quelques auberges célèbres. — Question de titres. — L'étymologie de « Cordon bleu ». — Le chien Citron. — Iceluy Citron. — Le Le Brun de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. — Des vertus d'une eau minérale à travers les âges. — Un record de titres. — Publications du « Mercure de France ».

Centenaire de la mort de Shelley. — Le 8 juillet de l'année 1822, qui fut, comme cette année, un samedi, la barque *Don Juan*, qui ramenait Shelley auprès de sa femme, fut prise dans un orage et sombra au large de Livourne. Les corps de ceux qu'il transportait furent rejetés quelques jours plus tard sur la côte. Celui du poète fut retrouvé à Viareggio et inhumé sur la grève.

Trois mois après, ses amis, lord Byron, E. J. Trelawny et Leigh Hunt, ayant décidé de l'enterrer dans le cimetière protestant à Rome, voulurent, au préalable, l'incinérer.

Cette funèbre opération eut lieu sur la plage même. Elle a été décrite en détail par E.-J. Trelawny qui a raconté comment un bûcher fut édifié, le corps inondé de vin, comment les flammes s'élevèrent, rendues bleues par l'alcool, comment le feu consuma la dépouille de Shelley à l'exception de quelques os, de la mâchoire, du crâne et, dit Trelawny, « ce qui nous surprit tous, du cœur qui demeura tout entier ».

« En arrachant cette relique du brasier, poursuit-il, ma main fut sévèrement brûlée. » C'est ce récit qu'ont reproduit tous les biographes de Shelley et qu'ont suivi fidèlement ceux qui ont parlé du poète à l'occasion du centenaire de sa mort.

A ces détails, qui sont bien dans le goût romantique du temps, Trelawny en a ajouté d'autres, non moins fidèlement rapportés par ceux qui se sont intéressés à l'auteur de *Queen Mab*. Le cœur du poète aurait été déposé dans un coffret et remis à sa veuve dans la famille de laquelle il aurait été soigneusement conservé.

Cette incinération au bord de la Méditerranée, le geste de Trelawny qui, pour arracher au feu le cœur de son ami, n'hésite pas à plonger sa main dans les flammes, l'émotion de lord Byron qui, « ne pouvant supporter cette scène », se déshabille, se jette à l'eau et se met à nager, voilà, n'est-il pas vrai, une scène telle qu'un Hugo aurait pu l'imaginer pour terminer le dernier acte d'une vie où tout fut romanesque et invraisemblable.

L'exhumation du poète a donné lieu à la rédaction d'un procès-verbal dont Trelawny a publié, en appendice, une traduction. Celle-ci n'est

cependant pas très fidèle. Voici le texte de ce document qui porte les signatures de E. J. Trelawny, Dom. Simoncini, Cap[no] Noël Byron, Pera d'Inghilterra :

En conséquence nous l'avons fait exhumer et avons trouvé seulement les os du dit corps. les chairs ayant été consumées par la chaux dont il avait été recouvert conformément aux règlements actuellement en vigueur.

Ce document est, en outre, confirmé par le témoignage d'un témoin oculaire, un marin dont la déposition a été recueillie par un voyageur anglais. Aussi nous faut-il désormais renoncer à la version, — pourtant si poétique, de Trelawny sauvant le cœur du poète qui, n'eût-il été consumé en même temps que les chairs, n'aurait certainement pas pu résister à un feu assez puissant pour réduire les os en « cendres grises » ou, pour reprendre l'expression du témoin, « suffisant pour brûler le monde». — A. C. C.

§

Prix littéraires. — L'Académie française a décerné le grand prix de littérature à M. Pierre Lasserre, pour l'ensemble de son œuvre.

Elle a décerné le prix du roman à M. Francis Carco pour son roman *l'Homme traqué.*

La Bourse nationale de voyage a été attribuée à M. André Delacour pour son volume de vers la *Victoire de l'homme* par 9 voix contre 8 à M. Trfstan Derême, auteur de la *Verdure dorée.*

§

Le Théâtre de Tourguénieff.

Paris, 16 juin, 1922.

Mon cher Directeur et Ami,

Je vais répondre en même temps aux deux lettres, parues au *Mercure de France* (numéros du 1er et 15 juin) et concernant le théâtre de Tourguénieff.

M. Denis Roche dit dans sa lettre que je *critique* d'avance sa traduction du théâtre de Tourguénieff. Je proteste contre cette affirmation. Non seulement je n'ai fait, dans ma note sur le Théâtre de Tourguénieff, aucune critique anticipée, mais, connaissant de très belles traductions de quelques œuvres russes faites par M. Denis Roche, je suis sûr d'avance que le Théâtre de Tourguénieff sera traduit excellemment. La question n'est pas là ; elle n'est pas non plus dans le nombre des représentations des pièces de Tourguénieff sur les scènes russes et le succès qu'elles avaient en Russie. M. Denis Roche affirme que *un Mois à la Campagne* a été un très grand succès au théâtre artistique. Je suppose que nos sources d'information sont à peu près les mêmes. Et j'ai entendu dire par beaucoup de personnes qui ont vu cette pièce à Moscou qu'il n'y a aucune comparaison entre le succès d'estime qu'avait la

pièce de Tourguénieff et les véritables grands succès du Théâtre artistique, tels que *l'Oiseau Bleu*, de Maeterlinck, *les Bas-Fonds*, de Gorki, *l'Oncle Vania*, de Tchekhoff et beaucoup d'autres.

Mais, je le répète, la question n'est pas du tout là ; et en s'arrêtant sur ces détails, M. Denis Roche, ainsi que le baron de Driesen, font dévier le débat.

La maison Bossard, une des maisons les plus sérieuses de Paris, a annoncé la publication des « *chefs-d'œuvre* du roman russe » ; et parmi ces *chefs-d'œuvre* elle fait figurer *le Théâtre* de Tourguénieff. Dans la note que j'ai faite au *Mercure de France*, j'ai osé soutenir que le Théâtre de Tourguénieff est, indiscutablement, la partie la plus insignifiante, la plus faible dans l'œuvre magnifique du célèbre écrivain, et qu'il occupe une place très médiocre dans la littérature russe en général. M. Denis Roche et M. de Driesen prennent maintenant la défense du théâtre de Tourguénieff. Il s'agit donc de savoir qui de nous a raison, et si le théâtre de Tourguénieff peut figurer parmi les *chefs-d'œuvre* de la littérature russe moderne ?

Toute la question est là.

Dans leurs lettres, M. Denis Roche et M. de Driesen, d'ailleurs, n'affirment plus que le théâtre de Tourguénieff est un chef-d'œuvre. Ils se contentent de constater tous les deux que ses pièces ont fait le délice des salons, où les amateurs les jouaient très fréquemment. En disant cela, ils font eux-mêmes la critique la plus terrible du théâtre de Tourguénieff. Oui, les pièces de ce très grand écrivain sont d'une médiocrité remarquable, de cette fadeur et de cet esprit facile qui plaisent tant aux salons.

Dans ma note au *Mercure*, j'ai attiré l'attention des lecteurs sur ce fait que les deux écrivains, qui connaissaient admirablement la littérature russe, et qui ont fait les ouvrages les plus complets sur le roman russe, MM. Melchior de Vogüé et Walichevsky, ne disent *pas un mot* sur le théâtre de Tourguénieff. Ils le négligent complètement comme une chose inexistante. Et ce qui est curieux, c'est que les grands critiques russes gardent sur le théâtre de Tourguénieff un mutisme presque aussi complet. Ainsi Bielinsky, Pissareff, Dobroluboff, c'est-à-dire les plus grands critiques russes, et dont la compétence en cette matière ne sera niée ni par M. Denis Roche, ni par M. de Driesen, traitent le Théâtre de Tourguénieff comme une quantité absolument négligeable. M. Skabitchevsky, l'auteur d'un ouvrage très estimé : l'*Histoire de la littérature russe moderne*, dans le chapitre sur Tourguénieff, consacre à son théâtre exactement deux lignes pour indiquer les dates de publication de ses pièces. Un autre critique russe éminent, S. Wengueroff, dans une vaste étude remarquable consacrée à Tourguénieff, et qui a été écrite pour le dictionnaire encyclopédique d'Efron, analyse toute sa production drama-

tique en vingt-trois lignes, dont la moitié est la citation de Tourguénieff, qui ne reconnaissait en lui-même aucun talent dramatique (1). Enfin Polevoï, dans sa grande *Histoire de la littérature russe* en trois volumes, écrit sur le théâtre de Tourguénieff :

Après 1851, Tourguénieff n'écrit plus pour la scène, et abandonne l'art dramatique : il reconnaît évidemment que son talent ne créera rien de remarquable et brillant dans le domaine théâtral ; et ce renoncement au théâtre a une influence très heureuse et bienfaisante sur son activité littéraire.

En affirmant donc que le théâtre de Tourguénieff ne peut pas figurer parmi *les chefs-d'œuvre* de la littérature russe, j'étais loin d'être seul, et je puis dire que j'étais même en bonne compagnie.

Je viens d'ailleurs de recevoir le dernier catalogue de la maison Bossard, et je vois que la collection *Les Chefs-d'œuvre du roman russe* s'appelle maintenant : *Les Textes intégraux du roman et du théâtre russe*.

Votre bien dévoué

W. BIENSTOCK.

§

A propos des lettres roumaines. — Nous recevons de M. N. Jorga, en réponse à la lettre de M. Pompiliu Paltanea publiée dans notre dernier numéro, la lettre suivante :

Paris, le 19 juin 1922.

Monsieur,

J'ai cru qu'il m'était permis de relever un fait volontairement erroné sans m'exposer à une biographie aussi incompétente que peu tendancieuse (2) de ma personne, plus modeste que jamais, par comparaison.

Je me suis trompé ; j'aurais dû accepter l'injustice sans protestation aucune, parce que vous serez de mon avis que les pages du *Mercure* ont une autre destination que de servir les passions et les intérêts de Bucarest. Mais, puisqu'on me fait ce procès, j'observerai qu'en fait d'histoire mes juges sont à Bucarest, en fait de science aussi à l'Académie des Inscriptions, dont je suis correspondant, et en fait de services rendus à la France, lorsque son sort se décidait, avec celui du monde entier, à la chancellerie de la Légion d'honneur.

Veuillez agréer, etc.

M. JORGA.

Nous avons reçu, d'autre part, trop tard pour être insérée dans notre dernier numéro, la lettre suivante de M. Marcel Montandon, qui avait

(1) Cette citation est prise d'une préface, écrite par Tourguénieff en 1879, pour une édition de ses œuvres dramatiques ; dans cette préface Tourguénieff lui-même dit que « Martynoff a transformé par la force de son grand talent le personnage insignifiant de Mochkine (dans *Le Célibataire*) en une personne vivante et touchante. Ceci pour répondre à une observation ironique de M. de Driesen.

(2) *Sic*. M. Jorga veut dire sans doute : une biographie aussi incompétente que peu au courant des tendances, etc.

été mis en cause dans une lettre de M.N. Jorga parue dans notre numéro du 1er juin.

Strasbourg, 11 juin 1922.

Monsieur et cher Directeur,

La protestation de M. Jorga (*Mercure* du 1-VI), en indiquant ma *probité*, m'oblige à lui répondre.

Je vous assure d'abord que si je n'ai pas continué « ma » chronique des Lettres roumaines interrompue en 1916, ç'a été bien à regrets. Il m'a été impossible, depuis trois ans, de renouer des relations de correspondance à peu près normales avec la Roumanie, à tel point que mon frère vient d'y mourir sans que j'aie pu être prévenu. Ni l'Académie roumaine, ni les Directeurs de revues, ni les Sociétés savantes, artistiques ou littéraires, ni les éditeurs n'ont repris le service de presse qu'ils voulaient bien, avant la guerre, accorder à notre rubrique... A l'exception d'un seul toutefois, et j'exprime à cette occasion des remerciements très affectueux à M. Ovide Densusianu, le précieux poète, professeur de Lettres à l'Université de Bucarest, philologue érudit, le plus fidèle des amis de France, le plus éclairé dispensateur de culture latine en Roumanie, ces vingt dernières années : je reçois encore sa *Vieata noua* et les ouvrages qu'il publie. J'aurais craint de sembler partial à ne parler que de lui et des collaborateurs qu'il groupe en un faisceau si vivant autour de cette vaillante revue. J'ai donc cessé ; je n'avais pas renoncé...

Mais, si j'avais recommencé à entretenir les lecteurs du *Mercure* de ces Lettres roumaines toujours chères à mon cœur et à mon esprit, je le déclare : ma première chronique aurait voulu démasquer les palinodies de M. Jorga, et lui décerner, au moment même de ses conférences en Sorbonne, le brevet de gallophobie le plus catégorique.

Avant la guerre, pendant la guerre, et jusqu'au tournant de la Victoire, M. Jorga ne voyait que par l'Allemagne, n'admirait que l'Allemagne. On retrouverait aisément dans les collections de ses revues, *Semanatorul*, *Neomul romanesé*, dans ses nombreux ouvrages, dont la *Geschichte des rumänischen Volkes* (car M. Jorga écrivait et publiait volontiers en allemand), les termes méprisants et injurieux envers la France dont il usait pour prévenir la jeunesse roumaine contre la « contagion de Paris ». C'est lui qui, dans les rues de Bucarest, faisait organiser par ses étudiants fanatisés des manifestations brutales pour empêcher des représentations de théâtre français.

Et c'est celui que l'Institut de France choisit pour correspondant en Roumanie ! Lui qui devient directeur de l'Ecole Roumaine à Paris !

A tout pécheur, miséricorde. M. Jorga s'est apparemment converti. Je ne sache pas, pourtant, qu'il ait fait un acte de contrition. Mais en appelant mon témoignage, M. Jorga a perdu une belle occasion de laisser oublier ses antécédences.

MARCEL MONTANDON.

§

A propos d'un roman d'Isabelle Eberhardt.

Chartres, 24 mai 1922.

Monsieur et cher directeur,

Il vient de paraître, chez l'éditeur Fasquelle, un roman d'Isabelle Eber-

hardt, *Trimardeur*, dont la couverture porte cette mention : « Terminé et publié avec une préface par Victor Barrucand. » Pourquoi terminé ? J'ai lu de très près ce roman à Alger en 1920 dans le journal algérien hebdomadaire l'*Akhbar*, où il fut publié, sous la seule signature d'Isabelle Eberhardt, par fragments, du 9 août 1903, au 1er novembre 1903, du 17 janvier 1904 au 10 juillet 1904 et enfin du 13 novembre au 4 décembre 1904. Or, je ne vois pas en quoi diffèrent les deux textes.

Le roman, tel qu'il parut dans l'*Akhbar*, formait un tout complet. M. Barrucand s'en est si bien rendu compte qu'*il n'y a rien ajouté*. Et voici que maintenant, dans une préface datée de décembre 1921, il écrit :

> C'est ainsi que parut, dès la fin de novembre, la partie posthume du roman, avec quelques allègements, des retouches et des additions de texte qui nous paraissaient alors nécessaires pour affirmer la thèse interrompue.

Ceci est en contradiction flagrante avec ce que M. Barrucand écrivait dans l'*Akhbar* du 13 novembre 1904 (n° 13349) avant d'y publier cette troisième partie :

> On a retrouvé, dans la catastrophe d'Aïn-Sefra, près du corps de Mme Isabelle Eberhardt, un manuscrit inachevé (?) de son roman de route *Trimardeur*. Ce manuscrit constituait la première version de cette œuvre si fortement originale dont l'*Akhbar* avait poursuivi pendant un an la publication. Il présente des « variantes nombreuses » avec notre texte plus serré. *Au reçu de ces feuilles, maculées par la terre rouge de l'oued meurtrier, nous avons décidé d'en retenir la troisième partie qui continue le récit que nous avons publié. C'est cette 3e partie, « Dans la légion étrangère », que nous commençons dans ce numéro*. Ces pages rapides interrompues par la mort sont parmi les plus belles qu'ait écrites notre malheureuse amie. On en jugera plus loin.

D'autre part, la publication de cette troisième partie se terminait par ces mots : « Ici s'arrête le manuscrit » (*Akhbar*, n° 13352 du 4 décembre 1904).

Comment se fait-il que M. Barrucand, en 1903-1904, ait publié, dans une gazette algérienne, le roman d'Isabelle Eberhardt sous la seule signature de celle-ci, en insistant sur l'authenticité du texte, et qu'aujourd'hui, en librairie, il publie le même texte (à peine modifié çà et là par quelques corrections de puriste ou quelques redondances gratuites)(1), en prétendant qu'il a retouché, allégé, complété cette 3e partie ? M. Barrucand veut à tout prix prendre des rayons à l'auréole de la

(1) Voici un exemple. Prenez les pages 227 et 228. Les seules corrections que M. Barrucand ait apportées au texte de l'*Akhbar* sont les suivantes : page 227, ligne 15, il a mis « libertaire » au lieu d'« *anarchiste* », — et ligne 16 : « De quel droit empiéter sur la liberté des hommes ? » au lieu de : « De quel droit *vouloir* empiéter.... »

A la page 228, pas de correction.

Saharienne : c'est là ce qu'il appelle prendre des « libertés assez pieuses ». Il avait déjà commencé avec *Dans l'ombre chaude de l'Islam*.

Je vous prie, Monsieur et cher directeur, de vouloir bien en faire juge vos lecteurs et d'agréer, etc. RAOUL STÉPHAN.

§

Un Souvenir sur Erckmann et Chatrian. — A l'époque où la brouille d'Erckmann et de Chatrian n'était pas encore publique, mon ami Pierre Barbier, l'auteur de *Vincenette*, me conta, sous l'impression du moment, la surprise qu'il avait eue de constater ce qu'étaient devenues leurs relations.

Jules Barbier, le père, grand librettiste, tirait un Opéra Comique du Conte *la Taverne des Trabans*, où l'on célèbre glorieusement le culte de Bacchus.

La musique devait être du compositeur alsacien Maréchal, qui, avec les mêmes auteurs, avait déjà fait représenter *les Amoureux de Catherine*, pièce patriotique à la suite de laquelle la cantatrice, Mlle Chapuis, épousa l'officier d'artillerie André, depuis général André.

Vint la saison des vacances. Pierre Barbier, demeuré à Paris, eut la mission de rester en relation avec Erckmann et Chatrian pour le trafic des manuscrits et finalement d'obtenir des deux auteurs, sur un point que nous ne connaissons pas, une décision formelle. Aucun ne désirait sans doute que l'entrevue se passât chez lui, c'est pourquoi Pierre fut, à la longue, convoqué à déjeuner dans un grand café.

Erckmann seul était exact.

« Il viendra, sûrement il viendra », répétait-il pendant que le second quart d'heure d'attente s'écoulait. Du troisième il se décida à commander pour trois et dans une forme qui laissa mon ami rêveur.

— Pierre, aimez-vous cela ? demandait-il, la carte en main.

— Certainement, certainement.

— Il me semble que Chatrian ne l'aime pas ; enfin, ça ne fait rien, prenons-en.

Ce fut un refrain des hors-d'œuvre au dessert.

Tardivement Chatrian vint s'asseoir devant ce menu entamé, qui n'avait pas été fait pour lui plaire, et naturellement il n'y eut aucune solution, même après le café.

Pierre racontait, pour laisser la responsabilité de la rupture à Erckmann, qu'il accusait d'avoir montré un esprit d'hostilité, une animosité préconçue, dans la commande du repas :

Erckmann était intraitable, Chatrian avait le plus charmant caractère du monde. Et cependant c'était lui qui les avait fait poser.

Or, à la même époque, j'illustrais un ouvrage chez Hetzel. J'eus l'occasion d'entendre déplorer que la production de nos deux grands conteurs et romanciers nationaux se trouvât depuis longtemps arrêtée.

— On dit que c'est à cause d'Erckmann, hasardai-je timidement.

Mon interlocuteur, qui était le bras droit d'Hetzel, se dressa comme chat en colère :

— Quoi ! qui vous a dit cela ? Ici, nous le savons mieux que personne, c'est *cet imbécile de Chatrian* qui n'a plus voulu rien faire !

Arrangeons-nous maintenant avec ceux qui sont sûrs que sa collaboration aux Contes et romans, parus sous le double nom n'était que fictive.

G. TIRET-BOGNET.

§

A propos d'une édition du « H. B. » de Mérimée.

Paris, le 15 juin 1922.

Mon cher confrère,

L'article de l'éradit M. C. Pitollet, concernant mon édition de *H. B. par un des quarante*, contient de légères inexactitudes quant à l'inspiration de ce travail. Je ne me suis nullement soucié du monument découvert au Luxembourg, et j'ai fait paraître *H. B.* dont je possédais une des rééditions depuis 1914. Je n'ai pas prétendu non plus à faire une édition critique, et j'ai complété les noms en blanc de l'original; le public lettré, qui a très favorablement accueilli ce *document* littéraire, n'attendait pas un travail d'archives, ni de pointage ; d'ailleurs dans *la Connaissance* (juin 1920, p. 589) j'ai dit l'essentiel et j'ai pu assurer mes lecteurs que je savais ce que j'avais fait, dans quel esprit il fallait accueillir l'hommage tardif et prudent de Mérimée, les déformations de ce texte allongé académiquement dans les *Portraits Littéraires* (*cinq cents* cosaques au lieu de *cinq!* et pas d'allusions au drame hétéroclite projeté par Beyle !) ; enfin j'ai rappelé, à ceux qui opinaient sur l'amitié de Mérimée et de Stendhal, ce jugement assez décisif des *Souvenirs d'égotisme*: « *Je suis très sûr de l'intelligence de mon jeune ami Gazul, mais je suis beaucoup moins sûr de son cœur...* » Voilà ce que j'ai fait, me refusant avec raison à contrôler les erreurs de Striensky et à me spécialiser dans les travaux d'une chapelle dont le dieu doit bien sourire. Comme pour mes *Chroniques italiennes*, j'ai publié un document, sans pastiche et sans redevance; M. Camille Pitollet le sait bien ; cela vaut que je sache *Stendhal par un des quarante*, titre qui vaut moins que le très beau discours de Paul Bourget et n'est pas à la hauteur des farces et plaisanteries dont Stendhal et Mérimée furent coutumiers. Je crois que les disciples trahissent toujours les maîtres, *degenerare tamen*; je ne suis pas un disciple, étant trop mauvais écolier. M. Pitollet m'excusera d'apporter cette contribution rectificative à son document par lequel le Mandarin que je suis peut passer pour plus léger qu'il n'est.

Croyez, etc.

RENÉ-LOUIS DOYON.

§

Souvenirs d'un « Raté » sur Emile Faguet. — Le samedi, 18 juin, on a inauguré, au cimetière Montparnasse, un monument érigé à la mémoire d'Emile Faguet.

Ceci réveille en ma mémoire un souvenir d'il y a plus de vingt ans. A l'extrême fin du siècle dernier, vers 1899, je rencontrais, presque tous les jours, venant en sens contraire de moi, rue Monge, entre la rue du Cardinal-Lemoine et la rue Lacépède, toujours à la même heure, midi, et sur le même trottoir, un monsieur serré dans une jaquette de bon faiseur, décoré, la tête haute. Le soir, à cinq heures, dans cette même rue Monge, au Café du «Labyrinthe», je trouvais le même monsieur jouant la manille aux enchères avec un gabelou de la halle aux vins et un ancien sous-officier mutilé de la guerre de 1870 et décoré aussi.

Sans doute à cause de la caserne Mouffetard, toute proche, et dont la principale entrée se trouve place Monge, je m'étais créé l'idée, — c'était même devenu une certitude,— que le monsieur était un capitaine de la garde de Paris

Un soir, au café du Labyrinthe, l'ancien sous-officier étant absent, le gabelou vint me demander si je voulais être le troisième. Volontiers. Le monsieur gagna la partie et en conclusion je lui dis : « A la revanche, mon capitaine ! »

Le monsieur sourit, le gabelou rougit et, me désignant notre partenaire :

— Monsieur Emile Faguet, de l'Académie Française.

J'inclinai légèrement la tête et le gabelou me nomma, sans titre ; j'ajoutai délibérément : « un raté ». — LÉON ROUX.

§

La Réforme du Calendrier. — On s'agite beaucoup en ce moment autour de la réforme du calendrier et un Congrès qui réunissait des savants, des industriels et des astronomes convoqués par l'Union Astronomique Internationale pour l'étude de cette question s'est tenu à Rome le mois dernier.

Que reproche-t-on donc au calendrier grégorien ?

La Commission chargée, dès 1887, d'organiser un concours pour la solution du problème du calendrier,— qui doit être des plus ardus puisque nous n'avons jamais entendu dire que ses travaux aient abouti à un résultat précis et définitif,— signalait notamment :

1° Le caractère arbitraire de la division en 12 mois : cette période d'environ 30 jours ne correspondant, même approximativement, à aucune période astronomique, et n'ayant même pas l'avantage d'être un douzième d'année ; 2° l'inégalité de ces mois qui ont tantôt 31 jours, tantôt 30, même 28 ou 29 ; 3° le défaut de concordance entre les jours

de la semaine et les dates du mois ; 4° l'origine arbitraire de l'année, fixée, depuis Charles IX, au 1er janvier, date qui ne correspond à aucun phénomène astronomique remarquable ; 5° le caractère arbitraire et illogique des dénominations adoptées, etc., etc...

Mais n'est-il pas permis de ressentir quelque crainte devant les novateurs qui chercheront à modifier notre vieux calendrier ? Ce que nous savons des différents projets qui ont été proposés ou réalisés dans le passé ne justifie-t-il pas notre manque de foi ?

La plus célèbre de toutes ces tentatives, — et qui eut son heure de réalisation, — est le calendrier républicain. Il avait de grands avantages, mais il devait fatalement tomber sous le ridicule. Les dénominations des jours, tout d'abord, étaient purement grotesques. En Vendémiaire, qui était le premier mois de l'année, nous relevons par exemple ces noms donnés aux trois décadis : la Cuve, le Pressoir et le Tonneau. Les saints étant délogés et remisés au Paradis, on avait, en effet, dressé à leur place une exposition permanente des produits de la terre de France, dans un cadre formé de l'outillage agricole, avec intercalation de bétail et d'animaux domestiques. Toutes les fleurs, tous les animaux, tous les fruits, tous les légumes s'y étaient donné rendez-vous : la pervenche et le jasmin, l'avoine et le persil, le dindon et le cochon, le potiron et le melon...

Cette longue liste tout au moins bizarre eût été complètement sans emploi si, sous le régime de la Terreur, de zélés révolutionnaires n'avaient jugé à propos de remplacer leur prénom par le nom du produit naturel inscrit dans le calendrier au jour anniversaire de leur naissance. On signait : Général *Pervenche* Doppet, Représentant *Cumin* Milhaut, Général *Myrte* Herron, Général *Peuplier* Laler, etc...

Le 5 Brumaire était consacré à l'Oie, mais nous n'avons pas eu l'occasion de rencontrer le nom d'un citoyen qui ait poussé la vertu civique jusqu'à s'affubler du nom de cet animal symbolique.

Quoi qu'il en soit, c'est évidemment une manie chez les novateurs qui ont proposé de nouveaux systèmes de mesure du temps que de dénommer bizarrement les principales divisions de leurs calendriers.

Auguste Comte donnait à ses mois des noms de grands hommes : (Archimède, Bichat, etc...) et on relève parmi les noms des jours : Matridi (mère ou amour), Maridi (mariage), etc...

Larroque baptisait les jours de ses décades : Prothémère, Deuthémère, etc...

Dans la foule des systèmes les plus récents, on peut signaler le projet que M. Delaporte, délégué de la Ligue Chronos, vient de présenter au Congrès de mai dernier.

Tout d'abord, M. Delaporte conserve comme unité de mesure la semaine qui a la valeur d'une habitude indéracinable. On la trouve dans

les coutumes de la plupart des peuples civilisés ou même encore barbares, jusque chez la négresse de Kano qui en fait comme nous le stade régulier de ses occupations ; or, il s'agit de retrouver la formule d'un calendrier qui s'adapte mieux que l'ancien aux nécessités de la vie moderne et qui puisse être universellement accepté.

Modestement ce calendrier se présente comme *un calendrier auxiliaire.*

Les mois seraient de 28 jours, c'est-à-dire qu'ils auraient la longueur du mois de février, et, à 2 ou 3 jours près, celle des autres mois. Ils seraient tous, exactement de 4 semaines, et si le 1er Janvier est un dimanche, le 1er, le 8, le 15 et le 22 de chaque mois seraient des dimanches. L'année serait de 364 jours utiles répartis en 13 mois de 4 semaines chacun, et un jour neutre la compléterait qui pourrait être considéré comme un jour de repos en plus des autres.

En somme, un jour de moins par an et un jour de plus pour les vacances... Voilà un projet autrement séduisant que celui d'Auguste Comte, lequel croyait devoir donner treize mois à l'année, sans prévoir de halte supplémentaire. — L. DX.

§

Quelques auberges célèbres. — Grâces soient rendues à M. Edward Latham, qui, judicieusement, met en garde les voyageurs que les hasards de leur route pourraient conduire à la « Bull Inn » contre le danger qu'ils courent en visitant les chambres de MM. Pickwick, Tupman et Winkle de croire que ces trois personnages de Dickens eurent une existence réelle (cf *Mercure*, 1er juin).

La faute initiale n'en est-elle pas à Charles Dickens lui-même qui les a animés d'une telle vie qu'aujourd'hui, tout comme un whisky célèbre, ils pourraient inscrire sur leur carte : « Born in 1850, still going strong ? »

A notre tour et en manière de réciprocité, que M. Edward Latham nous permette de lui signaler quelques embûches où il risquerait de choir si nous n'y prenions garde.

S'il lui arrive d'ouvrir un certain livre de M. Michel Bréal, il verra que ce savant éminent s'en fut, l'*Odyssée* en mains, à la suite d'Ulysse, et qu'il choisit l'île de Calypso, celle de Circé, la caverne des Cyclopes. Que M. Edward Latham ne s'y trompe pas, ni Ulysse, ni Calypso, ni Circé, ni même le Cyclope Polyphème n'existèrent.

Si, d'aventure, M. Edward Latham traverse Saumur, qu'il se défie de ceux qui, pour l'abuser, lui montreront la maison du père Grandet.

M. Edward Latham aura tôt fait de les confondre. Haussant les épaules, il leur répondra :

— A d'autres ! Me prenez-vous pour un sot ? Eh quoi, le père Grandet, héros de roman, peut-il avoir possédé une maison ?

Au reste M. Edward Latham fera bien de tenir en particulière suspicion les Balzaciens qui, d'humeur mystificatrice, lui montreraient à Guérande la demeure de du Guenic, rue Mazarine celle de Mme Bridaine ou, à Provins, la maison de Rogron. Mais en ce dernier lieu qu'il se méfie de tous les Provinois qui sont d'accord avec les Balzaciens pour désigner l'habitation d'un personnage fictif.

Sans doute est-il superflu de signaler à M. Edward Latham que des imposteurs désignent dans l'une des deux tours de Notre-Dame de Paris la cellule de Claude Frollo et que de mauvais plaisants montrent au château d'If les pièces qu'y occupèrent l'abbé Faria et le comte de Monte-Cristo.

Nous savons bien, n'est-ce pas, Monsieur Edward Latham, que, ni le comte de Monte-Cristo, ni l'abbé Faria, ni Claude Frollo n'ont pas habité où on nous dit, n'ayant pas existé. Et combien nous nous apitoyons sur la naïveté de ces deux érudits, MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe, qui ont, dans un gros volume, dressé l'état civil de tous les personnages de *la Comédie humaine*.

Un de nos confrères les plus avertis venait de lire avec nous les sagaces remarques de M. Edward Latham ; il les accompagnait du même hochement de tête dont nous les accompagnions nous aussi ; et ce confrère nous disait que jamais M. Edward Latham n'aurait, lui, la naïveté de ces visiteurs qui demandaient un jour à un promeneur du cimetière du Père-Lachaise de vouloir bien leur indiquer l'emplacement de la tombe de Jean Valjean et celle du Père Goriot. — A.C.C.

§

Question de titres. — On pouvait lire, dans le *Mercure de France* du 1er juin l'entrefilet suivant :

> Le dernier numéro de la *Bibliographie de la France* annonce que M. René Boylesve, de l'Académie Française, publie sous ce titre : *Ah ! plaisez-moi*, un nouvel ouvrage. Est-ce une réplique au « dialogue moral » paru, il y a plusieurs années, dans la collection des *Marges*, sous le titre *Ah !... que vous me plaisez...* et qui avait pour auteur *M. Pierre Lièvre* ?

On nous signale un cas analogue. Dans le courant de l'année 1909, paraissait, chez l'éditeur Bernard Grasset, un volume de poèmes de Jacques Dyssord intitulé : le *Dernier Chant de l'Intermezzo*. Or, la comtesse Mathieu de Noailles est en train de publier actuellement un volume de poèmes intitulé : *Selon l'Intermezzo*. Evidemment *l'Intermezzo* lui appartient tout autant qu'à Jacques Dyssord, mais le rapprochement valait d'être signalé, et aussi la date à laquelle vit le jour le premier en date de ces deux ouvrages.

§

L'étymologie de « Cordon bleu ».

Montpellier, le 13 juin.

Monsieur le Directeur,

Voici une inscription, gravée dans le marbre (excusez du peu), qui donne raison, à la fois, et à M. Marcel Rouff, quant à l'origine de l'appellation dans un ordre royal, et à son contradicteur, quant à la couleur des rubans ; « feu » pour l'Ordre de Saint-Louis, bleu pour l'Ordre du Saint-Esprit.

Louis XIV ayant conféré le grand collier de ce dernier ordre à Armand de Bourbon, prince de Conti, gouverneur du Languedoc, la cérémonie de la remise des insignes eut lieu à Pézenas, en la Collégiale de Saint-Jean.

Cette solennité avait produit dans le pays une telle impression que, 64 ans après, en 1776, on disposa sur les piliers de l'église les armoiries des hauts personnages décorés en la circonstance, et qu'au-dessous de la voûte de l'orgue fut gravé le texte qui suit :

LOUIS LE GRAND,
de glorieuse mémoire,
ordonna que l'auguste cérémonie
des Cordons bleus se fît en cette Eglise
le 24 mars 1662.

Si, au XVIIIe siècle, le qualificatif de « Cordon bleu » a désigné, en style officiel, les grands dignitaires du royaume, il est naturel qu'il soit passé dans le langage familier pour caractériser une personne qui excelle dans son art ou son métier et y occupe un rang éminent.

RAOUL DAVRAY.

§

Le Chien Citron. — Le passage comique cité par M. Deffoux et récité par M. Roux (*Mercure*, 1er et 15 juin) :

ARLEQUIN. — Holà ! Isabelle, Isabelle !

ISABELLE. — ... Voyez un peu cet insolent qui m'appelle Isabelle, comme on appelle un chien Citron.

n'évoque aucune image de couleur. Ni quant aux chiens, et M. Deffoux est dans le vrai : c'est une preuve que le nom s'était étendu à toute chiennaille. Ni surtout quant à Isabelle, et M. Roux n'émet qu'une hypothèse toute personnelle : quoi ! cette fille serait de la tête aux pieds sous poil jaune ? de ce jaunâtre crassoux, pissoux, qui fut la teinte de la chemise d'Isabelle la Catholique ? Et elle l'avouerait ! D'où sort-elle ? de la cuve du teinturier ? Mais c'est par le baptême qu'elle est Isabelle.

Le comique du texte est simple : c'est un calembour entre les deux

sens d'*appeler*, le sens Nommer, le sens Héler. Arlequin hélant Isabelle sans lui donner de la Mademoiselle ou de la Madame, Isabelle se plaint d'être chiennement nommée.

Rapprochez le boniment usuel : « Peu m'importe comment on m'appelle, pourvu qu'on ne m'appelle pas trop tard à la soupe. »

GASTON ESNAULT.

§

Iceluy Citron. — Oserai-je une contribution nouvelle au problème historique poursuivi par l'infatigable Léon Deffoux? Jadis, et naguère, non seulement saupoudrait-on de soufre le pas des portes, afin de les préserver de la violence commise dans *les Plaideurs* par la famille d'iceluy, mais on en saupoudrait aussi les chiens galeux, rogneux, teigneux, etc... D'où l'appellation d'un jeune chien : Citron. *Si non e vero...* L'avis de M. Léautaud serait précieux. — FAGUS.

§

Le Le Brun de l'ancien Séminaire de Saint-Sulpice. — Sous le titre « les Vandales à Saint-Sulpice », un écho paru dans notre numéro du 1er juin rapportait que M. Barbé, directeur des travaux que le ministre des Finances a fait entreprendre dans l'ancien Séminaire, avait fait badigeonner un tableau de Le Brun représentant la Pentecôte, et dont Renan avait parlé dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.*

Un rédacteur du *Journal* s'est livré à une enquête à ce sujet d'où il résulte que le tableau de Le Brun a disparu de l'ancien Séminaire avec le départ des séminaristes.

Il y a bien une peinture murale, dit notre confrère, qui occupe le panneau du chœur de la chapelle et qui devait servir à entourer le fameux tableau dont la place paraît être indiquée par un rectangle blanc et des crochets scellés dans le mur. Cependant cette peinture murale ne peut être de Le Brun, attendu que le bâtiment n'a été construit qu'en 1820 : ce qu'on ignore généralement. Le séminaire dont Le Brun aurait pu décorer les murs, et que le roman de l'abbé Prévost a rendu populaire, s'élevait sur la place Saint-Sulpice où se trouve actuellement une fontaine. Quant à la peinture murale, cause de la confusion, elle est d'un auteur inconnu et elle n'est pas belle. Elle représente un sujet religieux qui peut, en effet, se rapporter à la Pentecôte. Par raison de convenances à cause de son caractère qui s'accordait mal avec celui d'une salle bruyante au public mêlé ; et parce qu'elle était exposée a être détériorée, ce qui eût été fâcheux, malgré son peu de valeur, elle a été recouverte tout simplement d'une préparation de blanc d'Espagne à la colle : procédé bien connu de préservation, qui n'offre aucun inconvénient et qui est, de plus, fort économique.

Les Vandales ne sont donc pas à Saint-Sulpice. Voilà qui est bien.

§

Des vertus d'une eau minérale à travers les âges. — Si l'on s'en rapporte à l'étiquette qui orne aujourd'hui les bouteilles d'eau de

Vals, cette eau est indiquée dans toutes les affections de l'estomac (atonie, dyspepsie, gastralgie, inappétence, embarras gastrique, etc.). Elle est considérée aussi, toujours d'après l'étiquette, comme *l'eau de table idéale*.

Or, que lisons-nous à la page 264 d'une certaine correspondance du Comte d'Argenson, ministre de la Guerre de Louis XV, correspondance qui vient d'être publiée avec une préface de M. de Nolhac ?

Nous lisons dans une lettre de Moncrif au comte d'Argenson, datée du 1er août 1748 :

Mgr le Dauphin a pris ce matin à titre de purgation des eaux de Vals. Il en prendra deux bouteilles en trois jours...

D'où il ressort qu'une eau purgative en 1748 peut devenir eau de table en 1922...

§

Un record de titres. — Le « Mercure » ayant établi, l'an dernier, que Tartarin de Tarascon était en réalité un pur Nimois, y a-t-il lieu de s'étonner que les traditions de cet illustre ancêtre soient cultivées *con amore* dans la cité de Nemausus, lequel — c'est la dernière découverte de l'Ecole Antique nimoise — ne serait qu'un mythe solaire ? Voici, en tout cas, ce qu'on pouvait lire au bas de l'affiche apposée sur les murs de la ville par un candidat, d'ailleurs heureux, aux récentes élections pour le renouvellement des Conseils Généraux :

Conseiller général sortant. Républicain démocrate laïque. Officier de l'Instruction publique. Ancien membre de la Commission municipale républicaine en 1880. Pendant douze ans Conseiller municipal. Ancien Conseiller d'Arrondissement. Président du Syndicat d'Initiative des intérêts régionaux de Nimes et du Gard. Président de la Fédération des Sociétés de Gymnastique d'I. E. P. et de préparation militaire de l'Ardèche, de Vaucluse et du Gard. Président de la Section cantonale des Pupilles de la Nation (1er Canton). Vice-Président de la Section permanente des Pupilles de la Nation. Vice-président de l'Union des Pères et Mères dont les fils sont morts pour la France. Vice-président de l'Aéro-Club du Gard. Délégué cantonal. Membre de la Commission des Hospices ; du Comité Républicain du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture ; de la Société indépendante de gymnastique et de tir « Les Enfants de la Patrie » ; de la Caisse des Ecoles ; des Jeunesses Laïques ; de la Ligue des Droits de l'Homme ; du Cartel des Gauches ; de la Ligue de l'Enseignement ; du Patronage Laïque ; des principales Sociétés sportives de Nimes ; des Sauveteurs du Gard ; Défenseur ardent de nos libertés régionales.

Ne trouvez-vous pas cela joli, très joli, touchant même ? N'y a-t-il pas, dans cette ribambelle de dignités, un peu de ce « *fem de brut* » si spécifiquement tartarinesque ? Et cependant la liste des honneurs de notre candidat n'était pas complète ! Il a omis deux de ses titres les plus glorieux, sans doute, du point de vue double de l'hérédité du héros local légendaire et de la gastronomie, qui, elle, n'a pas de patrie, ni petite

ni grande, mais qui relève de l'Univers. Le premier, c'est celui de Lieutenant de Louveterie. N'est-ce pas quelque chose de grand, au pays des traditionnels « chasseurs de casquettes », que d'abattre des loups, même inexistants? « *Il fait grand froid, Madame, et j'ai tué six loups !* » Le second, c'est celui de fabricant de ces délicieux biscuits secs qu'en haut de la rue de la Madeleine le Nimois, né gourmet, s'arrache comme, au temps de Celui de Bergerac, les petits pâtés de maître Ragueneau. Car l'auteur responsable de la nomenclature qui vient d'être transcrite n'est autre que M. Paul Villaret, de mondiale renommée...., mais à cause de ses « croquants ». Ah! ce violon d'Ingres, *mom'bon!* — C. P.

§

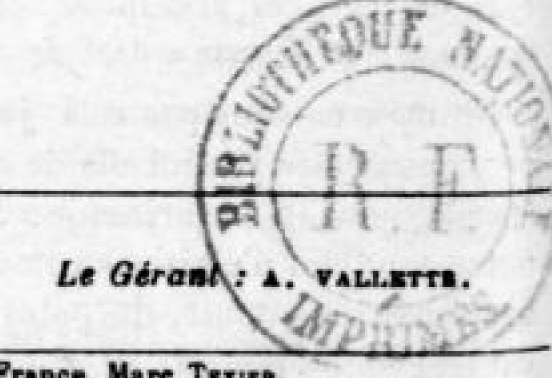
Publications du « Mercure de France » :

FEUILLES D'HERBE, de Walt Whitman, traduction intégrale d'après l'édition définitive, par Léon Bazalgette, avec 2 portraits de Walt Whitman. 2 vol. in-8 écu. Prix des 2 volumes, 24 francs (les tomes ne se vendent pas séparément). Il a été tiré 100 ex. sur vergé pur fil, numérotés. Prix des 2 volumes, 50 francs.

LES PLAISIRS ET LES JEUX, *Mémoires du Cuib et du Tioup*, par Georges Duhamel. Vol. in-16, 7 fr. La première édition a été tirée à 1.100 ex. sur vergé pur fil, savoir : 1.075 ex. numérotés de 288 à 1362, à 15 francs ; 25 ex. marqués de A à Z (hors commerce). Il a été tiré 287 ex. sur vergé de Rives, numérotés à la presse de 1 à 287, à 30 francs.

LA ROSE AU FLOT, *Légende du Poitou*, poème, de Francis Vielé-Griffin. Vol. in-8 écu. Tirage limité à 246 ex., savoir : 49 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la prese de 1 à 49, à 20 fr. ; 197 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 50 à 246, à 10 fr.

ŒUVRES D'ÉMILE VERHAEREN. III. *Les Flamandes, les Moines. Les Bords de la route.* Vol. in-8 sur beau papier *(Bibliothèque choisie)*, 12 fr. Il a été tiré 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 fr. ; 250 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 40 à 289, à 25 francs.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Il faut bien reconnaître que cette dernière quinzaine n'a pas donné ce qu'elle promettait. La usse qui se poursuivait depuis quelque temps de façon régulière a été interrompue brusquement ndant plusieurs séances, et le revirement auquel nous assistons maintenant n'a pas effacé dans pluralité des cas le terrain perdu. L'insuccès de la conférence des banquiers, qu'il faut espérer pas être définitif, semble bien avoir été la cause déterminante de cet accès de pessimisme, tretenu, celà va de soi, par le clan habituel des vendeurs. Il semble pourtant sage de penser leur victoire sera éphémère, car il est un fait aussi indéniable qu'encourageant, à savoir nélioration de la situation économique mondiale.

Nos rentes n'ont pu conserver leurs progrès antérieurs, la réaction a même été assez vive : o/o perpétuel 57,55 ; 5 o/o amortissable 1920 90,80 ; 6 o/o 89,25. Les Fonds étrangers au ntraire ont été bien tenus, grâce à la tension des changes, notamment le Turc Unifié qui prosse à 61 fr. De même les Mexicains furent recherchés, bien influencés par les négociations gagées en vue de la reprise du service de la dette et qui ont abouti à un accord provisoire : xique 4 o/o 1904 110,75 ; 4 o/o 1910 100 fr.

es dispositions de nos grandes banques restent satisfaisantes : Comptoir d'Escompte 951 ; iété Générale 707 ; Banque française 400 ; Crédit Lyonnais plus lourd à 1320 ; Banque Nationale nçaise du Commerce extérieur 325. L'assemblée générale des actionnaires de cette dernière iété s'est tenue le 8 juin ; le solde des produits de l'exercice, joint au reliquat de 1920, forme somme de 1.722.972 fr. 40, qui a été reportée à nouveau. Au groupe étranger, nous retrous la Banque Nationale du Mexique et la Banque Ottomane à leur niveau précédent.

Nos grands chemins perdent quelques points ; les transports en commun soutenus : Métro 418, rd-Sud 192. Fort peu d'affaires en transports maritimes, qui ne sortent pas de leur torpeur : ssageries maritimes ord. 162, de priorité 171,25. Baisse plus ou moins importante de la plut des valeurs métallurgiques, Schneider et Cie (Creusot) 1.960 contre 2.140 ; Pontgibaud sans ngement à 844 ; Firminy 200. Reprise du Suez à 6.100, du Rio à 1.409 ; accentuation de la sse sur les valeurs de sucre : Raffinerie Say 1.634 : Sucreries d'Egypte 490 l'action et 709 part.

n valeurs diverses, nous trouvons la part Air liquide à 2.850, la Brasserie Quilmès en impor progrès à 1.190 ainsi que la soie Tubize à 227 et les Rizeries d'Extrême-Orient vers 609 fr. charbonnages, bien tenus dans leur ensemble, une hausse ininterrompue porte les charbones du Tonkin de 8.240 à 9.000 francs,

u Marché en Banque, la Royal Dutch progresse à 20.800 et la Shell à 246. Bonnes dispositions les valeurs de phosphates, de cuivre et les Mines d'or. De Beers indécise vers 579.

ouvelle tension de la livre anglaise à 51,18 et du dollar à 11,60.

Le Masque d'Or.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

'Assemblée générale ordinaire de la Société du Gaz de Paris s'est tenue le 13 Juin. a décidé la mise en paiement — à partir du 1er juillet prochain — à chacune des 000 actions anciennes composant le capital social avant le 1er janvier 1922 (nos 1 à 000), d'une somme de Frs 5 (moins impôts) par action, représentant le solde de la rtition de Frs 10, afférente à l'Exercice clos le 31 décembre 1921.

solde sera payable contre remise du coupon no 29 aux guichets des Etablissets de crédit ou à leurs Succursales et Agences.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.